



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

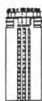
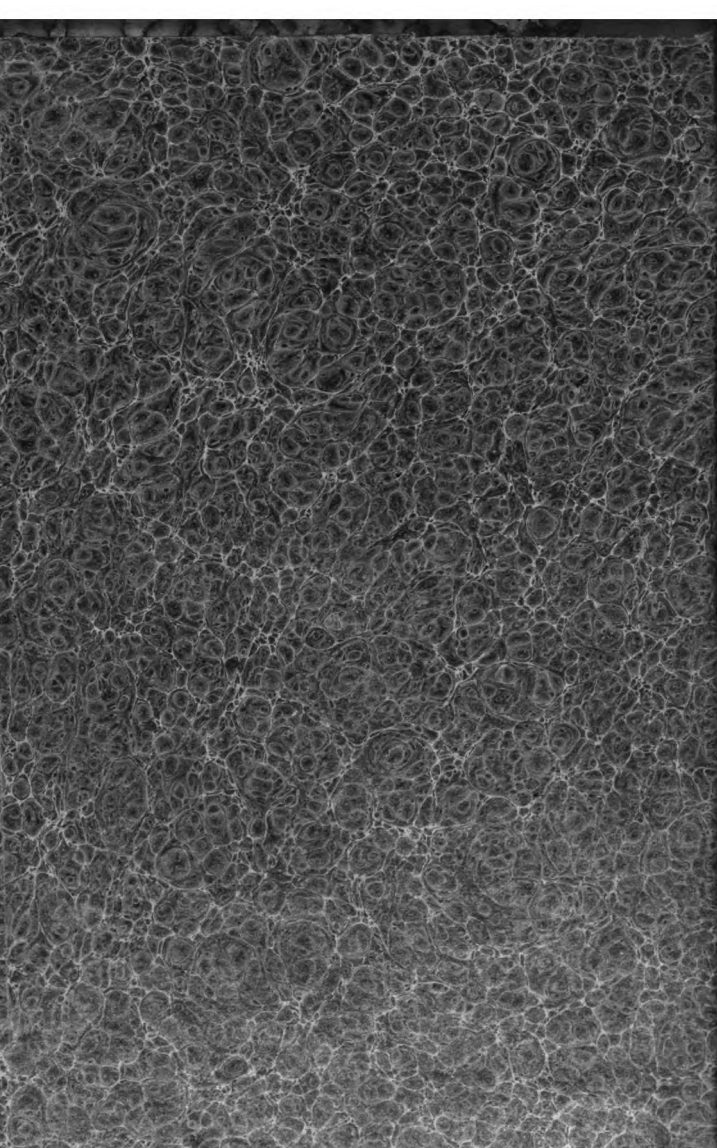
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

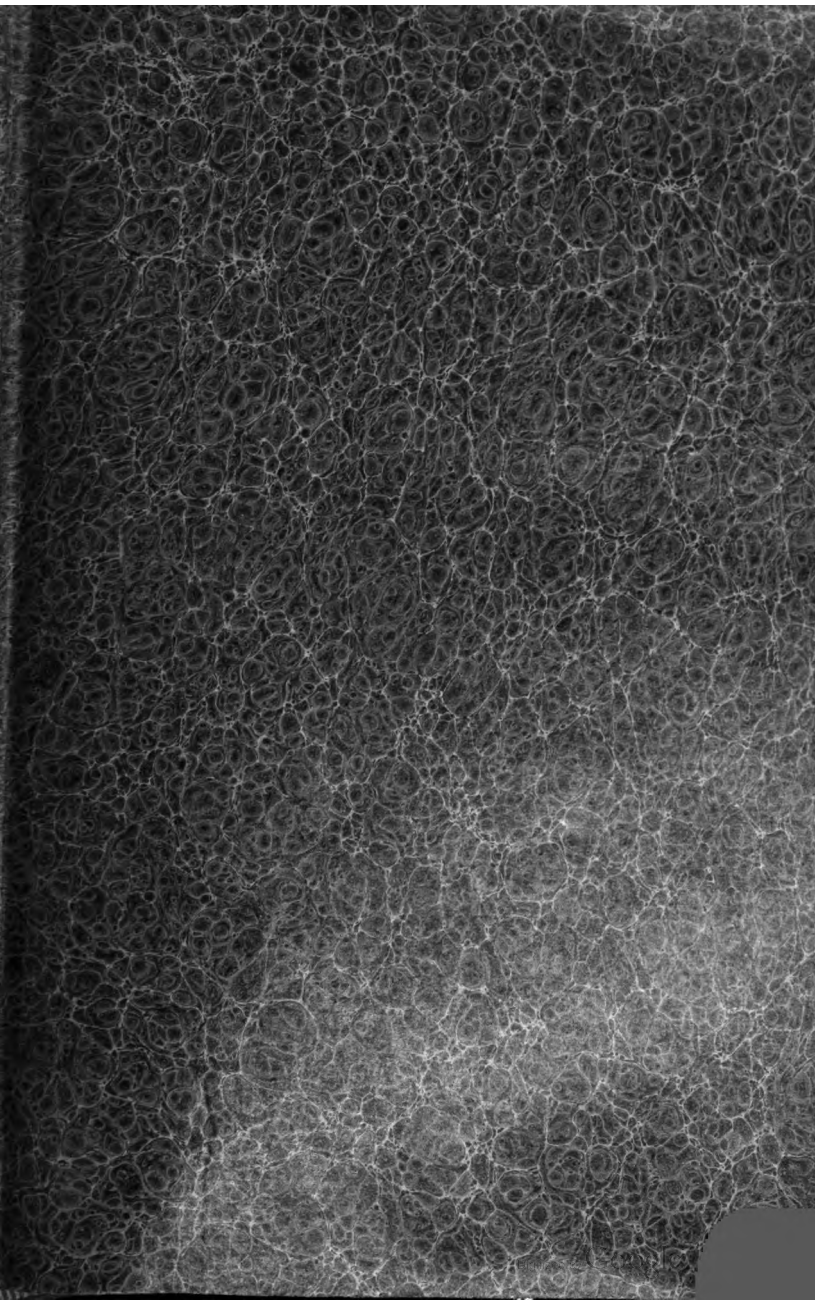




UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



Digitized by Google



Phil. 1157





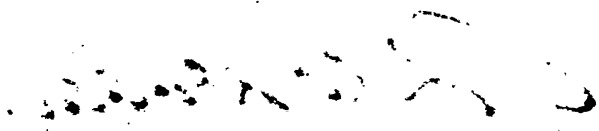
*Alexis de Tocqueville*

L'HARMONIE  
**UNIVERSELLE**

ET LE  
**PHALANSTÈRE.**

II





---

**Imprimerie Lange Lévy et compagne, rue du Croissant, 16.**

L'HARMONIE  
**UNIVERSELLE**

ET LE

**PHALANSTÈRE**

**EXPOSÉS**

PAR

**FOURIER**

RECUEIL  
MÉTHODIQUE  
DE  
MORCEAUX CHOISIS  
DE L'AUTEUR.

Les destinées sont les résultats présents,  
passés et futurs des plans établis par Dieu,  
conformément aux lois mathématiques.

Cu. FOURINA.

**TOME II.**

**PARIS**

**LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE**

RUE DE BRASSE, 2

ET QUAI VOLTAIRE, 25, EN FACE DU PONT-NATIONAL.

**MDCCCXLIX.**



# L'HARMONIE UNIVERSELLE

ET LE  
PHALANSTÈRE.

---

TROISIÈME PARTIE.  
CRITIQUE DE LA CIVILISATION.

---

PRÉAMBULE  
SUR L'ÉTOURDERIE MÉTHODIQUE.

(Th. de l'unité univ.)

1808.

Aristote, l'un de nos sages les plus vantés, regardait en pitié ses propres lumières; sa devise était : *Que sais-je?* C'est sans doute ce qu'il a dit de mieux. Les modernes inclinent peu à une telle modestie, et pourtant sont-ils plus savants qu'Aristote en Politique sociale? Non, car on ne voit toujours, comme dans l'Antiquité, que l'Indigence, la Fourberie et les Révolutions; et d'après les orages que nos lumières modernes ont suscités sur la génération présente, fut-il jamais de siècle où les savants méritassent mieux la devise : *Que sais-je?*

Ils sont tous tombés dans une plaisante erreur; ils ont oublié dans chaque science le problème fondamental, celui qui est le pivot de la science entière; par exemple :

II.

4

S'ils traitent d'*Économie industrielle*, ils oublient de s'occuper de l'*Association*, qui est la base de toute économie (4).

S'ils traitent de *Politique*, ils oublient de rien statuer sur la *quotité de population*, dont la juste mesure est la base du bien-être du peuple.

S'ils traitent d'*Administration*, ils oublient de spéculer sur les moyens d'opérer l'*Unité administrative du globe*, sans laquelle il ne peut exister ni ordre fixe, ni garantie du sort des Empires.

S'ils traitent d'*Industrie [pratique]*, ils oublient de chercher des mesures répressives de la *fourberie*, l'*accaparement et l'agiotage*, qui sont une spoliation des producteurs et consommateurs, et une entrave directe à la circulation.

S'ils traitent de *Morale*, ils oublient de reconnaître et réclamer les *Droits du sexe faible*, dont l'oppression détruit la justice dans sa base.

S'ils traitent des *Droits de l'homme*, ils oublient de poser en principe le *Droit au travail*, qui à la vérité n'est pas admissible en *Civilisation*, mais sans lequel tous les autres sont inutiles.

S'ils traitent de *Métaphysique*, ils oublient d'étudier le système des *rappports de Dieu avec l'Homme*, de chercher les moyens de révélation que Dieu peut employer à notre égard (2).

Les philosophes ont donc la bizarre propriété d'oublier les problèmes fondamentaux de chaque science; c'est une ÉTOURDERIE MÉTHODIQUE, puisqu'elle porte régulièrement sur les questions primordiales. Je pourrais indiquer la cause de cette maladie; mais qu'ils essaient de la deviner s'ils sont aussi habiles qu'ils le prétendent dans l'usage des méthodes analytiques.

(1) S'ils traitent du bonheur général, ils oublient d'aviser aux mesures qui peuvent opérer l'accession des Barbares et Sauvages, peuples assez dignes d'être comptés en calculs philanthropiques, puisqu'ils composent les 5/6 de la population du globe, y compris la populace de Russie, Pologne, Espagne, Antilles, qu'on peut bien compter pour Esclaves et Barbares.

(2) S'ils traitent d'Équilibre, contrepois, ils oublient de réprover d'abord les méthodes civilisées, qui en système représentatif ou autre, n'ont jamais produit que des équilibres illusoires, des colonnes de chiffres au lieu de responsabilité effective, la vénalité des grands, la spoliation des petits au lieu de justice distributive.

## RETOUR SUR LE FAUX LIBÉRALISME.

(Th. de l'un. univ.)

1822.

C'est ici le plus rude assaut pour l'orgueil scientifique. Il s'agit de lui prouver qu'il n'a su, en politique sociale, tirer aucun parti des moyens connus, et que, sans s'élever aux découvertes extra-civilisées, comme celle des Séries pass., il pouvait, dans les méthodes existantes, puiser d'amples ressources pour extirper les neuf fléaux lybiques (II, 420) :

Indigence, fourberie, oppression, carnage,  
Intempéries outrées, maladies provoquées, cercle vicieux :

- Y Égoïsme général,
- X Duplicité d'action sociale.

Je vais indiquer le remède qu'on pouvait inventer sans s'élever à la découverte du mécanisme harmonien. Ce remède se trouve dans la demi-association, demi-libéralisme, ébauche des douze garanties sociales ; il faut en retracer les conditions déjà définies (II, 266, 385).

### « CONDITION DU LIBÉRALISME. »

K *Tendre au minimum proportionnel (II, 472, 473, 476), et aux sept droits naturels (164).*

1. *Servir toutes les classes utiles, sans lésion d'aucune.*
2. *Se concilier avec toute autorité, en n'opérant que sur l'industrie et l'économie domestique.*

3. *Associer en intérêts les classes extrêmes, c'est-à-dire, enrichir les peuples par toute opération favorable au fisc.*  
 X *Opérer par unité d'action et intégralité d'emploi, ou application à la masse entière.*

Un tel plan est l'opposé de celui de nos théories libérales, qui dans l'espoir de protéger le peuple et lui assurer des droits de souveraineté, arrivent à tous les résultats opposés à ce tableau, tels que l'accroissement d'indigence, de fourberie et d'égoïsme, et n'aboutissent qu'à

- X *Négliger toute recherche sur les voies de minimum et de garantie des droits naturels (II, 464.)*
1. Servir des partis sans subvenir aux besoins du peuple,
  2. Susciter les factions contre l'autorité, sous un masque de sollicitude pour les industriels.
  3. Cribler une nation de dettes et de charges qui appauvrissent le peuple et le fisc à la fois.
- X *Enfin, opérer en duplicité d'action sans nulle intégralité d'application.*

Tel est l'effet de toutes les théories de faux libéralisme. Elles nous bercent de garanties illusoire, qui peut-être sont cherchées de bonne foi par quelques-uns des sophistes. Loin qu'ils en aient trouvé la voie, leur système représentatif imaginé pour diminuer les impôts, n'aboutit qu'à accroître les impôts et les dettes en tous pays soumis à cette forme de gouvernement.

Lorsque j'ai donné, dans le cours de ce volume, des aperçus du bonheur de l'Association, chacun a été fondé à me répondre que, d'après les habitudes civilisées, on n'a pas pu songer à pareilles spéculations; qu'on a dû placer l'esprit libéral dans les mesures les plus utiles à la masse d'un peuple organisé en ménages isolés, en morcellement agricole, tel qu'on l'a vu jusqu'à présent.

Je vais partir de cette base et spéculer en civilisé sur des ménages non associés; examiner les ressources que ce régime incohérent pouvait fournir à de vrais libéraux, s'il en eût existé chez les anciens ou les modernes.

Ce serait jouer un rôle méprisable et donner le coup de pied de l'âne, que d'attaquer malignement le parti libéral au moment où il a perdu son influence. Mon but, au contraire,

est de partager l'affront entre les deux partis; prouver aux soi-disant libéraux qu'ils sont dupes d'avoir donné dans un système qui n'est autre que l'obscurantisme travesti, et prouver aux illibéraux qu'ils sont également dupes de n'avoir su inventer aucune des mesures du vrai libéralisme ou philanthropie collective, qui aurait voué à la risée le libéralisme partiel, celui des sophistes.

Si notre siècle est dans une ignorance complète sur ce qui touche à la liberté (1<sup>re</sup> partie, 2<sup>e</sup> notice, chap. 5, 6, 7), dont on a tant raisonné depuis plusieurs mille ans, doit-on s'étonner qu'il règne pareille ignorance au sujet du libéralisme qui est la plus récente des controverses? Pour en découvrir les voies, en tout ou en partie, il eût fallu des esprits enclins à la justice : les trouve-t-on en civilisation?

L'on y voit des génies sophistiques appelés publicistes, spéculant, disent-ils, sur le bonheur des nations; en a-t-on jamais vu un seul qui méritât le titre de PHILANTHROPE UNITAIRE, souhaitant le bien de l'humanité entière, sans excepter les Barbares et Sauvages (qui, après tout, font partie du genre humain, quoique nos philosophes ne daignent pas les comprendre [non plus que les femmes] dans leurs plans de libéralisme partiel)?

Aucun écrivain, parmi les soi-disant philanthropes, ne s'est rallié à ce principe de *charité unitaire*, bonheur applicable à tous les peuples et admissible par tous les souverains.

Loin de là, on n'a vu régner de tout temps chez les publicistes qu'un égoïsme révoltant, une insouciance coupable sur le malheur « du peuple, des femmes et des Sauvages et Barbares; » et j'en vais citer pour preuve une opinion du divin Platon, grand hiérophante des illusions philosophiques, vrai patron de la science.

Platon remerciait chaque jour les Dieux de trois choses : de ce qu'ils l'avaient fait naître

Libre et non Esclave,  
Homme et non Femme,  
Grec et non Barbare!

Platon, dans cette action de grâces, est triplement égoïste : analysons sa triple perversité.

1<sup>o</sup> Il remercie les Dieux d'être né libre, c'est avouer qu'il



regarde les esclaves comme très-malheureux ; et puisque les Dieux, en lui donnant la liberté, lui ont départi les dons du génie, la prétention à régénérer le monde social, il se confond lui-même et décèle son égoïsme en négligeant toute recherche sur l'affranchissement des esclaves qui composaient alors la majorité du peuple.

2° Il remercie les Dieux d'être né homme et non femme : c'est encore avouer qu'il plaint la condition des femmes et qu'il les juge malheureuses en civilisation, [elles le sont plus encore en Barbarie et en Sauvagerie]. C'était à lui, politique social, d'aviser aux moyens d'améliorer leur sort ; jamais il ne s'en est occupé : 2° tache d'égoïsme.

3° Il remercie les Dieux d'être né Grec et non Barbare ; il croit donc les Barbares malheureux ? Il est coupable de ne rechercher aucun moyen pour les arracher à la barbarie, et les élever à la civilisation où il voit un bonheur qui alors ne s'étendait qu'au 100<sup>e</sup> du genre humain, dont les Barbares et Sauvages formaient au moins les 99/100.

Voilà donc le grand prêtre de l'antique philosophie vaincu de triple égoïsme, tort qui s'étend à tous ses collègues anciens et modernes, tous coupables de la même insouciance, et négligeant, même à présent, toute recherche pour améliorer le sort des Femmes, des Barbares et des Esclaves, dont on a manqué en plein l'affranchissement.

Au portrait du divin Platon, accolons celui du divin Caton, tracé (II, 394). L'opinion de ces deux saints du paganisme entrain en balance avec celle des Dieux mêmes ; et qu'étaient-ils, sinon des égoïstes comme le sont tous les régénérateurs, gens qui ne voient la vertu que dans leur intérêt personnel ? Aristote dit : *qu'il ne sait pas quelle vertu peut convenir à un esclave* ; et cependant les esclaves formaient les 3/4 de la population ; comment un champion de vertu ne condamne-t-il pas cette civilisation qui, selon lui, oblige à défendre l'exercice des vertus à l'immense majorité des hommes ? C'est bien peu de chose que la sagesse de ces prétendus philanthropes, quand on en vient à la scruter et la disséquer.

Lorsqu'on voit le génie social dirigé par de tels égoïstes, faut-il s'étonner qu'on ne découvre aucune voie de bonheur général ? Il est clair que le genre humain est trahi par ses prétendus amis, les faux « philanthropes » tels que Platon et Caton, gens qui ne songent qu'à se louer d'avoir échappé au

malheur du grand nombre, et semblent dire au peuple ce que le renard dit au bœuf laissé dans le puits :

Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts.

Tels sont les philanthropes civilisés : ils veulent, disent-ils, le bonheur, la liberté, mais pour qui ? Pour eux et quelques affidés cabalistiques. Ils sont encore ce qu'ils étaient au temps de Platon, un concillabule d'algréfins, ne songeant qu'à leur bien-être, gens dont on a très-bien dit :

Platon fut surnommé divin ;  
Il était, dit-on, magnifique ;  
C'est qu'il régalaît de son vin  
La cabale philosophique.

Le tort de l'âge moderne est de ne point s'occuper à opposer aux philosophes une classe de publicistes unitaires, [ philanthropes réels ] spéculant sur le bien de tous, sur le plein libéralisme que j'ai défini au début de cet article, et dont une des conditions est de concorder en tout sens avec les vues de l'autorité ; car, qu'y a-t-il de libéral dans des prétentions qui ne tendent qu'à bouleverser le monde social, mettre les partis aux prises, aigrir les ferments de guerre civile ? Tel est le fruit qu'on retire des dogmes de philanthropie civilisée, lorsqu'on les met à l'épreuve.

## IGNORANCE EN MÉCANIQUE SOCIALE.

J'ai resserré, dans un cadre fort étroit, cette définition des faux systèmes de bonheur. On vient de voir que nous ne savons pas même classer l'échelle des jouissances, en distinguer les degrés depuis le simple jusqu'à l'omni-composé.

Le VRAI BONHEUR consiste dans la jouissance la plus étendue de ces divers degrés de plaisir où figurent combinément les douze passions, dont cinq sensitives et quatre affectives (II, 239), ces neuf, dirigées par les trois distributives.

Disons plus succinctement que le vrai bonheur est l'essor intégral et continu des douze passions radicales.

Cette définition renvoie bien loin les sophismes qui placent le bonheur dans des privations pénibles ou des compensations imaginaires. Il existe bien quelques voies de compensation, mais elles ne sont ouvertes qu'aux riches. Si Cléopâtre a la migraine, toute l'Égypte est en émoi; les secours de la médecine, les distractions du luxe et des arts, tout lui est prodigué pour adoucir une souffrance légère. Mais si, à quelques pas de son palais, cent pauvres ou cent esclaves sont accablés à la fois par les privations et les maladies, on ne verra personne s'intriguer pour leur porter secours ou consolation : il n'y aura point pour eux de compensations ; elles sont donc pour le riche exclusivement.

Rien n'est plus juste en système de PROGRÈS SOCIAL ; car si la pauvreté n'amenait pas redoublement de maux et privation de soulagements ; si, au contraire, elle était compensée par des secours physiques et moraux, on s'habituerait à croire que l'état civilisé est un état de justice et de sage destinée ; rien ne stimulerait à en chercher un meilleur ; le génie social serait frappé d'apathie et d'immobilisme, par le seul vice de compensations appliquées aux misères civilisées.

La Providence doit les aggraver chez la multitude malheureuse, pour lui prouver par des faits que l'ordre civilisé n'est ni règne de justice, ni destinée assortie au génie d'un Dieu uste. Cet ordre n'est compensatif que sous le rapport de con-

trepois méthodique de destinée ; *enfer social*, frappant l'humanité d'une somme de maux égale au torrent de biens qu'elle obtiendrait sous le régime de la loi divine ou Harmonie sociétaire, laquelle loi doit régner sept fois plus longtemps que la loi des hommes ou état subversif. (Voyez le tableau II, 271.)

Convaincus et confus des malheurs qui pèsent sur le civilisé, et craignant qu'on ne les somme de chercher le remède par l'invention d'un nouvel ordre social, nos sages escobardent le problème, et nous abusent par des sophismes de compensation générale, qui sont, en théorie de mouvement civilisé, une monstrueuse hérésie ; car ils supposent la Providence consentante à perpétuer la civilisation, cherchant à nous engourdir dans l'abîme, par des illusions d'une indemnité qui n'a lieu que pour les riches.

A spéculer ainsi, Dieu voudrait donc nous frapper d'apathie, nous fataliser, nous détourner de toute exploration sur une destinée autre que l'état civilisé, barbare et sauvage : car, qu'y a-t-il à chercher, si on nous persuade que tout est au mieux, que l'assujettissement de 600 millions d'hommes à des pachas coupe-têtes est la perfectibilité perfectible ; que les maux les plus insoutenables ne sont pas maux réels ; qu'il existe partout des indemnités suffisantes ; que le dénûment et la faim sont compensés par la lecture d'un chapitre de Sénèque ?

Ainsi dans la pièce du *Médecin malgré lui*, Sganarelle compense tout avec quelques verbiages. Sa femme lui dit : « J'ai » cinq enfants sur les bras, qui me demandent du pain ; » il répond : « Donne-leur le fouet ; quand j'ai bien diné, je veux » que personne n'ait faim chez moi. » Sganarelle entend fort bien la théorie des compensations. Les siennes sont moins ingénieuses, moins fardées de style, mais aussi réelles que toutes celles dont on nous berce.

En admettant les compensations, il y aurait donc dans la destinée de l'homme conflit d'éléments ; le mal y interviendrait en dose égale à celle du bien et combinément avec le bien. La destination de l'homme serait une guerre permanente du mal et du bien ; cette doctrine tombe devant celle du bonheur composé et bi-composé (183) au tableau duquel chacun s'écrie : « Voilà le bien-être que je désire ; je ne veux » pas un bien qui compense un mal, qui soit neutralisé par

» un mal ; je veux 2, 3, 4 biens, à la fois, se soutenant, se  
 » rehaussant l'un par l'autre, se succédant sans excès, et  
 » élevant mon bonheur au degré d'enthousiasme continu. »  
 Telle est l'opinion que nous dicte la nature dans ces contro-  
 verses de bonheur.

On était bien plus docile à sa voix au siècle passé : écou-  
 tons là-dessus des écrivains défunts qui, en vers et en prose,  
 valent encore les vivants. La Fontaine avoue qu'il n'y a point  
 de compensation dans les souffrances du pauvre ; il nous dé-  
 peint ainsi le bûcheron :

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?

En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?

Point de pain quelquefois, et jamais de repos :

En femme, ses enfants, les soldats, les impôts,

Le créancier et la corvée,

Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Il appelle la mort, etc.

A l'opinion du poète, accolons celle d'un prosateur, Bern.  
 de Saint-Pierre : il réfute les sophismes de compensation, en  
 apostrophant ainsi les Sénèque, les Marc-Aurèle et autres  
 optimistes qui, dans un bel hôtel, compensent à leur aise les  
 souffrances du pauvre. Il leur répond :

« Pour me soutenir dans le malheur, vous m'appuyez sur  
 le bâton de la philosophie, et vous me dites : « Marchez  
 » ferme ; courez le monde en mendiant votre pain ; vous  
 » voilà tout aussi heureux que nous dans nos châteaux, avec  
 » nos femmes et la considération de nos voisins. » Mais la  
 première chose qui me manque, c'est cette raison sur la-  
 quelle vous voulez que je m'appuie ; toutes vos belles dia-  
 lectiques disparaissent précisément quand j'en ai besoin ;  
 elles ne sont qu'un roseau entre les mains d'un malade. »

Qu'importe, au reste, le mérite des écrivains, sur une  
 question si bien décidée par l'expérience et la nature ? Suffit-  
 il donc de bien écrire pour faire autorité en politique et en  
 morale, pour infirmer tous les témoignages de l'expérience ?  
 Comment un siècle qui vante à tout propos son perfectionne-  
 ment de raison, en vient-il à ne croire qu'au bel esprit, à  
 donner sur toute question indécise la palme au bel esprit ?

Quelle versatilité dans les opinions ! L'on prétend avoir  
 fait des progrès en raison et en raisonnement, et l'on met en  
 crédit des sophismes tendant à paralyser l'esprit investiga-

teur, étouffer toute recherche d'un nouvel ordre social ; sophismes décrédités de fait, par l'apostasie de leurs auteurs et faiseurs, dont les actions dénotent que rien à leurs yeux ne compenserait le défaut de cette richesse dont ils font leur idole ?

Aux grands maux les grands remèdes : plus notre siècle est enfoncé dans les malheurs, révolutions, dettes, agiotage, monopoles, intempérie, quadruple peste, etc., plus il est urgent de reconnaître qu'on s'est totalement fourvoyé dans la recherche du bonheur. Point de palliatifs, point d'accommodement pour sauver les 400,000 tomes ! Il faut franchement avouer l'ignorance politique, la nécessité de s'ouvrir quelque nouvelle voie, et reconnaître dans le progrès de nos misères un fanal que nous fournit la Providence : en effet,

Si Dieu agit avec nous en père éclairé, impatient de nous voir arriver aux biens de l'Harmonie, il doit écarter de nous tout indice qui pourrait nous prévenir en faveur de l'état subversif. C'est pour cela qu'il donne à notre politique la propriété d'aggraver tout mal dont elle veut tenter la cure. Si elle avait l'art d'adoucir et diminuer les neuf fléaux lymbiques (II, 420), nous nous habituerions à espérer quelque bien de ses lois, et négliger toute investigation du code social de Dieu. Le génie social tomberait dans l'apathie, dans l'immobilisme chinois, dans l'optimisme compensatif ; il cesserait de chercher le bien où il se croirait parvenu.

Pour nous préserver de cette erreur, Dieu a dû nous assujettir au redoublement de maux ; tant que nous nous confions aux lumières philosophiques. Aussi n'aboutissent-elles qu'à cribler de révolutions le monde entier, accroître partout les impôts et ravages de guerre, l'indigence et la fourberie, envénimer rapidement la gangrène physique ou intempérie, et la gangrène morale ou esprit mercantile.

En nous frappant de cet accroissement de fléaux, la Providence imite le chirurgien qui, par une opération judicieuse, redouble la souffrance du malade, pour le sauver plus vite : ainsi a spéculé la divinité en aggravant nos infortunes, pour nous amener à nous défier des sciences incertaines, chercher une voie de bonheur moins trompeuse, une boussole fixe que nous donne enfin la théorie de l'Attraction ; boussole d'autant plus nécessaire, que loin d'avoir fait aucun progrès en bon-

heur effectif, nous ne savons pas même analyser nos désirs en ce genre : je l'ai prouvé dans le cours du 7<sup>e</sup> chapitre.

Là finissent les instructions préparatoires jugées inutiles par les présomptueux ; mais sont-ils en état de juger du nécessaire ou du superflu en pareille étude ? Si l'on veut mettre à l'épreuve leur haute science, qu'on essaie de leur proposer quelques-uns des moindres problèmes en mécanique sociale, un d'analyse, un de synthèse en régime civilisé.

*En synthèse.* Le problème du changement de phase, indiqué comme très-prochain (II, 212). Qu'on leur propose de construire en théorie la 4<sup>e</sup> phase de civilisation, déterminer la marche qu'y suivront les diverses classes du corps politique, et surtout l'espèce d'influence qu'y exercera le commerce, ressort pivotale de 4<sup>e</sup> phase.

On verra sur cette question les politiques escobarder, se retrancher dans leurs batteries d'abstractions métaphysiques et de perfectibilité, et se borner à faire du bel esprit sur les progrès de l'hydre commercial qui déjà enveloppe la civilisation, asservit monarques et sujets, par les progrès du monopole et de l'agiotage.

La politique est-elle plus exercée sur les problèmes d'analyse ? Posons-en quelqu'un des plus à portée de tout le monde ; la différence de propriétés entre l'industrie combinée ou sociétaire, et l'industrie morcelée ou individuelle. Aucun dis-coureur ne saura donner un tableau régulier de cette différence, comme serait l'ébauche suivante :

### Vices de l'industrie individuelle.

1. Mort accidentelle du fonctionnaire.
  2. Inconstance personnelle.
  3. Contraste de caractère du père au fils.
  4. Défaut d'économie mécanique.
  5. Défaut de matériaux et de moyens.
  6. Conflit d'entreprises.
  7. Fraude et larcin.
- Λ Contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif.  
 Y Absence d'unité dans les plans et l'exécution.

De ces vices réunis découlent tous les désordres indus-

triels. C'est un sujet qui exigerait encore des instructions. Je n'y ai pas touché, non plus qu'à une foule d'autres, parce qu'il eût fallu porter les prolégomènes à 38 chapitres au lieu de 19. Mais pour conclure sur cette table qui n'est qu'un sommaire de la matière, comment se fait-il qu'elle n'ait jamais été traitée ni proposée, que les académies n'aient ni remarqué ces neuf vices de l'industrie civilisée, ni provoqué la recherche du remède qui serait l'Association ? Quelle nullité dans la politique !

J'ai franchi beaucoup de leçons nécessaires comme celle-ci ; ce n'est donc pas proximité que 600 pages de prolégomènes : après les avoir lues plutôt deux fois qu'une, l'on ne sera pas encore bien affermi contre l'effort des préjugés, contre la dureté de chercher les voies du bien dans des sciences qui donnent toujours *des effets opposés aux promesses*.

Tel est l'argument qu'il faut reproduire sans cesse aux destructeurs, aux présomptueux, aux sceptiques :

Ignorance de la philosophie en mécanique sociale ;  
 Refus d'en étudier (II, 447) aucun des problèmes ;  
 Empirisme des fléaux qu'elle essaie de traiter.

On ne lui demande pas de répandre les lumières par torrents, comme elle s'en flatte ; on désire seulement quelques antidotes spéciaux contre des calamités qui s'accroissent, lors même que les souverains interviennent avec les savants pour y porter remède. Jugeons-en par le quadrille suivant :

*En matériel,*

*En politique,*

Pestes et Déboisements. — Agiotage et Traite des nègres.

*Matériel.* Tous les souverains sont d'accord avec les savants pour obvier à la peste ; elle fait pourtant des progrès chaque année (voy. Avant-Propos, *cit.*) : même concours des uns et des autres pour la conservation des forêts. Les souverains rendent force décrets, les philosophes prodiguent les traités de restauration forestière ; cependant l'un et l'autre mal vont croissant, parce qu'on ne sait y opposer que le remède philosophique, la civilisation perfectibilisée ou industrie morcelée.

*Politique.* Souverains et savants seraient d'accord sur la répression de l'agiotage qui spolie les peuples, et compromet



le fisc par des entraves de discrédit. Les princes opinent de même contre la traite des nègres, et en ont signé l'abolition au congrès de Vienne. Cependant l'agiotage redouble de ravages ; la traite est continuée effrontément et avec des raffinements de cruauté.

D'où vient cette résistance de tous les vices aux efforts combinés des souverains et des sciences ? Elle vient, il faut le redire, de ce qu'on n'oppose au mal d'autre remède que le mal sous une autre forme ; toujours l'industrie morcelée, qu'on accompagne d'innovations politiques, vrais péjoratifs qui aggravent les calamités existantes.

Que penserions-nous d'un médecin qui, pour remédier à la fièvre tierce, ferait naître la fièvre quarte avec redoublements, et la nommerait *fièvre perfectibilisée* ! Ce serait toujours la fièvre avec renfort de malignité : ce n'est pas guérir que de modifier et empirer le mal.

Tel est le talent de notre politique : elle opère sur une civilisation de 3<sup>e</sup> phase (II, 207), qu'elle trouve encroûtée de vices ; et pour tout remède, elle crée une civilisation qui court en 4<sup>e</sup> phase par l'esprit mercantile. N'est-ce pas nous jeter de fièvre tierce en fièvre quarte ? On lui demande un moyen d'extirper, et non pas diversifier les vices ; un moyen de sortir du labyrinthe, et non d'en parcourir les détours, qui ne sont toujours que cercle vicieux, comme toutes les théories de civilisation perfectible et de travail morcelé.

Organisez une région selon les vues de Montesquieu ou de Rousseau, vous y verrez dominer toujours les 9 fléaux lyriques. Ces fameux publicistes sont donc des *empiristes* ; ils ne savent qu'engouffrer le mouvement dans l'abîme : ils ne sont point inventeurs, et c'est de l'invention qu'il faut pour nous sortir du borbier civilisé : il faut abjurer cette science *d'engouffrement social*, cette philosophie à l'esprit nouveau, incapable de s'élever à aucune découverte. On devait d'autant plus s'en défier qu'elle ne sait pas analyser la civilisation, en classer les phases (II, 207), en déterminer la marche (II, 244), en disséquer les ressorts.

Notre docte 19<sup>e</sup> siècle est donc un ignorant en mécanique sociale, puisqu'il ne connaît pas même la civilisation, encore moins les périodes les plus élevées en échelle. Et quand on saurait s'élever à cette analyse, il ne serait pas moins avéré que la civilisation contrarie le vœu des souverains

et des peuples ; je viens d'en donner une quadruple preuve.

Bref, il faut au monde policé une nouvelle science qui puisse lui ouvrir quelque issue de civilisation ; et cette science ne peut être que celle de l'Association, puisque nous n'avons à opter qu'entre deux régimes industriels, qui sont l'état morcelé et l'état sociétaire.

**CERCLE VICIEUX DE L'INDUSTRIE CIVILISÉE.**

(Nouv. monde ind.)

1828.

En toute science le règne du faux précède le règne du vrai : avant la chimie expérimentale on a vu les alchimistes occuper la scène ; avant l'astronomie exacte, on a vu dominer l'astrologie judiciaire ; avant la naissance de l'économie sociétaire, nous avons vu dominer pendant un siècle l'économie anti-sociétaire ou théorie du morcellement, encourageant les petits producteurs qui sont de petits vandales en industrie.

Partout le sophisme s'empare des sciences neuves avant que la raison n'ait su leur tracer la marche à suivre ; aussi à peine les idées d'association commencent-elles à poindre, que déjà les esprits sont égarés à ce sujet par les obscurants en méthode sociétaire, les Owénistes, qui se sont emparés de l'opinion.

Que de sciences, et des plus révérees, sont encore dans cet âge de ténèbres qui précède le règne du vrai ! Par exemple, la morale : comment la concilier avec elle-même ? D'une part elle nous prêche le mépris des richesses et l'amour de l'auguste vérité ; d'autre part elle excite l'amour du commerce qui ne tend qu'à amasser des richesses par la pratique de toutes les astuces. On trouve même inconséquence, même contradiction dans toutes les sciences dites philosophiques.

Au dernier siècle, Condillac disait de leurs auteurs :  
« L'art d'abuser des mots sans les entendre est pour eux  
» l'art de raisonner : de supposition en supposition fausse,  
» ils se sont égarés parmi une multitude d'erreurs, et ces  
» erreurs étant devenues des préjugés, ils les ont prises pour  
» des principes. Quand les choses en sont venues à ce point,  
» quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y a qu'un

» moyen de remettre l'ordre dans la faculté de penser, c'est  
 » d'oublier tout ce que nous avons appris, et de refaire, dit  
 » Bacon, l'entendement humain. »

C'était alors le siècle de la modestie ; on n'avait pas honte de confesser que telle et telle science étaient encore au berceau, et surtout la politique sociale; ses coryphées la dénonçaient avec amertume et dédain, écoutons-les parler.

**MONTESQUIEU** : « Les sociétés policées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché (le morcellement).

**J.-J. ROUSSEAU** : « Ce ne sont pas là des hommes, il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause. »

**VOLTAIRE** :

- « Montrez l'homme à mes yeux : honteux de m'ignorer,
- » Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer;
- » Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature! »

**BARTHÉLEMY** : « Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs : »

**STÆL** : « Les sciences incertaines ont détruit beaucoup d'illusions sans établir aucune vérité ; on est retombé dans l'incertitude par le raisonnement, dans l'enfance par la vieillesse. »

Aujourd'hui la scène change, tout ce labyrinthe de systèmes philosophiques est transformé en torrents de lumières, en marche rapide et vol sublime vers la région des perfectibilités. C'est surtout en politique industrielle que notre siècle étale cet orgueil ; fier de quelques progrès en matériel, il ne s'aperçoit pas qu'il est en rétrogradation politique, et que sa marche rapide est celle de l'écrevisse qui chemine, mais à reculons.

L'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques ; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse ; aussi voyons-nous que les régions

industrialistes sont autant et peut-être plus jonchées de mendians que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès.

Il importe de dissiper dès la préface les illusions d'industrialisme ou abus de l'industrie, parce qu'elles sont le régime le plus opposé à la politique sociétale, qui a pour base

L'attraction industrielle, la répartition proportionnelle, l'économie de ressorts, l'équilibre de population, et autres règles dont s'éloigne en tous sens le système industrialiste, production désordonnée, sans garantie de justice distributive.

Jugeons ici les systèmes par les résultats : c'est l'Angleterre qui est le point de mire, le modèle proposé aux nations, l'objet de leur jalousie ; pour apprécier le bonheur de son peuple, je vais m'étayer de témoignages irrécusables.

*Assemblée des maîtres artisans de Birmingham, 21 mars 1827.* Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère, que la masse des salariés employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt réellement de faim dans un pays où il existe surabondance de vivres. » Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers intéressés à rédimier le salaire des ouvriers, et déguiser leur misère.

Voici un second témoin également intéressé à dissimuler le côté faible de sa nation ; c'est un économiste, un industrialiste, qui va dénoncer sa propre science.

Londres, chambre des communes, 28 février 1826.

M. *Huskisson*, ministre du commerce, dit : « Nos fabriques de soierie emploient des milliers d'enfants qu'on tient à l'attache depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir : combien leur donne-t-on par semaine ? un schelling et demi, trente-sept sous de France, environ cinq sous et demi par jour, pour être à l'attache dix-neuf heures, surveillés par des contre-maîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout enfant qui s'arrête un instant. »

Voilà l'esclavage rétabli par le fait : il est évident que l'excès de concurrence industrielle conduit le peuple civilisé au même degré de pauvreté et d'asservissement que les

populaces de Chine et de l'Indostan, les plus anciennement célèbres par des prodiges agricoles et manufacturiers.

A côté de l'Angleterre plaçons l'Irlande qui, par double excès en culture outrée et en subdivision des propriétés, est parvenue au même dénûment où l'Angleterre arrive par double excès en manufactures et grandes propriétés. Ce contraste, dans un même empire, démontre bien le cercle vicieux de l'industrie civilisée.

Les *journaux de Dublin* 1826, disent : « Il règne ici » une épidémie parmi le peuple : les malades qu'on amène » à l'hôpital guérissent dès qu'on leur donne à manger. » Leur maladie est donc LA FAIM : il ne faut pas être sorcier pour le deviner, puisqu'ils sont guéris dès qu'ils trouvent à manger. Ne craignez pas que cette épidémie atteigne les grands ; on ne verra ni le lord gouverneur, ni l'archevêque de Dublin tomber malades de faim, ce sera plutôt d'indigestion.

Et dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim *pressante*, il meurt de faim *lente* par les privations, de faim *spéculative* qui l'oblige à se nourrir de choses malsaines, de faim *imminente* en excédant de travail, en se livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées d'où naissent les fièvres, les infirmités ; c'est toujours aller à la mort par la famine.

Et quand il ne souffre pas de la faim, de quoi subsiste-t-il ? Pour en juger, il faut voir de près comment se nourrit le paysan français, même dans les provinces dont on vante la fertilité. Huit millions de Français ne mangent pas de pain, n'ont que des châtaignes ou autres pauvretés ; vingt-cinq millions de Français n'ont pas de vin, et pourtant on est obligé, par surabondance, de jeter aux égouts des récoltes entières.

Voilà le vol sublime de l'industrie vers la perfectibilité ; et cependant chaque année on voit éclore une douzaine de philosophies nouvelles sur la richesse des nations ; que de richesses dans les livres, que de misères dans les chaumières !

A ces illusions, opposons les réalités : est-ce un vol sublime que la situation de Londres, qui, tout en participant

au secours annuel de deux cents millions accordé aux indigents, contient encore

- 117,000 pauvres connus à la charge des paroisses;
- 115,000 pauvres délaissés, mendiants, filous, vagabonds, parmi lesquels on remarque
- 3,000 recéleurs dont l'un est riche à vingt millions,
- 3,000 juifs distribuant de la fausse monnaie, excitant les valets à voler leurs maîtres, les fils à voler leurs pères.

Total, ... 232,000 pauvres dans la ville qui est le grand foyer de l'industrie. La France marche à cette misère : Paris a 86,000 pauvres connus, et peut-être autant d'inconnus. Les ouvriers français sont si misérables, que dans les provinces de haute industrie comme la Picardie, entre Amiens, Cambrai et Saint-Quentin, les paysans, sous leurs huttes de terre, n'ont point de lit ; ils se forment une couchette avec des feuilles sèches qui, pendant l'hiver, se changent en fumier plein de vers ; de sorte qu'au réveil, les pères et les enfants s'arrachent les vers attachés à leur chair. La nourriture, dans ces huttes, est de même élégance que le mobilier. Tel est l'heureux sort de la belle France. On citerait une douzaine de ses provinces où la misère est au même degré, Bretagne, Limousin, haute Auvergne, Cévennes, Alpes, Jura, Saint-Etienne, et même dans la belle Touraine, dite jardin de la France.

A cela les industrialistes répondent qu'il faudrait répandre les lumières, l'instruction : eh ! que sert-elle à des misérables qui n'ont pas de quoi subsister ? elle les poussera à la révolte.

Cette dégradation de l'humanité engendre l'athéisme ; il s'accroît en raison des progrès de l'industrie civilisée ; elle semble une dérision de la nature contre l'humanité : l'athéisme est le résultat nécessaire d'une civilisation trop longtemps prolongée, et donnant un vaste essor à l'industrie avant de connaître la méthode de répartition proportionnelle et garantie de *minimum* au peuple ; en d'autres termes, connaître le code naturel ou divin sur les relations industrielles.

Dieu fait des codes sociaux pour les insectes mêmes ; aurait-il pu manquer à en faire un pour le genre humain, bien plus

digne de sa sollicitude que les abeilles ; guêpes, fourmis ! Aurait-il donc créé les passions et les éléments de l'industrie, sans savoir à quel ordre il les destinait ? Il serait dans ce cas plus imprudent que nos ouvriers mêmes ; car un architecte qui rassemble des matériaux de construction, ne manque pas de faire préalablement le plan de l'édifice auquel il veut les employer.

Dieu a dû prévoir l'impéritie de nos législateurs, des Solon, des Justinien, des Montesquieu, des Target. Si ces hommes se croient capables de faire des codes sociaux, Dieu à plus forte raison sait en faire ; ils n'ont pour appui de leurs lois que la contrainte, les sbires et les gibets ; Dieu aurait pour appui des siennes l'attraction dont il est seul distributeur. Cent autres indices faisaient pressentir l'existence du code divin, il fallait donc en mettre au concours la recherche, et déterminer d'abord la méthode à suivre dans cette investigation.

Le code divin, pour être méthodique, doit statuer avant tout sur l'industrie qui est fonction primordiale, l'administration ne naît qu'à la suite : il fallait donc chercher les lois de Dieu sur l'industrie, l'ordre qu'il a assigné aux travaux agricoles et domestiques.

Les publicistes au contraire ne se sont occupés pendant 3000 ans que du gouvernement, que des abus administratifs et religieux ; ils ont commencé depuis un siècle seulement à traiter de l'industrie, sans songer à en corriger les désordres. Soit inadvertance, soit erreur systématique, il est certain qu'ils en ont prôné les deux vices radicaux, *morcellement industriel* et *fraude commerciale* fardée du nom de libre concurrence.

La science est donc en fausse route ; au lieu de s'occuper à combattre les vices des deux branches dites agriculture et commerce, elle ne s'exerce que sur les deux branches dites gouvernement et sacerdoce, auxquelles on ne peut pas toucher sans causer des commotions et souvent des redoublements d'abus ; tandis qu'en corrigeant, par le système sociétaire, les vices du régime agricole et commercial, on opèrerait en plein accord avec l'autorité, qui trouverait bien son compte dans le quadruplement de produit et dans la cessation de toutes les querelles de parti : elles seront regardées en pitié, dès qu'on aura passé au bonheur sociétaire.



Après cet exposé des vices généraux de l'industrie et de la science, il reste à parler des vices de détail et des erreurs de système. C'est un sujet qui exigerait un volume ; j'en vais donner seulement l'aperçu.

Nos économistes, confus de voir la ténacité et même le progrès de l'indigence, commencent à soupçonner que leur science est en fausse route ; un débat s'est engagé dernièrement sur ce sujet entre MM. Say et Sismondi : le second, revenant de visiter les prodiges d'outre-mer, a déclaré que l'Angleterre et l'Irlande, avec leur industrie colossale, ne sont que de vastes amas de pauvres ; que l'industrialisme n'est jusqu'à présent que la région des chimères. M. J. B. Say a répliqué pour l'honneur de la science ; mais à parler net, l'économie politique a été désorientée par la crise pléthorique de 1826 ; elle cherche à se justifier. Déjà l'on voit des chefs d'école, tel que feu Dugald-Stewart, dire que la science est bornée au rôle passif, que sa tâche est limitée à l'analyse du mal existant.

C'est agir comme un médecin qui dirait au malade : « Mon » ministère consiste à faire l'analyse de votre fièvre, et non » pas à vous en indiquer les moyens curatifs. » Un tel médecin nous semblerait ridicule ; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc :

» Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts. »

Si l'on admet ce rôle passif, cet égoïsme par lequel ils croient excuser l'impéritie de la science, ils seront encore très en peine de tenir parole, de donner l'analyse du mal ; parce qu'ils ne veulent pas en avouer l'étendue, confesser que tout est vicieux dans le système industriel, qu'il n'est en tous sens qu'un monde à rebours ; jugeons-en par un demi-aveu échappé récemment à M. de Sismondi : il a reconnu que la consommation s'opère en *mode inverse*, qu'elle se fonde sur les fantaisies des oisifs, et non sur le bien-être du producteur ; c'est déjà un premier pas vers la sincérité analytique :

mais le mécanisme inverse est-il borné à la consommation ? n'est-il pas évident :

Que *la circulation est inverse*, opérée par des intermédiaires nommés *marchands, négociants* qui, devenant propriétaires du produit, rançonnent le producteur et le consommateur, et sèment les désordres dans le système industriel par leurs menées d'accaparement, agiotage, fourberie, extorsion, banquefoute, etc. ;

Que *la concurrence est inverse*, tendant à la réduction des salaires, et conduisant le peuple à l'indigence par les progrès de l'industrie : plus elle s'accroît, plus l'ouvrier est obligé d'accepter à vil prix un travail trop disputé ; et d'autre part plus le nombre des marchands s'accroît, plus ils sont entraînés à la fourberie par la difficulté des bénéfices.

Voilà déjà trois ressorts dirigés en mode inverse, dans le mécanisme industriel ; j'en compterai facilement trente, (voyez 6<sup>e</sup> section) : pourquoi n'en avouer qu'un, celui de la consommation inverse ?

L'industrie présente une subversion bien plus saillante, c'est la *contrariété des deux intérêts collectif et individuel*. Tout industriel est en guerre avec la masse, et malveillant envers elle par intérêt personnel. Un médecin souhaite à ses concitoyens de bonnes fièvres, et un procureur, de bons procès dans chaque famille. Un architecte a besoin d'un bon incendie, qui réduise en cendres le quart de la ville, et un vitrier désire une bonne grêle qui casse toutes les vitres. Un tailleur, un cordonnier ne souhaitent au public que des étoffes de faux teint et des chaussures de mauvais cuir, afin qu'on en use le triple, pour le bien du commerce : c'est leur refrain. Un tribunal croit opportun que la France continue à commettre chaque année 120,000 crimes et délits à procès, ce nombre étant nécessaire pour alimenter les cours criminelles. C'est ainsi qu'en industrie civilisée tout individu est en guerre intentionnelle avec la masse ; effet nécessaire de l'industrie anti-sociétaire ou monde à rebours. On verra disparaître ce ridicule dans le régime sociétaire, où chaque individu ne peut trouver son avantage que dans celui de la masse entière.

De tous les indices qui devaient faire suspecter l'industrie actuelle, il n'en est pas de plus frappant que celui de l'échelle simple en répartition. J'entends par *simple*, une échelle qui

ne croît que d'un côté et non de l'autre : en voici un exemple adapté aux cinq classes :

	pauvre,	gêné,	moyenne,	aisée,	riche
A	0	1	2	4	8
B	1	2	4	8	16
C	2	4	8	16	32
D	4	8	16	32	64
E	8	16	32	64	128

La ligne A représente l'origine des sociétés où la différence des fortunes était peu saillante, où la classe pauvre, figurée par *zéro*, n'existait pas.

A mesure que la fortune publique s'accroît, comme on le voit aux lignes B, C, D, E, il faudrait que la classe pauvre y participât selon la proportion indiquée dans chacune de ces lignes, c'est-à-dire que dans un degré de richesse E, le riche ayant 128 fr. à dépenser par jour, le pauvre aurait au moins 8 fr. : dans ce cas, l'échelle serait *composée*, croissant proportionnellement pour les cinq classes, et sans égalité.

Mais en civilisation, l'échelle ne croissant que d'un côté, la classe pauvre en reste toujours à zéro, de sorte que si la richesse est parvenue au 5<sup>e</sup> degré E, la classe riche obtient bien son lot de 128, et le pauvre, zéro seulement ; car elle a toujours moins que le nécessaire ; de sorte que l'échelle civilisée suit la ligne transversale 0, 2, 8, 32, 128 ; et la multitude ou classe pauvre, loin de participer à l'accroissement de richesse, n'en recueille qu'un surcroît de privations ; car elle voit une plus grande variété de biens dont elle ne peut pas jouir ; elle n'est pas même assurée d'obtenir le travail répugnant qui fait son supplice, et qui ne lui offre d'autre avantage que de ne pas mourir de faim.

Sous ce rapport, les peuples fainéants, comme l'Espagnol, sont plus heureux que les laborieux, car l'Espagnol est assuré de trouver du travail quand il lui plaira d'en *accepter*. Le Français, l'Anglais, le Chinois ne jouissent pas de cet avantage.

Je n'en conclus pas que le régime social de l'Espagne soit louable, tant s'en faut ; je veux seulement arriver au but qu'indique le titre de cet article, démontrer que tout est cercle vicieux dans l'industrie morcelée ou civilisée ; elle crée,

par ses progrès, les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur; il ne pourra naître que du régime d'attraction industrielle et répartition proportionnelle, selon la ligne E. Cette répartition est impossible, tant que l'industrie est régnante, il faut que le peuple reste dans l'extrême dénuement pour consentir à l'exercer. D'ailleurs, la civilisation produisant à peine le quant de ce que produira l'association, et peuplant outre mesure, il serait impossible d'assurer à ses fourmillières de populace un lot de minimum, ou honnête nécessaire.

On a si bien reconnu ce cercle vicieux de l'industrie, que de toutes parts on commence à la suspecter, et s'étonner que la pauvreté naisse en civilisation de l'abondance même. Je viens de décrire cinq vices, dont chacun isolément suffirait à produire ce désordre; qu'est-ce donc lorsque les 5 vices agissent tous à la fois, et concurremment avec une cinquantaine d'autres non encore cités? (Voyez 6e section.)

Après avoir constaté la nécessité d'un sort malheureux pour le peuple civilisé, remarquons que le progrès de l'industrie n'ajoute que peu ou point au bonheur des riches. Aujourd'hui la bourgeoisie de Paris a de plus beaux meubles, de plus beaux colifichets que n'en avaient les grands du 17<sup>e</sup> siècle; qu'est-ce que cela ajoute au bonheur? Nos dames, avec leurs châles-cachemires, sont-elles plus heureuses que n'étaient les Sévigné, les Ninon? L'on voit à présent les petits bourgeois de Paris servis en porcelaine dorée; sont-ils plus heureux que les ministres de Louis XIV, les Colbert, les Louvois, qui avaient de la vaisselle de faïence?

Il y a sans contredit jouissance réelle dans les perfectionnements commodes et salutaires, comme la soupente des voitures; mais on est blasé au bout d'une semaine sur les raffinements de luxe visuel comme la porcelaine; ils ne servent qu'à irriter la convoitise du pauvre, qui s'imagine que la classe riche trouve un grand bonheur dans la possession de ces hochets. Ils ne seront utiles que dans l'ordre sociétaire, où ils auront la double propriété de stimuler l'attraction industrielle et de multiplier les accords de passions qui sont une jouissance bien réelle, et qui s'étendront au pauvre comme au riche, malgré l'extrême inégalité des fortunes. Alors le plus pauvre des hommes aura beaucoup plus de jouissances que n'en a aujourd'hui le plus opulent monar-

que, parce que l'ordre nommé Séries passionnées, crée les concerts sociaux ou plaisirs de l'âme, qui aujourd'hui sont à peu près inconnus des grands, et il élève les raffinements sensuels à une perfection dont le monde civilisé ne peut se former aucune idée.

L'industrie civilisée ne peut donc, je le répète, que créer les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur. Il sera, au contraire, démontré que l'excès d'industrie conduit la civilisation à de très-grands malheurs, si on ne sait pas découvrir les moyens de progrès réel en échelle sociale. J'ai dit que notre politique n'avance qu'à la manière de l'écrevisse, tout en se vantant de progrès rapides. Ce sera un sujet assez digne de curiosité que l'analyse de cette rétrogradation à laquelle concourent les deux partis opposés,

LIBÉRAUX ET INDUSTRIALISTES,

OBSCURANTS ET ABSOLUTISTES.

La différence entre eux est que le parti obscurant ne nie pas qu'il tend à ressusciter le 10<sup>e</sup> siècle, tandis que le parti libéral se flatte de conduire à la perfection. C'est faux : il tend, par double voie, à faire rétrograder le char; on verra dans les chapitres spéciaux, que la science n'a pas su élever l'état civilisé au seul progrès dont il était susceptible, c'était *l'ascension en quatrième phase*.

Chacune des périodes sociales, dite civilisée, barbare, patriarcale, sauvage ou autre, se subdivise en quatre phases analogues aux quatre âges de la vie; ce sont 1<sup>o</sup> l'enfance, 2<sup>o</sup> l'adolescence, 3<sup>o</sup> la virilité, 4<sup>o</sup> la caducité. La 4<sup>e</sup> phase, dite caducité, est parfois un progrès utile; on en peut juger par l'Égypte, qui, en adoptant la tactique militaire, l'art nautique et les sciences fixes, entre en barbarie caduque ou barbarie de 4<sup>e</sup> phase, conduisant peu à peu à la 1<sup>re</sup> phase de civilisation. C'est donc un progrès réel, de même qu'une nuit avancée est un acheminement vers le jour.

Si la civilisation savait passer de sa 3<sup>e</sup> phase, qui est l'état actuel, à sa 4<sup>e</sup> phase, qui n'est pas encore née, ce serait un changement très-favorable, car on se rapprocherait de la période suivante, celle des garanties sociales, qui est l'échelon supérieur et contigu à la civilisation. Les garanties sont le bien que rêvent tous les philosophes, sans savoir y atteindre en aucun sens : pour s'élever aux garanties, il faut sortir de la civilisation et monter à l'échelon suivant; nos sciences,

loin d'avoir su nous élever ainsi de période en période, n'ont pas même pu nous faire avancer dans la carrière civilisée, nous élever au moins de la 3<sup>e</sup> à la 4<sup>e</sup> phase, dont j'expliquerai le mécanisme en 7<sup>e</sup> section.

Remarquons à ce sujet qu'après tant d'études sur la civilisation, l'on n'a pas encore songé à en faire l'analyse régulière, la décomposition en quatre phases, en assignant à chacune ses caractères spéciaux qui constituent la phase, tel que anarchie mercantile dans la 3<sup>e</sup>; et en classant les caractères généraux qui règnent dans le cours des quatre phases, comme ligue des gros voleurs pour faire pendre les petits; puis les caractères d'engrenage qui sont empruntés d'autres périodes; tel est le code militaire, qui est un emprunt sur la période inférieure, dite barbarie; tandis que le régime des monnaies, seule relation où règne la garantie de vérité, est un emprunt sur la période supérieure, celle des garanties solidaires, qui n'est pas encore née.

En considérant que nos sciences ont oublié l'analyse de la civilisation, première étude qu'indiquait l'ordre méthodique, peut-on s'étonner qu'elles aient négligé beaucoup d'autres études, formant des sciences neuves et vastes, comme les suivantes, que je place en regard des classes de savants à qui elles sont attribuées.

MORALISTES. . . .	L'analyse de la civilisation.
POLITIQUES . . . .	La théorie des garanties solidaires.
ÉCONOMISTES . . . .	— des approximations sociétaires.
MÉTAPHYSICIENS.	— de l'attraction passionnée.
NATURALISTES. . . .	— de l'analogie universelle.

Lorsque chaque classe de savants manque ainsi sa tâche primordiale, il n'est pas surprenant qu'elle oublie de moindres détails, comme l'analyse du cercle vicieux de l'industrie, qui, dans son système, pêche évidemment contre les quatre bases de sage politique; savoir :

*Attraction industrielle*, applicable aux trois classes rétives, les enfants, les sauvages, les riches oisifs.

*Répartition proportionnelle*, satisfaisant chacun en raison de ses trois facultés, capital, travail et talent.

*Équilibre de population*, maintenue au-dessous du nombre qui amènerait la gêne des classes inférieures.

*Économie de ressorts*, ou réduction la plus grande des improductifs, commerçants et autres, dont le nombre est aujourd'hui si énorme, qu'il comprend les deux tiers des civilisés.

Les industrialistes esquivent ces problèmes et cent autres qu'on pourrait proposer à ceux qui se flattent de perfectionner le système social par un progrès de la culture morcelée et de l'anarchie mercantile ou concurrence de faurberie. Les écrivains ne savent qu'encenser les vices dominants pour se dispenser d'en chercher le remède : sur les questions fondamentales, comme l'équilibre de population, l'on voit la science *passer outre*, en disant qu'on n'y peut rien comprendre. C'est ainsi que Stewart débrouille cette énigme de l'exubérance de populace, énigme reprise après lui par Wallace et Malthus, qui n'y ont pas compris davantage.

Les questions de politique sociale seront toutes insolubles tant qu'on voudra spéculer sur le régime civilisé qui est un labyrinthe intellectuel, un cercle vicieux en tout sens; mais que ne s'exerçait-on à inventer une nouvelle société? C'était une belle carrière pour tant d'écrivains qui se battent les flancs à chercher un sujet neuf.

Et lorsque par hasard ils mettent la main sur quelque idée neuve, comme celle d'*association industrielle*, ils se hâtent de l'obscurcir et l'embrouiller, en y accolant leurs vieux sophismes jusqu'aux plus ridicules, comme la *communauté des biens*, la *douce fraternité des vrais philanthropes*, tous unis d'opinion.

Loin de ces fadeurs morales que met en jeu la secte Owen, il faut, en régime sociétaire, autant de discords que d'accords : c'est même par les discords qu'on doit débiter; et, pour former une phalange de séries passionnées (un canton sociétaire de 4,800 personnes), il faut faire éclater au moins cinquante mille discords, avant d'organiser les accords. On peut juger par là combien notre siècle était loin des routes de l'association, en apportant à cette étude tous les faux jugements de la morale sur les passions et les voies d'harmonie sociale.

L'industrialisme étant, je l'ai dit, la plus récente de nos illusions scientifiques et la plus accréditée, j'ai dû la réfuter avant d'entrer en matière, en désabuser les partisans, leur

montrer le cercle vicieux de ses efforts mal dirigés, de cette industrie opérant sans but ni méthode.

Mais pourquoi tant d'impéritie chez des hommes si savants, si habiles écrivains; pourquoi leur beau talent n'a-t-il abouti qu'à nous jeter de Charybde en Scylla? *C'est qu'ils marchent sans boussole dans un labyrinthe.*

Rappelons à ce sujet leur principe sur l'analogie (SCHELLING, cité précédemment). S'il existe unité et analogie dans le système de la nature, nous devons avoir en politique deux boussoles comme en matériel. Les navigateurs ont, pour se diriger, l'aiguille aimantée et les astres; il faut que la politique sociale ait de même ses deux guides, sa boussole et sa contre-boussole. Il n'y aurait plus d'unité de système ni d'analogie, si Dieu n'avait pas pourvu le monde social comme le monde matériel de deux guides pour diriger sa marche. Avant de désigner ces deux boussoles sociales, il faut faire entrevoir leur absence et les efforts de l'esprit humain pour les découvrir, soit en industrie, soit en administration.

EN INDUSTRIE. Je choisis pour indice les vocations naturelles et l'art de les faire éclore. C'est un art profondément inconnu; on en va juger par un fait récent.

Un jeune charretier de 13 ans conduisait des métaux à l'usine de MM. Manby et Vilkon, à Charenton. L'aspect de cet atelier, qu'on dit effrayant, le charma et développa sa vocation, son *attraction industrielle* méconnue jusque-là de ses parents et de lui-même; il s'engagea dans ce genre de travail et y fit un progrès si rapide, qu'au bout d'un an il put remplacer un ouvrier très-précieux qu'on payait 22 francs par jour.

Dans ce petit événement, que de griefs contre nos méthodes industrielles, nos théories d'éducation, de perfectionnement et étude de l'homme! Pourquoi ne savent-elles pas discerner et faire éclore dès le bas âge les vocations industrielles de chaque enfant, l'appliquer aux divers emplois où la nature l'appelle? Voilà ce qui est impossible à la civilisation; elle veut faire de Métastase, un portier; de J.-J. Rousseau et de Franklin, deux ouvriers obscurs. Ce n'est que par des coups de hasard infiniment rares, qu'on voit quelques industriels sauvés de cette absorption, et placés souvent très-tard au poste que l'instinct leur assignait: ce charretier ne



trouva le sien qu'à 23 ans, et ce fut par effet du hasard.

Il est donc évident qu'il nous manque une boussole, une clé pour déchiffrer ces grimoires des attractions et vocations industrielles ou scientifiques : on ne peut les faire éclore que par emploi des Séries passionnées, qui sont la boussole principale en toute branche de mécanique sociale et surtout en éducation.

Le problème qui va être résolu sur ce sujet est de faire éclore non pas une mais vingt vocations chez tout enfant âgé de trois ans ; dès l'âge de 4 ans il devra figurer déjà très-adroitement dans une vingtaine de Séries industrielles et y gagner plus que ses frais de nourriture et entretien ; y exercer alternativement toutes ses facultés matérielles et intellectuelles, donner à toutes un essor complet.

Au lieu de vingt vocations écloses et en plein exercice à l'âge de 4 ans, on ne trouve souvent, chez le civilisé, aucune vocation éclosée à vingt ans. S'il est plébéien, ses parents l'appliquent forcément à un travail hors d'instinct, où il végètera, car tout individu devient un pauvre sujet quand il n'est pas au rôle que la nature lui assigne. S'il est de la classe aisée, il n'aura peut-être pas un état à 30 ans ; sur cent jeunes gens qu'on envoie aux universités, aux écoles de droit et de médecine, il en est à peine vingt qui réussissent.

L'éclosion des vocations, l'art de les développer dès le bas âge, est l'écueil de nos sciences ; il dénote que nous n'avons point de boussole en direction des instincts, même en exercice de l'agriculture ; elle est présentée aux enfants villageois, de manière à n'exciter que leur répugnance. Nos sciences, en éducation industrielle comme en tout, sont visiblement hors des voies de la nature ou attraction ; et il est clair qu'il faut recourir à une science neuve, pour obtenir une boussole de direction industrielle : c'est la *Série passionnée*. Quand elle est régulièrement formée selon les règles que j'exposerai en première section, l'homme, depuis le berceau jusqu'à l'âge décrépit, est toujours entraîné aux fonctions où il peut servir à la fois l'intérêt public et le sien, et donner la plus sage direction à ses facultés corporelles et intellectuelles.

Il est une seconde boussole sociale à déterminer, car la nature n'en donne pas une seule, mais deux en tous genres, elle nous doit donc la contre-boussole en mécanique sociale. Je vais d'abord en signaler l'absence :

**EN ADMINISTRATION.** L'instinct nous a fait découvrir le germe des garanties naturelles (garantie de vérité et d'économie), et l'on n'a su l'appliquer qu'au système des monnaies, seule relation où règnent la vérité et l'économie. Or, qu'est-ce que le système des monnaies ? C'est une régie fiscale à deux contre-poids formés par le change et l'orfèvrerie : leur concurrence maintient le gouvernement dans les voies d'économie et de vérité ; c'est donc le système qu'il aurait fallu appliquer à tout l'ensemble du mécanisme commercial et administratif, pour y introduire les garanties d'économie et de vérité.

Le régime des monnaies est un monopole, mais un monopole *composé*, à double contre-poids ; en cela il diffère pleinement du monopole *simple* comme celui des tabacs, qui est l'arbitraire sans contre-poids.

Nous avons donc sous la main une des deux boussoles sociales, c'est le monopole composé que l'instinct a fait découvrir à tous les gouvernements ; ils n'ont pas su l'appliquer au commerce, et s'en emparer pour le bien des peuples qui ont besoin d'une garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation.

Dupe des sophismes de liberté, l'administration s'est laissée frustrer de la plus belle portion de son domaine : elle abandonne le commerce aux particuliers, à la concurrence de fourberie, à l'anarchie mensongère et complicative.

Laquelle des deux méthodes est préférable, ou de la garantie qui règne dans le monopole des monnaies, ou de la liberté anarchique du commerce qui augmente chaque jour le nombre de ses agents, l'absorption de capitaux, les entraves de fourberie et la complication de mécanisme ? Pour en juger, il faudrait mettre pendant quelque temps la monnaie en régime commercial, en libre concurrence. L'on aurait bientôt dans chaque empire vingt mille fabricants de monnaie qui, en protestant de leur loyauté selon l'usage commercial, distribueraient à l'envi des monnaies de faux titres : toutes les transactions seraient entravées, l'industrie tomberait dans le chaos.

De là il est évident que la garantie individuelle réside dans le **MONOPOLE COMPOSÉ** ou *régie fiscale à double contre-poids*, et que le régime de concurrence mensongère est l'absence de toute garantie. C'est donc le monopole composé qui

est la deuxième boussole sociale; son application au commerce nous aurait ouvert une issue de civilisation et nous aurait élevés à la période des garanties solidaires, qui est l'échelon intermédiaire entre l'état civilisé et l'état sociétaire.

Ainsi nos philosophes, dans leurs rêves de garantie sociale, vont chercher bien loin le trésor qu'ils ont sous la main, et dont ils voient le germe dans la plus remarquable de nos relations, celle des monnaies, exercée par monopole à double contre-poids.

Ils ont sur les contre-poids sociaux des idées confuses; ils raisonnent sans cesse de balance, contre-poids, garanties, équilibre; mais héritiers des travers de la philosophie ancienne, ils veulent introduire dans l'administration ces contre-poids qu'il faudrait placer dans l'industrie.

Cette fausse marche ne peut amener que des désordres: les gouvernements, qu'on veut enchaîner par des constitutions, résisteraient toujours avec plein succès. La réforme ne doit porter que sur l'industrie. Dès qu'elle sera organisée en mécanisme de garantie ou d'association, tout gouvernement trouvera son intérêt à réprimer les abus qu'il protège en civilisation.

C'est donc sur l'industrie seule que les réformateurs auraient dû porter leurs vues; et pour se diriger dans cette carrière, il aurait fallu faire usage de l'une des deux boussoles:

Ou du *monopole à double contre-poids*, qui existe déjà en germe, et qui, par son extension, aurait conduit à la période des garanties sociales;

Ou des *Séries passionnées*, dont l'invention plus difficile aurait conduit à l'association, destin ultérieure de l'humanité. (Les garanties ne sont qu'une transition, un état mixte entre la destinée malheureuse dite civilisation, et la destinée heureuse ou état sociétaire).

L'invention du monopole composé était mieux adaptée à l'esprit de notre siècle, qui se bat les flancs pour lutter contre un monopole simple exercé par l'Angleterre sur le commerce maritime. Cette tyrannie industrielle serait tombée comme toutes les autres devant le monopole composé, et l'Angleterre même y aurait trouvé du bénéfice. Cette invention eût illustré la science dite économie ou économisme, qui préfère lâcher pied, et prétend que sa tâche se borne à l'analyse de l'ordre existant; que n'a-t-elle tenu au moins cet engage-

ment en demandant l'analyse du commerce, qui nous aurait révélé d'étranges turpitudes ! (Voyez chap. 43 et 44). On en aurait conclu à la réforme de ce cloaque de vices, de ce mécanisme inepte qui, par le concours de soixante caractères malfaisants, tels que les cinq déjà cités, consommation inverse, circulation inverse, concurrence inverse, etc., fait de l'industrie un trébuchet pour les peuples, et augmente à la fois leur misère et leur dépravation. L'on prétend que les hommes ne sont pas plus faux qu'ils l'étaient jadis ; cependant on pouvait, il y a un demi-siècle, se procurer à peu de frais des étoffes de bon teint et des comestibles naturels ; aujourd'hui l'altération, la fourberie dominent partout. Le cultivateur est devenu aussi fraudeur que l'était jadis le marchand. Laitages, huiles, vins, eaux-de-vie, sucre, café, farines, tout est falsifié impudemment. La multitude pauvre ne peut plus se procurer de comestibles naturels ; on ne lui vend que des poisons lents, tant l'esprit de commerce a fait de progrès jusque dans les moindres villages.

Lorsque le parti obscurant s'autorise de ce résultat pour motiver ses vues de rétrogradation, il peut se croire bien fondé, surtout depuis la crise pléthorique de 1826. Toutefois c'est une ressource méprisable et dangereuse que l'obscurantisme dans les conjonctures présentes ; il était un rôle brillant dont les adversaires du libéralisme n'ont pas su s'emparer ; ils auraient dû faire ce que les libéraux ne savent pas faire, *avancer en échelle sociale*, opérer un progrès réel par la réforme du système commercial, opération très facile qui, en France, donnerait un revenu de deux cents millions au fisc, et d'un milliard à la nation ; puis un avantage plus précieux encore, la garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation que l'anarchie actuelle complique au degré scandaleux ; depuis un demi-siècle, le commerce a élevé au quadruple le nombre de ses agents, pour un travail qui n'a que peu ou point varié ; la fourberie s'est accrue en même rapport ainsi que l'absorption de capitaux.

Si les obscurants avaient su inventer cette opération, appliquer au commerce le système monétaire, le *monopole composé* ou régie fiscale à double contre-poids, ils auraient enlevé aux libéraux la faveur de l'opinion, et auraient pu leur dire : « C'est nous qui conduisons l'état social au perfectionnement : vous ne saviez que le faire rétrograder en

» vous prosternant au pied du veau d'or, en prostituant votre  
 » faconde à encenser un régime d'anarchie et de fourberie  
 » mercantile, au lieu de vous évertuer à chercher le mode  
 » commercial véridique, »

Terminons en remarquant que les sophistes qui prétendent fonder l'association ou qui écrivent sur ce sujet, n'ont aucune connaissance des deux boussoles, pas même de la deuxième dite monopole à double contre-poids, qui est au milieu de nous comme un diamant inaperçu et foulé aux pieds.

D'autre part ces praticiens et théoriciens tombent tous dans le vice d'irrégion scholastique, l'erreur d'attendre de la raison humaine dite législation, des connaissances qu'il faut demander à la raison divine, par étude de l'attraction ou *loi naturelle*.

Au lieu d'incliner à cette étude, on voit les réunions soit disant sociétaires s'engager dans la controverse politique et religieuse. Quelques-uns en viennent presque à faire scission avec Dieu; tels sont les Owénistes qui lui retranchent le culte public. Il suffirait de cette pitoyable innovation pour prononcer, même avant de connaître leurs dogmes et méthodes, qu'ils n'ont aucune connaissance en association.

S'ils avaient entrevu en quelque point ce mécanisme, ils sauraient que dans l'état sociétaire, l'amour de Dieu devient passion ardente chez tous les humains : jouissant à chaque instant de nouveaux plaisirs, et voguant sur un océan de délices, ils éprouveront le besoin d'adresser à toute heure des hommages au créateur d'un si bel ordre. Loin de se ralentir dans l'exercice du culte divin, ils s'en feront un charme habituel. Les assemblées religieuses dans les temples ne suffiront pas à leur gratitude; ils voudront encore dans les groupes de travail ou de plaisir, voir au milieu d'eux quelque emblème du bienfaiteur du monde, l'associer en quelque façon à leur bonheur, et entonner dans toute réunion un hymne à sa louange.

Les athées mêmes, en voyant le chef-d'œuvre de la sagesse divine, l'harmonie des passions et des caractères antipathiques, l'industrie devenue attrayante pour les Sybarites mêmes; les enfants, dès le plus bas âge, entraînés constamment au bien; l'excellence des impulsions données par l'attraction; les athées, dis-je, en voyant ces merveilles, feront trophée

de se rallier à l'esprit religieux ; ils seront les plus ardents à proclamer la gloire de Dieu et l'opprobre des lois civilisées ; elles paraîtront ce qu'elles sont réellement, une œuvre de l'esprit infernal. Ces lois, qui n'ont su qu'avilir la vertu, en assurant au vice tous les succès, ont fait naître les doutes sur la Providence dont on ne voyait aucune empreinte dans les perfidies du régime civilisé, dans les honteux résultats d'une industrie qui fait le supplice des êtres condamnés à l'exercer, et rabaisse l'homme policé bien au-dessous du sauvage et de l'animal.

## PRÉLUDE A L'ANALYSE DU COMMERCE SIMPLE.

### TABEAU DE SES CARACTÈRES.

(Th. de l'un. univ.)

1822.

Un critique longtemps fameux par ses malins feuilletons, Geoffroy, se hasarda un jour à parler commerce. Il était un peu intrus en pareille matière, et l'avouait lui-même. Il prit pour thèse une vérité bien incontestable et reconnue de tous les marchands : il prétendit que le commerce était l'art de vendre six francs ce qui en coûte trois. Tout praticien commercial avouera que cet art compose à lui seul la moitié de la science mercantile : l'autre moitié consiste dans l'art d'acheter pour trois francs ce qui en vaut six, c'est-à-dire que le génie commercial est composé et non pas simple : il est formé de deux éléments, l'art de la vente et l'art de l'achat : celui qui réunit ces talents, est par excellence le **MAGNUS APOLLO**, *habile garçon, bonne tête*, en termes techniques.

Geoffroy, simpliste comme tous les beaux esprits civilisés, oublia de *dualiser* son principe, de l'énoncer en direct et inverse : il n'avait pas moins posé une thèse incontestable.

Sur ce, les antagonistes fulminèrent contre Geoffroy qui outrageait l'arche sainte, la tactique mercantile. Ce débat eut un résultat digne de la justice humaine : on condamna Geoffroy qui avait raison, et l'on exalta ses adversaires qui déraisonnaient. L'hypercritique se tint pour battu, et par forme de diversion finit par tenter une querelle aux vieilles femmes.

Je remarquai dans les journaux opposants une kyrielle d'erreurs dont je regrette de n'avoir pas gardé note. Il suffira d'en citer une seule, pour donner la mesure de l'impéritie qui règne en controverse commerciale.

Pour confondre Geoffroy et rehausser l'éclat de ces négociants qu'il méprisait, on lui observait que l'Empereur les

honorait, et qu'il avait détaché sa croix d'honneur pour la donner à M. Oberkampf dont il avait admiré les vastes établissements. Eh ! quel rapport ceci avait-il avec une question de mécanisme commercial ? M. Oberkampf est un manufacturier très-utile, et si étranger aux intrigues mercantiles, que deux ans après il vint rapporter sa croix à l'Empereur, disant qu'il ne pouvait lutter contre les menées du commerce qui élevaient les matières à un taux si vexatoire qu'on était obligé de fermer les ateliers et renvoyer sans travail des légions d'ouvriers.

Dans ces doléances, M. Oberkampf n'était que l'écho des plaintes journalières des manufacturiers paralysés d'un instant à l'autre par une trame d'agiotage. Le commerce est l'ennemi naturel des fabriques ; en feignant de la sollicitude pour les approvisionner, il ne travaille réellement qu'à les rançonner. Aussi, dans la plupart des villes de manufactures, est-il reconnu que le petit fabricant peu fortuné ne travaille que pour le marchand de matières ; de même que souvent le petit cultivateur ne travaille que pour l'usurier, et le petit savant de grenier pour le haut savant d'Académie qui daigne publier sous son nom le fruit des veilles d'un manoeuvre salarié.

Bref, le commerçant est un corsaire industriel, vivant aux dépens du manufacturier ou producteur. Confondre ces deux fonctions ; c'est ignorer l'alphabet de la science ! Geoffroy ne sut pas établir cette distinction ; il se laissa battre par une douzaine d'arguments saugrenus, tous de la force du précédent.

D'où vient cette prodigieuse ignorance en mécanisme commercial ? De ce qu'on n'a jamais fait aucune analyse du commerce, et qu'en controversant sur cette fonction, l'on ne sait pas encore sur quoi l'on raisonne. Pour prendre une légère notion du sujet, il faudra faire usage des deux tableaux suivants :



*Échelle des Méthodes commerciales appliquées aux diverses périodes sociales.*

Reculement.	En Sérigamie.	1. Compensations anticipées.
	En Sauvagerie.	2. Troc ou Négoce direct.
	En Patriarchat.	3. Trafic ou Négoce indirect.
	En Barbarie.	4. Monopoles, Maximations, etc.
	En Civilisation.	5. Concurrence individuelle.
"avanc.	En Garantisme.	6. Concurrence collective et solidaire.
	En Sérisophie.	7. Consignation continue.
	En Harmonie. comp. diverg.	8. $\begin{matrix} Y \\ \wedge \end{matrix}$ <i>Evaluation antérieure.</i> <i>Compensations arbitrées.</i>

Conformément à ce tableau, nous devons analyser la concurrence individuelle ou méthode 5<sup>e</sup> civilisée, lutte mensongère et complicative; indiquer les erreurs qui ont empêché le génie social de s'élever à la méthode 6<sup>e</sup>, Garantisme ou Concurrence sociétaire, véridique et réductive.

Cette étude exigera une analyse des Caractères qui constituent la méthode actuelle, 5<sup>e</sup>: en voici le tableau :

TABLE SYNOPTIQUE

DES CARACTÈRES DU COMMERCE CIVILISÉ,

DISTRIBUÉS EN SÉRIE MIXTE.

PIVOTS.  $\times$  Y L'INTÉRÊT COLLECTIF SACRIFIÉ À L'INDIVIDUEL.  
 A LA PROPRIÉTÉ INTERMÉDIAIRE,

Progression de genres accolés,

- 2. *L'Estimation arbitraire.*
- 3. *La Licence de fourberie.*
- 4. *L'Insolidarité.*
- 5. *La Distraction de Capitaux.*
- 6. *Le Salaire décroissant.*
- 7. *L'Egorgement factice.*
- 8. *L'Abondance dépressive.*
- 9. *L'Empiètement inverse.*
- 10. *La Politique éversive.*
- 11. *L'Engourdissement ou Discrédit.*
- 12. *La Monnaie fictive individuelle.*
- 13. *La Complication fiscale.*
- 14. *Le Crime épidémique.*
- 15. *L'Obscurantisme.*
- 16. *Le Parasitisme.*
- 17. *L'Accaparement.*
- 18. *L'Agiotage.*
- 19. *L'Usure.*
- 20. *Le Travail infructueux.*
- 21. *Les Loteries industrielles.*
- 22. *Le Monopole corporatif.*
- 23. — *fiscal ou régie.*
- 24. — *exotique ou colonial.*
- 25. — *maritime brut.*
- 26. — *féodal ou castique par concentration.*
- 27. *La Provocation.*
- 28. *La Déperdition.*
- 29. *L'Altération.*
- 30. *La Lésion sanitaire.*
- 31. *La Banqueroute.*
- 32. *La Contrebande.*
- 33. *La Piraterie.*
- 34. *Les Maximations, Réquisitions.*
- 35. *L'Esclavage spéculatif. Nègres.*
- 36. *L'Égoïsme général.*

Transition bi-composé, directe et inverse, en simple et en composé.

- $\times$   $\left\{ \begin{array}{l} V \\ W \end{array} \right.$  LA MAITRISE PROPORTIONNELLE.
- $\times$   $\left\{ \begin{array}{l} W \\ V \end{array} \right.$  LA CONCURRENCE RÉDUCTIVE.
- $\times$   $\left\{ \begin{array}{l} V \\ W \end{array} \right.$  LE MONOPOLE INTÉGRAL SIMPLE.
- $\times$   $\left\{ \begin{array}{l} W \\ V \end{array} \right.$  LE MONOPOLE INTÉGRAL COMPOSÉ.

Ce tableau des 36 crimes du commerce est susceptible de nombreuses augmentations ; je le porterais à 60, dans un traité de réforme ou greffe du commerce.

Ce ne sera qu'aux INTERLIMINAIRES, TRANS, que je définirai quelques-uns de ces nombreux caractères : provisoirement, nous pouvons, de l'inspection du tableau, déduire quelques généralités.

Parmi ces 36 caractères, plusieurs sont déjà connus, entre autres l'agiotage, l'usure, la banqueroute.

Peut-on trouver dans les mille théories commerciales une seule définition de ces trois caractères, c'est-à-dire, un classement

de toutes les sortes de banqueroutes ?

de toutes les sortes d'usuriers ?

de toutes les sortes d'agioteurs ?

Non, et pour preuve je donnerai, aux Interliminaires, un classement de la banqueroute en trente-six espèces. Les autres caractères, comme usure, agiotage, exigeraient de même ce classement que nul auteur n'a donné.

Il suit de là, qu'après tant de traités sur le commerce, on n'a pas encore fait le premier pas en théorie, c'est-à-dire la définition. Singulière omission de la part de ces hommes qui donnent pour précepte de procéder par les méthodes analytiques.

Après de pareilles inadvertances, on a bonne grâce à se plaindre de voiles d'airain, de rigueurs de la nature, de limites insurmontables. C'est ainsi qu'on a procédé dans toutes les branches de science dont s'occupe la Philosophie incertaine : on ne veut pas même analyser les sujets sur lesquels on fabrique des torrents de volumes ; et en définitive, on en est à ne pas savoir de quoi on traite. Je viens de le démontrer au sujet de la liberté, dont on n'a jamais analysé ni les trois modes, ni les sept caractères et leurs pivots ; et pourtant, que de volumes sur la liberté, avant d'avoir fait dans cette étude le premier pas exigé selon la Philosophie même, qui veut qu'on procède par analyse et synthèse !

Tel devait être le premier travail des modernes lorsqu'ils commencèrent à s'occuper du commerce ; puis après cette dissection analytique du monstre, leur tâche était de procéder à la contre-synthèse, c'est-à-dire à la construction d'un mécanisme commercial qui présentât une garantie d'extir-

pation des 36 caractères du commerce mensonger, nommé concurrence individuelle, au tableau (248) des 7 méthodes radicales.

L'étude régulière du commerce aurait conduit, comme celle de la liberté, à reconnaître qu'il faudrait des garanties de toute espèce, dont on est dépourvu dans toutes les branches du mécanisme civilisé. En constatant ce besoin, on en aurait conclu à la recherche et l'invention d'un système de garanties générales, qui est la 6<sup>e</sup> période. C'était là le point où il fallait amener l'esprit humain ; on devait le convaincre que la Civilisation n'est nullement le but où il tend, puisqu'il invoque partout les garanties qu'elle ne saurait donner.

L'analyse du commerce aurait conduit aussi à spéculer sur l'extension des germes sociétaires (199) qu'on voit s'y développer par instinct économique des marchands. Un travail sur le développement de ces germes, pouvait amener des découvertes en association graduée ou 7<sup>e</sup> période. Ainsi une étude méthodique du commerce pouvait nous ouvrir plusieurs carrières de progrès social (442).

Non-seulement on n'a acquis sur cette matière aucune connaissance exacte, ainsi que je viens de le prouver par les deux tables des méthodes et des caractères qui auraient dû être le premier par des analystes ; loin de tendre aux notions fixes, on a obscurci le sujet au point de confondre le commerce avec les fabriques dont il est l'ennemi, et de subordonner les fabriques aux intérêts quelconques du commerce. On vient de le voir au sujet d'une polémique de feuilleton : l'erreur de théorie qui fut commise dans ce petit débat, se reproduit tous les jours dans de graves circonstances, où l'on sacrifie systématiquement les manufactures aux machinations de l'agiotage et aux bévues des sophistes.

Tant que chacun s'accorde à prôner un vice, personne ne songe à en chercher l'antidote, et de là vient que notre siècle n'a pas pensé à tenter une réforme du système commercial mensonger : il ne s'est occupé qu'à harceler l'Administration et la Religion, tandis que le remède au mal était dans la réforme de ce Commerce qu'on a su étayer du respect des princes mêmes : il est pourtant leur ennemi capital, en les poussant aux emprunts fiscaux, germes de révolution. Il est pour eux ce qu'est l'usurier pour le fils de famille.

La Providence, qui a prévu que nos efforts de restauration

seraient inutiles s'ils portaient ombrage aux autorités; a dû placer les moyens d'issue de Civilisation dans des entreprises qui ne heurtassent aucune autorité; entre autres, dans la réforme des fourberies commerciales, dont les auteurs sont à juste titre haïs de tout le monde.

Cette classe aujourd'hui déifiée par convenance politique, a été longtemps ridiculisée comme elle le méritait; mais à la fin, le poids de l'or a emporté la balance, et les philosophes ont cru, en flagornant le trafic mensonger, faire un acte de résignation; ils n'ont fait qu'une bassesse très-nuisible; tant à la société qu'à leur propre corporation.

En effet, la réforme du commerce était, je l'ai démontré plus haut, une voie d'avènement à tous les progrès sociaux (142); et comme cette réforme, loin de contrecarrer l'autorité et la religion, servait toutes leurs vues; on ne conçoit pas pourquoi les philosophes, et à défaut les autres classes de savants, ont craint de porter la cognée sur cet arbre de vie. Le commerce est le côté faible de la Civilisation, le point sur lequel il fallait attaquer; il est secrètement haï des gouvernants et des peuples; en aucun pays la classe des nobles et des propriétaires ne voit de bon œil ces parvenus qui, arrivés en sabots, étalent bientôt une fortune à millions. L'honnête propriétaire ne conçoit rien à ces moyens d'enrichissement subit; quelque soin qu'il donne à la gestion de ses domaines, il parviendra difficilement à ajouter quelques mille francs de rente à son revenu; il est stupéfait des bénéfices de l'agiotour, il voudrait exprimer son étonnement, ses soupçons sur cette étrange industrie; mais il est arrêté par la classe des Économistes, qui lance l'anathème sur quiconque oserait suspecter *le commerce immense et l'immense commerce*. Telles sont les phrases à la mode: on a tout dit quand on a débité ce pathos de *balance, contre-poids, garantie, équilibre du commerce immense et de l'immense commerce, des amis du commerce, pour le bien du commerce*.

Divers gouvernements ont entrevu le piège et ont tenté d'y échapper. On a vu, à Vienne, le ministre comte de Wallis essayer contre l'agiotage des mesures coercitives, comme la fermeture de la Bourse; il a été obligé de céder le terrain, et vraiment il se trompait. Ce n'est point par la force qu'on peut terrasser l'hydre mercantile; c'est un serpent qui entortille la Civilisation, si elle veut regimber, elle sera serrée plus

étroitement. Il n'était qu'un moyen de résistance aux pirateries commerciales ; c'était l'invention du procédé de négoce véridique ; invention d'autant plus précieuse, qu'elle aurait ajouté au revenu fiscal moitié en sus, tout en doublant le produit de l'industrie productive ; car la 6<sup>e</sup> société (Garantisme) donne déjà un produit double de celui de la Civilisation ; et l'on entre en Garantisme du moment où on organise le commerce véridique opposé à la libre concurrence, qui n'est qu'une collusion de fraude et de complication.

L'on a manqué cette brillante invention, par excès de déférence pour les sophistes, à qui on aurait dû reprocher de flatter bassement le commerce, au lieu de s'ingénier à en corriger les vices ; mais comment s'imposeraient-ils la tâche pénible de faire des inventions, tant qu'on les tiendra quittes pour des systèmes ? Ils trouvent le mensonge établi et dominant en relations commerciales ; ils publient des volumes en l'honneur du *libre mensonge* ou *libre concurrence* ; qui est-ce qui a tort dans cette jonglerie ? C'est le siècle qui se paie de pareilles sornettes, et qui préfère les systèmes aux inventions qu'il lui serait si facile d'obtenir (§7).

Le mode actuel de commerce, le mode mensonger, s'est établi fortuitement ; il n'est pas ouvrage de l'art, mais impulsion brute et simple, tendance de l'individu vendeur à tromper autant que possible pour son intérêt.

Jamais méthode ne mérita mieux le titre de vice, et il est clair qu'il faudrait la contre-balancer par quelque voie de garantie contre la fourberie individuelle ; il faudrait y opposer l'intervention d'une agence garante de la vérité, et organisée de manière à pouvoir démasquer et prévenir les fourberies du marchand. Dans ce cas il y aurait contre-poids, et le régime commercial s'élèverait du simple au composé : il deviendrait ce qu'est le fruit greffé au fruit sauvage et brut,

Or, quelle peut-être la puissance qui interviendrait pour réprimer les fourberies commerciales ? C'est le gouvernement. J'indiquerai, au traité de commerce véridique, de quelle manière doit s'exercer cette intervention. Je sais qu'elle n'est pas admissible dans le mode actuel ; qu'il y a lésion de l'industrie générale si l'administration intervient dans le commerce mensonger ou simple ; mais en mode composé, tout périliterait si le gouvernement cessait un instant d'intervenir pour la garantie de vérité ; de même que les faux

poids et fausses mesures se répandraient partout, si l'administration se relâchait d'une stricte surveillance.

Comment doit s'exercer cette intervention ; quel doit en être le mode ? Nous l'avions sous la main, dans le système monétaire et métrique : c'est la seule de nos relations qui soit véridique ; et pourtant elle est en régie exclusive tenue par le gouvernement, régime bien différent de cette licence mensongère que les Economistes ont établie dans le commerce, et qui n'y produit que l'anarchie, les astuces et la pullulation d'agents parasites, en nombre décuple du nécessaire.

Si l'on cherchait réellement la vérité, il fallait s'étudier à assimiler le régime commercial au monétaire. Il n'est pas en régie simple, en monopole simple, comme le tabac ; mais en régie contre-balancée par le double frein du change et de l'orfèvrerie, qui, je l'ai dit, obligent la monnaie à soutenir ses titres de fin. La monnaie est une régie fiscale composée, d'où nait la vérité, comme de toute opération d'ordre composé.

Nos réformateurs qui recommandent d'aller du connu à l'inconnu, avaient là une belle base de vérité : ils pouvaient en faire l'application, organiser de même le commerce en régie contre-balancée, et tenue comme la monnaie par le gouvernement. C'était la voie de vérité commerciale d'où serait née par degrés l'Association.

L'honneur commandait cette recherche aux savants. Ils sont ouvertement bafoués par les commerçants ; le nom de savant est un objet de risée chez le banquier et l'agioteur. Ainsi la science, pour venger son honneur des outrages de cette tourbe de parvenus, autant que pour assurer le règne de la vérité, devait s'étudier à corriger le système commercial qu'elle méprise en secret, et à l'élever du mode simple et mensonger au mode composé et véridique. Elle aurait trouvé dans cette invention une voie de fortune pour les gouvernements, les peuples et les savants mêmes. Elle a préféré les voies de la bassesse ; elle a flatté servilement le trafic et l'agiotage ; elle a fait de leurs rapines un corps de science et une boussole politique. En négligeant ainsi une recherche que lui commandaient l'honneur des corps savants et l'intérêt de la vérité, elle a manqué l'issue la plus directe de Civilisation ; elle a perdu le monde social en se perdant elle-même.

Les gouvernements qui avaient le plus besoin de lumières sur ce point, n'ont rien fait pour en obtenir. Bonaparte, qu'on peut citer sans indiscrétion, puisqu'il n'est plus, voulut tenter une opération ultra-civilisée, la répression du monopole maritime insulaire. Il ne provoqua pas la moindre invention contre ce monopole ; et comme il était lui-même tout aheurté au *simplisme*, il n'imagina contre l'Angleterre que des attaques d'ordre simple, qui le conduisirent à sa perte : il fut renversé par un agioteur.

L'Europe croit en avoir eu l'honneur ; c'est à tort : il est certain que l'Europe aurait échoué et serait encore asservie aujourd'hui, si un agioteur de Paris n'eût donné à Bonaparte un croc-en-jambe, par une famine factice, qui fit avorter la campagne de Russie, en la différant de six semaines. Commencée à temps, au 15 mai, comme celle de Tilsitt, elle aurait eu plein succès. Bonaparte, si menaçant avec les rois, osa à peine se plaindre de cet agioteur. Il révérait tant les marchands qu'il méritait bien de tomber dans leurs embûches.

D'autre part ; il brûlait d'une secrète envie de s'emparer du commerce. L'envahissement des tabacs l'avait alléché, et il ne songeait qu'à happer pièce à pièce les autres branches, dans des temps plus favorables. Déjà il tenait à moitié, par voie indirecte, le négoce des denrées coloniales. Il avait conçu par hasard un plan très-sage dont il n'entrevit pas les résultats : il méditait de s'emparer du transport intérieur, dit roulage : on en badinait dans les comptoirs, en disant, *l'Empereur veut se faire Roulier !* Je répondais que ce serait l'opération la plus judicieuse de son règne ; car le premier pas à faire pour métamorphoser le commerce mensonger en véridique, c'est d'occuper les deux extrêmes ou transitions de mécanisme :

Le Roulage, transition matérielle ;

Le Courtage, transition politique.

Ces deux points une fois envahis, le commerce est bloqué, et on peut, en trois ans d'opérations sur la maîtrise proportionnelle (transit. ascend. simp. 219), le forcer à capituler sans aucune violence, et sans autre monopole que celui des deux transitions mécaniques, dont personne n'a songé à s'emparer.



## DE LA LICENCE COMMERCIALE,

DE SES VICES CONNUS ET DE SES DANGERES INCONNUS.

(Théorie des 4 mouv.)

1808,

Nous touchons à l'endroit sensible de la Civilisation ; c'est une pénible tâche que d'élever la voix contre la folie du jour, contre des chimères qui sont en pleine vogue.

Parler aujourd'hui contre les ridicules commerciaux, c'est s'exposer à l'anathème, comme si l'on eût parlé au XII<sup>e</sup> siècle contre la tyrannie des Papes et des Barons. S'il fallait opter entre deux rôles dangereux, j'estime qu'il y aurait moins de risque à offenser un Souverain par de fâcheuses vérités qu'à offenser le Génie mercantile qui règne en despote sur la Civilisation et sur les Souverains mêmes.

Ce n'est jamais au plus fort de l'engouement qu'on porte des jugements sains en affaires sociales, témoin les systèmes commerciaux ; une légère analyse va prouver qu'ils dépravent et désorganisent en tous sens la Civilisation, et qu'en matière de commerce, comme en toute autre, on s'égare de plus en plus sous les auspices des Sciences incertaines.

La controverse commerciale ne date guère que d'un demi-siècle, et ses auteurs ont déjà fourni des milliers de volumes sans s'apercevoir que le Mécanisme du commerce est organisé à rebours du sens commun. Il subordonne le Corps social à une classe d'agents parasites et improductifs, qui sont les Négociants. Toutes les classes essentielles, le propriétaire, le cultivateur, le manufacturier, et même le Gouvernement, se trouvent maîtrisées par une classe accessoire, par le Négociant, qui devrait être leur inférieur, leur agent commissionné, amovible et responsable, et qui pourtant dirige et entrave à son gré tous les ressorts de la circulation.

Telle est la thèse sur laquelle je disserterais ; j'établirai

qu'en bonne politique le Corps commercial doit être *solidaire et assureur de lui-même*, et que le Corps social doit être *assuré* contre les Banqueroutes, l'Agiotage, l'Accaparement, l'Usure, les Déperditions, et autres désordres qui naissent du système actuel ; système qui aurait dû exciter depuis longtemps l'indignation de tous les écrivains politiques, s'ils avaient pour les bonnes mœurs l'ombre du respect dont ils font parade.

Je ne veux dans ce premier Mémoire que prélude à la question, signaler les scandales qui attestaient notre égarement et qui excitaient à la recherche d'un Mode d'Échange moins vicieux que le Mode actuel, qu'on appelle *la Libre Concurrence*.

Il est pour l'Échange comme pour toute autre relation un procédé affecté spécialement à chaque Période ; par exemple :

En 4<sup>e</sup> Période (ou Barbarie), *la vente forcée*, les maximations, tarifs, etc. ;

En 5<sup>e</sup> Période (ou Civilisation), *la libre Concurrence*, l'indépendance du marchand ;

En 6<sup>e</sup> Période (ou Garanties), *la Concurrence sociétaire*, la solidarité et subordination du corps commercial aux intérêts des producteurs, des manufacturiers, cultivateurs et propriétaires.

Il est pour les diverses Périodes d'autres procédés dont je ne donne pas le tableau, ne voulant parler que du 6<sup>e</sup> procédé, de la *Concurrence sociétaire*, qui est compatible avec nos usages, et qui est déjà aussi préférable au commerce libre que celui-ci est préférable aux maximations, tarifs et autres usages de 4<sup>e</sup> Période ou Barbarie.

C'est ici un débat que je traiterai en Civilisé comme si les lois du Mouvement n'étaient pas inventées ; oublions pour un moment leur découverte, et raisonnons comme s'il ne s'agissait que de chercher un remède aux désordres commerciaux de la Civilisation. Voyons quelle marche auraient dû suivre, dans cette circonstance, les économistes, qui s'attribuent la compétence en affaires mercantiles.

Dans le cours de la discussion qui va suivre, j'aurai lieu d'exprimer des opinions peu flatteuses pour le Commerce en général ; mais j'ai observé déjà qu'en critiquant une profes-

sion je ne critique pas les individus qui l'exercent. Qui-conque déclame contre les manœuvres des agioteurs, des procureurs ou autres, les surpasserait peut-être en avidité s'il était à leur place ; on ne doit jamais blâmer les passions des individus, mais blâmer seulement la Civilisation qui, n'ouvrant aux passions que les routes du vice pour se satisfaire, force l'homme à pratiquer le vice pour arriver à la fortune, sans laquelle il n'est point de bonheur.

La digression sera divisée comme il suit :

1° *Origine de l'Économie politique et de la controverse mercantile ;*

2° *Spoliation du corps social par la Banqueroute ;*

3° . . . . . *par l'Accaparement ;*

4° . . . . . *par l'Agiotage ;*

5° . . . . . *par la Déperdition ;*

6° *Décadence de la Civilisation par l'esprit commercial qui la conduisait en 4<sup>e</sup> phase (1).*

## I.

### ORIGINE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

et de la Controverse mercantile.

C'est ici un sujet vraiment digne de l'Épopée. Muse, redis-moi les exploits de ces Novateurs audacieux qui ont terrassé l'antique Philosophie ; une Secte sortie tout à coup du néant, *les Économistes* ont osé attaquer les dogmes révévés de la Grèce et de Rome. Les vrais modèles de la vertu, les Cyniques, les Stoïciens, tous les illustres amants de la Pauvreté et de la Médiocrité, sont en déconfiture, et plient devant les économistes, qui combattent pour la cause du Luxe.

---

(1) [Le Traité des crimes du Commerce en définira 32 ; je n'en décrirai que 4 ; ayant voulu sur ce sujet comme sur tout autre me borner à des aperçus, conformément à mon titre de *Prospectus*.

Le divin Platon, le divin Sénèque sont chassés de leurs trônes ; le brouet noir des Spartiates, les raves de Cincinnatus, la souquenille de Diogène, tout l'arsenal des Moralistes est frappé d'impuissance, tout fuit devant des Novateurs impies qui permettent l'amour du faste, de la bonne chère et des plus vils métaux, tels que l'or et l'argent.

C'est en vain que les Jean-Jacques et les Mably ont défendu courageusement l'honneur de la Grèce et de Rome. Vainement ont-ils représenté aux Nations les vérités éternelles de la Morale : « que la pauvreté est un bien, qu'il » faut renoncer aux richesses et embrasser sans délai la Philosophie (1). » Inutiles remontrances ! rien n'a pu résister au choc des nouveaux dogmes : le siècle corrompu ne respire que traités de commerce et balances de commerce par sous et deniers ; les drapeaux du Portique et du Lycée sont désertés pour les Académies de Commerce et les Sociétés d'amis du Commerce ; enfin, l'irruption des Économistes a été pour les Sciences incertaines une autre journée de Pharsale, où la sagesse d'Athènes et de Rome, et toute la belle Antiquité, ont essuyé une irréparable défaite.

Humainement parlant, la Civilisation a changé de phase : elle a passé de la 2<sup>e</sup> à la 3<sup>e</sup> où l'esprit commercial domine et régit exclusivement la Politique (p. 326). Ce changement est né des progrès de l'Art nautique et des Monopoles coloniaux. Les philosophes qui interviennent toujours après coup

(1) Ce sont les propres paroles de Sénèque, de l'homme aux 80 millions. Il veut qu'on se défasse des richesses à l'instant ; il ne donne point de délai. « Qu'attendez-vous ? dit-il, ne remettez point » à demain ; abandonnez vos richesses aujourd'hui même, pour » vous livrer à la Philosophie. »

Voilà les jongleries qui ont occupé la Civilisation pendant 2,000 ans ; ces sornettes ont passé pour de la sagesse. Aujourd'hui l'on sent le ridicule de ces savantas qui nous conseillent de « jeter » les richesses perfides dans le sein des mers avides. » (J.-B. Rousseau.) Eh bien ! ces faiseurs de phrases ne sont pas encore les plus ridicules ; il est des histrions plus ineptes et plus coupables ; c'est la coterie des Économistes, d'autant plus dangereuse qu'elle s'affuble d'un masque de raison.

dans le Mouvement social, se sont rangés à l'opinion du siècle et ont commencé à prôner l'esprit commercial quand ils l'ont vu dominant; de là est née la secte des Économistes et avec eux la controverse mercantile :

A quel propos les philosophes se ravissent-ils après tant de siècles, et viennent-ils s'immiscer dans les affaires commerciales, objet de leur antique dédain ? ils n'avaient cessé dans la belle Antiquité de persifler le Commerce. Alors tous les écrivains tournaient en dérision les marchands et répétaient avec Horace que la Science du Commerce se réduit à savoir :

« Cent francs au denier vingt, combien font-ils ? cinq livres. »

Cependant on avait vu par l'influence de Tyr et de Carthage que la puissance commerciale pourrait maîtriser un jour la puissance agricole et influencer tout le système administratif. *Mais la chose n'était pas encore arrivée, donc elle ne devait jamais arriver.* Telle est la règle des jugements de la Philosophie, elle ne voit le Mouvement social qu'en sens rétrograde; ausai les générations futures représenteront-elles la Politique civilisée avec une tête placée à rebours et ne voyant qu'en arrière.

Jusqu'au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, les Sciences incertaines ont entretenu fort tard l'antique prévention qui dévouait le Commerce au mépris; témoin l'esprit qui régnait en France en 1788. Alors les écoliers dans leurs disputes disaient quelquefois à un adversaire : *filz de marchand*; et c'était une cruelle injure. Telle était l'opinion dans les provinces; l'esprit mercantile était relégué dans les ports et les capitales où résident les hauts banquiers et les hauts tripotiers. Ce ne fut guère qu'en 1789 que les marchands furent tout à coup transformés en demi-dieux, et que la cabale scientifique se rangea hautement de leur parti et les exalta comme des instruments utiles à ses desseins (1).

---

(1) [Zaïre dédiée à marchand.] — Cette pièce a effectivement été dédiée par Voltaire à M. Falkener, négociant anglais, depuis ambassadeur à Constantinople. La dédicace est de 1732. (*Notes des Éditeurs.*)

Le Commerce dans son origine fut donc méprisé et méconnu des philosophes, [qui aujourd'hui même le connaissent si peu qu'ils le confondent avec la classe utile des manufacturiers.] Le Commerce n'a conquis les hommages de ces savants que lorsqu'il a été en plein triomphe, comme les traitants qui ne commencent à être prônés que lorsqu'ils paraissent en voiture à six chevaux ; alors les orateurs célèbrent leurs vertus et grugent leurs bons repas. C'est ainsi que la philosophie s'est comportée à l'égard de l'esprit commercial ; elle ne l'a cajolé que lorsqu'il a été sur le pinacle ; auparavant elle ne le jugeait pas même digne d'attention. L'Espagne, le Portugal, la Hollande et l'Angleterre exercèrent longtemps le monopole commercial, sans que la philosophie songeât ni à les louer ni à les blâmer. La Hollande avait su faire son immense fortune sans demander aucune lumière aux Économistes ; leur secte n'était pas encore née, quand les Hollandais amoncelaient déjà des tonnes d'or. Les philosophes à cette époque étaient encore tout occupés à fouiller dans la belle Antiquité, ou à s'immiscer dans les querelles religieuses.

Enfin ils s'aperçurent que cette nouvelle politique de Commerce et de Monopole pouvait donner matière à remplir de gros livres et mettre en crédit une nouvelle coterie ; ce fut alors qu'on vit la philosophie accoucher des sectes d'Économistes, qui, malgré leur récente origine, ont déjà entassé honnêtement de volumes et promettent d'égaliser en nombre les tomes de leurs devanciers.

Selon l'usage de tous les sophistes, ces nouveaux venus ont embrouillé la matière autant que possible, afin d'alimenter la controverse et de vivre aux dépens de ceux qui les lisent. On peut dire que les Économistes, loin d'avoir rien découvert, ne savent pas encore de quoi ils traitent ; car, sur les questions les plus importantes, comme sur *les limites à assigner à la population*, ils avouent que leur science n'a pas de principes fixes. Elle ne donne donc pas de résultats fixes, et dès lors on ne voit guère à quoi elle peut servir ; mais cela n'importe aux auteurs : les presses gémissent, les livres se vendent, et le but philosophique est rempli.

On pourrait demander aux Économistes si leur intention est de diminuer ou d'augmenter les fléaux politiques, tels que l'accroissement des impôts, l'empiétement des gens de

chicane, l'augmentation des armées, les progrès de la banqueroute et de la fiscalité, etc. Il est hors de doute que tous ces fléaux n'ont jamais augmenté si rapidement que depuis la naissance des théories économiques ; n'aurait-il pas mieux valu que la science eût fait moins de progrès, et le mal aussi ?

Quels intérêts ont pu décider les philosophes, ces fougueux apôtres de la vérité, à se ranger, au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous les drapeaux du mensonge, c'est-à-dire du Commerce ? Car qu'est-ce que le Commerce ? c'est le mensonge avec tout son attirail, banqueroute, agiotage, usure et fourberies de toute espèce. La philosophie moderne passe l'éponge sur tous ces scandales ; indiquons les causes d'une telle impudeur, appliquons à la conduite de ces savants les méthodes analytiques qu'ils veulent appliquer partout.

En se décidant à prôner le Commerce ils n'ont considéré que le poids de l'or, l'énormité et la rapidité des fortunes mercantiles, l'indépendance attachée à cet état qui est le plus libre et le plus favorable aux développements de l'ambition, l'air de haute spéculation répandu sur de viles manœuvres que le dernier lourdaud peut concevoir et diriger au bout d'un mois (si on les lui enseigne, car on n'enseigne rien dans le commerce) ; enfin, le faste des agioteurs et accapareurs qui rivalisent avec les grands de l'Etat. Tout cet éclat a ébloui les savants, réduits à tant de veilles et d'intrigues avant de gagner quelques écus, avant d'obtenir quelque avilissante protection. Ils ont été étourdis, désorientés à l'aspect des Plutus commerciaux ; ils ont hésité entre la flagornerie et la critique. Enfin le poids de l'or a emporté la balance ; ils sont devenus définitivement les très-humbles valets des marchands et les admirateurs de la science mercantile qu'ils avaient tant persiflée.

Eh ! comment ne pas admirer ces agioteurs, ces hommes qui,

« . . . . . Sachant pour tout secret,

» Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept. »

BOILEAU.

parviennent, avec une telle science, à acquérir un palais dans la ville où ils étaient arrivés en sabots ? On les voit dans

les capitales mener un train de vie splendide à côté des savants que dévore la misère ; un philosophe admis dans le salon d'un agioteur s'y trouve à table entre le courtisan et l'ambassadeur. Quel parti prendre en pareil cas, sinon de vanter les Saints du jour ?

Car, en Civilisation, l'on ne fait pas son chemin avec des vérités, et voilà comment les philosophes, tout en nourrissant une haine secrète contre le Commerce, ont pourtant fléchi devant le veau d'or, et n'osent écrire une page sans faire retentir les louanges du Commerce immense et de l'immense Commerce.

Ils avaient tout à gagner en l'attaquant ; ils pouvaient recouvrer la considération et réparer leurs échecs en dénonçant les brigandages du Commerce qu'ils méprisent en secret, autant que le Commerce les méprise.

L'analyse de ces brigandages démontrera que le corps des négociants (il faut se garder de les confondre avec les manufacturiers) n'est dans l'Ordre social qu'une troupe de pirates coalisés, qu'une nuée de vautours qui dévorent l'industrie agricole et manufacturière, et asservissent en tous sens le corps social.

Soit dit sans les critiquer individuellement : ils ignorent eux-mêmes la malfaisance de leur profession ; et quand ils la connaîtraient, peut-on blâmer aucun spoliateur en Civilisation, puisque cette Société est le jeu des dupes et des fripons ; vérité déjà trop connue et dont on va acquérir une nouvelle preuve dans les chapitres suivants.

## II.

### SPOLIATION DU CORPS SOCIAL PAR LA BANQUEROUTE.

Quand un crime devient très-fréquent, on s'habitue à le voir sans aucune émotion. Dans l'Italie ou l'Espagne on voit très-froidement un sicaire poignarder la victime désignée et jouir de l'impunité en se retirant dans une église. En Allemagne et en France, où le caractère national est ennemi de la trahison, un tel assassin exciterait tant d'horreur qu'il serait peut-être mis en pièces par le peuple avant que la justice se fût saisie de lui.



Combien voit-on d'autres crimes dominants chez une nation, et abhorrés chez une nation voisine ! En Italie, on voit les pères mutiler et assassiner leurs enfants pour leur perfectionner la voix ; les ministres d'un Dieu de paix encouragent ces cruautés en affectant au service des autels ces malheureuses victimes de l'avidité paternelle. Voilà encore des abominations qui excitent l'horreur de toute autre nation civilisée.

Vous trouverez de même chez les Français, Allemands, Russes et Anglais, d'autres coutumes révoltantes qui soulèveront l'esprit des Italiens ou des Espagnols ; témoin la coutume des Anglais qui mènent leur femme au marché, la corde au cou, pour la mettre en vente, et tant d'autres usages grossiers de cette nation dont la populace est plus sauvage que civilisée (1), ne fût-ce que leur habitude d'insulter et molester les étrangers, qui sont souvent plus respectés par les sauvages que par la populace de Londres et les habitants des provinces d'Angleterre.

Si les coutumes et les opinions dans l'Ordre civilisé sont si différentes de nation à nation, combien doivent-elles différer de Société à Société, et combien les vices tolérés en Civilisation sembleraient-ils odieux dans des Sociétés moins imparfaites ! Dans la 6<sup>e</sup> (*Garantisme*), qui est encore loin de la perfection, l'on aurait déjà peine à croire que des Empires qui se disent policés, et qui ont des théories sur la propriété et la justice, aient pu tolérer un instant des abominations comme la Banqueroute.

La Banqueroute est la friponnerie la plus ingénieuse et la plus impudente qui ait jamais existé ; elle assure à tout négociant la faculté de voler au public une somme proportionnée à sa fortune ou à son crédit, de sorte qu'un homme riche peut se dire : Je m'établis commerçant en 1808 ; je veux, à pareil jour en 1840, voler tant de millions à qui il appartiendra.

Laissons à part un incident actuel, le nouveau Code français, d'après lequel on se promet de réprimer la Banqueroute. Comme les opinions ne s'accordent point sur cette espérance et qu'on indique déjà les moyens d'éluder les nouvelles lois,

---

(1) Ne point oublier que ceci a été écrit avant 1808, il y a près d'un demi-siècle. (*Note de l'Éditeur.*)

attendons que l'expérience en ait décidé, et provisoirement raisonnons sur ce qui nous est connu, sur les désordres causés par le système philosophique, par le principe : « Laissez » aux commerçants une entière liberté, sans exiger aucune » garantie sur la prudence, la probité et la solvabilité de cha- » cun d'entre eux. »

De là est née, entre autres abus, la Banqueroute, vol bien plus odieux que le vol de grand chemin; on s'est pourtant habitué à la tolérer, à tel point qu'on reconnaît des *Banqueroutes honnêtes*, celles où le spéculateur n'enlève que moitié : en voici un exemple.

Le banquier Dorante, possesseur de 2 millions, veut arriver promptement à 4 ou 5 millions par des voies quelconques. Il obtient sur sa fortune connue des crédits montant à 8 millions en lettres de change, denrées, etc. ; il peut alors jouer sur un fonds de 40 millions. Il entreprend la haute spéculation, le tripotage des denrées et effets publics. Peut-être qu'au bout de l'année, au lieu d'avoir doublé les 2 millions qu'il possède il les aura perdus; vous le croiriez ruiné; point du tout : il va posséder 4 millions, comme s'il avait réussi; car il lui reste en main les 8 millions obtenus à crédit, et, au moyen d'une *honnête faillite*, il accommode pour en payer la moitié dans quelques années. C'est ainsi qu'après avoir perdu les 2 millions de son patrimoine il se retrouve possesseur de 4 millions enlevés au public. La belle chose que cette liberté commerciale ! et concevez-vous à présent pourquoi l'on entend dire chaque jour d'un négociant : *Il est bien à son aise depuis sa faillite ?*

Autre chance pour le banqueroutier : Dorante, après son larcin de 4 millions, conserve pleinement l'honneur et l'estime publique, non pas à titre d'heureux larron, mais à titre de négociant malheureux. Expliquons ceci.

Dorante, en préméditant sa Banqueroute, s'est emparé de l'opinion; ses fêtes à la ville et à la campagne lui ont formé de chauds partisans; la brillante jeunesse est pour lui; les belles s'apitoient sur son MALHEUR (malheur est aujourd'hui le mot synonyme de Banqueroute); on vante son noble caractère si digne d'un meilleur sort. Il semble, à entendre les apologistes d'un banqueroutier, qu'il est plus malheureux que ceux mêmes dont il emporte la fortune. Toute la faute est rejetée sur les événements politiques, les circonstances dé-

sastreuses, et autres verbiages familiers aux notaires, qui excellent à soutenir une charge de créanciers irrités. Après le premier choc, Dorante fait intervenir quelques entremetteurs, quelques rouleaux distribués à propos, et bientôt l'opinion est circonvenue à tel point qu'on accuserait de cannibale celui qui parlerait contre Dorante. Au surplus, ceux à qui il enlève les plus fortes sommes sont à 400 ou 200 lieues de là, dans Hambourg ou Amsterdam ; ils se calmeront avec le temps ; peu importe : leurs clabauderies lointaines n'influent en rien sur l'opinion de Paris. D'ailleurs Dorante ne fait perdre que moitié, et l'usage a décidé que celui qui ne fait perdre que moitié est plus malheureux que coupable ; ainsi Dorante est lavé dans l'esprit public dès le premier moment. Au bout d'un mois l'opinion est distraite par d'autres banqueroutes qui font plus de sensation, et qui offrent deux tiers ou trois quarts de perte. Nouveau lustre pour Dorante, qui n'a enlevé que moitié ; au surplus, c'est une affaire ancienne, oubliée. Déjà la maison de Dorante se rouvre petit à petit au public, son cuisinier règne de nouveau sur les esprits et confond les cris de certains créanciers atrabilaires, qui n'ont aucun égard pour le MALHEUR, aucun usage des ménagements dus à la bonne compagnie.

C'est ainsi que se termine en moins de six mois l'opération par laquelle Dorante et ses semblables volent des millions au public, ruinant des familles dont ils ont les dépôts, et entraînent les négociants probes à une banqueroute qui les assimile aux fripons. La Banqueroute est le seul crime social qui se propage épidémiquement, et qui précipite l'honnête homme dans le même opprobre que le fripon. L'honnête négociant qui essuie des Banqueroutes de la part de vingt fripons, est à la fin forcé de faire faillite comme eux.

De là vient que les banqueroutiers fripons, qui composent les neuf dixièmes de la clique, se donnent tous pour d'honnêtes gens qui ont eu des *malheurs* et s'écrient en chorus : *Je suis plus à plaindre qu'à blâmer*. A les entendre, ils sont tous de petits saints, comme les galériens qui tous prétendent n'avoir fait aucun mal.

Sur ce, les partisans de la licence commerciale parleront de lois répressives, de tribunaux ; vraiment oui ! des tribunaux contre des gens qui enlèvent plusieurs millions d'un seul coup !

Le dictum qui prétend que la justice n'atteint que les petits voleurs, se trouve faux en affaires de commerce; la Banqueroute, même la plus petite, échappe aux poursuites de l'autorité sous l'égide des commerçants mêmes. Voici le fait.

Scapin, petit boutiquier, fait une petite banqueroute de 40,000 livres seulement; il détourne 30,000 livres qui feront le bénéfice de l'opération; puis il présente aux créanciers un restant de 10,000 livres. Si on lui demande le compte des 30,000 livres de déficit, il répond qu'il ne sait pas tenir des livres comme les gros marchands et qu'il a eu DES MALHEURS. Vous croiriez qu'on va punir Scapin parce que c'est un petit voleur qui n'emporte que 30,000 livres; mais les créanciers ignorent-ils que, si la justice intervient, elle mangera les 10,000 livres restantes? elle n'en fera qu'un déjeuner. Après les 40,000 livres consommées, il n'y aura rien de décidé, et si l'on veut faire pendre Scapin, il faudra peut-être déboursier autres 40,000 livres, sans être sûr de réussir. Il vaut donc mieux prendre la modique somme de 40,000 livres que d'en déboursier encore autant. Scapin fait valoir cet argument par l'entremise du notaire, de sorte que c'est le banqueroutier même qui menace de la justice ses créanciers. Eh! pourquoi les créanciers de Scapin séviraient-ils contre lui? les uns songent à imiter son noble exemple, les autres l'ont précédé dans la carrière. Or, comme les loups ne se mangent pas entre eux, Scapin trouve bientôt certain nombre de signataires qui adhèrent à ses propositions; d'autres signent par la peur de voir intervenir la Justice qui ne laisserait rien; d'autres sont plus récalcitrants et parlent de sacrifier tout pour envoyer un coquin aux galères. Alors Scapin leur dispute sa femme et ses enfants, qui demandent grâce avec des hurlements étudiés; c'est ainsi que Scapin et son notaire obtiennent en peu de jours la majorité des signatures; après quoi l'on se moque des refusants dont on n'a plus besoin. On rit de leur colère, Scapin y répond par de douces paroles et de profonds saluts, et déjà il médite une seconde banqueroute, vu l'heureux succès de la première.

En vain citerait-on quelques banqueroutiers frauduleux qui ont été punis; sur 400, il en est 99 qui réussissent, et si le 400<sup>e</sup> échoue, c'est sans doute un oison qui n'a pas su conduire l'intrigue, car l'opération est tellement sûre aujourd'hui, qu'on a renoncé tout-à-fait aux anciennes précautions. Au-

trefois le banqueroutier s'enfuyait à Trente, Liège ou Carouge; cet usage est tombé depuis la régénération de 1789; chacun est revenu aux *banqueroutes en famille*; on prépare tranquillement l'affaire, et lorsqu'elle éclate on s'en va passer un mois à la campagne, dans le sein de ses proches et amis; le notaire accommode tout dans l'intervalle. On reparait après quelques semaines, et le public est tellement habitué à cette équipée qu'elle est traitée de gentillesse; cela s'appelle *faire ses couches*, et l'on dit très-froidement : *Voilà un tel qui relève de couches*.

J'ai observé que la Banqueroute est le seul crime social qui soit épidémique, et qui entraîne forcément l'homme probe à imiter le fripon. Je citerai pour exemple une banqueroute *en feu de file*. Il y a des banqueroutes de plis de cent espèces, tant la raison est perfectionnée par la philosophie moderne.

*Banqueroute en feu de file*. Le juif Iscariote arrive en France avec 100,000 livres de capitaux qu'il a gagnés dans une ville où il a pour rivales six maisons accréditées et considérées. Pour leur enlever la vogue, Iscariote débute par donner toutes ses denrées au prix coûtant; c'est un moyen sûr d'attirer la foule. Bientôt les rivaux d'Iscariote jettent les hauts cris; celui-ci sourit de leurs plaintes et continue de plus belle à donner les denrées au prix coûtant.

Alors le peuple chante merveille : Vive la Concurrence ! vivent les Juifs, la philosophie et la fraternité ! Toutes les denrées ont baissé de prix depuis l'arrivée d'Iscariote, et le public dit aux maisons rivales : « C'est vous, messieurs, qui » êtes les véritables juifs et qui voulez trop gagner; Iscariote » seul est un honnête homme; il se contente d'un bénéfice » modique, parce qu'il n'a pas un ménage aussi splendide » que les vôtres. » Vainement les anciens commerçants représentent-ils qu'Iscariote est un fripon déguisé, qui fera tôt ou tard Banqueroute; le public les accuse de jalousie et de calomnie, et court de plus en plus chez l'Israélite.

Voici le calcul de ce larron : En vendant au prix coûtant, il ne fait d'autre perte que celle de l'intérêt de ses fonds, soit 40,000 livres par an, mais il se forme un débouché considérable, il se fait dans les ports une renommée de gros consommateur, et il obtient un grand crédit pour peu qu'il soit exact dans ses paiements. Ce manège continue pendant deux ans, au bout desquels Iscariote n'a rien gagné, tout en vendant

énormément. Sa manœuvre n'est point divulguée, parce que les Juifs n'ont chez eux que des employés juifs, gens qui sont ennemis secrets de toutes les nations et ne décèlent jamais une friponnerie préméditée par quelqu'un d'entre eux.

Quand tout est prêt pour le dénouement, Iscariote use de tout son crédit, donne d'amples commissions dans tous les ports pour la somme de 500 à 600 mille livres, achetées à terme. Il dirige ses denrées sur le pays étranger et vend à vil prix ce qui se trouve dans ses magasins. Enfin, quand il a fait argent de tout, l'honnête Iscariote disparaît avec son portefeuille, et retourne en Allemagne où il a acheminé ses denrées achetées à crédit. Il les réalise promptement, et se trouve au sortir de France quatre fois plus riche qu'il n'était en y entrant; il est possesseur de 400 mille livres, et s'en va à Livourne, à Londres, préparer une troisième banqueroute.

C'est alors que le voile tombe et qu'on revient au bon sens dans la ville où il a fait le coup. On reconnaît le danger d'admettre au commerce les Juifs, les vagabonds qui ne tiennent à rien. Mais cette banqueroute d'Iscariote n'est que le premier acte de la farce; suivons les résultats, voyons le feu de file.

Il y avait six maisons rivales de l'Israélite; nommons-les A, B, C, D, E, F.

A. était depuis longtemps gêné; il se soutenait sans fortune et sur sa bonne renommée; mais l'arrivée d'Iscariote lui ayant enlevé toute sa consommation, il n'a pu fournir qu'un an de lutte, après quoi il a perdu courage, et, ne concevant rien à ces nouveaux systèmes philosophiques qui protègent les vagabonds, A. se voit forcé à plier devant la tactique d'Iscariote et à faire *Banqueroute*.

B. a soutenu plus longtemps le choc; il prévoyait de loin la friponnerie d'Iscariote, et il attendait que cet orage fût passé pour rétablir sa consommation enlevée par le fourbe Israélite. Mais, dans l'intervalle, B. éprouve une forte banqueroute au dehors, c'en est assez pour accélérer sa chute; il croyait pouvoir tenir deux ans, et au bout de quinze mois il est forcé à faire *Banqueroute*.

C. était en société avec une maison du dehors qui se trouve ruinée par un autre Iscariote (car il s'en établit dans toutes les villes); C. est entraîné par la chute de son associé, et,

après avoir fait pendant dix-huit mois des sacrifices pour soutenir la concurrence du voleur hébraïque, C. se voit forcé à faire *Banqueroute*.

D. avait une probité plus apparente que réelle. Il lui reste des moyens de se soutenir, malgré qu'il souffre depuis vingt mois de la concurrence du Juif ; mais, irrité par les pertes qu'il éprouve, il se laisse aller au vice dont tout lui donne l'exemple ; il observe que trois de ses confrères lui ont ouvert la marche, et que lui quatrième passera dans le nombre, en prétextant des malheurs fictifs ou réels. D'après cela, D., ennuyé d'une lutte de vingt mois contre Iscariote, ne voit rien de plus prudent que de faire *Banqueroute*.

E. avait prêté de fortes sommes à ses quatre confrères qui viennent de faillir. Il les croyait très-solvables, et véritablement ils l'étaient avant que la manœuvre d'Iscariote leur eût enlevé leur industrie. E. se trouve au dépourvu par la faillite de ces quatre maisons ; en outre, il n'a plus de consommation ; tout le public court chez Iscariote qui vend à prix coûtant. E. voit ses moyens anéantis, son crédit altérés ; on le presse, et, ne pouvant plus satisfaire à ses engagements, il finit par faire *Banqueroute*.

F., sans manquer de moyens, se trouve décrédité dans tous les ports de mer par la faillite des cinq précédents ; leur exemple fait soupçonner que F. ne tardera pas à imiter ses confrères. D'ailleurs quelques-uns d'entre eux qui ont terminé l'accommodement, vendent à très-vil prix pour faire face aux premières échéances de leur contrat. Voulant accélérer leur vente, ils perdent un *dixième* et gagnent pourtant quatre dixièmes, puisqu'ils ont accommodé à moitié perte. F. se trouve écrasé par cette circonstance et réduit à faire, comme tous ses confrères, *Banqueroute*.

C'est ainsi que l'établissement d'un vagabond ou d'un Juif suffit pour désorganiser en entier le corps de marchands d'une grande ville, et entraîner les plus honnêtes gens dans le crime ; car toute banqueroute est plus ou moins criminelle, quoique fardée de prétextes spécieux comme ceux dont j'ai coloré ces six banqueroutes, et dans tous ces prétextes il n'y a presque rien de vrai. Le fin mot est que chacun saisit habilement les occasions d'exercer un larcin qui demeure impuni. Si à la Banqueroute on ajoute l'Agiotage et tant d'autres infamies qui sont le fruit des théories philosophiques, on se rangera

facilement à l'opinion que j'ai précédemment émise : c'est que les Civilisés n'ont jamais commis tant d'inepties politiques que depuis qu'ils ont donné dans l'esprit mercantile, dans ces systèmes qui prétendent que toute entreprise des marchands ne peut que tourner au bien général, et qu'il faut laisser aux marchands une pleine liberté, sans exiger aucune garantie sur le résultat de leurs opérations.

Eh ! comment les philosophes, qui ne rêvent que contre-poids et garanties, n'ont-ils pas songé à procurer au Corps social cette garantie que les gouvernements ont le bon esprit d'exiger de leurs agents fiscaux ? Un prince s'assure de la fidélité de ses receveurs par un cautionnement pécuniaire, et par la perspective d'un châtement inévitable, s'ils osent aventurer et dissiper les deniers publics dont ils sont dépositaires.

Pourquoi ne voit-on pas la moitié des receveurs publics s'approprier le produit des contributions, et dire au gouvernement dans une lamentable épître : « Les malheurs du temps, « les circonstances critiques, les revers déplorables, etc. Bref, « je fais banqueroute, faillite ou autre mot. Votre caisse doit « contenir dix millions ; j'offre de vous en rendre la moitié, cinq « millions, payables dans cinq ans. Soyez touché des disgrâces « d'un infortuné receveur ; conservez-moi votre confiance et « la gestion de votre caisse, sans quoi je ne pourrai pas même « vous payer la moitié de ce que je vous offre ; mais si vous « me continuez dans ma place et mes recettes, je m'efforcerai « de faire honneur à mes engagements, c'est-à-dire que je vous « régalerai d'une seconde banqueroute, quand la caisse sera « de nouveau remplie. »

Voilà en abrégé le contenu de toutes les lettres des faillis. Si les receveurs ne suivent pas leur exemple, c'est qu'ils sont assurés qu'aucune théorie philosophique ne pourrait les sauver du châtement auquel échappent les banqueroutiers, à l'abri du principe : *Laissez aux commerçants une entière liberté, sans exiger de garantie sur leurs malversations.*

En résumé, le Corps des négociants étant dépositaire d'une portion de la fortune publique, et chaque négociant, usant de ses dépôts pour hasarder des spéculations aventureuses qui n'ont de règle que son caprice individuel, il doit en résulter de nombreuses bévues et des Banqueroutes, par suite



desquelles les producteurs et dépositeurs de capitaux supportent la perte des folles entreprises qu'ils n'ont pas consenties. Pour parer à cette injustice, il faudrait soumettre le corps commercial à une *garantie* telle, que tout négociant et toute société d'entrepreneurs ne passent hasarder et perdre que ce qu'ils possèdent.

Il est une opération qui atteint ce but, qui rend le Corps commercial *assureur* de lui-même et le Corps social *assuré* contre le Commerce. Cette opération une fois exécutée, la Banqueroute, l'Agiotage et le Discrédit ne peuvent plus exister. Les relations commerciales n'emploient tout au plus que le quart des agents et des capitaux qu'elles dévorinent aujourd'hui du travail productif. Il n'est pas pressant de faire connaître cette opération, qui est un procédé de 6<sup>e</sup> Période, et qui est entièrement opposée à cette ridicule méthode qu'on nomme la *Libre Concurrence*.

Continuons sur les scandales mercantiles, sur les rapines qui induisaient à suspecter en masse tout le système commercial actuel, et à rechercher une méthode d'échange moins vicieuse que la Libre Concurrence, qui serait mieux nommée *Concurrence anarchique*.

[ Je n'ai décrit que trois espèces de banqueroutes ; j'en donnerai dans le Traité une série de quarante-deux espèces, mais il suffisait de trois dans un *Prospectus*. ]

### III.

#### SPOLIATION DU CORPS SOCIAL PAR L'ACCAPAREMENT.

« L'or même à la laideur donne un teint de beauté. »

Jamais cette maxime ne s'est mieux vérifiée que par la protection et considération qu'ont obtenues les Accapareurs sous l'Egide de la philosophie moderne, qui n'admet que le poids de l'or pour règle de ses jugements, et qui flatte tous les vices dominants pour cacher son ignorance à y remédier.

L'Accaparement est le plus odieux des crimes commerciaux, en ce qu'il attaque toujours la partie souffrante de

l'industrie. S'il survient une pénurie de subsistances ou denrées quelconques, les accapareurs sont aux aguets pour aggraver le mal, s'emparer des approvisionnements existants, arrêter ceux qui sont attendus, les distraire de la circulation, en doubler, tripler le prix par des menées qui exagèrent la rareté et répandent des craintes qu'on reconnaît trop tard pour illusoire. Ils font dans le corps industriel l'effet d'une bande de bourreaux qui irait sur le champ de bataille déchirer et agrandir les plaies des blessés.

Une circonstance qui a contribué à la faveur dont jouissent aujourd'hui les accapareurs, c'est qu'ils ont été persécutés par les jacobins; ils sont sortis de cette lutte plus triomphants que jamais, et celui qui élèverait la voix contre eux semblerait au premier abord un écho de la Jacobinière. Mais ne sait-on pas que les Jacobins ont massacré indistinctement toutes sortes de classes, soit d'honnêtes gens, soit de brigands? n'ont-ils pas envoyé au même échafaud Hébert et Malesherbes, Chaumette et Lavoisier? Et parce que ces quatre hommes ont été sacrifiés à la même faction, s'ensuit-il qu'on doive les assimiler, et dira-t-on qu'Hébert et Chaumette soient des gens de bien parce qu'ils ont été, comme Malesherbes et Lavoisier, immolés par les Jacobins? Même raisonnement s'applique aux accapareurs et agioteurs, qui, pour avoir été persécutés par les ennemis de l'ordre, n'en sont pas moins des désorganisateur, des vautours déchainés contre l'honnête industrie.

Ils ont pourtant trouvé des prôneurs parmi cette classe de savants qu'on appelle *économistes*, et rien n'est plus respecté aujourd'hui que l'accaparement et l'agiotage qu'on appelle en style du jour la *spéculation et la banque*, parce qu'il est indécent de nommer les choses par leur nom.

Un résultat fort bizarre de l'Ordre civilisé, c'est que si l'on réprime directement des classes évidemment malfaisantes, comme celle des accapareurs, le mal devient plus grand, les denrées deviennent plus rares, et l'on s'en est assez convaincu sous le règne de la Terreur. C'est ce qui a fait conclure aux philosophes qu'il faut *laisser faire les marchands*. Plaisant remède contre un mal, que de l'entretenir parce qu'on ne connaît aucun antidote! Il fallait en chercher, et jusqu'à ce qu'on en eût découvert, on devait condamner leurs tripotages au lieu de les vanter; on devait provoquer la re-

cherche d'un procédé capable de les réprimer (la Concurrence sociétaire).

Eh ! pourquoi les philosophes pallient-ils des calamités, comme la Banqueroute, l'Agiotage, l'Accaparement, l'Usure, etc. ? C'est que l'opinion leur répondrait : « Nous naissons tous ces maux sur lesquels vous vous apitoyez, mais puisque vous êtes des savants plus éclairés que nous, évertuez-vous à chercher des remèdes ; jusque-là votre science, votre rhétorique nous sont inutiles, comme les verbiages d'un médecin qui vient débiter au malade du grec et du latin, sans lui procurer aucun soulagement. » Les philosophes prévoyant ce fâcheux compliment, jugent convenable de nous étourdir sur le mal au lieu de l'avouer ; aussi nous prouvent-ils que l'Accaparement et l'Agiotage sont la perfection du perfectionnement de la perfectibilité. Avec leurs verbiages sur les méthodes analytiques, les abstractions métaphysiques et les perceptions des sensations qui naissent des idées, ils vous plongent dans une léthargie scientifique, ils vous persuadent que tout va au mieux dans l'Ordre social ; obligés pour subsister de vendre de livres, d'en fabriquer sur un sujet quelconque ; habitués, comme les avocats, à plaider la mauvaise cause aussi bien que la bonne, ils trouvent bien plus commode de vanter et farder les vices dominants, que de s'occuper des correctifs à la recherche desquels ils risqueraient de consumer inutilement leurs veilles, sans remplir aucun volume.

De là vient que les Economistes, entre autres Smith, ont loué l'accaparement comme une opération utile au bien général. Analysons les prouesses de ces accapareurs ou spéculateurs. J'en vais citer deux, l'une sur l'accaparement de grains qui est le plus dangereux, et l'autre sur l'accaparement de matières qui paraît excusable, parce qu'il n'assassine que l'industrie, au lieu d'assassiner directement le peuple.

1° *Accaparement de grains.* Le principe fondamental des systèmes commerciaux, le principe : *Laissez une entière liberté aux marchands*, leur accorde la propriété absolue des denrées sur lesquelles ils trafiquent ; ils ont le droit de les enlever à la circulation, les cacher et même les brûler, comme a fait plus d'une fois la compagnie orientale d'Amsterdam, qui

brûlait publiquement des magasins de cannelle pour faire enchérir cette denrée : ce qu'elle faisait sur la cannelle, elle l'aurait fait sur le blé, si elle n'eût craint d'être lapidée par le peuple; elle aurait brûlé ou laissé pourrir une partie des blés pour vendre l'autre au quadruple de sa valeur. Eh ! ne voit-on pas tous les jours, dans les ports, jeter à la mer des provisions de grains que le négociant a laissés pourrir pour avoir attendu trop longtemps une hausse; moi-même j'ai présidé, en qualité de commis, à ces infâmes opérations, et j'ai fait, un jour, jeter à la mer vingt mille quintaux de riz, qu'on aurait pu vendre avant leur corruption avec un honnête bénéfice, si le détenteur eût été moins avide de gain. C'est le corps social qui supporte la perte de ces déperditions qu'on voit se renouveler chaque jour à l'abri du principe philosophique : *Laissez faire les marchands.*

Supposons que, d'après ce principe, une riche compagnie de marchands accapare dans une année de famine, comme 1709, les grains d'un petit état, tel que l'Irlande, lorsque la disette générale et les prohibitions de sortie dans les états voisins rendront presque impossibles les approvisionnements extérieurs. Supposons que la compagnie, après avoir rassemblé tous les grains qui étaient en vente, refuse de les céder, à moins d'une augmentation triple et quadruple, en disant : « Ce grain est notre propriété ; il nous plaît d'y gagner quatre fois plus qu'il ne nous a coûté ; si vous refusez de le payer sur ce pied, procurez-vous d'autres grains par le commerce. » En attendant il se peut que le quart du peuple meure de faim ; mais peu nous importe, nous persistons dans notre spéculation, selon les principes de la Liberté commerciale, consacrée par la philosophie moderne. »

Je demande en quoi les procédés de cette compagnie différeraient de ceux d'une bande de voleurs ; car son monopole forcerait la nation entière, sous peine de mourir de faim, à payer à la compagnie une rançon égale à la triple valeur du blé qu'elle livrerait.

Et si l'on considère que la compagnie, selon les règles de la Liberté commerciale, a le droit de ne vendre à aucun prix, de laisser pourrir le blé dans ses greniers, tandis que le peuple périrait, croyez-vous que la nation affamée serait obligée, en conscience, de mourir de faim pour l'honneur du beau principe philosophique, *Laissez faire les marchands* ? Non certes

reconnaissez donc que le droit de Liberté commerciale doit subir des restrictions selon les besoins du Corps social; que l'homme, pourvu en surabondance d'une denrée (dont il n'est ni producteur, ni consommateur, doit être considéré comme DÉPOSITAIRE CONDITIONNEL, et non pas comme propriétaire absolu. Reconnaissez que les commerçants ou entremetteurs des échanges doivent être, dans leurs opérations, subordonnés au bien de la masse, et non pas libres d'entraver les relations générales par toutes les manœuvres les plus désastreuses, qui sont admirées de vos Économistes.

Les marchands seraient-ils donc seuls dispensés envers le Corps social, des devoirs qu'on impose à tant d'autres classes plus recommandables? Quand on laisse carte blanche à un général, à un juge, à un médecin, on ne les autorise pas pour cela à trahir l'armée, assassiner le malade et dépouiller l'innocent; nous voyons punir ces divers individus quand ils prévariquent; on décapite un général perfide, on mande un tribunal entier devant le ministre, et les marchands seuls sont inviolables et sûrs de l'impunité! L'Économie politique veut qu'on s'interdise toute surveillance sur leurs machinations; s'ils affament une contrée, s'ils troublent son industrie par des accaparements et des banqueroutes, tout est justifié par le seul titre de *marchand*! Ainsi le charlatan de comédie assassinant tout le monde avec ses pilules, se trouve justifié par le seul mot: *medicus sum*; et de même dans notre siècle de régénération, l'on veut nous persuader qu'une classe des moins éclairées du Corps social ne peut jamais dans ses trames opérer contradictoirement au bien de l'État. Autrefois c'était l'infailibilité du Pape, aujourd'hui c'est celle des marchands qu'on veut établir.

2° *Accaparement de matières au denrées.* J'en vais démontrer la malfaisance par un évènement qui se passe sous nos yeux à l'heure où j'écris. C'est la hausse énorme du prix des denrées coloniales, sucre, café, coton, etc.; je parlerai spécialement du coton, parce que c'est l'objet qui a subi la plus forte hausse et qui était d'une nécessité plus urgente pour nos manufactures naissantes et élevées depuis peu d'années par les soins et les encouragements de l'Empereur. Ce que je dirai sur les affaires présentes, s'applique aux accaparements de toute espèce.

Dans le cours de l'automne dernier (1), on a pressenti que l'arrivée des denrées coloniales et surtout des cotons éprouverait quelques entraves, et que les approvisionnements seraient retardés; pourtant, on n'avait pas lieu de craindre que les fabriques de France fussent au dépourvu, car il existait à cette époque des magasins de coton qui pouvaient suffire à la consommation d'une année (y compris les achats faits dans l'étranger et acheminés sur la France). Le Gouvernement, par un inventaire, aurait pu faire constater que les fabriques étaient approvisionnées pour un an, pendant le cours duquel on avait le temps de se précautionner. Mais les accapareurs sont intervenus, ont envahi et resserré les provisions existantes, et ont persuadé que les manufactures seraient dépourvues en moins de trois mois; il s'en est suivi une hausse qui a élevé le coton au double du prix habituel, et cette hausse menace d'anéantissement la plupart des fabriques françaises, qui ne peuvent pas élever le prix des tissus en proportion du prix des matières brutes ou filées; en conséquence, un grand nombre de manufacturiers renoncent, et congédient leurs ouvriers.

Pendant les matières ne manquent pas; au contraire, les riches filateurs eux-mêmes sont devenus acapareurs, et on les voit brocanter leur superflu, leurs cotons de spéculation, sur lesquels ils agiotent, après s'être réservé des provisions suffisantes pour alimenter leur filature. Bref, on trouve chez les tripotiers ce superflu qui manque aux consommateurs habituels; et en résultat, la France n'est ni dépourvue de matières, ni menacée d'en manquer. C'est une vérité de fait.

Dans cette conjoncture, quel fruit a-t-on retiré de la *Licence commerciale*, de la *Libre Concurrence*? Elle a abouti :

1° A doubler le prix d'une matière première dont il n'y avait pas pénurie réelle, et dont le prix ne devait hausser que peu ou point;

2° A désorganiser les manufactures lentement et péniblement élevées;

---

(1) Dans l'un des Exemplaires annotés, le mot — dernier — est remplacé par — 1806 —.

3° A enrichir une coalition de tripotiers, au détriment de l'industrie productive, et à la honte du Souverain qu'ils offensent en détruisant son ouvrage.

Voilà des vérités péremptoires. A cela on répliquera que si l'Autorité entravait la *Libre Concurrence*, la *Liaison d'Accaparements*, le mal serait peut-être pire encore. J'en conviens, mais vous prouvez par là que vos économistes ne connaissent aucun remède contre l'Accaparement. Est-ce une raison de n'en pas chercher, et s'ensuit-il que l'Accaparement soit un bien? Quand vous ne connaissez pas d'antidote à un vice social, osez du moins avouer que ce vice est une calamité; n'écoutez pas vos philosophes qui vous vantent ce vice pour se disculper de ne savoir pas le corriger. Quand ils vous conseillent de tolérer l'Agiotage et l'Accaparement, de peur d'un plus grand mal, ils ressemblent à un ignorant qui vous conseillerait d'entretenir la fièvre parce qu'il ne saurait quel remède y appliquer.

Et parce qu'on ignore les moyens de prévenir l'Accaparement, était-il prudent de le tolérer sans mesure? Non, et je vais prouver qu'un coup d'Autorité aurait souvent prévenu de grands malheurs, sans commettre de violation ni tomber dans l'arbitraire. Donnons-en un exemple appliqué aux circonstances présentes [1807].

Je suppose que le Gouvernement, pour sauver ses manufactures de coton qui ont porté un coup si funeste à l'Angleterre, eût voulu réprimer les accapareurs, et que la police se fût transportée chez tel banquier de Paris qui avait en janvier [1808], un magasin de coton de 5 millions, prix d'achat, et dont il refusait 8 millions comptant, parce qu'il voulait très-moderément doubler son capital en trois mois. L'Autorité aurait pu lui dire : « Les amas de matières premières » faits par toi et tes complices menacent de ruine nos manufactures, à qui tu refuses de vendre à un honnête bénéfice; en conséquence, tu es sommé de livrer ton magasin » à un quart ou un cinquième de bénéfice, au lieu du double » que tu en prétends. Tes cotons seront distribués aux petits manufacturiers (et non pas aux grands, qui sont eux-mêmes des accapareurs ligués pour rançonner les petits). »

Que serait-il résulté d'une telle mesure?

Observons d'abord qu'elle n'aurait eu rien de vexatoire;

car l'accapareur obtenant, au bout de 3 mois, 6 millions d'un magasin qui lui en coûte 5, gagnerait en 3 mois 20 pour cent; c'est quatre fois plus que ne gagne au bout de l'année un propriétaire exploitant péniblement son domaine.

Et par suite de cette sommation, tous les autres accapareurs, qui voulaient doubler leur capital et qui y ont réussi, se seraient décidés à livrer leurs cotons au bénéfice de 20 pour cent; les fabriques n'auraient que peu ou point souffert et n'auraient pas été réduites à fermer les ateliers et renvoyer les ouvriers. Ce coup d'Autorité aurait sauvé l'industrie et fait bénir le Gouvernement; il n'aurait aucunement ralenti les expéditions faites par nos alliés, car si des Américains nous envoyaient en 1806 des cotons dans l'espoir de les vendre cent écus le quintal, ils les auraient envoyés encore mieux pour vendre à cent vingt écus; d'où l'on voit que l'Autorité doit intervenir contre l'Accaparement, non pas à la manière des jacobins qui spoliaient le possesseur en le payant avec des papillotes, mais intervenir pour limiter le bénéfice quand il dégénère en extorsion.

Lors donc qu'on prévoit la pénurie d'une denrée quelconque et que sa rareté peut exciter les spéculateurs à un Accaparement, il convient [en politique civilisée] de la déclarer HORS DE COMMERCE et d'en maximiser le bénéfice, en le fixant à un taux suffisant pour encourager l'arrivage, comme à un quart ou un cinquième en sus du cours habituel; en interdire l'acquisition et le trafic, même indirect, à tous ces tripotiers qui n'en ont pas une consommation ou un débouché reconnu; limiter les approvisionnements de chaque négociant en proportion du débouché habituel dont il pourra justifier par le terme moyen de ses ventes de plusieurs années.

Je ne m'arrête pas à indiquer d'autres mesures provisoires contre l'Accaparement, mesures qu'il est bien superflu de faire connaître, puisque la Concurrence Sociétaire ou procédé commercial de 6<sup>e</sup> Période prévient, au lieu de réprimer, l'Accaparement et autres désordres. Dans l'ignorance des moyens préservatifs, on est impardonnable de n'avoir pas essayé du moins des palliatifs, comme la mise hors de commerce que la France aurait dû adopter pendant le cours de cet hiver [1807], nommément à l'égard des cotons; car la prospérité de nos fabriques d'étoffes en coton allait



porter un coup funeste à la Compagnie anglaise de l'Inde et aux fabriques intérieures de l'Angleterre.

Et pour avoir laissé élever le prix des matières au double du cours habituel, a-t-on augmenté les approvisionnements ? Non ; la matière quadruplerait de valeur sans que cette hausse levât les obstacles [de guerre] qui s'opposent à l'arrivage ; la hausse des matières n'aboutit donc qu'à dépouiller les fabriques et les consommateurs, au bénéfice des accapareurs. Or, dans un moment de crise où il est permis de s'écarter des règles et coutumes, qui fallait-il protéger, ou de la masse des consommateurs et fabricants, ou de quelques oiseaux de proie ligués pour désorganiser l'industrie par des terreurs factices et par un envahissement de denrées dont ils n'avaient la veille ni débouché, ni consommation, ni connaissance ?

Qu'il serait facile de confondre ces spéculateurs en rétorquant leurs propres arguments ! A les en croire, on va manquer de tout ; bientôt on n'obtiendra pas les denrées, même au poids de l'or. A quoi l'Autorité pourrait leur répondre :

« Vous croyez ou vous ne croyez pas qu'on puisse alimenter »  
 » les fabriques et la consommation. Dans l'un ou l'autre cas »  
 » vous devez être contraints à livrer vos magasins ; car si »  
 » les arrivages doivent cesser dorénavant, si la pénurie doit »  
 » être complète, il devient inutile de protéger vos machina- »  
 » tions, qui accélèrent la chute de l'industrie en la rançon- »  
 » nant et entravant dans un moment de crise ; mais s'il reste »  
 » des moyens d'arrivage et d'approvisionnement, vous êtes »  
 » des perturbateurs, des alarmistes qui aggravez un mal-être »  
 » momentané. Ainsi, quelle que soit votre opinion sur la »  
 » continuation ou la cessation des arrivages, vous êtes des »  
 » hommes punissables, et vous devez vous estimer heureux »  
 » qu'on se borne à vous mettre hors de commerce et faire »  
 » vendre vos magasins, en vous laissant l'énorme bénéfice »  
 » d'un quart en sus du prix habituel. »

En prolongeant cette discussion il me serait aisé de prouver qu'on pouvait, sans gêner les relations commerciales [et sans sortir du cercle de la politique civilisée], mettre un frein à la licence des accapareurs ; on en a senti la nécessité relativement au pain et au commerce des blés dans lequel le Gouvernement intervient en tous pays. On sait que, si les accapareurs de blé jouissaient d'une pleine liberté, s'ils pouvaient

former des compagnies pour arrêter sur champ les récoltes et emmagasiner les grains sans les mettre en circulation, on aurait des famines régulières et graduées, même dans l'année la plus abondante. Eh ! combien de fois les spéculateurs n'ont-ils pas réussi à affamer une contrée, malgré le danger d'être lapidés par le peuple et entravés par le Gouvernement, qui en un moment de détresse ferait ouvrir et vendre les magasins plutôt que de réduire le peuple au désespoir ? Si l'on voit déjà les spéculateurs braver parfois tous les dangers, que feraient-ils dans le cas où ils jouiraient d'une absolue liberté et d'une protection assurée dans l'accaparement des grains ?

Auteurs politiques qui composez des théories sur les devoirs de l'homme, n'admettez-vous pas aussi des devoirs du Corps Social ; et le premier de ces devoirs n'est-il pas de réprimer des parasites qui désolent l'industrie et ne fondent leur fortune que sur les plaies dont leur patrie est affligée ? Si vous eussiez eu le courage de dénoncer de pareils vices, vous n'auriez pas tardé jusqu'à ce jour à en découvrir le correctif (la Concurrence Sociétaire). Oh ! combien l'Antiquité, si souvent ridicule, a été plus sage que nous en politique commerciale ! elle a franchement conspué les vices mercantiles ; elle a voué à l'exécration ces vautours industriels, ces accapareurs dignes d'être encensés par la Philosophie moderne, apologiste déshonorée de toutes les infamies qui conduisent à amasser de l'or.

#### IV.

##### SPOILIATION DU CORPS SOCIAL PAR L'AGIOTAGE.

L'Agiotage est frère de l'Accaparement ; l'un et l'autre ont asservi l'opinion au point de faire fléchir jusqu'aux Souverains et de heurter de front toutes les opérations des princes qui, abusés par quelques sophismes, n'osent pas même concevoir l'idée de résistance, ni proposer la recherche d'un autre système commercial.

Voici un exemple de cette tyrannie que l'Agiotage exerce sur les Souverains. Je choisis un fait récent, la dernière frèdaine des agioteurs français.

Pendant la dernière guerre contre l'Autriche, un obscur

complot mercantile balança les trophées d'Ulm et d'Austerlitz. A l'instant où la France manifestait la confiance la plus aveugle aux opérations du Chef de l'Empire, les agioteurs surent faire éclater les symptômes d'une défiance universelle. On aurait dit que c'était Varron qui commandait nos armées. En deux mois les tripotiers de Paris commirent des ravages inouïs dans l'industrie française ; il fallut ce torrent de victoires subites et miraculeuses pour museler enfin l'Agiotage, qui menaçait d'anéantir tout crédit public, et l'on frémit de penser dans quelle détresse financière serait tombée la France si elle eût fait seulement une campagne neutre, sans succès ni revers.

Les prétextes des alarmistes roulaient sur une avance qu'ils disaient avoir été faite par la Banque de France pour l'ouverture de la campagne ; on estimait cette avance à 80 millions, qui ne sont que la 400<sup>e</sup> partie du revenu territorial de la France. Et quand ladite avance n'aurait pas eu pour garant les capitaux de la Banque et les délégations sur l'impôt, n'était-elle pas pleinement garantie, aux yeux des Français, par la confiance portée au Souverain ? Eux qui se riraient des enfers et des cieux coalisés quand ils voient Napoléon à la tête de leurs armées, comment pouvaient-ils s'alarmer d'une avance qui ne s'élevait qu'au 400<sup>e</sup> du revenu territorial ? Loin de concevoir des craintes à l'ouverture d'une campagne, les Français engageraient volontiers une portion de leur capital en gageure que leur Empereur aura la victoire ; ils ne concevaient donc pas le moindre doute sur la rentrée du faible emprunt dont il s'agit. Cependant l'Agiotage sut faire éclater les signes d'une défiance universelle et décréditer la Banque, parce qu'elle remplissait le vœu de tous les Français en secondant les efforts de leur digne Chef.

Il est donc une Puissance qui se joue de l'ascendant des héros comme de l'opinion des peuples, c'est l'AGIOTAGE, qui dirige à son gré tout le mécanisme industriel ; il livre les Empires à la merci d'une classe parasite, qui n'étant ni propriétaire, ni manufacturière, ne tenant qu'à son portefeuille, et pouvant d'un jour à l'autre changer de patrie, est intéressée à désorganiser chaque contrée et bouleverser alternativement chaque branche d'industrie. Et lorsqu'on voit nos théories économiques entretenir ces fléaux, l'Agiotage, l'Accaparement,

la Banqueroute, etc., qui déchirent sans relâche tout le Corps Industriel, qui se jouent des Souverains mêmes et de la confiance qu'ils inspirent aux Peuples; lorsqu'on voit, dis-je, ces infamies et tant d'autres qu'engendre le système de licence commerciale, aucun écrivain n'a le courage de dénoncer cette ridicule science économique, de condamner en masse tout le mécanisme commercial, et de proposer la recherche d'un nouveau procédé pour les relations industrielles! Chacun fléchit bassement devant les vices commerciaux dont il s'indigne en secret, et chacun entonne les louanges du Commerce, sans aviser aux moyens d'en secouer le joug, tant les Civilisés sont effrayés quand il s'agit de Réformes qui exigeraient une invention politique dont ils se croient incapables.

Sans doute les philosophes modernes ont une secrète honte des résultats de leur système mercantile, mais, par amour-propre, ils laissent empirer le mal; ils cajolent ces pygmées politiques, ces agioteurs et accapareurs qu'on n'a pas l'art de contenir; ils habituent l'esprit public à trembler et fléchir au seul nom du Commerce. Quel démenti de tels scandales donnent à cette raison qui se vante de perfectionnement! Dans quel borbier l'Économie politique a-t-elle plongé les empires modernes! N'étions-nous pas moins avilis, et la Civilisation n'était-elle pas moins méprisable quand la philosophie mercantile et les sciences économiques étaient encore dans le néant?

Veut-on se convaincre par quelques détails que ces tripotiers, tant révéérés sous le nom de spéculateurs, ne sont autre chose que des clubistes mitigés, qu'une jacobinière industrielle? Ils ont, comme les clubistes, la propriété d'affiliation, et un accord parfait pour envenimer toute plaie qui survient à l'industrie. De même que les clubistes savaient s'interposer entre le Gouvernement et le Peuple pour maîtriser l'un et l'autre, ainsi les tripotiers mercantiles savent se rendre médiateurs entre le Gouvernement et l'Industrie, subordonner l'un et l'autre à leurs intrigues, circonvenir et abuser tout le monde par une feinte sollicitude pour les besoins de l'agriculture. Sans autorité légale, comme les clubs, ils parviennent à tout diriger selon leurs intérêts. Les placets des autorités en faveur des cultures ou des fabriques ne sont d'ordinaire que l'expression des volontés secrètes de l'Agio-tage; c'est lui qui le plus souvent recueille le fruit des fa-

veurs que le Gouvernement croit accorder à l'honnête Industrie. Les tripotiers commerciaux possèdent éminemment, comme les clubs, l'art de diviser et de battre leurs rivaux en détail ; les procédés d'attaque sont les mêmes de part et d'autre ; tous deux s'affublent d'intentions tutélaires ; d'une part c'est le prétexte d'accélérer la propagation des lumières, d'autre part le prétexte d'accélérer la circulation des denrées ou capitaux ; et en réalité leurs motifs sont tout l'opposé de ces apparences. Dans leurs coups d'éclat, on retrouve encore la même tactique ; chez les clubistes, c'est une grande conspiration dont on organise le simulacre, et à la suite de laquelle on arrête mille victimes pour les dépouiller et mettre à mort, en attendant la conspiration suivante qui servira à sacrifier d'autres victimes. Même procédé chez les tripotiers commerciaux : ils supposent une grande détresse, une grande disette, dont ils ont ménagé les apparences par un accaparement de la denrée sur laquelle ils opèrent ; ils l'élèvent tout à coup à une cherté démesurée et rançonnent ainsi mille ateliers qui en font l'emploi ; après ils accaparent une autre denrée pour spolier d'autres fabriques et ateliers.

Ainsi les clubistes et les tripotiers commerciaux n'ont qu'une même tactique, celle de désorganiser et spolier à l'appui de calamités simulées ; enfin, les clubs ou ligues d'agitateurs pauvres qui tendent à spolier le riche, et les accapareurs ou ligues d'agitateurs opulents qui tendent à spolier le pauvre, offrent dans tous leurs procédés la similitude la plus complète ; ce sont deux jacobinières, l'une aux formes acerbes, l'autre aux formes suaves ; et l'on en sera mieux convaincu lorsque j'aurai fait connaître l'extension et la marche régulière qu'allaient prendre ces désordres dans la 4<sup>e</sup> phase de Civilisation, à laquelle nous tendions. Les propriétaires y seraient devenus tout à fait esclaves du Commerce, que je distingue peu de l'Agiotage, car tous les négociants riches sont plus ou moins impliqués dans les trames d'Agiotage et d'Accaparement, malgré leurs doléances affectées sur ces fléaux, dont ils sont secrètement fauteurs et copartageants.

Du reste, j'ai observé que les vices politiques d'une profession ne sont pas vices individuels ; qu'un procureur en grugeant ses clients, un agioteur en spoliant le Corps Social, n'encourent aucun blâme ; que la faute retombe uniquement

sur la Civilisation, qui engendre tant de branches d'industrie malfaisante, et sur la Philosophie, qui nous persuade que cette infâme Civilisation est la Destinée sociale de l'homme et que Dieu n'a rien inventé de mieux pour organiser les relations humaines.

## V.

## SPOILIATION DU CORPS SOCIAL PAR LE PARASITISME COMMERCIAL.

Le vice dont je vais parler n'est pas scandaleux cōme les précédents, mais il n'est pas moins préjudiciable.

Dans un siècle où l'on a poussé l'économie jusqu'aux détails les plus minutieux, comme de remplacer le café par du jus de chicorée, le sucre par du jus de rave, et autres épargnes qui ne servent qu'à favoriser la supercherie des marchands, qu'à impatienter les voyageurs qui ne peuvent se procurer de bonnes choses à aucun prix; dans un siècle si lésineux, dis-je, comment ne s'est-on pas aperçu que la principale économie doit être l'*économie des bras*, des agents superflus qu'on pourrait épargner, et que nous prodiguons à des fonctions improductives comme celles du Commerce.

J'ai observé (page 44) que nos usages emploient fréquemment cent personnes à un travail qui en exigerait à peine deux ou trois si l'Association existait, et que, dès la 7<sup>e</sup> Période, il suffirait de vingt hommes pour approvisionner le marché d'une ville où se rendent aujourd'hui mille paysans. Nous sommes, en fait de mécanisme industriel, aussi neufs que des peuples qui ignoreraient l'usage des moulins, et qui emploieraient cinquante ouvriers à triturer le grain que broie aujourd'hui une seule meule. La superfluité d'agents est partout effrayante et s'élève communément au quadruple du nécessaire dans tous les emplois commerciaux.

Depuis que la Philosophie prêche l'amour du trafic, on voit pulluler les marchands jusque dans les villages. Les chefs de famille renoncent à la culture pour s'adonner au brocantage ambulante; n'eussent-ils à vendre qu'un veau, ils iront perdre des journées à musser dans les marchés, halles et cabarets. C'est surtout dans les pays vignobles qu'on voit régner cet abus; partout la *Libre Concurrence* élève à l'infini le nom-

bre des marchands et agents commerciaux. Dans les grandes cités, comme Paris, on compte jusqu'à trois mille épiciers, quand il en faudrait à peine trois cents pour suffire au service habituel. La profusion d'agents est la même dans les bourgades ; telle petite ville, qui reçoit aujourd'hui dans le cours d'une année cent voyageurs de commerce et cent colporteurs, n'en voyait peut-être pas dix en 1788, où l'on ne manquait pourtant ni de subsistances, ni de vêtements, à des prix très modérés, quoique les marchands ne s'élevassent pas au tiers du nombre actuel.

Cette multiplicité des rivaux les jette à l'envi dans les mesures les plus folles et les plus ruineuses pour le Corps Social ; car tout agent superflu, comme étaient les moines, est un spoliateur de la Société, dans laquelle il consomme sans rien produire. N'est-il pas reconnu que les moines d'Espagne dont on élève le nombre à 500 mille, produiraient la subsistance de 2 millions de personnes s'ils retournaient à la culture ? Il en est de même des commerçants superflus, dont le nombre est incalculable ; et quand vous connaîtrez la méthode commerciale de 6<sup>e</sup> Période, la *Concurrence Sociétaire*, vous serez convaincus que le Commerce pourrait s'exercer avec le quart des agents qu'il emploie aujourd'hui, et qu'il y a dans la seule France un million d'habitants enlevés à la culture et aux fabriques par l'affluence d'agents que crée la Libre Concurrence. C'est donc pour la Seule France une perte annuelle de la subsistance de 4 millions d'habitants, par suite d'une erreur des Économistes.

Outre la Déperdition de bras, l'Ordre actuel cause encore Déperdition de capitaux et denrées ; je cite pour exemple un des abus les plus communs aujourd'hui, celui de l'*Écrasement*.

Depuis la Révolution il n'est bruit que d'*Écrasement* parmi les marchands. Devenus trop nombreux, ils se disputent avec acharnement des ventes qui deviennent chaque jour plus difficiles par l'affluence de concurrents. Une ville qui consommait mille tonneaux de sucre lorsqu'elle avait dix marchands n'en consommera toujours que mille tonneaux lorsque le nombre des marchands se sera élevé à quarante au lieu de dix ; c'est ce qui est arrivé dans toutes les villes de France. Maintenant l'on entend ces fourmilières de marchands se plaindre de la langueur du commerce quand ils

devraient se plaindre de la surabondance des commerçants ; ils se consomment en frais de séduction et de rivalité ; ils s'aventurent dans les plus folles dépenses pour le plaisir d'*écraser* leurs rivaux. C'est à tort qu'on croit le marchand asservi à son seul intérêt : il est fortement esclave de sa jalousie et de son orgueil ; les uns se ruinent pour le stérile honneur de *brasser d'immenses affaires*, les autres par la manie d'*écraser* un voisin dont le succès les désespère. L'ambition mercantile pour être obscure n'en est pas moins violente, et si les trophées de Miltiade troublaient le sommeil de Thémistocle, on peut dire aussi que les ventes d'un boutiquier troublent le sommeil du boutiquier voisin. De là vient cette frénésie de concurrence par laquelle tant de marchands se poussent à leur ruine et se consomment en frais qui retombent ultérieurement sur le consommateur ; car toute déperdition est supportée en dernière analyse par le Corps Social ; et si un nouvel Ordre commercial (*la Concurrence Sociétaire*) peut réduire au quart le nombre d'agents mercantiles et les dépenses commerciales, vous verrez diminuer d'autant chaque denrée ; puis vous verrez augmenter la production en rapport des nouvelles demandes qu'occasionnera cette baisse, et en rapport de la masse de bras et de capitaux rendus à la culture par cette diminution d'agents commerciaux.

Les abus naissent l'un de l'autre ; cela est vrai en Commerce comme en Administration. Par exemple, la prodigalité d'agents cause l'Agiotage et la Banqueroute ; on en a vu une preuve frappante dans les luttes des messageries qui, pour se nuire l'une à l'autre, auraient volontiers transporté gratis les voyageurs. En les voyant baisser leurs prix pour s'écraser mutuellement, on se disait : *Bientôt ils nous paieront une prime pour nous voiturer en poste*. Il importe de s'appesantir sur ces détails pour prouver que les Economistes sont lourdement trompés en croyant que l'intérêt était le seul mobile du négociant. Quel homme sensé aurait pu, de sang-froid, concevoir l'idée de conduire en poste, de Paris à Rennes, pour 48 livres tournois ? Voilà les folies qu'a produites la manie d'*écraser*. Le résultat de ces assauts divertissants pour les voyageurs, c'était la banqueroute des divers champions, qui étaient à quelques mois de distance *écrasés* l'un par l'autre ; leurs banqueroutes étaient supportées par le public qui s'intéresse toujours dans les plus folles entreprises, et malgré



leur insuccès, elles donnent du profit au banqueroutier par la spoliation des co-associés qu'il ne rembourse pas de leur mise de fonds. De là vient que les négociants, assurés de se sauver en cas de revers par une banqueroute, hasardent tout pour perdre un rival et jouir du malheur d'un voisin ; semblables à ces Japonnais qui se crèvent un œil à la porte de leur ennemi pour lui en faire crever deux par la justice.

Les anciennes maisons de commerce, déconcertées par ces guerres d'extermination, renoncent de toutes parts à une profession devenue dangereuse, et avilie par les intrigues des nouveau-venus, qui souvent vendent à perte (1) pour avoir la vogue. Les anciens qui n'ont pas voulu perdre, se trouvent abandonnés, dépourvus de consommation et hors d'état de satisfaire à leurs engagements. Bientôt les deux partis tombent dans l'épuisement et sont obligés de recourir à l'agiotage, dont les secours usuraires augmentent leur embarras, leur insolvabilité, et précipitent la chute des uns et des autres.

C'est ainsi que la *Libre Concurrence*, en provoquant les banqueroutes, fournit un aliment habituel à l'Agiotage et lui donne l'accroissement colossal auquel on le voit parvenu. Il s'établit des agioteurs jusque dans les bourgades ; partout on rencontre des hommes qui, sous le nom de banquiers, n'ont d'autre métier que de prêter à usure (2) et d'attiser les guerres

(1) Je m'explique sur les mots *vendre à perte*. Souvent un négociant est en perte lorsqu'il gagne 10 et 15 pour cent ; car il peut arriver que la masse de ses frais mise en balance avec la masse de ses ventes, l'oblige à gagner 25 pour cent, afin d'avoir un bénéfice net de 10 pour cent sur son capital. Or, s'il se borne à gagner 15 pour cent par l'effet de la Concurrence, il n'aura, au bout de l'année, pas une obole de bénéfice, et il aura perdu l'intérêt de son capital et le fruit de ses peines et risques. Voilà ce qui arrive dans les commerces honnêtes, comme celui de consommation, qui ne donne pas de grands profits, ainsi que l'Accaparement ; et voilà pourquoi l'on voit beaucoup de négociants probes végéter, chanceler au bout de quelques années, par l'effet de cette concurrence immodérée qui ne laisse pas à chacun des bénéfices et débouchés proportionnels aux frais.

(2) On ne saurait croire quelle quantité d'usuriers contient aujourd'hui la France. On a commencé à s'en apercevoir sur les bords du Rhin, où les Juifs ont envahi par l'usure une grande

de concurrence. Ils soutiennent par des avances une foule de brocanteurs superflus qui se jettent à l'envi dans les spéculations les plus ridicules, et qui viennent après leurs échecs demander du secours et se faire rançonner chez les banquiers. Ceux-ci, placés dans l'arène mercantile pour attiser le choc, ressemblent à ces hordes arabes qui voltigent autour des armées et jubilent, en attendant la dépouille des vaincus, amis ou ennemis.

A l'aspect de tant de brigandages et absurdités qu'engendre le Commerce, peut-on douter que les Anciens n'aient été plus sages que nous en le vouant au mépris ? Quant aux modernes qui composent des théories à sa louange, ne sont-ce pas des charlatans sans pudeur, et peut-on espérer de voir régner quelque vérité, quelque bon ordre dans le mécanisme industriel, tant qu'on n'aura pas condamné le Système commercial et inventé un Mode d'Échanges moins vexatoire, moins dégradant pour le Corps Social ?

---

partie des propriétés ; le scandale est moins sensible dans l'intérieur ; parce que l'usure est exercée par les naturels du pays. Aujourd'hui le seul état lucratif après l'Accaparement et l'Agiotage, c'est de prêter sur gage, sur hypothèque, et de brocanter les contrats et obligations des emprunteurs. Les gens habiles se retirent du commerce, pour exercer ce joli métier que la Révolution a favorisé par le bouleversement des propriétés.

Je ne prétends pas blâmer les usuriers ; tout vice politique n'est imputable qu'aux circonstances et nullement aux citoyens qui en profitent. Il est heureux, dans une telle conjoncture, que les Juifs ne soient pas encore bien répandus en France, car cette nation spécialement adonnée à l'usure, aurait déjà envahi la plupart des propriétés et l'influence qui leur est attachée ; la France ne serait plus qu'une vaste synagogue, car si les Juifs tenaient seulement le quart des propriétés, ils auraient la plus grande influence, à cause de leur ligue secrète et indissoluble. Ce danger est un des mille symptômes qui attestent la dégradation sociale, la défectuosité du système industriel et la nécessité de le recomposer en entier sur un nouveau plan, dans le cas où la Civilisation se prolongerait encore, ce qu'à Dieu ne plaise.

## VI.

## CONCLUSIONS SUR LE COMMERCE (1).

J'ai établi dans les quatre chapitres précédents que le Commerce, tout en paraissant servir l'Industrie, ne tend qu'à la spolier en tout sens; j'ai cité quatre exemples tirés de la Banqueroute, l'Accaparement, l'Agiotage et la Déperdition.

1° La Banqueroute spolie le Corps Social au bénéfice des marchands qui n'en supportent jamais le dommage; car si le négociant est prudent, il a calculé ses risques de banqueroute et établi ses bénéfices à un taux qui le met à couvert de ce risque présumé; s'il est imprudent ou fripon (qualités très-voisines en affaires commerciales), il ne tardera pas lui-même à faire banqueroute et à s'indemniser dans sa faillite de ce que vingt faillites lui auront enlevé. D'où il suit que le dommage de la Banqueroute pèse sur le Corps Social et non pas sur les négociants.

2° L'accaparement spolie le Corps Social, car l'enchérissement d'une matière accaparée est supporté ultérieurement par les consommateurs, et auparavant par les manufacturiers, qui, obligés de soutenir un atelier, font des sacrifices pécuniaires, fabriquent à petit bénéfice, soutiennent, dans l'espoir d'un meilleur avenir, l'établissement sur lequel se fonde leur existence habituelle, et ne réussissent que bien tard à établir cette hausse que l'accapareur leur a fait si promptement supporter.

3° L'Agiotage spolie le Corps Social en détournant les capitaux pour les faire s'entrechoquer dans les tripotages de hausse et de baisse, qui fournissent d'énormes bénéfices aux joueurs les plus habiles. Dès lors les cultures et fabriques n'obtiennent qu'à un prix exorbitant les capitaux nécessaires à leur exploitation, et les entreprises utiles, qui ne donnent qu'un bénéfice lent et pénible, sont dédaignées pour les jeux d'Agiotage qui absorbent la majeure partie du numéraire.

4° Le Parasitisme ou Superfluité d'agents spolie le Corps Social de deux manières, soit en lui enlevant une infinité de

---

(1) [ Sur 4 de ses 32 crimes. ]

bras qu'il emploie au travail improductif, soit par l'immoralité et les désordres qu'engendre la lutte acharnée de ces innombrables marchands dont la perfidie cause parfois des entraves équivalentes à une prohibition (1).

Il suffit, je pense, de cette digression pour démontrer que la *Libre Concurrence* n'a produit que l'empirisme dans les relations industrielles, non-seulement dans le commerce, mais dans toutes les professions mécaniques et libérales auxquelles elle s'est étendue. Par exemple :

En moins de dix ans, cette *Concurrence anarchique* a presque anéanti les grands théâtres de France; la seconde ville de l'Empire ne peut pas même soutenir le sien, et ne conservera bientôt que des tréteaux à mélodrames ou des comédiens ambulants. Bientôt l'étranger arrivant dans nos grandes cités et n'y voyant que des arènes de vandalisme littéraire, demandera quelle révolution a banni la scène française du sein de la France. On lui répondra qu'elle a été sa-

(1) Je n'en citerai qu'une preuve entre mille : on a vu la fourberie des marchands russes et chinois s'élever au point d'arrêter momentanément les relations aux entrepôts de Kiatka et Zuruchaitu. « Les Russes, dit Raynal, ont donné aux Chinois de fausses pelleteries ; les Chinois ont donné aux Russes de faux lingots (voilà bien les marchands et les Civilisés) La méfiance s'est accrue à tel point que les relations sont tombées, et ont été réduites pendant quelque temps à très-peu de chose, quoique les demandes n'eussent point cessé, et que les Souverains n'eussent point entravé mais plutôt facilité les caravanes.

L'entrave dont je parle n'a été aperçue que parce qu'elle portait sur une grande masse d'affaires; on a vu une branche de commerce décliner dans sa pleine liberté, par le seul effet de la fourberie. Eh ! combien cette fourberie générale cause-t-elle d'entraves dans toutes les relations ? Combien de frais, démarches, inquiétudes et temps perdu, pour celui qui achète une chose dont il ne connaît pas la valeur ! et si, après des précautions dispendieuses, des voyages, etc., on est encore trompé à chaque instant dans les achats, calculez quelle serait l'économie de temps et de frais, dans le cas où les échanges s'opèreraient sur toute la terre, sans aucune fourberie. Cet effet peut avoir lieu dès la 7<sup>e</sup> période; et déjà dans la 6<sup>e</sup>, il serait rare d'éprouver aucune tromperie en affaires commerciales.

crifiée à un dogme des Économistes, émules de Robespierre, qui disait : « Périront les colonies pour sauver un principe ! » Ils ont dit après lui : « Périssent l'art dramatique et » lyrique pour sauver le principe de la *Concurrence anarchique* ! »

Sans doute ils n'ont pas eu cette intention, mais ils ont agi comme s'ils eussent pensé de la sorte, et n'ont prévu aucune des mesures nécessaires pour parer le coup que la *Libre Concurrence* devait porter aux grands théâtres.

Toutes les professions ont été plus ou moins désorganisées par le système de Licence qu'on admet pour le Commerce ; témoin la médecine et le barreau. Dans les années de liberté absolue, on voyait des charlatans parcourir les campagnes et assassiner par centaines les crédules paysans à l'abri du principe : *Laissez faire la concurrence*. D'autre part, les avocats, imitant les nobles usages du Commerce, s'habituèrent à *raccoler les pratiques*, arrêter et solliciter les paysans sur les places publiques et aux portes du palais pour obtenir leur clientèle. Cette prostitution d'un ministère jusque-là honorable, souleva les esprits et obligea d'aviser à des moyens de répression, comme de réformer les matricules, contradictoirement aux principes de *Libre Concurrence*.

Sur cette liberté, comme sur les libertés politiques, on a agi étourdiment et sans prévoir où pouvaient conduire les belles théories philosophiques. Aujourd'hui on commence à entrevoir l'erreur, et pour y remédier on commet des erreurs plus grossières encore ; telle est celle de confondre les intérêts du commerce avec ceux des manufactures dont il est l'ennemi naturel.

Établissons dans un parallèle cette nullité des marchands et l'importance des manufacturiers dont on veut confondre les intérêts. Les chefs des fabriques peuvent facilement suppléer aux opérations des marchands ; ils peuvent acheter directement les matières premières, expédier en droiture les produits fabriqués, ou envoyer leurs commis pour en faire la vente et distribution ; le marchand ne peut en aucun cas remplacer les manufacturiers ni fabriquer en leur absence.

Si une ville perd ses marchands, comme il arriva dans Marseille au temps de la peste, elle se repeuple aussitôt de nouveaux marchands, pour peu que sa situation invite au commerce. Si une ville perd ses manufacturiers, comme il est

arrivé à Louvain, on ne voit pas de nouveaux fabricants y transporter leurs ateliers. Les marchands s'établissent toujours en affluence partout où il y a des moyens de trafiquer librement et avantageusement ; les fabriques ne s'établissent pas de même dans les lieux où tout les favoriserait et leur promettrait des succès. Le départ des fabricants d'une contrée réduirait à l'inaction tous les marchands de matières et les commissionnaires qui font le service de ces fabriques, tandis que le départ de tous les marchands ne causerait aucune stagnation dans les fabriques, dont les chefs et commis peuvent, ainsi que je l'ai dit, suppléer aux besoins les marchands.

Aussi les Protestants français qui émigrèrent en Allemagne ne furent-ils point remplacés par des fabricants Catholiques ; l'industrie fut expatriée avec eux ; et si Louis XIV n'eût prospérité que les marchands et banquiers, en faisant exception des fabricants, il se serait établi l'année suivante autant de nouveaux marchands Catholiques à la place des marchands Protestants. La France n'aurait essuyé qu'une perte d'hommes et d'argent qui se répare, au lieu d'une perte d'industrie qui fut irréparable. Nous voyons toutes les Puissances pressées d'établir leurs marchands chez les Orientaux, et aucune Puissance ne voudrait établir en Orient les fabricants d'Europe ; on souhaiterait, au contraire, d'attirer les fabricants de la Chine et de l'Inde, et l'on se soucie fort peu d'attirer en Europe les marchands et navigateurs des mêmes pays. Plus on prolongera ce parallèle, plus on se convaincra que les marchands et banquiers doivent être surveillés rigoureusement et restreints aux fonctions utiles dont j'ai parlé. Si on leur accorde toute licence, selon l'avis des économistes, ils tournent leurs capitaux contre l'industrie ; ils imitent le soldat indiscipliné qui, délivré de la crainte des châtimens, pillera aussitôt la patrie où il devait maintenir l'ordre (1).

Il fallait bien du temps avant que les Modernes en vinsent à suspecter leur idole et reconnaître qu'il faut changer en entier le Système Commercial, qui est un amas de tous les vices.

---

(1) Le morceau compris dans le quatrième alinéa de la page 82 jusqu'ici, formait dans la première édition une note que l'auteur a reportée dans le texte. (*Note des Éditeurs.*)

On pourra m'observer qu'il serait mieux d'énoncer le remède à ces vices que de pérorer sur le mal, et que je devrais me hâter de produire cette théorie de *Concurrence Sociétaire* qui peut extirper tous les désordres mercantiles.

A cela je réplique que mon but n'est pas d'*améliorer la Civilisation*, mais de la confondre et de faire désirer l'invention d'un meilleur Mécanisme Social, en démontrant que l'Ordre civilisé est absurde dans les parties comme dans le tout, et que, loin d'avoir perfectionné la raison, les Modernes tombent de plus en plus dans la démence politique; témoin leurs dernières visions, comme la fraternité et l'esprit commercial, contre lequel s'élèvent à la fois la raison et la nature.

La nature n'est jamais trompeuse dans les impulsions générales qu'elle donne au genre humain. Quand la grande majorité des peuples méprise une profession telle que le Commerce, quand ce mépris leur est dicté par instinct naturel, croyez que l'objet de leur dédain recèle quelque propriété odieuse et cachée.

Qui des deux est le plus sensé, ou des Modernes qui honorent le Commerce, ou des anciens qui vouaient les marchands au mépris? *Vendentes et latrones*, dit l'Évangile, qui confond ces deux classes. Ainsi pensait Jésus-Christ, qui s'arma de verges pour chasser les marchands, et leur dit avec toute la franchise évangélique : *Vous avez fait de ma maison une caverne de voleurs.*

« Fecistis eam speluncam latronum. » ;

D'accord avec Jésus-Christ, la belle Antiquité confondait les marchands et les voleurs, qu'elle plaçait pêle-mêle sous le patronage du dieu Mercure. Il paraît qu'à cette époque l'état mercantile était voisin de l'infamie, car saint Chrysostôme assure qu'un marchand ne saurait être agréable à Dieu; aussi a-t-on exclu les marchands du royaume des Cieux, quoiqu'on y ait admis des élus de toutes professions, même un procureur, qui est saint Yves.

Je rapporte ces particularités pour constater l'opinion des Anciens que je veux mettre en parallèle avec celle des Modernes. Je suis loin d'approuver cette exagération des Anciens; il était aussi ridicule de proscrire et bafouer les marchands qu'il est ridicule aujourd'hui de les exalter aux nues.

Mais lequel des deux excès est le moins absurde ? J'opine en faveur des Anciens.

S'il est vrai que la Philosophie moderne soit amie de la Vérité, comment a-t-elle pu accorder sa faveur à la classe des commerçants, qui est la plus mensongère de tout le Corps Social ? Jugeons-en par le portrait qu'on en fait aujourd'hui même, où ils jouissent de la plus haute faveur.

« Les Arméniens (dit Peuchet dans son *Dictionnaire de la géographie commerciale*) ont une dissimulation active et »  
 » profonde, une bassesse industrielle, des manières aussi »  
 » fausses que persuasives, tous les petits moyens que la »  
 » fraude et l'artifice peuvent suggérer. Façonnés au despo- »  
 » tisme, humiliations, parjures, rien ne leur coûte pour par- »  
 » venir à leur but ; la religion même n'est qu'un instrument »  
 » de plus entre leurs mains pour cimenter leurs intérêts et »  
 » leurs tromperies. En Russie, ils suivent le rit grec ; en »  
 » Perse, le mahométisme, etc. etc. »

Ce peu de lignes suffit pour donner une idée des mœurs commerciales et de l'influence salutaire qu'elles peuvent avoir sur l'Ordre social, quand elles y dominent. Les marchands de nos jours peuvent revendiquer les plus beaux traits du caractère arménien. A la vérité, les riches négociants sont assez éloignés de cet odieux caractère, parce qu'il est aisé d'être honorable quand on a cent mille écus, mais il n'est pas moins vrai que l'esprit commercial corrompt la politique et les mœurs des peuples. Carthage et l'Angleterre en fournissent la preuve ; leur politique trompeuse, *Punica fides*, a passé en proverbe, et quant au caractère mercantile, qu'on ne peut voir au naturel que chez les classes inférieures, je citerai celui des Juifs, de ces hommes que le *Tableau de Londres* définit ainsi : « Deux mille cinq cents juifs qui parcourent les »  
 » rues et les lieux publics en excitant les fils de famille à »  
 » voler leurs pères et les domestiques à voler leurs maîtres, »  
 » et qui paient les objets volés avec de l'argent de mau- »  
 » vais aloi. »

Malgré tant de turpitudes commerciales qui devaient indigner toutes les âmes honnêtes, malgré le témoignage de la raison qui nous montre dans l'analyse des fonctions commerciales une entremise parasite, subalterne et désorganisa- trice, on a vu pourtant le Commerce s'élever au trône de l'opinion chez les Modernes. Cela devait être, puisque la



Civilisation est essentiellement favorable à la Perfidie ; elle tend par l'influence du Commerce à un Système Industriel plus odieux, plus perfide encore, et dont je vais signaler le germe.

Du reste, je conçois que mes critiques doivent sembler déplacées et même révoltantes, jusqu'à ce que j'aie fait connaître le Mécanisme qui peut remplacer le Commerce et faire succéder le règne de la vérité et du bon ordre aux perfidies et aux ridicules commerciaux. Provisoirement, je dénonce la couardise de ces savants qui n'ont pas osé s'occuper d'une telle recherche, et qui osent se dire amis de la Vérité en faisant l'apologie du Commerce.

A défaut des savants, quelques administrateurs ont déjà tenté des remèdes à l'anarchie commerciale, mais on est tombé de Charybde en Scylla ; les maîtrises en nombre fixe, qu'on substitue à l'anarchie, sont un remède pire que le mal ; elles sont, après les clubs, le plus dangereux levain de révolution qu'on puisse introduire dans l'ordre civilisé.

## VII.

### DÉCADENCE DE L'ORDRE CIVILISÉ

par les maîtrises fixes qui conduisent en 4<sup>e</sup> phase.

Je me bornerai à indiquer le sujet dont il faudrait traiter, *le Droit au travail*. Je n'ai garde d'entamer aucun débat sur ces rêveries renouvelées des Grecs, ces Droits de l'homme devenus si ridicules. Après les révolutions que nous a causées leur règne, croira-t-on que nous marchions à de nouveaux troubles pour avoir oublié le premier et le seul utile de ces Droits : le Droit au travail dont nos politiques n'ont jamais fait mention, selon leur habitude d'omettre dans chaque branche d'études les questions primordiales (*page 287*).

Entre autres infractions au Droit dont il s'agit, je citerai les compagnies privilégiées qui, exploitant une branche de travail, ferment le concours aux prétendants et refusent l'admission conditionnelle.

L'influence de ces compagnies ne peut devenir dangereuse et causer révolution qu'autant que leurs règlements s'étendraient au Corps Commercial entier. Nous touchions à cette

innovation qui se serait opérée d'autant plus facilement qu'on n'en prévoyait pas les conséquences.

Les plus grands maux ont souvent des germes imperceptibles, témoin le jacobinisme. Il existait des clubs avant la révolution française ; on y voyait figurer les hommes les plus intègres, et l'on n'aurait jamais soupçonné que de tels rassemblements recélassent le germe d'une tyrannie plus affreuse que celle des Néron et des Tibère ; car celle-ci ne frappa que sur les grands, les capitales et les gens à parti, tandis que les clubs étendirent leur persécution jusque sur les citoyens les plus obscurs et les hameaux les plus ignorés.

Et si la Civilisation a tardé 25 siècles à engendrer cette calamité, ne pouvait-elle pas en produire beaucoup d'autres qu'on ne sait pas prévoir ? La plus imminente était la *Féodalité commerciale* ou affermage du commerce à des compagnies liguées et privilégiées exclusivement.

Les extrêmes se touchent, et plus l'anarchie commerciale a pris d'accroissement, plus nous tendons au privilège universel, qui est l'excès opposé. C'est le sort de la Civilisation d'être toujours ballottée entre les partis extrêmes, sans se fixer au sage milieu.

Plusieurs circonstances tendaient à faire corporer les négociants, à les organiser en compagnies fédérales, en monopoleurs affiliés, qui, d'accord avec les grands propriétaires, auraient réduit tous les petits en vassalité commerciale, et seraient devenus, par des intrigues combinées, maîtres de toute production. Le petit propriétaire aurait été forcé *indirectement* à disposer de ses récoltes selon la convenance des monopoleurs ; il serait devenu commis exploitant pour la coalition mercantile ; enfin l'on aurait vu renaître la Féodalité en ordre inverse et fondée sur des ligues mercantiles, au lieu de ligues nobiliaires.

Tout conspirait à préparer ce dénouement : l'esprit d'Agio-tage s'est emparée des grands ; l'ancienne Noblesse, ruinée et dépossédée, cherche des distractions dans les intrigues du négoce : les descendants des anciens chevaliers excellent à la connaissance du Barème et aux tripotages de la Bourse, comme leurs aïeux excellaient dans les tournois. L'opinion est prosternée devant ces hommes qu'on appelle *gens d'affaires*, qui dans les capitales partagent l'autorité avec les Ministres, et inventent chaque jour des moyens de s'appro-

prier en fermage quelque branche d'industrie. Sous leur influence, le Gouvernement, sans le vouloir, tend à s'emparer du commerce qu'on envahit pièce à pièce, et qu'on brûle d'envahir en entier par un fermage universel ; car toutes les belles promesses de garantir la liberté du commerce ressemblent assez aux serments de nos fameux républicains, qui, en jurant haine mortelle à la Royauté, n'aspiraient à autre chose qu'à monter sur le trône.

Nous marchions donc à grands pas vers la *Féodalité commerciale* et la 4<sup>e</sup> phase de *Civilisation*. Les savants, habitués à révéler tout ce qui vient au nom du commerce et pour le bien du commerce, auraient vu sans inquiétude naître ce nouvel ordre, et auraient consacré leur plume banale à en faire l'apologie. Le début aurait été tout de roses, comme fut celui des clubs, et le résultat aurait été l'*inquisition industrielle*, l'asservissement de tous les citoyens aux intrigues du monopole affilié.

Ainsi dans une même génération les philosophes auront commis deux fois l'absurdité de faire rétrograder le Mouvement social : la première fois, par un excès de Liberté politique, qui, en 1793, conduisait rapidement l'Europe à la Barbarie ; la seconde fois, par un excès de Liberté commerciale, qui aujourd'hui nous fait décliner rapidement vers l'Ordre féodal : tristes résultats de notre confiance à ces charlatans scientifiques qui n'ont d'autre but que d'élever des controverses pour subsister par la vente de leurs livres ! La philosophie avait besoin d'accréditer quelque chimère pour remplacer les discussions théologiques qu'elle a dissipées, et c'est sur le veau d'or, sur le commerce, qu'elle a jeté les yeux pour en faire l'objet du culte social et des débats scolastiques. Ce n'est plus aux Muses ni à leurs nourrissons, c'est au Trafic et à ses héros que la Renommée consacre ses cent voix. Il n'est plus question de Sagesse, de Vertu, de Morale ; tout cela est tombé en désuétude, et l'encens ne brûle que pour le Commerce. La vraie grandeur pour une Nation, la vraie gloire selon les économistes, c'est de vendre aux Empires voisins plus de culottes qu'on n'en achète d'eux.

La France, toujours ardente à s'engouer, a dû donner tête baissée dans la folie du jour ; aussi en France ne saurait-on penser, parler ni écrire, si ce n'est pour le bien du Com-

merce. Les grands même sont esclaves de cette manie ; un Ministre qui veut se populariser doit promettre à chaque bourgade un Commerce immense et un immense Commerce ; un grand seigneur qui parcourt les provinces doit s'annoncer dans chaque ville comme ami du Commerce, voyageant pour le bien du Commerce. Les beaux génies du 19<sup>e</sup> siècle sont ceux qui nous expliquent les mystères de la Bourse en livres, sous et deniers. La Poésie et les Beaux-Arts sont dédaignés, et le Temple de Mémoire ne s'ouvre plus qu'à ceux qui nous apprennent pourquoi les sucres ont *faibli*, pourquoi les savons ont *fléchi*. Depuis que la philosophie s'est prise de belle passion pour le Commerce, Polymnie sème de fleurs cette nouvelle science ; les expressions les plus suaves ont remplacé l'ancien langage des marchands, et l'on dit, en termes élégants : les sucres ont *fléchi*, *faibli*, c'est-à-dire diminué ; les savons *jouent un beau rôle*, c'est-à-dire augmentent. Autrefois des complots pernicieux comme l'Accaparement excitaient l'indignation des écrivains ; aujourd'hui ces menées sont des titres de gloire, et la Renommée les annonce d'un ton pindarique, en disant : « Un mouvement rapide et » inattendu s'est fait tout à coup sentir sur les savons. » A ces mots il semble voir les caisses de savon s'élancer au plus haut des nues, tandis que les accapareurs de savon remplissent l'univers de leur nom. Quelque objet qui tienne au Commerce, ne fût-ce qu'un coupon d'assignat ou un quarteron de fromage, les philosophes n'en parlent qu'en style sublime et avec l'accent du ravissement. Sous leur plume un tonneau de rogomme devient un flacon d'essence ; les fromages exhalent un parfum de rose, et les savons effacent la blancheur des lis. Toutes ces fleurs de rhétorique contribuent puissamment au succès de l'industrie ; elle a trouvé dans l'appui des philosophes le même secours qu'y ont trouvé les peuples, *beaucoup de paroles et point d'effets*.

C'est à présent que J.-J. Rousseau pourrait bien dire : « Les ridicules ont changé depuis Molière, mais il manque un Molière pour peindre les nouveaux ridicules. » Eh ! que peut-on voir dans ce fracas de théories mercantiles, sinon un verbiage inventé pour faire gémir les presses et disputer les oisifs, comme il est arrivé de l'égalité et de la fraternité, auxquelles succède LA TRAFICOMANIE ?

Vit-on jamais tant de désordres dans l'industrie que depuis

que cet esprit mercantile s'est emparé de l'opinion ? Parce qu'une nation insulaire, favorisée par l'indolence de l'ancienne France, s'est enrichie dans le monopole et la piraterie, voilà toute l'ancienne philosophie en défaut ! voilà le trafic devenu l'unique voie de la vérité, de la sagesse, du bonheur ! voilà les marchands devenus les colonnes de l'état social, et tous les cabinets luttant d'avidité devant une nation qui les achète avec la dîme du tribut industriel qu'elle perçoit sur eux !

On est tenté de croire à la magie en voyant les Rois et les Peuples circonvenus par quelques sophismes commerciaux, et élevant aux nues la classe malfaisante des agioteurs, accapareurs et autres corsaires industriels qui n'emploient leur influence qu'à former des masses de capitaux, pour exciter des fluctuations sur le prix de chaque denrée et bouleverser alternativement chaque branche d'industrie ; qu'à appauvrir les classes laborieuses [agriculteurs, manufacturiers...] qui sont spoliées en masse par une spéculation d'accaparement, comme on voit les harengs s'engloutir par milliers dans la gueule d'une baleine qui les aspire.

Terminons au sujet du Commerce. J'ai déjà énoncé dans le cours de cette discussion quels seraient les effets de la *Concurrence Sociétaire*, qui est l'antidote de l'ordre actuel.

1° Elle opère, sans contrainte ni privilège exclusif, les grandes Associations, qui sont la base de toute économie.

2° Elle rend le Corps Commercial assureur de lui-même et propriétaire conditionnel des objets commerciabiles.

3° Elle rend aux cultures et fabriques tous les capitaux du Commerce ; car le Corps Social étant pleinement assuré contre toute malversation des commerçants, on leur accorde partout une aveugle confiance ; dès lors ils n'ont besoin pour leur gestion d'aucune somme notable, et tout le numéraire retourne aux travaux productifs.

4° Elle rend à ces mêmes travaux les trois quarts des bras qui sont employés aujourd'hui aux fonctions improductives du Commerce.

5° Elle subordonne, par le moyen de la finance progressive, le Corps Commercial aux charges publiques, dont il sait s'affranchir aujourd'hui.

6° Enfin elle établit dans les relations une bonne foi moins

grande, à la vérité, que celle qui règnera dans l'Ordre Combiné, mais déjà immense en comparaison de l'étendue des fourberies actuelles.

Cet aperçu pourra faire désirer un chapitre sur la Concurrence Sociétaire ; mais j'ai observé que le plan de ce *Prospectus* se borne à signaler l'ignorance de nos philosophes, les buts qu'ils auraient dû se proposer. Du reste, que servirait de nous arrêter aux moyens de perfectionner la Civilisation par des mesures empruntées de la 6<sup>e</sup> Période, comme la Concurrence Sociétaire ? Que nous importent les améliorations de la 6<sup>e</sup> et de la 7<sup>e</sup> Période, puisque nous pouvons les franchir toutes deux et passer immédiatement à la 8<sup>e</sup>, qui dès lors mérite seule de nous occuper ?

Lorsque nous aurons atteint ce but, lorsque nous jouirons pleinement du bien-être de l'Ordre Combiné, nous pourrons à notre aise raisonner sur les vices et les correctifs de la Civilisation ; elle nous semblera, comme la guerre, *belle quand on en est revenu*. C'est alors qu'on pourra se complaire dans l'analyse du Mécanisme civilisé, qui est le plus curieux de tous ; car c'est celui où règne la plus grande complication de ressorts. Quant à présent, il s'agit d'en sortir avant de l'étudier ni le corriger ; c'est pourquoi je ne cesserai de fixer les esprits sur la nécessité de repousser toute demi-mesure, d'aller droit au but en fondant sans délai un Canton de Séries progressives, qui, en donnant la démonstration de l'Harmonie passionnée, lèvera au genre humain la *cataracte philosophique*, et élèvera subitement toutes les nations civilisées, barbares et sauvages, à leur Destinée sociale, à l'Unité universelle.

## CONNIVENCE DES PHILOSOPHES ET DES FRANÇAIS

pour avilir le sexe faible.

(Th. de l'un. univ.)

1822.

Ce ne sera pas trop d'une note sur cette ligue malicieuse, qui pourrait fournir le sujet d'un ample chapitre.

Je ne sais sur quoi se fonde la prétention des Français au renom de peuple galant; elle me paraît aussi dénuée de sens que les titres de *Belle France et Grande Nation*. Mais brisons sur les beautés et grandeurs de la France; il en sera parlé à l'Uterlogue.

D'où vient que les Français, empressés de changer de lois et de constitutions comme de parures, n'ont jamais été fidèles qu'à une seule loi, celle qui enlève le sceptre aux femmes? La *Loi Salique* s'est maintenue sous toutes les dynasties. Rien de plus constant, de plus unanime que les Français, quand il s'agit de ravalier, par le fait, ce sexe qu'ils feignent d'indemniser en fumées d'encens.

Aussi n'est-il pas de nation où les femmes soient mieux dupées par les amants, mieux mystifiées en promesses de mariage et délais prétextés, mieux délaissées lorsqu'elles sont enceintes, enfin mieux oubliées quand l'amour est passé. Avec un tel caractère, les Français se disent galants! Ils ne sont que roués et égoïstes en amour, bien courtois en fait de séduction, bien trompeurs après le succès.

Aucune nation n'a plus diffamé, sur la scène, les femmes qui ont le goût de l'étude. Est-ce connaître la nature? Les femmes ne seraient-elles pas destinées à être, dans la littérature et les arts, ce qu'elles ont été sur les trônes, où on a toujours vu, depuis SÉMIRAMIS jusqu'à CATHERINE, *sept grandes reines pour une médiocre*, tandis qu'on voit constamment *sept rois médiocres pour un grand roi*?

Il en sera de même dans la littérature et les arts: le sexe féminin y envahira les palmes, quand l'éducation harmonieuse l'aura rendu à sa nature, étouffée par un système social qui absorbe les femmes dans les fonctions compliquées de nos ménages morcelés.

Je ne conteste pas que, dans l'état actuel, il ne soit néces

saire d'amortir chez les femmes le penchant à la gloire, l'inclination aux grandes choses, la convoitise des dignités. Une femme civilisée n'étant destinée qu'à soigner le pot au feu et ressarcir les culottes d'un époux, il est bien force que l'éducation lui rapetisse l'esprit, et la dispose au subalterne emploi d'écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes. Ainsi, pour disposer l'esclave à l'abrutissement, on lui interdit les études qui lui feraient apprécier son abjecte condition : en outre, on lui défend les vertus, selon Aristote, qui ne voit pas qu'aucune vertu puisse convenir à un esclave. Il est une foule de vertus que la philosophie ne juge pas convenables au sexe.

Un mari opposera les besoins de son ménage, la nécessité de fixer l'épouse aux soins domestiques, tandis que l'époux vague aux affaires extérieures.

De tels arguments ne sont pas applicables à l'état sociétaire, où le ménage simplifié par la combinaison générale des travaux, n'emploie guère qu'un 8<sup>e</sup> des femmes qu'il absorbe aujourd'hui. On pourra donc cesser d'avilir ce sexe par une éducation servile ; on pourra inspirer aux jeunes filles le désir d'une gloire qui sera voie de fortune et d'illustration à la fois, car elles participeront aux magnifiques récompenses que l'Harmonie décerne aux sciences et aux arts (Interm., II, 368) ; et les pères mêmes, qui connaissent le prix de l'argent, exciteront leur fille à courir cette carrière de bénéfices à millions, qu'on ne trouverait pas dans l'art d'écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes.

D'ailleurs, si la rivalité des sexes (4<sup>e</sup> condition) est bien établie, les Séries féminines voudront, dans chacune de leurs fonctions, posséder les connaissances nécessaires ; joindre la théorie à la pratique, même dans les ouvrages *de pot et de cuve*. S'agit-il de buanderie ? elles voudront que leur présidente ou autre officière connaisse chimiquement la qualité des savons et lessives, leurs effets dans le blanchiment : la Série se croirait dégradée si elle était exposée à mal opérer faute de ces notions, et obligée d'appeler des hommes chaque fois qu'il faudrait en disserter.

Le sexe masculin envahit parmi nous tous les travaux des femmes, et leur enlève jusqu'à la couture. Cette monstruosité cessera quand le libre essor d'Attraction aura ramené chaque sexe à ses emplois naturels. On verra tomber à plat tous ces préjugés sur l'incapacité des femmes, et dans les



écoles minimales d'Harmonie, on verra les filles en plus grande affluence que les garçons.

S'il était vrai, d'après l'autorité de Mahomet et J.-J. Rousseau, que la femme ne fût destinée qu'aux plaisirs de l'homme ou au service du pot au feu, la loi de contraste émulateur, base du système d'équilibre passionnel, serait donc méconnue en relations domestiques et en éducation ! Sur quoi s'établirait la rivalité, si les garçons ne se voyaient pas, à égalité d'âge, surpassés par les filles dans diverses carrières, beaux arts et autres ? On n'obtiendrait pas du sexe masculin la politesse, la déférence pour les femmes. Il sera nécessaire qu'elle règne déjà chez une moitié de l'enfance, afin de lui donner le change sur les motifs de cette courtoisie qu'elle verra générale chez les adolescents.

Les femmes devront mériter cette considération dès le bas-âge, par un mérite constaté. Eh ! dans quel genre de supériorité ? Dans l'art d'*écumer le pot* ! Ce sera en Harmonie la tâche de gens âgés, plutôt que d'enfants. Il faudra beaucoup de force et d'expérience pour soigner les grandes bassines d'Harmonie, contenant chacune au moins un quintal de bœuf. Les jeunes filles pourront tout au plus s'occuper des pots de terre, où seront les bouillis fins, qui exigeront des cuisinières fort exercées ; mais il faudra des hommes pour les bassines de terre encadrées en fer et mues par poulies.

L'enfance féminine de 9 à 15 ans ne bornera donc pas son ambition au philosophique talent de faire *bouillir le pot* : les jeunes chevalières, loin de négliger ce travail, sauront faire de meilleurs potages que ceux des perfectibilisateurs de Paris ; mais elles tireront leur lustre spécial de la culture des arts et des sciences, qu'elles sauront allier de bonne heure avec les travaux minutieux de la culture, des fabriques, et du *pot au feu*, puisque pot il y a.

Sans ce contraste de mérite entre les filles et garçons en bas-âge, il n'existerait pas de contre-poids à la rudease naturelle du sexe mâle, au penchant des petits garçons à mépriser l'autre sexe. Les filles seraient pleinement découragées, et les garçons sans émulation, si l'on ne ménageait pas à chaque sexe en bas-âge des carrières d'illustration spéciale et des titres au respect de l'autre.

Cette concurrence est la véritable destination du sexe féminin. Le tableau des Petites Bandes est l'horoscope de son

lustre futur, et du rôle important qu'il jouera dès l'enfance, quand il sera rendu à la nature. Je ne parle pas encore de son rôle dans l'âge adulte, mais seulement de ses relations.

Loin de soupçonner que les femmes fussent réservées à briller dès le jeune âge dans l'industrie, les arts, les sciences et les vertus sociales, on ne sait que les disposer à subir le joug marital d'un inconnu qui les marchandera. J'admets que l'ordre civilisé ait besoin de cette abjecte politique ; il n'en est pas moins certain que les philosophes et les Français s'y prêtent d'intention, et y coopèrent plus malicieusement que d'autres par les sophismes qu'ils prodiguent pour détourner les femmes du chemin de la gloire, les en exclure de vive force.

Dans l'enfance on en fait des esclaves moraux ; dans l'adolescence on les pousse à l'intrigue, au sot orgueil, en ne cessant de leur vanter le pouvoir passager de leurs charmes ; on les excite à l'astuce, au talent d'asservir l'homme ; on vante leur frivolité, en disant avec Diderot que, pour leur écrire, il faut « *tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et saupoudrer avec la poussière des ailes du papillon.* »

Quel est le fruit de ces fadeurs d'arc-en-ciel et de papillon ? Les deux sexes en sont dupes ; car si on ne découvre pas la destinée sociale des femmes, on manque par contre-coup celle des hommes. Si l'issue de civilisation est fermée à l'un des sexes, elle l'est également à l'autre. Or, il était trois issues à découvrir par calcul de politique sociale féminine : voyez II, 442, les nos 5, 7, 9 du tableau.

En rendant ici justice au sexe faible, je ne songe nullement à quêter son suffrage. On ne gagne rien à prôner un esclave : il ne considère que ceux qui le maîtrisent ; et tel est le caractère des femmes civilisées, indifférentes sur leur asservissement, n'estimant que l'art de tromper le sexe qui les opprime et les confine aux travaux du ménage.

Les Turcs enseignent aux femmes qu'elles n'ont *point d'âme*, et ne sont point dignes d'entrer en paradis. Les Français leur persuadent qu'elles n'ont *point de génie*, ne sont pas faites pour prétendre aux fonctions éminentes, aux palmes scientifiques.

C'est la même doctrine, sauf la différence des formes, grossières en Orient, polies en Occident, et s'affublant chez nous de galanterie pour masquer l'égoïsme du sexe fort, son monopole de génie et de pouvoir, pour le bien duquel il faut rape-

tisser les femmes, leur persuader que la nature veut les reléguer aux fonctions subalternes du ménage, fonctions auxquelles suffira l'enfance dans l'état sociétaire.

Les Sévigné et les Staël n'étaient pas des *écumeuses de pot*, non plus que les Élisabeth et les Catherine. Voilà les femmes en qui on peut entrevoir la destination du sexe faible, et la concurrence du génie qu'il exercera avec plein succès, dès qu'il sera rendu à sa nature, qui est, non pas de SERVIR, mais de RIVALISER l'homme ; non pas de ressarcir les vieilles culottes des philosophes, mais de confondre en Harmonie sociétaire leur fracas de 400,000 bouquins, prêchant le morcellement industriel et l'avilissement des femmes.

Pour prix de ce ramas de fadaïses politiques, le sexe qu'ils ne jugent bon qu'à *écumer le pot*, jugera, dans l'Harmonie, qu'on doit *leur verser comme à DOM JAPHET, le pot sur la tête*, pour avoir manqué 3000 ans l'étude de l'homme, dégradé et perverti la femme, entravé et faussé l'enfant, et finalement, bouleversé le monde social par des visions de liberté qui n'aboutissent qu'à opprimer le sexe féminin tout entier, et l'immense majorité du masculin.

## FAUSSETÉ DES AMOURS CIVILISÉS ;

### FAUSSEMENT DU SYSTÈME SOCIAL PAR CELUI DES AMOURS.

---

#### Repliques négatives à la critique.

---

Y pensez-vous, de choisir pareil sujet? écrire sur l'amour? il vous faudrait la plume des Tibulle et des Parny : on exige tant de finesse, de légèreté !

Vraiment! N'exigera-t-on pas aussi, selon Diderot, *la plume trempée dans l'arc-en-ciel, et la poussière des ailes du papillon?* C'est en nous payant de ces fadaïses, que les sophistes nous donnent le change sur leur impéritie en calculs de politique amoureuse ou mineure, et nous occupent exclusivement de politique ambitieuse ou majeure, qu'ils ont traitée si habilement, surtout dans cette génération.

Sans recourir ni à l'arc-en-ciel, ni aux papillons, je vais présenter l'amour sous un point de vue plus digne d'intéresser les gens de bien; je vais leur démontrer qu'une erreur commise en théorie d'amour suffit seule à renverser l'échafaudage de la politique et de la morale civilisées.

Elles ont organisé le régime des amours en *contrainte générale*, et par suite en *fausseté générale*; car il y a fausseté partout où il y a régime coercitif. La prohibition et la contrebande sont inséparables en amour comme en marchandise. Or, si vous opposez à l'amour des lois prohibitives, soyez certain qu'il ripostera par la contrebande générale.

De là résulte déjà que toutes les relations de famille sont viciées; que le père est trompé par sa femme et sa fille intéressées à lui déguiser leurs amours, et rétives à ses impulsions de fidélité, de mariage ou autres. Il est trompé, de plus, sur l'origine de ses propres enfants; et c'est la plus odieuse de toutes les perfidies sociales, quoique sujet de plaisanterie. [Kean, Beaumarchais, Joconde.]

Cependant nos équilibristes veulent fonder le bonheur public et privé sur le bon ordre des familles. Nous aurons donc à examiner comment la fausseté des amours jette le désordre dans les familles, et par suite, dans tout le système social. Ce sera une *thèse graduée*, s'élevant de la partie au tout.

Elle m'a paru nécessaire, en réponse aux critiques prématurées qu'excitera la 4<sup>e</sup> Notice, liv. 2<sup>e</sup>. Chacun s'insurgera à l'idée d'une liberté de choix laissée aux jeunes filles, malgré l'observation faite que ce régime ne devra s'établir qu'au bout de deux générations, et qu'il sera pondéré de manière à faire le bonheur des pères comme des enfants.

Il convient de modérer ces impatientes, par une réplique négative, par un tableau des désordres qu'engendre leur méthode, produisant tous les effets contraires aux biens qu'elle promet. C'est l'usage de la philosophie : manquerait-elle à le suivre en régime d'amour, comme en toute branche de mécanique sociale ?

Toutefois, si les sophistes ont pour la vérité le zèle dont ils font étalage, ne doivent-ils pas applaudir à l'idée de la faire dominer dans les amours, d'où elle est si bien bannie qu'ils n'ont jamais songé aux moyens de l'y introduire ; tant la difficulté leur a paru insurmontable.

Cet obstacle, comme tant d'autres, tombe devant les Séries passionnelles : mais fixons-nous à l'objet de cet Intermède, qui est purement négatif, n'ayant d'autre but que de constater le mal actuel, et amortir la fougue des sophistes qui s'écrient « que tout est perdu, si on s'écarte de leurs méthodes coërcitives et fautrices de la dissimulation et de la perfidie, » sous le masque d'appui de la vérité. »

C'est au sujet le plus frivole en apparence, *aux amours*, que va se rattacher le plus grave des problèmes, celui du *règne de la vérité* : préalablement, donnons, sur l'emploi de la vérité, une boussole fixe, comme j'en donnerai sur l'estimation du bonheur, au 7<sup>e</sup> chapitre des Cis-légomènes.

Nous allons passer, dès le livre suivant, au calcul le plus effrayant pour la politique humaine, celui des **ÉQUILIBRES PASSIONNELS**. Quelle serait notre déconvenue, en pareille étude, si nous n'avions pas de boussoles théoriques et pratiques sur l'emploi de cette vérité, gage de tout équilibre, en matériel et en passionnel !

Quant à présent, quelle vérité trouver dans les deux branches principales du passionnel, dans les relations d'amour et d'ambition? Ce sont des abîmes de fausseté. On ne s'en est guère inquiété quant à l'amour, qu'on a cru hors du domaine de la politique sociale, et bon seulement à occuper Colin et Colette.

Loin de là : cette passion nous présentera des problèmes d'équilibre plus difficiles encore que ceux d'ambition, parce qu'en mécanique passionnelle ainsi qu'en musique, l'ordre mineur a moins d'accords que le majeur.

Pendant que deviendrait le calcul de l'Attraction ou Harmonie spontanée, s'il ne s'étendait pas à l'amour comme à l'ambition, et si on ne parvenait pas à établir en amour la pleine dominance de la vérité? Ce sera le plus compliqué de de tous les équilibres, le plus étendu en ramifications et ressorts. Il faut donc y disposer de loin les esprits ; tel est l'objet de ces Inter-liminaires, affectés à quelques analyses de nos ridicules sociaux en mode mineur, des bévues du régime civilisé en relations d'amour et de famille.

*Théorème de l'emploi intégral de la Vérité, de sa connexion en modes majeur et mineur.*

Titre bien glacial, début bien pédantesque dans un intermède consacré à l'amour ! Qu'on se rassure ; les roses pourront se trouver à la suite des épines, et il me serait facile de semer de fleurs le chemin de cette nouvelle doctrine ; mais il est force de débiter sur le ton sévère en attaquant des illusions scientifiques ; *la prétention de créer un bonheur public et privé, isolé de la vérité et des garanties.*

Je consens, puisqu'on l'exige, à donner quelques pages aux détails amusants ; qu'on me permette un article préalable sur la violation des principes. Je serai bref sur ce sujet.

Signalons d'abord l'aveuglement de ceux qui prétendent introduire la vérité dans le monde social, sans y comprendre les relations d'amour. Ils semblent ignorer que l'amour étant une des quatre passions cardinales, et l'une des plus puissantes, il suffit que celle-là soit faussée, pour fausser par contact le mécanisme des trois autres, c'est-à-dire tout le sys-

tème social; il est compris implicitement dans les quatre passions cardinales :

*Ordre MAJEUR, Ambition, Amitié;*  
*Ordre MINEUR, Amour, Familisme.*

Car on voit dans toute relation sociale quelque-une de ces 4 passions coïncider avec l'exercice des 8 autres. Il suffirait donc, pour généraliser la vérité, de l'établir dans le jeu de ces 4 passions.

Le régime civilisé opère comme un ministre qui, voulant former un cordon contre la peste et devant bloquer une frontière de 80 lieues, ne placerait les troupes que sur une longueur de 60 lieues, et laisserait ouvert un quart de la frontière, 20 lieues, en libre passage aux pestiférés. Cette disposition serait digne de risée, et n'opposerait à la contagion qu'une barrière illusoire.

Tel est le fait de notre politique : elle ouvre à la fausseté plein accès dans la passion de l'amour, qui régit au moins le quart des relations sociales. Une fois introduite sur ce point, la fausseté gagne nécessairement les relations de famille, et bientôt tout le système, comme ferait une contagion à qui on ouvrirait le quart de la frontière infectée.

Je tracerai le plan d'une éducation qui, dès l'entrée en puberté, ferme les voies à la fausseté des amours, en laissant aux penchants contrastés un essor suffisant, et assurant des récompenses de divers degrés à ceux qui se distingueront dans l'une et l'autre carrière, soit dans la virginité prolongée, soit dans l'exercice décent des amours précoces et fidèles.

J'ai prévu que ces coutumes, décrites en 4<sup>e</sup> Notice, section 4, livre 2, paraîtraient choquantes et inadmissibles. Je prendrai l'engagement de réfuter les objections d'incompatibilité avec nos principes sociaux, et de donner sur ce point les éclaircissements les plus satisfaisants.

Provisoirement j'ai eu recours à un moyen dilatoire, à l'hypothèse d'un tableau des mœurs et usages de la planète *Herschel*, en premiers amours. Ce n'était point une fiction : ces coutumes sont réellement celles de toute planète cardinale où les passions sont en plein équilibre en 8<sup>e</sup> période sociale, M, 33.

Sur notre planète retardée et arrêtée en 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> périodes,

l'amour, comme les autres passions, n'engendre qu'égoïsme et duplicité. Ces résultats sont-ils le vœu de la politique, de de la morale et de la religion ! Non, sans doute, puisqu'elles s'en indignent sans cesse, adressant à ce sujet les reproches les plus amers aux nations les plus civilisées, que Jésus-Christ appelle race de vipères. C'est vraiment leur nom.

Il y a donc erreur sur le choix des coutumes applicables à la vérité, et notamment sur celles qui régissent l'amour dans les divers âges. Nos coutumes sont visiblement en état de guerre avec nos principes.

Si l'on désire le règne de la vérité, si on veut *en réalité et non en rêve*, il faudra donc s'étayer de mœurs fort opposées aux nôtres et modifier en plein les relations cardinales ; celles d'amour et de familisme, aussi bien que celles d'ambition et d'amitié.

Le siècle transigerait aisément sur ce qui touche aux relations majeures, *ambition, amitié*. On convient sans peine que tout est faux dans les relations d'intérêt, qu'elles auraient besoin d'une réforme complète. Mais on prétend améliorer les mœurs en laissant à la contagion, moitié du domaine social, toutes les relations mineures d'amour et de familisme.

Débrouillons ce chaos de préventions qui règnent au sujet de la *vérité active*, c'est-à-dire vérité praticable, compatible avec l'attraction, avec l'intérêt et le plaisir. Ce sont les grands maîtres du monde ; ils le seront toujours même en Harmonie. Si donc la vérité, après 3,000 ans de bannissement, veut passer du dernier rang au premier ; si elle veut saisir le gouvernail du navire social, il faut qu'elle avise enfin aux moyens de se concilier avec l'intérêt et le plaisir ; de s'appliquer intégralement à l'ensemble des relations : car il est certain que si on laisse une branche du système social ouverte à la fausseté, ce sera imiter le général qui laisserait une partie du cordon ouverte aux pestiférés. Ainsi opère la Civilisation,

Beau sujet de réflexions pour nos controversistes qui avaient oublié de porter en compte l'amour dans leurs spéculations de vérité et de régénération. Je vais leur décrire les effets de cette omission, et les disposer à comprendre que vouloir à demi le règne de la vérité ; admettre un partage entre elle et le mensonge ; céder en mensonge tout le domaine des amours, et par suite beaucoup d'autres, c'est consacrer



le triomphe absolu de la fausseté : aussi envahit-elle en entier tout le système civilisé.

Voilà de graves principes à propos de cet amour qu'on ne croyait bon qu'à occuper les romanciers : ainsi l'avaient persuadé nos subtils politiques, pour se dispenser de recherches sur le plus épineux des problèmes, celui du règne de la vérité en amours. Cependant, où sera l'unité d'action en mécanique sociale, si on admet que la fausseté doive dominer dans l'ordre mineur, dans les relations d'amour, et par suite dans celles de familisme ?

On n'admet point la fausseté, répliquent-ils ; on défend l'adultère en mariage, et la fornication hors de mariage ; puissant moyen, quand il est prouvé par le fait que les amours illicites sont sept fois plus nombreux que les conjugaux ! On défend aussi de préférer les richesses à la vérité : le beau succès qu'ont obtenu toutes ces prohibitions morales !

Résumons et déterminons les boussoles en fait de vérité sociale ou praticable.

*Boussole concrète ou pratique :* elle est dans l'emploi des Séries pass. ; hors de ce mécanisme, tout est faux. De là vient que l'ordre civilisé est aussi faux en relations *majeures*, obstacles d'ambition, amitiés trompeuses, etc., qu'en relations *mineures*, amours illicites et vénaux, familles discordantes et paternité incertaine.

*Boussole abstraite ou théorique :* Elle est dans L'UNITÉ ET L'INTÉGRALITÉ de système, qui exigent que toute mesure tendant à l'établissement de la vérité soit applicable aux relations majeures et mineures. Il y a duplicité d'action, si on ne spéculé que sur un seul des deux ordres, si on veut établir la vérité dans les relations sociales d'intérêt, sans l'établir dans celles d'amour. Cette prétention *simpliste* engendre la fausseté générale ; il faut y substituer le système *composé*, une théorie applicable simultanément aux relations d'intérêt et d'amour.

La vérité, une fois compatible avec l'ambition et l'amour, s'étendra par suite aux relations d'amitié et de famille ; car il est, parmi les quatre passions cardinales, deux rectrices qui dirigent les deux autres.

**Rectrices.****Règle.**

*Hyper-majeure*, L'AMBITION ; *Hypo-maj.*, L'AMITIÉ ;  
*Hyper-mineure*, L'AMOUR. *Hypo-min.*, LE FAMILLISME.

Voilà, en théorie abstraite de vérité, le principe auquel devait se rallier la science : *unité d'action* et *intégralité d'emploi*. Si tout est lié dans le système de la nature, comme le disent nos oracles civilisés, ils doivent en conclure que tout est lié dans le système des passions, et que les relations d'amour doivent être comprises dans un système de vérité sociale. Or, comment y établir la vérité sans la liberté.

Mais cette liberté en amour n'est pas compatible avec l'ordre civilisé et barbare : qu'en conclure, sinon que, pour arriver à la liberté et la vérité, il faut découvrir une société autre que l'état civilisé et barbare, et que, pour la découvrir, il faut la chercher ?

Ainsi la boussole abstraite, RÈGLE D'UNITÉ ET D'INTÉGRALITÉ de système que tout savant pouvait déterminer et proposer, aurait bien vite conduit à inventer la boussole concrète ; car, en cherchant un état social différent du civilisé ou morcelé, on se serait nécessairement occupé du sociétaire, dont l'étude aurait acheminé au calcul des Séries pass.

La philosophie n'a pas daigné spéculer sur *l'unité et l'intégralité en majeur et mineur*. Toute préoccupée de chimères en *liberté majeure* ou licence ambitieuse, elle n'a point songé aux *libertés mineures* ou amoureuses. Elle a déclaré l'ordre mineur bon dans son organisation actuelle. Sanctionnant ainsi la fausseté et la contrainte dans une moitié du mécanisme social, elle a dû s'attendre à voir la fausseté et la contrainte dominer dans l'autre moitié, dans l'ordre majeur, où il ne peut exister ni liberté ni vérité en Civilisation.

J'ai constaté l'absence de principes dans les théories actuelles sur l'amour ; c'était la première réponse à faire aux détracteurs qui critiquent mes dispositions sur l'âge de puberté, 4<sup>e</sup> Notice, « Livre 2, » où l'on verra plein essor assuré à la liberté et à la vérité. Quel en sera l'effet ? C'est de quoi je traiterai au livre 4. Continuons à modérer les critiques par l'analyse des résultats de leur ouvrage. Disséquons ce beau système de contrainte et fausseté en amour, et voyons s'il serait possible à l'esprit humain d'en imaginer un plus stupide.

*État de la vérité sociale en relations mineures d'amour  
et de familisme.*

La question doit être envisagée en sens politique, moral et religieux, selon l'engagement pris de satisfaire à la fois les trois autorités.

L'examen des convenances religieuses est placé à la fin de l'article, vu la nécessité de traiter le fond avant la forme : or, le fond comprend les débats du ressort de la politique et de la morale.

Au reste, les trois intérêts se compliqueront plus ou moins dans le cours de la discussion. L'on se rappellera que sous le nom de *vérité sociale*, je désigne la vérité praticable et pratiquée, les réalités, et non les illusions.

§ 1. — POLITIQUE. Son but est de fonder le bonheur domestique sur les bonnes mœurs et l'union des familles, et par conséquent sur la pratique de la vérité ; car l'emploi des astuces, des perfidies ne peut engendrer que la discorde.

En principe général, on ne peut pas introduire la vérité dans les relations de famille, si elle ne règne pas en relations d'amour : analysons dans les unes et les autres l'état de la vérité.

Déjà j'ai démontré, au Trans-Lude, que la politique établit quadruplicité d'action dans le système d'éducation, branche primordiale du familisme.

La politique d'amour est de même faussée dans tout son système, et organisée en quadruplicité d'action et de conflit que je vais analyser.

**Quadrille du conflit érotique.**

K SÉRAILS COMPOSÉS.

- |                    |                          |
|--------------------|--------------------------|
| 1 Amours vénaux ;  | 3 Mœurs du petit monde ; |
| 2 Amours secrets ; | 4 Mœurs du grand monde.  |

✕ AMOURS COMPRIMÉS OU LÉGAUX.

L'examen détaillé de ces vices va prouver la justesse du principe : « que le bonheur domestique ou familial est inséparable de la vérité en régime d'amours ; que si la politique manque l'équilibre en relations d'amour, elle le manque par contre-coup en relations de famille ; et que si la fausseté règne dans les amours, elle doit régner par suite dans le

» mécanisme domestique ou familial. » Procédons à l'examen des faussetés et conflits du régime d'amours civilisés.

**K *Sérails composés.*** Il existe de véritables sérails dans tous les pays civilisés où règne l'esclavage. Les Colons se font un sérail de leurs Nègresses ; les graves Hollandais ont à *Batavia* des sérails de trois couleurs, assortis en femmes blanches, mulâtresses et noires. C'est un engrenage en coutumes barbares, un caractère de transition ; j'ai dû le noter du signe K.

Les sérails existent, quoiqu'en petit nombre, dans les pays exempts d'esclavage. On en a vu à Versailles un sous le nom de Parc aux Cerfs. Combien de maisons affublées d'un masque décent et d'un titre pompeux ont été de jolis sérails, ouverts en secret à quelque haut et puissant seigneur ! Au resté, un civilisé opulent n'a-t-il pas pleine licence de se former, soit dans son domestique, soit ailleurs, un petit sérail, mettre en campagne des matrones intelligentes, qui savent bien lui procurer femmes et filles de haut parage, la nombreuse famille d'ARGENCOUR ?

Jusqu'ici l'abus n'est que simple, qu'imitation des coutumes barbares que proscrivent la religion et la morale. Mais l'ordre civilisé, je l'ai fait remarquer plus d'une fois, a la propriété d'élever au mode composé tout vice que la barbarie exerce au mode simple. Celle-ci ne connaît que le sérail *fixe et forcé* ; la civilisation en établit de pareils, comme on vient de le voir ; en outre, elle y ajoute le sérail *vague ou libre*.

Qu'est-ce que le sérail vague ? C'est l'apanage de tous les jeunes gens bien favorisés de la nature, et un peu de la fortune. Comment le sérail vague est-il organisé ? On peut s'en informer vers le chevalier JOCONDE, qui vient sur les théâtres nous faire le récit de son genre de vie *en sérail vague*.

Sans me piquer d'être fidèle,	C'était plutôt de la prudence ;
Je courais d'amour en amour.	Car des femmes, en vérité,
Je n'aimais jamais qu'une belle ;	Je connais la légèreté,
Je ne l'aimais guère qu'un jour.	Et je ne les quittais d'avance,
Ce n'était pas de l'inconstance ;	Que pour n'en pas être quitté.

Joconde en avait donc 365 par an ! Réduisons et abonnons pour une cinquantaine. C'est à peu près le train de vie de la plupart des jeunes gens riches ; du moins de la classe nombreuse dont les caractères inclinent au genre volage. On verra,

au traité des caractères, que cette classe est en majorité des 3/4 ; et ce qui le prouve, c'est que Joconde est fort applaudi des femmes comme des hommes, quand il fait trophée de pareilles mœurs.

« Applaudi ! Eh, de quelle classe ? dira-t-on, d'une tourbe » de débauchés qui fréquentent les spectacles ? Mais, si d'autres ne les imitent pas, c'est souvent parce qu'ils ne peuvent pas. La crainte des maladies siphylitiques en ramène quelques-uns à la constance ; l'intérêt, l'esprit de corps, le titre de caractère, en contiennent d'autres ; mais supposez la bride lâchée, les humains abandonnés à la bonne nature, vous en verrez le plus grand nombre imiter Salomon et Joconde. Quoi de plus moral que les Hollandais dans leur pays ? Voyez ces mêmes hommes à Batavia.

Quoi qu'il en soit, l'analyse dépose que les civilisés élèvent au mode composé le vice de polygamie, qui n'est que simple chez les Barbares ; ceux-ci n'ayant que des *sérails fixes*, tandis que les civilisés en ont de *fixes* et de *vagues*. Tout jeune citadin un peu avantaagé de la nature et de la fortune sait se former un *sérail vague*, assorti en femmes de tous rangs, et sans être comme les Barbares, astreint à faire les frais de leur entretien. Loin de là, il en est bon nombre qui grugent et spolient les femmes.

J'ai parlé du vice de transition ; examinons plus brièvement les vices du quadrille de conflit.

1° *Les amours vénaux*. Il en est de beaucoup d'espèces : la vénalité en amour ne se borne pas aux filles du bazar. Combien d'hommes et femmes de haut parage sont enclins à ce genre de corruption ! Sanchez est d'avis qu'une femme a le droit de se vêtir d'un fichu clair quand elle va solliciter un procès : dans ce cas, la solliciteuse et le juge qui s'y laisse prendre ne sont ils pas deux champions d'amour vénal ? On pourrait leur accoler beaucoup d'autres classes et des plus huppées ; mais soyons discrets en parlant de la bonne compagnie.

Quant au peuple, sa vénalité en amour n'est pas un mystère : on en connaît même les tarifs, comme ceux des prix courants de la bourse : et faut-il s'en étonner, quand on voit des tarifs établis sur des vertus de plus fort calibre, comme celle des représentants d'une nation ? Walpole ne disait-il

pas qu'il avait dans son portefeuille le tarif de toutes les probités du parlement d'Angleterre ?

Sous le règne de telles mœurs, comment la politique, la morale et la religion atteindront-elles à leur but, au bonheur domestique fondé sur la fidélité conjugale des épouses, la continence des filles, et le règne de l'auguste vérité dans les relations domestiques ?

2° *Les amours secrets*. C'est encore une kyrielle des plus volumineuses. J'en abandonne le compte aux statisticiens ; ils en rempliront pour la seule ville de Paris dix tomes aussi épais que l'almanach royal. Tout ce manège pourtant est violation des lois morales, civiles et religieuses : quelle in-subordination dans ce monde galant, quelle rébellion à la morale douce et pure ! et comment, à l'aspect de tant d'infractions notoires ou secrètes, peut-on tarder à reconnaître,

Ou que le régime des amours est organisé à contresens des convenances de la vérité et de la morale ;

Ou que si un tel régime est inséparable de la civilisation, cette société est l'antipode de la morale et de la vérité ?

3° *Les mœurs du petit monde*, et surtout la catégorie nommée petites bourgeoises, boutiquières, grisettes, etc. Elles sont, avant le mariage, une classe de femmes entièrement libres, surtout dans les grandes villes. Elles ont des amants affichés, à la barbe de père et mère ; elles en ont à rechange en toute occasion, tant connus qu'inconnus ; enfin elles jouissent à profusion de ce qui est refusé aux demoiselles d'un rang supérieur. Elles passent leur jeunesse à voltiger d'homme en homme. VRAIES JOCONDINES, elles n'en sont que plus intelligentes au travail, et plus habiles à empaumer quelque innocent, qui les épouse quand elles sont sur le retour.

Cette classe est par le fait ÉMANCIPÉE, aussi bien que s'il existait pleine liberté en amour. Et pourtant ladite classe, ouvertement dégagée du frein des lois civiles, religieuses et morales, forme moitié de la population féminine des grandes villes, où les saines doctrines de la morale douce et pure sont prodiguées au peuple.

En fait de petit monde, je m'abstiens de citer les soubrettes et chambrières, qui sont censées n'avoir pas connaissance des lois de continence ; du moins agissent-elles comme si

elles n'en avaient jamais ouï parler, bien qu'elles soient, comme les petites bourgeoises, assidues au prône, où on leur enseigne ces préceptes. Que penser, après cela, des mesures prises par la politique, la religion et la morale, pour mettre un frein aux amours ? Ne doit-on pas soupçonner un trio d'erreurs dans les trois systèmes répressifs ?

4° *Les mœurs du grand monde*, ou classe des gens comme il faut, qui se dispensent des lois morales, tout en les protégeant comme bonnes à contenir le petit peuple. Chez des gens comme il faut, le mari a ses maîtresses connues, et la dame ses amants connus. Cela concourt à l'harmonie du ménage. C'est ce qu'on appelle *savoir vivre*.

Un petit inconvénient de ces mœurs dites *comme il faut* est qu'on ne sait trop de quel père sont les enfants ; mais la loi *is pater est*, etc., y a pourvu, et ne laisse aucune équivoque, en dépit de certaines ressemblances qui pourraient jeter du louche sur l'origine des tendres enfants.

La médecine vient à l'appui de la loi, en déclarant que ces ressemblances peuvent provenir de regards que la femme enceinte aura jetés sur quelque homme dont la physionomie l'aura frappée. A-t-elle regardé un nègre, c'en est assez pour qu'elle accouche d'un mulâtre ! Or, si l'affaire ne tient qu'à des regards, un mari aurait bien mauvaise grâce à concevoir des doutes, contre le témoignage de la loi et de la médecine, aussi infaillibles l'une que l'autre.

D'autre part, des voisins et amis bien endoctrinés garantissent au père que cet enfant lui ressemble beaucoup. Les gens qui n'en croient rien se bornent au silence ; dès-lors tout s'accorde à favoriser et légitimer la fraude sur pareil article.

D'ailleurs, n'est-il pas de fort mauvais ton d'être jaloux de sa femme ? Si l'on veut mériter le titre de bon mari, il faut avoir une foi vive et croire *qu'il ne peut rien se passer* entre gens de bonne compagnie. Voilà le précepte moral, quant aux bourgeois.

Mais les maris du grand monde y regardent-ils de si près ? La plupart ont spéculé sur une dot ou une alliance utile ; ils ne sont peut-être pas trompés sur ce point. Souvent encore ils ont une spéculation accessoire et fort commode, qui est d'attirer chez eux, à titre d'amies de madame, force jeunes

femmes et demoiselles, les courtiser du gré même de la dame qui ferme les yeux, selon la règle, *passé-moi la rhubarbe, je te passe le séné.*

Dans le cas de ce concert anti-moral d'une jeune femme et d'un mari rusé qui s'entend avec elle pour faire du mariage un masque d'intrigues, la maison devient une arène de haut tripotage où l'on dirige l'opinion, où l'on fait et défait les réputations. Une telle coterie est en grand crédit ; elle exerce le *matronage composé*, qui est une des belles ordures de civilisation, un des trophées de l'auguste vérité. Ladite maison a plein accès vers les puissances ; elle obtient les grâces, les sinécures ; *elle fait des colonels*, de l'aveu même de Bonaparte, qui reprochait à pareilles dames de s'en être vantées. Si elles en faisaient sous lui, sous quel règne n'en feront-elles pas ?

Une matrone simple se fait tancer et rançonner par la police ; une matrone composée, opérant sous l'égide du mariage et du mari, marche à la haute fortune, distribue des sinécures. Tant il est vrai qu'en vice comme en vertu, la nature n'attache le bonheur qu'au mouvement composé.

Ainsi va le monde civilisé, il n'y a que dupes et rieurs. Faites de la morale et du mariage un masque d'orgie, et tout vous réussira. Critiques rebattues, si l'on veut, mais nécessaires dans une réplique aux partisans de la contrainte : il faut les confondre par le tableau des fruits de leur système.

Voilà, en cinq articles, un exposé du rôle que joue l'auguste vérité dans le monde érotique. Voilà le quadrille de conflit bien établi en *amour*, comme on le verra en *famillisme*, branche de l'éducation, (Trans-Lude.) Singulier effet des dispositions de cette politique, dont tous les régulateurs prétendent à l'unité d'action, et ne jurent que par l'unité et la vérité. On ne saurait voir la fausseté et la quadruplicité d'action mieux établies dans l'ordre mineur : peuvent-elles manquer d'envahir les relations majeures, *ambition et amitié* ?

✧ Il reste à parler du pivot en monde érotique : c'est la classe contenue et légalement vertueuse. Il est quelques jeunes personnes si bien surveillées par des pères et maris, qu'elles sont obligées, les unes à la continence, les autres à la



fidélité. Leur nombre, bien plus petit qu'il ne paraît, accuse la loi qui rallie si peu de monde à son drapeau, et qui n'a guère de soldats que ceux qu'elle enchaîne. Si l'on distingue la classe des épouses fidèles en libres et forcées, pourrait-on garantir qu'après dix ans de mariage, il en restât

Un millionième de fidèles spontanément ;  
Un centième de fidèles forcément ?

(LA BRUYÈRE.)

Lorsqu'une législation est parvenue à de tels résultats, on peut la sommer de se juger elle-même. Une loi n'est-elle pas une œuvre de démence, quand elle ne compte pas un centième d'observateurs parmi ceux qu'elle doit régir ; quand elle crée parmi les 99/100<sup>es</sup> quatre classes dont chacune opère à contre-sens du vœu de la loi, de la vérité et de l'unité, et ajoute à l'infraction quelque vice choquant, comme vénalité, fraude en lignée, etc., etc. ? Comment se fait-il qu'en voyant de telles bizarreries, un tel conflit de faussetés, la philosophie dite *Politique* ait tardé 3000 ans à mettre en question, s'il n'y a pas *aberration du génie social* dans cette législation répressive des amours, si elle est le ressort à employer pour conduire les nations dans les voies de la vérité ?

§ 2. — MORALE. Examinons si, en spéculant sur le système répressif, la morale aura mieux réussi que la politique à établir le règne de la vérité dans les relations mineures. Je les ai analysées politiquement en sens d'amour ; nous les envisagerons ici en sens de familisme.

La morale considérant l'amour comme un léger accessoire, et ne plaçant le bonheur de l'homme que dans les plaisirs de famille, l'union des ménages et les vertus champêtres, il faut, pour abonder dans son sens, traiter spécialement la branche familiale des relations mineures. Distinguons-la en PLAISIRS CONJUGAUX et PLAISIRS PATERNELS.

Dans les tableaux que j'en vais donner, on se rappellera que je parle de la classe immensément nombreuse qui n'a que le nécessaire de fortune. La classe riche n'étant qu'en très-petite exception ne saurait entrer en compte dans les analyses générales, où l'exception, comme partout, confirme la règle.

## K LE VEUVAGE. X L'ORPHELINAGE composé.

- |                                       |  |
|---------------------------------------|--|
| 1. <i>Le malheur hasardé,</i>         | 7. <i>Le discord en éducation.</i>     |
| 2. <i>La disparate de goûts.</i>      | 8. <i>Les placements et dots.</i>      |
| 3. <i>Les incidents complicatifs.</i> | 9. <i>La séparation des enfants.</i>   |
| 4. <i>La dépense.</i>                 | 10. <i>L'alliance trompeuse.</i>       |
| 5. <i>La vigilance.</i>               | 11. <i>Les informations fautivees.</i> |
| 6. <i>La monotonie.</i>               | 12. <i>L'adultère dit cocuage.</i>     |
- Y LA STÉRILITÉ. X LA FAUSSE PATERNITÉ.

1. *Le malheur hasardé* et l'inquiétude anticipée. Est-il un jeu de hasard plus effrayant que celui d'un lien exclusif, indissoluble, dans lequel on joue aux dés le bonheur et le malheur de sa vie ? On voit des hommes et des femmes s'en inquiéter plusieurs années à l'avance ; et c'est à bon droit. Quelle impéritie en politique sociale de subordonner le sort de la vie à la plus incertaine de toutes les chances !

2. *La disparate de goûts et de caractères.* Elle éclate souvent dès le lendemain du mariage, ne fût-ce que sur la cuisine, qui n'est pas de deux espèces dans les petits ménages ; puis sur la parure, sur les fréquentations : la tendre épouse veut introduire et fréquenter certains habitués et parents qu'elle dit très-honnêtes, vrais amis du commerce et de la charte ; l'époux n'a pas foi à leurs reliques. Bref, on ne va guère à la quinzaine sans découvrir de part et d'autre des goûts et des habitudes incompatibles. On trouve promptement du mécompte en bonheur de ménage, et l'illusion est dissipée du moment où elle va en déclinant.

3. *Les incidents complicatifs.* Il est rare qu'on aille à six mois sans qu'un événement quelconque ne vienne changer la face des choses. J'ai vu un jeune marié dont le beau-père au bout de deux mois fit une faillite et paya la dot par un bilan. Le pis était que le gendre ayant donné quittance en échange d'effets non payés, il se trouvait compromis de telle manière, que la masse pouvait le forcer à rapporter la dot qu'il n'avait pas reçue, 80,000 francs.

Ceci est un incident de mode majeur, d'ambition : d'autres sont de mode mineur, d'amour. Par exemple, un mari reconnaîtra, au bout d'un mois, que sa femme est une Messaline,

et que, s'il ne continue pas comme le premier mois, il court grand risque de voir intervenir la *cour des aides*.

On remplirait cent pages de ces incidents qui viennent bientôt dissiper le charme, et montrer à l'un ou à l'autre des époux le piège où il est tombé : quelquefois c'est dès la première nuit qu'un mari est désappointé, en ne trouvant pas ce qu'il espérait trouver. Les décomptes ou attrapes ne sont pas moindres pour les femmes.

4. *La dépense*. En général, tout s'accorde à engager les jeunes mariés dans les dépenses. On en voit beaucoup se plaindre au bout de trois mois, et parler d'économie à la femme, qui en réponse les accuse d'avarice. La vie de ménage est si coûteuse, qu'on en vient toujours à excéder le devis qu'on s'était fixé ; puis il faut en rabattre : l'amour s'envole, dès que l'hymen cause de pareils débats ; l'illusion tombe, la chaîne reste.

5. *La vigilance*. L'obligation de surveiller les détails d'un ménage sur lesquels il n'est pas prudent de s'en rapporter aveuglément à la ménagère. Si elle dispose tout à son gré, la table pâtira pour le service de la toilette. Combien d'autres dangers obligent le mari à une vigilance dont il était dispensé dans son état de liberté !

6. *La monotonie*. Il faut qu'elle soit grande dans les ménages, puisque les maris, malgré les distractions attachées à leurs travaux, courent en foule dans les lieux publics, cercles, cafés, spectacles, etc., pour se délasser de cette satiété qu'on trouve, dit le proverbe, à *manger toujours du même plat*. La monotonie est bien pire pour les femmes, si elles veulent être fidèles à leurs devoirs.

7. *Le discord en éducation* : source de mésintelligence quand le père, plus sage que l'épouse, ne veut pas consentir à ce qu'elle gâte les enfants. Un père s'ennuie de leurs criailleries, s'en plaint et déserte. La femme s'en console avec quelque voisin, et la discorde naît de ces enfants mêmes que la morale nous donne pour gage d'ineffables accords.

8. *Les placements et dotations*. C'est à l'époque de ces

corvées qu'un homme trouve à décompter sur les douceurs du ménage. Cependant ses filles lui resteront sur les bras, s'il ne s'ingénie pas à leur gagner une dot : comment faire ? il n'a tout à point que le nécessaire : puis il faut placer des garçons, subvenir aux frais d'éducation. Que de supplices dans cet état conjugal, dépeint comme un chemin de fleurs !

9. *La séparation des enfants.* Si l'on n'a que des filles, elles suivent leurs époux en divers pays, ou en ménage dans la même ville. D'ordinaire, l'hymen enlève celle qui faisait le charme des parents ; ils demeurent tristement abandonnés à eux-mêmes. Le garçon trouve un bon parti dans quelque pays où il va se fixer. Combien de parents sont réduits ou à perdre en entier la compagnie de leurs enfants, ou à ne conserver que ceux qui leur plaisaient le moins, et les conserver de loin, en ménage séparé où la compagnie des pères devient parasite !

10. *L'alliance trompeuse :* les désagréments à éprouver de la part des familles à qui on s'est allié. Dans leur conduite postérieure, elles ne réalisent que rarement les espérances qu'on fondait sur leur parenté, et souvent elles engagent dans maintes duperies. Leur inconduite oblige à une rupture, à des discordes, qui remplacent les doux plaisirs de famille, promis par la morale.

11. *Les informations fautives* ou renseignements inexacts sur ce qui s'est passé avant la noce, en deçà du mariage, et sur le compte de l'épouse ou de ses parents. Combien de maris croyant avoir épousé une Agnès, combien de pères, après le mariage conclu, s'écrient : Si j'avais su telle chose, je ne serais pas entré dans cette famille, ou je ne lui aurais pas donné ma fille ! Les informations sont si inexactes, qu'on voit les  $\frac{3}{4}$  des individus faire entendre pareilles plaintes.

12. *L'adultère*, qu'on nomme cocuage sur les théâtres de France. Il faut que ce soit un fâcheux accident, puisqu'on s'épuise en précaution pour y échapper, malgré la certitude qu'a l'époux, avant le mariage, de subir le sort commun qu'il a fait subir à tant d'autres. L'analyse de cette 12<sup>e</sup> disgrâce

exigerait seule un article aussi étendu que cet Intermède. Voyez *Trans*.

Y — LA STÉRILITÉ. Elle menace de déjouer tous les projets de bonheur, et suffirait seule à épouvanter quiconque prend femme dans l'espoir de progéniture. Le pauvre a toujours des légions d'enfants : *aux gueux la besace*. Il pleut des enfants chez celui qui n'a pas de quoi les nourrir ; mais la stérilité semble frapper spécialement les familles riches : elle vient déconcerter époux et aïeux, livrer leur patrimoine aux collatéraux, dont l'avidité et l'ingratitude connues ou déguisées font le désespoir des testateurs, et leur inspirent de l'aversion pour une compagne stérile, pour ce nœud conjugal qui a déçu toutes leurs espérances ; vrai piège social, souverainement impolitique sous ce rapport et encore plus sous le suivant.

A — LA FAUSSE PATERNITÉ. C'est la plus odieuse des perfidies qu'engendre le système conjugal ; et pourtant elle est en France un sujet de facétie publique, même sur les théâtres, où l'on en badine en vers et en prose ; plaisanterie bien digne d'un ordre social où tout est faux, et où il n'y a de voies de succès que pour la fausseté. Aussi la loi et l'opinion s'unissent-elles pour interdire à un mari toute réclamation à cet égard, ou neutraliser les plaintes qu'il peut porter. La justice lui répond, *cela n'est pas prouvé* ; elle l'éconduit comme Guillaume réclamant ses moutons volés par Agnelet. L'opinion lui dit, *quand on l'ignore, ce n'est rien ; quand on le sait, c'est peu de chose*. Le voilà chargé des enfants d'autrui, et berné pour s'en être aperçu. Injustice composée, essence de la civilisation, qui ne fait jamais le mal en mode simple.

K — LE VEUVAGE. Il réduit le père de famille au rôle de forçat, disgrâce bien pire que les faibles ennuis du célibat ! Un père, à moins de grande fortune, est transformé en galérien s'il reste veuf avec plusieurs enfants, et qu'il veuille les élever aux bonnes mœurs, à l'industrie ; et si le père décède avant leur majorité, l'inquiétude pour les enfants livrés à des mains mercenaires, la perspective des désastres qui vont fondre sur cette jeune famille, l'abreuveront de fiel à ses derniers moments.

**X — L'ORPHELINAGE COMPOSÉ.** La garantie du bonheur des enfants est jouissance principale pour les père et mère : l'état conjugal ne garantit en aucun cas ce bien-être des orphelins. Les précautions de tutelle et curatelle ne suffisent nullement à préserver l'orphelin de lésion et spoliation.

Il y a plus : l'enfant est souvent *orphelin négatif*, dans les cas très-fréquents où des père et mère inhabiles dissipent le patrimoine qui devait lui échoir. Il est aussi malheureux et peut-être plus que s'il était *orphelin positif* par leur décès prématuré ; d'où il suit que l'état conjugal expose les enfants à deux orphelinages, sans garantie contre les lésions qui en doivent résulter. Aucun de ces vices ne peut se reproduire dans l'état sociétaire, qui pourtant ne spéculé pas sur le lien conjugal.

*Corollaire.* — S'il est vrai que cette union maritale soit un gage de bonheur, d'où vient qu'une jeune veuve, qui jouit de quelque aisance, est réputée très-heureuse, plus qu'elle ne pouvait l'être du vivant de son mari, et que l'opinion chez les deux sexes proclame le bonheur des jeunes veuves, surtout quand elles savent conserver leur liberté, ne pas tomber de Charybde en Scylla, du joug d'un mari sous le joug d'un habileur sentimental, mais se réserver l'indépendance en amours et le droit de changer d'amants ?

Telle est la classe de femmes civilisées dont chacun vante le bonheur. Il n'en existe donc ni pour les femmes, ni pour les hommes dans le lien conjugal. En effet, la jeune femme n'est réputée heureuse que lorsqu'elle est veuve, ou lorsqu'elle a un mari assez débonnaire pour se départir des droits conjugaux, ne voir dans les alentours de l'épouse aucune liaison suspecte, l'élever au rang de LICENCIÉE en mariage, libre sous la tutelle d'un maître fictif. Telles sont les deux sortes de jeunes femmes citées comme heureuses ; mais, dans l'une ou l'autre condition de *veuve* ou *licenciée*, le bonheur de la jeune femme consiste à échapper au joug conjugal. Ce lien constitue donc le malheur et non le bonheur des femmes, dans le cas où les statuts en sont strictement observés.

Quant aux hommes, si on recueille leurs votes, on en trouvera les 7/8<sup>es</sup> en jérémiades sur les tribulations du mariage, surtout chez le pauvre, qui ne connaît du ménage que les misères. Mais à consulter les riches mêmes, qui n'ont à se

plaindre ni d'inconduite, ni de lésion sur la dot, ni de mauvais caractère d'une épouse, on en voit encore la grande majorité s'écrier : « Quelle folie, quelle galère que ce mariage : » ah ! si c'était à refaire, on ne m'y prendrait pas ! »

Ce lien perpétuel fut donc imaginé pour le malheur des hommes et des femmes ; les rares exceptions confirment le principe général. Il faut le redire sans cesse à tant d'orgueilleurs qui allèguent des exceptions pour des règles.

Résumant sur cette analyse, je demanderai quel mari peut se flatter d'échapper à ces 16 disgrâces, dont souvent une seule suffit à faire le malheur de sa vie ? Sur 400 individus mariés depuis 40 ans, n'en trouvera-t-on pas 99 qui auront à se plaindre, non pas d'une seule, mais de deux ou trois de ces disgrâces ? Quelle source de leurre, en fait de bonheur, que ce lien de mariage, à moins de grande fortune ! Quelle pauvreté de génie dans cette politique et cette morale, qui, en opposition au sérail vexatoire pour les femmes, n'ont su imaginer qu'un lien vexatoire pour les femmes et les hommes à la fois ! tant il est vrai que la civilisation reproduit en mode composé tous les vices qu'on voit en mode simple dans l'état barbare !

En indemnité de ces misères conjugales dont on pourrait doubler et tripler le tableau, la morale promet aux époux des jouissances paternelles. Quelle garantie en offre-t-elle ? et à supposer une famille en plein accroissement, voyons de combien de mécomptes est menacé un père civilisé.

On en va juger par une table synoptique des levains de discorde que la civilisation crée entre les enfants et les pères, dans les régions les plus vantées pour leur morale et leur saine doctrine, comme l'Europe moderne, la Grèce antique et la Chine, tant prônée par l'abbé Raynal.

C'est ici de ces vérités qu'il faudrait taire, si l'on n'apportait le remède au mal ; mais la découverte de l'antidote n'étant pas douteuse, les pères devront lire avec plaisir le tableau de leurs mécomptes et de leurs torts, soit pour se convaincre de la déraison qui règne dans les calculs et devoirs d'affection réciproque entre enfants et pères, soit pour reconnaître combien l'on avait besoin d'une science autre que la philosophie, et d'une société autre que la civilisation, pour arriver à un équilibre passionnel en relations de famille.

**Gamme des germes de discorde entre Pères  
et Enfants civilisés.**

---

**K INCOMPATIBILITÉ DE CARACTÈRES ET DE GOUTS.**

*Vices d'autorité abusive.*

1. Partialité injuste jusqu'au ridicule.
2. Dégoûts causés par l'abus de l'autorité paternelle.
3. Frustration, exhérédation en faveur des préférés.

*Vices de Mécanique faussée.*

4. Monotonie de la vie de famille, fatigante pour l'enfant que l'instinct pousse à la vie sériale.
5. Ignorance des enfants en bas âge sur les titres de paternité.
6. Contraste qu'ils remarquent dans l'adolescence entre les prétentions des pères et les motifs illusoire dont elles s'appuient.
7. Délais et expectative d'hoirie.
8. Suggestion d'époux mécontents l'un de l'autre par suite d'avarice ou vexation ; *item* des voisins, parents et valets.

*Vices de cupidité dénaturée.*

9. Abandon des naturels, dits bâtards.
10. Vente des enfants, quand la loi y souscrit.
11. Mutilation physique et morale des enfants.
12. Exposition et infanticide.

**⚡ INÉGALITÉ TIERCE DES DOSES D'AFFECTION RÉCIPROQUE.**

L'examen des germes de discorde remplirait un immense chapitre : il est forcé de le renvoyer aux équilibres de familisme, et se borner à quelques lignes sur le K et le ⚡.

*K Incompatibilité de caractères et de goûts.*

Les pères civilisés ignorent qu'il existe une échelle de 840 caractères formant 445 titres bien distincts en hommes ; 395 en femmes ; plus, quelques transcendants hors de gamme. Il est donc très-possible qu'un homme qui a six enfants,



et à plus forte raison celui qui n'en a que deux, rencontre en eux des titres et penchants fort antipathiques avec lui. La nature les jette au hasard sur la masse, comme le semeur jette sans choix les grains de blé. De là vient qu'un père juge très-vicieux des enfants qui ne le sont point du tout, et qui, au contraire, peuvent être d'un titre plus élevé et plus précieux que le sien. Il n'en résulte pas moins entre eux une incompatibilité qui disparaîtra en Harmonie, où les 840 titres sont tous utilisés, et où chaque père, voyant sous ses yeux l'emploi fructueux de tous, ne blâme ni ne reprimande un enfant, pour disparate de goûts avec ses père et mère.

Entretiens : l'ignorance, qui règne aujourd'hui sur le clavier général des caractères, devient une source de discordes familiales aussi fréquentes que mal fondées; c'est un désordre inévitable en civilisation; un vice inhérent à l'état morcelé ou insociétaire appelé *doux ménage*, bien rude pour les couples sans fortune qui composent le grand monde.

#### ✕ *Inégalité tierce des doses d'affection réciproque.*

Les pères se plaignent sans cesse de n'être pas aimés autant qu'ils aiment, ne pas obtenir moitié de l'affection qu'ils croient leur être due. Ils vont accuser la nature d'injustice criante, en apprenant qu'elle veut, en civilisation, limiter la tendresse filiale au tiers de la paternelle. Eux-mêmes connaîtront bientôt la justice de cette loi, et sa nécessité en équilibre général, où le père obtiendra un retour d'affection filiale en dose de quatre pour trois : il recueillera en ce genre plus qu'il n'aura semé, quoique dégagé des soins d'éducation.

Quant à présent, les pères n'obtiennent en retour d'affection qu'un pour trois; dose tierce et insuffisante sans doute : encore ce faible lot est-il celui des pères aimés, des plus heureux : il en est une foule qui n'obtiennent pas  $\frac{1}{6}$  de retour, grand nombre pour qui l'enfant n'a que de l'indifférence, et quelquefois de l'aversion, déguisée ou non. Il importera de leur bien démontrer cette disgrâce, puisqu'elle touche à sa fin et que le remède en est découvert.

Il en sera de même des douze autres disgrâces dont je diffère l'analyse : elle prouvera que la politique et la morale sont au superlatif d'impéritie, en voulant établir le bonheur familial dans les ménages morcelés ou insociétaires, en fon-

dent leurs présomptions sur quelques familles riches qui sont l'exception et non la règle, et qui encore ne s'élèvent pas, en ce genre de bonheur, au quart du charme familial dont jouira chaque père en Harmonie.

§ 2. — RELIGION. Il conste, d'après les tableaux précédents,

Que nos usages engendrent, en relations d'amour et de famille, tous les désordres anti-politiques et anti-moraux; exclusion de toute vérité, et déception des époux et des pères dans leurs espérances de bonheur.

En principe, on ne saurait se refuser à convenir :

1. Qu'il faut spéculer sur un changement de période sociale, et par suite un changement de mœurs et usages, si l'on veut établir la vérité et l'unité dans les relations industrielles, domestiques ou familiales.

2. Qu'on ne peut établir la vérité dans les relations majeures (ambition et amitié), si on ne l'introduit pas dans les relations mineures (amour et familisme), dont la fausseté gangrène de proche en proche tout l'ensemble du système social.

On adhèrera facilement à ces deux principes; mais quelques personnes scrupuleuses pourront critiquer l'application que j'en fais, les usages que l'état sociétaire substitue aux nôtres, usages renvoyés à la troisième génération d'Harmonie, mais dont l'exposé est nécessaire dans une théorie d'équilibre passionnel, où il faut spéculer sur le futur comme sur le présent.

Plus d'un père pourra répugner à penser que sa troisième [4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup>] génération adopterait des mœurs contraires aux lois religieuses actuelles sur la chasteté, le mariage, la fidélité conjugale, etc.

Il est à propos de rassurer sur ce sujet les personnes pieuses. Une courte dissertation va lever les scrupules et réconcilier avec les mœurs d'Harmonie même les consciences les plus timorées.

On objecte : « Que le mariage exclusif et permanent étant l'état voulu par Dieu, ordonné dans ses commandements,

» on ne doit pas spéculer sur d'autres liens en amour et en état domestique. »

Une telle opinion supposerait des limites à la puissance de Dieu. Nous connaissons ses volontés *quant aux unions civilisées*, et nous devons les observer constamment *en civilisation* [et même après l'issue.] Mais nous ignorons quelles nouvelles lois il pourra nous donner quand nous serons sortis des voies du mensonge et « du morcellement industriel, » et entrés dans les voies divines, dans les sentiers de l'association, de la vérité et de l'unité industrielle.

Plus d'une fois, Dieu a modifié les coutumes relatives aux plaisirs réservés à l'amour et aux relations sociales. Il permit aux patriarches le concubinage, les divorces consécutifs équivalents à la polygamie. Ensuite il donna sur le Mont-Sinaï une nouvelle loi qui, appliquée au peuple juif, devint la voie du bien pendant un long espace de temps. Plus tard, il envoya le Messie pour modifier les coutumes juives, circoncision et autres, qui n'étaient plus en accord avec ses vues.

On peut en induire que, lorsque les sociétés auront subi une métamorphose de vice en vertu, un passage du chaos social à l'Harmonie, Dieu proportionnant ses décrets aux conjonctures pourra se manifester de nouveau et donner, comme sur le Mont-Sinaï, par l'organe de quelque prophète, une loi nouvelle ou sur les unions sexuelles de l'état sociétaire ou sur la jouissance des divers plaisirs sensuels appliqués à l'attraction industrielle.

Sans rien préjuger sur ce sujet, nous pouvons espérer une telle faveur, d'après l'aspect du passé.

En effet, *la puissance de Dieu n'est point limitée*, et ses lois en union sexuelle ayant différé selon les convenances des périodes patriarcale, civilisée et primitive, elles pourront différer encore selon les convenances des périodes supérieures, Garantisme, Association simple ou composée, auxquelles nul peuple ne s'est élevé jusqu'à présent.

Si [par exemple] Dieu a cru devoir interdire en civilisation l'inconstance et la pluralité d'amours, il est pourtant certain que ces coutumes ne lui sont pas essentiellement odieuses, puisqu'il les autorisa chez Jacob et autres patriarches vivant dans un ordre social différent du nôtre. Il est donc possible que, lorsque nous serons sortis de la civilisation, Dieu nous dispense des statuts imposés à cette société, et

rétablisse des coutumes qu'il jugea admissibles dans les âges primitifs.

Dans l'ignorance où nous sommes de ses desseins à cet égard, nous devons éviter toute opinion qui limiterait sa puissance et sa providence. Or, ce serait tomber dans ce vice, que de prétendre qu'après la fondation de l'Harmonie, il manquerait à donner pour cette société des lois spéciales sur les mœurs publiques et privées, comme il en a donné pour les précédentes sociétés et les divers âges du genre humain.

Une considération qui motive cet augure, c'est qu'il ne viendrapas à l'Harmonie, dans ses débuts, dans ses deux premières générations, de s'écarter des usages de Civilisation relativement aux unions sexuelles, et qu'on devra organiser d'abord l'état mixte ou Harmonie hongrée, qui conserve en relations mineures la plupart des coutumes civilisées, sauf les dispendieuses, comme l'éducation isolée des enfants.

Il n'y a donc, dans le système de liberté amoureuse dont je viens d'exposer le premier développement, rien qui contrevienne à l'esprit religieux, vu les délais qu'exigera l'introduction de ces nouveaux usages, et la probabilité d'une communication prochaine de la part de Dieu, sur les mœurs ultérieures à adopter dans l'Harmonie, lorsqu'elle sera pleinement établie par toute la terre.

Les scrupules auxquels je réponds ne sont à les bien examiner qu'une erreur double en sens de piété ; ils proviennent :

1° D'un mouvement d'orgueil ou prétention de l'esprit humain à limiter la puissance de Dieu, et la faculté qu'il a de modifier ses lois selon les temps, les lieux et les périodes sociales ;

2° D'un manque de foi et d'espérance en l'universalité de la Providence ; d'un penchant à douter (comme Moïse frappant deux fois le rocher) que Dieu vienne à temps subvenir à nos besoins.

Ainsi, les objections que je réfute, quoique louables au premier abord, deviendraient double outrage à la Divinité, si l'on y persistait après cet éclaircissement.

D'ailleurs, comment présumer que Dieu veuille nous pri-

ver de l'énorme bénéfice d'une différence du triple au septuple produit? elle aura lieu dès qu'on pourra allier les accords mineurs aux accords majeurs, qui seront provisoirement les seuls admis dans la transition de l'état civilisé à l'Harmonie.

Mais quelles que soient les restrictions que l'autorité et l'opinion jugeront nécessaires dans cette transition, et dans tout le cours des première et deuxième générations harmoniennes, il faut théoriquement envisager l'ensemble des équilibres possibles, en amour comme en toute passion; il faut, pour la gloire même de Dieu qui a créé l'amour, déterminer ses emplois en industrie combinée, dans un avenir plus parfait que le présent, et chez des générations sur qui nous ignorons les desseins du Créateur.

Combien d'indices dénotent qu'il a considéré les préceptes relatifs au plaisir, comme affaire de forme temporaire et non de fond. Au début de la race humaine, il ne créa qu'un couple dont la reproduction exigea trois incestes de Caïn, Abel et Seth, avec leurs trois sœurs. Dieu jugea à cette époque l'inceste admissible, car il aurait pu l'éviter en créant un second couple dont les enfants auraient épousé ceux d'Adam et Eve.

Dieu préféra, *pour cette époque seulement*, la voie de l'inceste : ce n'est pas à nous de scruter ses motifs; bornons-nous à conclure sur les faits, et en induire que, dans l'esprit de Dieu, *les coutumes en amour [et autres plaisirs] ne sont que formes temporaires et variables, et non pas fond immuable.*

A l'appui de ce principe, j'ai cité les mœurs des patriarches : on pourrait y ajouter celles qui ont régné de tout temps; et règnent encore chez l'immense majorité des humains; chez les Barbares où la polygamie est dominante, sans que ces nations inclinent aucunement à s'identifier ni en amour, ni en administration, aux mœurs des civilisés qu'ils méprisent, oppriment, massacrent plus audacieusement que jamais [et dont ils convertissent forcément les enfants nés chrétiens.]

D'autre part, des enfants de la simple nature, tels que Otaïtiens [Aleutiens] qui n'avaient eu aucune communication avec le monde social, ont été polygames par impulsion naturelle. Combien de preuves que les coutumes amoureuses

ne sont dans les plans de Dieu que formes accessoires et variables, selon les transitions d'une période sociale à une autre (II, 33) !

Nous ne devons pas moins pleine obéissance aux lois qu'il nous a données pour la période civilisée ; mais leur violation générale [très-évidente] est un motif de conclure que si telles dispositions civilisées sont abusives et éludées de toutes parts, comme les lois de fidélité en mariage et continence hors de mariage, on ne doit pas pour cela méditer un changement d'usages qui pourrait bouleverser la Civilisation ; mais chercher une issue de cette Civilisation qui fait naître les abus même des institutions divines, et qui place les humains en état de rébellion permanente et générale aux volontés de Dieu.

## VICES DU SYSTÈME OPPRESSIF DES AMOURS.

(Th. des 4 mouv.)

1808.

Il est à remarquer que , dans le désordre actuel des coutumes amoureuses , les femmes ont obtenu le seul privilège qui devrait leur être refusé : celui de faire accepter à l'époux un enfant qui n'est pas de lui, et sur le front duquel la nature a écrit le nom du véritable père. Ainsi, dans le seul cas où la femme soit coupable, elle jouit de la haute protection des lois, et, dans le seul cas où l'homme soit vraiment outragé, l'opinion et la loi sont d'accord pour aggraver son affront. Eh ! comment les Civilisés, si persécuteurs quand il s'agit des plaisirs de leurs femmes, s'accordent-ils si débonnairement à courber leur front sous le joug, à héberger un fruit d'adultère évident, à l'associer dans leur nom et leurs biens quand ils devraient l'envoyer aux enfants trouvés ? Voilà donc les vœux de la philosophie accomplis ! C'est vraiment dans le mariage que les hommes forment une famille de frères où les biens sont communs à l'enfant du voisin comme au nôtre. La générosité de ces honnêtes maris civilisés sera dans l'avenir un sujet de rire interminable, et il faudra bien quelques pages divertissantes comme celle-là pour aider à soutenir la lecture de nos annales, si souvent écrites en lettres de sang.

Cette tolérance des maris sur l'offense la plus coupable s'accorde bien avec l'inconséquence générale qui règne en affaires amoureuses. Elle est à tel point qu'on voit la religion et les théâtres prêcher publiquement des mœurs contradictoires ; à côté d'un temple où l'on enseigne l'horreur des intrigues galantes et des voluptés, on voit un cirque où l'on ne forme l'auditoire qu'à l'exercice des ruses galantes et à la recherche des voluptés. La jeune femme qui vient d'entendre un sermon sur le respect dû aux époux et aux supérieurs ira l'heure suivante au théâtre y prendre des leçons sur l'art de tromper un mari, un tuteur ou autre argus : et Dieu sait laquelle des deux leçons fructifie le mieux. Ces contradictions scandaleuses se répètent dans tout le mécanisme civilisé ; et lorsqu'on observe de sang-froid tant de bizarreries, ne doit-on pas

penser que la Civilisation tout entière est une société de fous, d'autant plus fous qu'ils connaissent le principe d'amélioration sociale et se refusent à en faire usage ? Ils savent que l'on ne s'est avancé de la Barbarie à la Civilisation que par l'adoucissement de la servitude des femmes ; cette motion expérimentale les induisait à donner plus d'extension aux privilèges féminins ; de là serait résultée une entrée en 6<sup>e</sup> période, puis en 7<sup>e</sup>, par la liberté complète des femmes. D'où l'on voit que la route des progrès sociaux était facile et connue, et qu'on y serait entré dès l'instant où l'on aurait voulu s'écarter du système oppresseur des philosophes à l'égard des femmes. Ne savent-ils pas par eux-mêmes que la fidélité perpétuelle en amour est contraire à la nature humaine ; que si l'on peut amener à de telles mœurs quelques benêts de l'un ou de l'autre sexe, on n'y réduira jamais la masse des hommes ni des femmes, et que, dès lors, toute législation qui exige des caractères si incompatibles avec les passions ne peut produire que des ridicules spéculatifs et des désordres pratiques, puisque tout le corps social sera tacitement ligué pour autoriser les infractions ? N'est-ce pas là le résultat du système amoureux qui domine depuis 2,500 ans ? Il n'est qu'une continuation des mœurs oppressives qui régnaient dans les âges obscurs, mœurs qu'il devient ridicule d'exiger dans un siècle où l'on se vante de raison et de respect pour les vœux de la nature.

Que les anciens philosophes de la Grèce et de Rome aient dédaigné les intérêts des femmes, il n'y a rien d'étonnant, puisque ces rhéteurs étaient tous des partisans outrés de la pédérastie qu'ils avaient mise en grand honneur dans la belle Antiquité. Ils jetaient du ridicule sur la fréquentation des femmes ; cette passion était considérée comme déshonorante. Le code de Lycurgue excitait les jeunes gens à l'amour sodomite, qu'on appelait, à Sparte, le *sentier de la vertu*. On provoquait également ce genre d'amour dans les républiques moins austères ; les Thébains avaient formé un bataillon de jeunes pédérastes, et ces mœurs obtenaient le suffrage unanime des philosophes, qui, depuis le vertueux Socrate jusqu'au délicat Anacréon, n'affichaient que l'amour sodomite et le mépris des femmes, qu'on reléguait au deuxième étage, fermées comme dans un sérail et bannies de la société des hommes.



Ces goûts bizarres n'ayant pas pris faveur chez les modernes, on a lieu de s'étonner que nos philosophes aient hérité de la haine que les anciens savants portaient aux femmes, et qu'ils aient continué à ravaler le sexe, au sujet de quelques astuces auxquelles la femme est forcée par l'oppression qui pèse sur elle ; car on lui fait un crime de toute parole ou pensée conforme au vœu de la nature.

Tout imbus de cet esprit tyrannique, les philosophes nous vantent quelques mégères de l'Antiquité qui répondaient avec rudesse aux paroles de courtoisie. Ils vantent les mœurs des Germains, qui envoyaient leurs épouses au supplice pour une infidélité ; enfin, ils avilissent le sexe jusque dans l'encens qu'ils lui donnent ; car, quoi de plus inconséquent que l'opinion de Diderot, qui prétend que, pour écrire aux femmes, « il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et saupoudrer l'écriture avec la poussière des ailes du papillon ? » Les femmes peuvent répliquer aux philosophes : Votre Civilisation nous persécute dès que nous obéissons à la Nature ; on nous oblige à prendre un caractère factice, à n'écouter que des impulsions contraires à nos désirs. Pour nous faire goûter cette doctrine, il faut bien que vous mettiez en jeu les illusions et le langage mensonger, comme vous faites à l'égard du soldat que vous bercez dans les lauriers et l'immortalité pour l'étourdir sur sa misérable condition. S'il était vraiment heureux, il pourrait accueillir un langage simple et véridique, qu'on se garde bien de lui adresser. Il en est de même des femmes ; si elles étaient libres et heureuses, elles seraient moins avides d'illusions et de cajoleries, et il ne serait plus nécessaire, pour leur écrire, de mettre à contribution l'arc-en-ciel et les papillons. Mais si le militaire et le sexe féminin, et même le peuple entier, ont besoin d'être continuellement abusés, c'est un titre d'accusation contre la philosophie, qui n'a su organiser en ce monde que le mal-être et la servitude. Lorsque la Philosophie raille sur les vices des femmes, elle fait sa propre critique ; c'est elle qui produit ces vices par un système social qui, comprimant leurs facultés dès l'enfance et pendant tout le cours de la vie, les force à recourir à la fraude pour se livrer à la nature.

Vouloir juger les femmes sur le caractère vicieux qu'elles déploient en Civilisation, c'est comme si l'on voulait juger la nature de l'homme par le caractère du paysan russe, qui n'a

aucune idée d'honneur ni de liberté, ou comme si l'on jugeait les castors sur l'hébètement qu'ils montrent dans l'état domestique, tandis que dans l'état de liberté et de travail combiné ils deviennent les plus intelligents de tous les quadrupèdes. Même contraste règnera entre les femmes esclaves de la Civilisation et les femmes libres de l'Ordre combiné; elles surpasseront les hommes en dévouement industriel, en loyauté et en noblesse; mais, hors de l'état libre et combiné, la femme devient, comme le castor domestique ou le paysan russe, un être tellement inférieur à sa destinée et à ses moyens qu'on incline à la mépriser quand on la juge superficiellement et sur les apparences. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Mahomet, le concile de Mâcon et les philosophes ont contesté sur l'âme des femmes, et n'ont songé qu'à river leurs fers au lieu de les briser.

Elles semblent avoir plutôt besoin de maîtres que de liberté; aussi parmi leurs amants donnent-elles communément la préférence à ceux dont les procédés la mériteraient le moins. Mais comment la femme pourrait-elle échapper à des penchants serviles et perfides quand l'éducation l'a façonnée dès l'enfance à étouffer son caractère pour se plier à celui du premier venu, que le hasard, l'intrigue ou l'avarice lui choisiront pour époux?

Une chose surprenante, c'est que les femmes se soient toujours montrées supérieures aux hommes quand elles ont pu développer sur le trône leurs moyens naturels, dont le diadème leur assure un libre usage. N'est-il pas notoire que sur huit femmes souveraines, libres et sans époux, il en est sept qui ont régné avec gloire, tandis que sur huit rois, on compte habituellement sept souverains faibles? Et si quelques femmes n'ont pas brillé sur le trône, c'est pour avoir, comme Marie Stuart, hésité et biaisé devant les préjugés amoureux qu'elles devaient hardiment fouler. Quand elles ont pris ce parti, quels hommes ont mieux su porter le sceptre? Les Elisabeth, les Catherine ne faisaient pas la guerre, mais elles savaient choisir leurs généraux, et c'est assez pour les avoir bons. Dans toute autre branche de l'administration, les femmes n'ont-elles pas donné des leçons à l'homme? Quel prince a surpassé en fermeté une Marie-Thérèse, qui, dans un moment de désastre où la fidélité de ses sujets est chancelante, où ses ministres sont frappés de stupeur, entreprend à elle

seule de retremper tous les courages ? Elle sait intimider par son abord la Diète de Hongrie mal disposée en sa faveur ; elle harangue les Magnats en langue latine, et amène ses propres ennemis à jurer sur leurs sabres de mourir pour elle. Voilà un indice des prodiges qu'opérerait l'émulation féminine dans un Ordre social qui laisserait un libre essor à ses facultés.

Et vous, sexe oppresseur, ne surpasseriez-vous pas les défauts reprochés aux femmes si une éducation servile vous formait comme elles à vous croire des automates faits pour obéir au préjugé et pour ramper devant un maître que le hasard vous donnerait ? N'a-t-on pas vu vos prétentions de supériorité confondues par Catherine, qui a foulé aux pieds le sexe masculin ? En instituant des favoris titrés, elle a traîné l'homme dans la boue, et prouvé qu'il peut, dans sa pleine liberté, se ravalier de lui-même au-dessous de la femme dont l'avilissement est forcé, et par conséquent excusable. Il faudrait, pour confondre la tyrannie des hommes, qu'il existât pendant un siècle un troisième sexe, mâle et femelle, et plus fort que l'homme. Ce nouveau sexe prouverait à coups de gauls que les hommes sont faits pour ses plaisirs aussi bien que les femmes ; alors on entendrait les hommes réclamer contre la tyrannie du sexe hermaphrodite, et confesser que la force ne doit pas être l'unique règle du droit. Or, ces privilèges, cette indépendance qu'ils réclameraient contre le troisième sexe, pourquoi refusent-ils de les accorder aux femmes ?

Je ne prétends pas faire ici la critique de l'éducation civilisée, ni insinuer qu'on doive inspirer aux femmes un esprit de liberté. Certes, il faut que chaque période sociale façonne la jeunesse à révéler les ridicules dominants ; et s'il faut dans l'Ordre barbare abrutir les femmes, leur persuader qu'elles n'ont point d'âme pour les disposer à se laisser vendre au marché et enfermer dans un sérail, il faut de même dans l'Ordre civilisé hébéter les femmes dès leur enfance pour les rendre convenables aux dogmes philosophiques, à la servitude du mariage, et à l'avilissement de tomber sous la puissance d'un époux dont le caractère sera peut-être l'opposé du leur. Or, comme je blâmerais un Barbare qui élèverait ses filles pour les usages de la Civilisation où elles ne vivront jamais, je blâmerais de même un Civilisé qui élèverait ses

filles dans un esprit de liberté et de raison propre aux 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> Périodes, où nous ne sommes pas parvenus.

Si j'accuse l'éducation actuelle et l'esprit servile qu'elle inspire aux femmes, je parle comparativement à d'autres sociétés où il deviendra inutile de dénaturer leur caractère à force de préjugés. Je leur indique le rôle distingué où elles pourront atteindre, d'après l'exemple de celles qui ont surmonté l'influence de l'éducation et résisté au système oppressif que nécessite le lien conjugal. En signalant ces femmes qui ont su prendre leur essor, depuis les Virago, comme Marie-Thérèse, jusqu'à celles des nuances radoucies, comme les Ninon et les Sévigné, je suis fondé à dire que la femme, en état de liberté, surpassera l'homme dans toutes fonctions d'esprit ou de corps qui ne sont pas l'attribut de la force physique.

Déjà l'homme semble le pressentir ; il s'indigne et s'alarme lorsque les femmes démentent le préjugé qui les accuse d'infériorité. La jalousie masculine a surtout éclaté contre les femmes auteurs ; la philosophie les a écartées des honneurs académiques et renvoyées ignominieusement au ménage.

Cet affront n'était-il pas dû aux femmes savantes ? L'esclave qui veut singer son maître ne mérite de lui qu'un regard de dédain. Qu'avaient-elles à faire de la banale gloire de composer un livre, d'ajouter quelques volumes à des millions de volumes inutiles ? Les femmes avaient à produire, non pas des écrivains, mais des libérateurs, des Spartacus politiques, des génies qui concertassent les moyens de tirer leur sexe d'avilissement.

C'est sur les femmes que pèse la Civilisation ; c'était aux femmes à l'attaquer. Quelle est aujourd'hui leur existence ? Elles ne vivent que de privations, même dans l'industrie, où l'homme a tout envahi jusqu'aux minutieuses occupations de la couture et de la plume, tandis qu'on voit des femmes s'escrimer aux pénibles travaux de la campagne. N'est-il pas scandaleux de voir des athlètes de trente ans accroupis devant un bureau, et voiturant avec des bras velus une tasse de café, comme s'il manquait de femmes et d'enfants pour vaquer aux vétilleuses fonctions des bureaux et du ménage ?

Quels sont donc les moyens de subsistance pour les femmes privées de fortune ? la quenouille ou bien leurs charmes, quand elles en ont. Oui, la prostitution plus ou moins gâchée,

voilà leur unique ressource, que la philosophie leur conteste encore ; voilà le sort abject auquel les réduit cette Civilisation, cet esclavage conjugal qu'elles n'ont pas même songé à attaquer ; et cette inadvertance est impardonnable, depuis la découverte d'Otaïti, dont les mœurs étaient un avertissement de la Nature, et devaient suggérer l'idée d'un Ordre social qui pût réunir la grande industrie avec la liberté amoureuse. C'était le seul problème digne d'exercer les femmes auteurs ; leur indolence à cet égard est une des causes qui ont accru le mépris de l'homme. L'esclave n'est jamais plus méprisable que par une aveugle soumission qui persuade à l'oppresser que sa victime est née pour l'esclavage.

Les femmes savantes, loin d'aviser aux moyens de délivrer leur sexe, ont épousé l'égoïsme philosophique ; elles ont fermé les yeux sur l'asservissement des compagnes dont elles avaient su éviter le triste sort, elles n'ont recherché aucun moyen de délivrance ; c'est pour cela que les Souveraines qui auraient pu servir leur sexe, et qui ont eu, comme Catherine, le bon sens de mépriser les préjugés, n'ont rien fait pour affranchir les femmes. Personne n'en avait suggéré l'idée, personne n'avait indiqué une méthode de liberté amoureuse. Or, si l'on eût publié quelques plans à cet égard, ils auraient été accueillis et mis à l'épreuve aussitôt qu'un prince ou une princesse équitables auraient paru sur les trônes.

L'étude de ces procédés d'affranchissement était une tâche imposée aux femmes savantes ; en la négligeant elles auront terni, éclipsé leur gloire littéraire, et la postérité ne verra que leur égoïsme, leur avilissement ; car si les femmes auteurs savent généralement s'affranchir des préjugés et prendre leurs ébats, elles ne sont pas moins notées et tympanisées à ce sujet.

Cette tyrannie de l'opinion suffisait, ce me semble, pour irriter des femmes honorables, et les exciter à attaquer le préjugé, non par des déclamations inutiles, mais par la recherche de quelque innovation qui pût soustraire les deux sexes à l'effrayante et avilissante condition du mariage.

Loin qu'on tendit à alléger les chaînes des femmes, la prévention contre leur liberté allait croissant. Trois accidents contribuaient à enraciner chez les modernes cet esprit oppresseur du sexe faible :

1° L'introduction de la maladie vénérienne, dont les dangers transforment la volupté en débauche, et militent pour restreindre la liberté de liaisons entre les sexes (cette maladie est extirpée par le ménage progressif);

2° L'influence du catholicisme, dont les dogmes ennemis de la volupté la privent de toute influence sur le système social, et ont ajouté le renfort des préjugés religieux à l'antique tyrannie du lien conjugal;

3° La naissance du mahométisme, qui, aggravant l'infortune et la dégradation des femmes barbares, réfléchit une fausse teinte de bonheur sur la condition moins déplorable des femmes civilisées.

Ces trois incidents formaient un tissu de fatalités qui fermaient plus que jamais la voie à toute amélioration fondée sur le relâchement des chaînes imposées aux femmes, à moins que le hasard n'eût produit quelque prince ennemi des préjugés, et assez pénétrant pour faire sur une province l'essai des dispositions amoureuses que j'ai indiquées. Cet acte de justice était le seul que la Nature réclamait de notre raison, et c'est en punition de cette rébellion à ses vœux que nous avons manqué le passage en 6° et en 7° période, et que nous sommes restés *vingt-trois siècles de trop* dans les ténèbres philosophiques et les horreurs civilisées.

## DE LA NÉCESSITÉ D'ATTAQUER LES VICES

par la vérité méthodique et intégrale.

(Th. de l'un. univ.)

1822.

Après le tableau de tant de vices rassemblés dans une seule branche du mécanisme civilisé, quel homme hésiterait à se ranger à l'avis de Montesquieu, reconnaître avec lui que le monde social est atteint *d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché!* cette maladie n'est autre que la civilisation même : il fallait le démontrer par l'analyse de quelqu'une de ses coutumes et institutions titrées de sagesse politique.

Lorsqu'on veut ramener dans le bon chemin un voyageur égaré, il faut d'abord le convaincre qu'il s'est fourvoyé, que ses guides l'ont induit en erreur. Tant qu'il ignorera cette duperie, il persistera dans la fausse route. Si les modernes ont persisté si longtemps à admirer la civilisation, c'est parce que personne n'a procédé, selon le conseil de Bacon, à l'analyse critique des vices de chaque profession et institution. Cette négligence a donné pleine latitude aux sophistes pour encenser les abus, montrer la perfection sociale dans les fourberies du commerce, dans les vices mécaniques du mariage.

Leur but étant de familiariser le monde social à ces vices, et d'esquiver la sommation d'en chercher le remède, ils en ont fait deux sujets de facétie, fardant la banqueroute du nom bénin de **FAILLITE**, excusant l'adultère par le nom plaisant de **COCUAGE**.

A l'appui de ces deux mots, **FAILLITE** ET **COCUAGE**, les plus grandes infamies sociales, **BANQUEROUTE** ET **ADULTÈRE**, se trouvent au niveau des vertus, puisqu'elles jouissent de protection composée; savoir :

Tutelle tacite et négative de la loi ;

Tutelle expresse et positive de l'opinion.

La vertu, au lieu de défenseurs en positif et en négatif, éprouve le sort contraire, la persécution composée.

Si l'on veut remonter à la cause de ce désordre, on la trouvera dans un vice commun à nos sciences politiques et mo-

rales; c'est le tort de n'opposer au mal que des demi-mesures, une demi-résistance.

Il est connu, et surtout des philosophes, que les demi-mesures sont pires que le mal : elles ne servent qu'à l'envenimer. Pourquoi donc ont-ils transigé avec les vices de toute espèce, au point de ne pas oser en faire l'analyse, n'en donner que des tableaux abrégatifs, insignifiants, et, par le fait, apologétiques. Ils ne savent que farder et dissimuler le vice en feignant de l'attaquer; ils n'en montrent que le côté excusable, n'en donnent que des tableaux propres à calmer l'indignation plutôt qu'à l'exciter.

Ce tort n'est pas astuce chez les philosophes; mais seulement couardise, escobarderie. Pour les convaincre de la justesse du reproche, donnons ici une ébauche d'analyses conformes au vœu de Bacon, qui aurait voulu de la franchise et des détails méthodiques dans les tableaux du mal.

Je choisis deux exemples en majeur et mineur.

*Maj.* La banqueroute, 31<sup>e</sup> caractère du commerce, distinguée en 36 espèces.

*Min.* L'adultère, l'un des caractères du mariage, distingués en 72 espèces.

On va se convaincre par ces tableaux que, dans les critiques publiées jusqu'à présent sur chaque vice, le sophisme n'a dénoncé que les faibles délits servant à excuser le mal. C'est un effet inévitable de toute analyse qui n'est pas intégrale, graduée en classes, ordres, genres, espèces, et au besoin en variétés, ténuités et ∞ infinités. (*Voyez le Tableau, à la page suivante.*)

Ne sont pas classées dans ce tableau les banqueroutes nationales, soit en direct, comme le système de Law, soit en indirect, comme le tiers consolidé. Elles formeront une catégorie particulière dans un tableau complet; celui-ci est une ébauche où lesdites banqueroutes figurent en haut pivot Y.

La définition de ces 36 espèces étant renvoyée au traité des crimes du commerce, nous devons nous borner ici à l'objet de la thèse; elle tend à démontrer « que, dans la critique des » crimes sociaux, le sophisme ne s'attache qu'aux détails qui » peuvent excuser le mal et familiariser l'opinion avec l'aspect du désordre. »

Établissons l'accusation sur des faits notoires. Quelle est,



## HIÉRARCHIE DE LA BANQUEROUTE. — Série LIBRE en 3 Ordres, 9 Genres, 36 Espèces.

ORDRE ASCENDANT.  
TEINTES LÉGÈRES.

- 1<sup>er</sup> GENRE. *Les Innocents.*  
 1. La Banqueroute Enfantine.  
*id.* en Casse-cou.  
 2. *id.* en Tapinois.  
 3. *id.* Posthume.

- 2<sup>e</sup> GENRE. *Les Honorables.*  
 5. La Banqueroute en Orson.  
*id.* en Visionnaire.  
 6. *id.* sans principes.

- 3<sup>e</sup> GENRE. *Les Séditieux.*  
 8. La Banqueroute à l'Amiable.  
*id.* de Bon ton.  
 9. *id.* de Faveur.  
 10. *id.* Galante.  
 11. *id.* Sentimentale.  
 12. *id.*

ORDRE CENTRAL.  
TEINTES GRANDIOSES.

- 4<sup>e</sup> GENRE. *Les Tacticiens.*  
 13. La Banqueroute Cosue.  
*id.* Cosmopolite.  
 14. *id.* de haute Espérance.  
 15. *id.* Transcendante.  
 16. *id.* en Echelon.

- 5<sup>e</sup> GENRE. *Les Manœuvriers.*  
 18. La Banqueroute en Feu de file.  
*id.* en Colonnes serrées.  
 19. *id.* en Ordre profond.  
 20. *id.* en Tirailleurs.

- 6<sup>e</sup> GENRE. *Les Agitateurs.*  
 22. La Banqueroute de Grand genre.  
*id.* au Grand fillet.  
 23. *id.* en Attila.

ORDRE DESCENDANT.  
TEINTES ABJECTES.

- 7<sup>e</sup> GENRE. *Les Sournois.*  
 25. La Banqueroute d'Indemnité.  
*id.* Hors de ligne.  
 26. *id.* Repticquée.  
 27. *id.* Béate.

- 8<sup>e</sup> GENRE. *Les Barbouillons.*  
 29. La Banqueroute d'Illusion.  
*id.* en Invalide.  
 30. *id.* d'Ecrasement.  
 31. *id.* Cochoigne.

- 9<sup>e</sup> GENRE. *Les Faux Frères.*  
 32. La Banqueroute en Filou.  
*id.* en Pondard.  
 33. *id.* en Borgnon.  
 34. *id.* pour rire.  
 35. *id.*

Y Les Banqueroutes NATIONALES. X Les Banqueroutes en MINIATURE.

sur les 36 espèces de banqueroute, celle qu'on persifle au théâtre? C'est, avant tout, la 36<sup>e</sup>, la banqueroute *pour rire*. On met en scène le savetier qui, ayant reçu deux bottes pour les raccommoder, n'en rend qu'une : c'est faillite de 50 p. %.

Si on n'expose que cette sorte de banqueroute à la critique, c'est familiariser les spectateurs avec le vice; transformer en sujet de facétie ce qui devrait être un sujet de profondes méditations et de recherches sur l'antidote à appliquer au vice.

On le découvrirait, même en n'observant que le côté plaisant, si on voulait, selon l'avis des philosophes, s'étayer de méthodes analytiques par classes, ordres, genres et espèces. Le classement s'appliquera fort bien aux banqueroutes *pour rire*; on en trouvera au moins 24 sur 36 exposées au tableau; et pour preuve, je vais sans choix, décrire la première, *l'enfantine*, qui de droit prend place à la tête de la confrérie, car elle est le coup d'essai d'un débutant.

4<sup>o</sup> Banqueroute ENFANTINE. C'est le fait d'un jeune homme qui entre dans la carrière et fait étourdiment cette équipée, sans tactique préparatoire. Le notaire a beau jeu d'accommoder l'affaire : il la présente comme folie de jeune homme, et dit en circulaire : *Sa jeunesse réclame votre indulgence*. L'esclandre devient une amusette publique; ces banqueroutes de jeune homme étant toujours entremêlées d'incidents plaisants, usuriers dupés, Harpagons mystifiés, etc.

Le failli de cette espèce peut hasarder force gueuseries; enlèvements de marchandises, emprunts scandaleux, vol de parents, amis et voisins; tout est lavé par cet argument d'un compère qui dit aux créanciers courroucés : « Que voulez-vous ? c'est un enfant qui n'entend pas les affaires : il faut » passer quelque chose aux jeunes gens; il se formera avec » le temps. »

Ces banqueroutiers enfantins ont pour eux un grand appui, qui est la raillerie. On est très-railleur dans le commerce, on y est plus enclin à turlupiner les dupes, qu'à critiquer les fripons; et quand un failli peut mettre les rieurs de son côté, il est assuré de faire capituler la majorité des créanciers et obtenir son traité d'emblée.

Si je transcrivais la définition des 35 autres banqueroutes,

on en trouverait au moins les 2/3 de risibles et très risibles; cela n'empêcherait pas que leur analyse bien régulièrement classée ne portât coup au vice, et ne commençât à désabuser les esprits sur le mérite de ces marchands si sottement révé-  
rés de notre siècle.

Supposons qu'à cette analyse de la banqueroute on ajoute celle de l'agiotage, distribuée de même en ordres, genres, espèces, variétés, etc.; puis celle d'autres caractères, comme l'accaparement, l'usure, les fourberies théoriques et pratiques du gros et du détail; puis successivement les autres crimes du tableau (II, 480): l'opinion à la fin serait tout à fait insurgée contre le commerce; elle en viendrait à l'accuser en masse, et reconnaître que la société doit se précautionner contre lui, l'astreindre à une garantie solidaire, le contraindre à devenir *assureur de lui-même*. Cette réforme une fois introduite, le monde social échapperait par le fait à la civilisation, et marcherait à grands pas au *Garantisme*.

Ces voies de progrès social sont manquées, si on attaque le vice *mollement, confusément et partiellement*, à la manière des philosophes. Il faut dans l'attaque les trois conditions de *vigueur, méthode, intégralité*.

Loin de là; sur tant d'espèces de banqueroutes dont il sera facile de quadrupler le tableau, la littérature en dénonce à peine deux ou trois, sans méthode, sans classement. Cependant, si l'on manque à déguiser les ordres, les genres, les espèces, on ne peut donner aucune saillie aux tableaux du vice, et les faibles critiques ne servent qu'à familiariser l'opinion avec le règne du désordre: effet ordinaire des demi-mesures; elles aggravent le mal! Nous allons mieux juger de leur insuffisance par les fautes que la morale a commises au sujet de l'adultère, dont je mets ici le tableau en parallèle.

Dans l'analyse de l'adultère comme dans celle de la banqueroute, les écrivains ont à peine effleuré le sujet et n'en ont présenté que les côtés plaisants. Molière, auteur qui en a traité divers genres, semble n'avoir écrit qu'en faveur des coupables. Telle est la dépravation de la littérature, qu'elle fait de tous les vices un objet de spéculation mercantile, et leur donne des forces en feignant de les corriger par une critique illusoire.

Son premier tort est de manquer de vigueur; elle en a mis si peu dans l'attaque de l'adultère, qu'aujourd'hui l'opinion l'a innocenté au point qu'il n'est pas même permis d'en pro-

noncer le nom. Les mots d'*adultère* et *cocuage* sont réprouvés par la scène et la bonne compagnie : quel nom faut-il donc employer ? Un nouveau mot, une néologie, comme les noms de *coiffuage* et *coiffu*, puisque celui de *cocu* semble trivial, et que celui d'*adultère* semble pédantesque.

Mais à quoi bon cette indulgence et ces capitulations avec le vice ? la disgrâce où est tombé le mot *cocuage* ne sert qu'à constater le progrès de la chose, et la mollesse des écrivains qui s'agenouillent devant le vice, au lieu de lui présenter courageusement un ample miroir, un tableau méthodique et intégral des ordres, genres, espèces et variétés de l'*adultère*.

L'un des journaux de Paris (Gazette de France), voulant un jour en donner une analyse méthodique, borna sa division à trois espèces, et sans oser les désigner par un nom spécial. Il rappelait à peu près les personnages de Molière : le George Dandin, l'Arnolphe et l'Imaginaire. Est-ce définir un vice dont les variétés sont innombrables, que d'en présenter seulement trois ? Il faut un tableau intégral, une grande série qui embrasse et distingue amplement les ramifications et degrés.

Je pourrais donner cette hiérarchie du *cocuage* en parallèle avec celle de la banqueroute. J'ai un tableau de 72 modèles bien distincts, en ordres, genres et espèces, par série mixte dont suit la distribution :

Cis. Alle ascend°. Centre. Alle descend°. Trans.

4 2. — 3 4 5 6. — 7 8 8 7. — 6 5 4 3. — 2 1. — 72.

Le N° 4 doit être donné au *cocu en herbe* ou dupé antérieurement à la noce. Je le désigne par le nom admis sur la scène française.

Et ne l'être qu'en *herbe*, est pour lui peu de chose.

MOLIÈRE.

Par opposition, le N° 72, qui termine la série, doit être le *cocu posthumisé*.

Deux ans encor après j'accouchai d'un posthume.

REGNARD.

REGNARD.

On admet en France des enfants posthumes d'un an. Je pourrais citer le tribunal qui a rendu l'arrêt.

Remarquons, à la honte du siècle et pour confusion de ses sciences politiques et morales, que l'opinion condamnerait

cette analyse de l'adultère comme trop juste, trop exacte et trop complète; chacun se reconnaîtrait dans l'une des 144 espèces de cocuage (72 en hommes et 72 en femmes, dont le cocuage est de titres différents de ceux des hommes).

Rien ne constate mieux la dépravation et la charlatanerie morales que ce refus d'entendre les tableaux d'un vice, de ses degrés et ramifications. Je n'ose pas même les donner nominalement, comme celui de la banqueroute, qui est admissible parce qu'il ne déplaît qu'à une portion du corps social, qu'à une moitié de classe; tandis que sur le tableau du cocuage on pourrait trop aisément discerner le rang occupé par chaque citoyen ou citoyenne, les femmes n'étant pas moins cocues que les hommes. Le théâtre n'a glosé jusqu'ici que sur les hommes: j'estime que l'analyse des cocuages féminins serait aussi digne d'attention que celle des masculins; le sujet serait des plus neufs; il est tout-à-fait oublié.

## QUADRILLE DE CONFLIT

### EN ÉDUCATION CIVILISÉE.

(Th. de l'un. univ.)

1832.

*Par diversion, plaçons ici le tableau d'un équilibre à la mode civilisée : c'est tout à point un sujet d'entr'acte, propre à confirmer que nos régénérateurs sont parlent au superlatif de perfection idéale, et au superlatif de dépravation réelle.*

*On sait quelle est leur fécondité en illusions de balance et contre-poids ; leur intelligence à nous donner,*

*En finances, des équilibres de colonnes de chiffres, à défaut de comptes exacts ;*

*En constitution, des équilibres de droits et de pouvoirs, à défaut de libertés réelles ;*

*En économisme, des équilibres de balance commerciale, à défaut de richesse effective ;*

*En morale, des équilibres d'abstractions et de perfectibilités, à défaut de richesse effective ;*

*Leur talent est de même forcé en éducation, où nous pouvons analyser une quadruple collusion d'enseignements divergents, donnés au même élève. Le tableau serait plaisant, si les résultats n'en étaient déplorables. Il va confondre le régime civilisé, en l'opposant à lui-même.*

Nos politiques, si exigeants sur l'unité d'action, n'ont pas observé que l'éducation civilisée, quel que soit le système adopté à l'égard d'un élève, entremet, pour l'endoctriner, quatre agences hétérogènes en principes et en intérêts ; qu'elles sont toutes quatre en conflit pour lui donner, durant son enfance, autant d'impulsions contradictoires, lesquelles, à l'âge de puberté, sont absorbées par une impulsion pivotale qui est l'esprit du monde, l'immoralité fardée et souvent affichée. Analysons ce bizarre mécanisme.

D'ordinaire, un enfant de la classe aisée reçoit, dans son bas âge, quatre sortes d'éducation :

1. *La Dogmatique* ;      3. *L'Insurgente* ;  
2. *La Cupide* ;          4. *L'Évasive* ;

☞ LA LA MONDAINE OU ABSORBANTE.

1° **LA DOGMATIQUE**, donnée ostensiblement par les précepteurs et professeurs, qui recommandent le mépris des richesses perfides et autres sornettes, les vertus des deux Brutus, l'un immolant ses fils, l'autre immolant son père ; ou bien les vertus des jeunes républicains de Sparte, qui, en tuant des ilotes à la chasse, volant leur subsistance, exerçant la pédérastie collective, préludaient aux vertus patriotiques de l'âge mûr.

L'institution, à la vérité, mêle à ces balivernes libérales quelques préceptes excellents, mais qui ne font qu'effleurer et glisser. Il arrive de cette bigarrure, que l'enfant goûte et admet ce qu'il y a de plus dangereux, et repousse le peu qu'il y a de bon. La cause en est dans le conflit des autres impulsions que nous allons décrire.

2° **LA CUPIDE** ou insociale, donnée secrètement par les pères, qui enseignent à l'enfant que l'argent est le nerf de la guerre, et qu'il faut avant tout songer à gagner du quibus, *per fas et nefas*. Les pères n'osent pas donner en toutes lettres cet odieux précepte ; mais ils le prennent pour canevas de leur doctrine, et disposent l'enfant à être fort accommodant sur toute chance de bénéfice, à savoir façonner la morale aux convenances de l'intérêt, [accommoder avec le ciel.]

N'est-ce pas là le thème des leçons paternelles, sauf l'exception qui confirme la règle ? D'ailleurs, sur ce vice radical de l'éducation familiale, si quelques hommes probes font exception, leur nombre s'élève-t-il au 8° ? Pas même au 46°. *Rari nantes in gurgite vasto*.

3° **L'INSURGENTE**, donnée cabalistiquement par les camarades qui, dans leur ligue turbulente contre les pédants et les pères, ont pour règle de faire tout le contraire de ce qu'on leur ordonne ; railler la morale et les moralistes ; briser, quereller, piller dès qu'ils ont un instant de liberté ; se

venger de la soumission forcée par la rébellion secrète et la dissimulation concertée ; ériger l'esprit de révolte en point d'honneur, par dédain et sévices envers ceux qui favorisent l'autorité régentale.

4° L'ÉVASIVE, donnée furtivement par les valets qui aident l'enfant à échapper au joug, le flagornent, le régalent en secret de friandises volées, pour se faire prôner auprès des pères. Ils le soutiennent et le conseillent dans toutes les menées tendant à l'affranchir des entraves morales : aussi l'enfant riche regarde-t-il les valets comme autant d'affidés secrets, et ceux-ci n'ont pas tort dans ce rôle ; car les pères et mères sont déraisonnables au point de renvoyer, sans autre motif, un valet qui déplairait à leurs enfants ou seulement au favori, [à l'enfant gâté.]

Tels sont les systèmes d'éducation qui se disputent l'arène, jusqu'à l'âge de 15 ans, où un cinquième athlète plus vigoureux vient prendre la part du lion, tout enivré. *Inter quatuor litigantes, quintus gaudet. Ce vainqueur est,*

✧ L'éducation MONDAINE ou *absorbante* : il faut la placer en pivot, puisqu'elle broche sur les quatre autres, et en élimine ou modifie tout ce qui n'est pas à sa guise.

L'enfant, à 16 ans, lors de son entrée dans le monde, reçoit une éducation toute nouvelle ; on lui enseigne à se moquer des dogmes qui intimident et contiennent les écoliers, à se conformer aux mœurs de la classe galante, se rire comme elle des doctrines morales ennemies du plaisir, et se moquer bientôt après des visions de probité, lorsqu'il passera des amourettes aux affaires d'ambition ; enfin s'engager dans les folles dépenses, les emprunts usuraires, et communiquer sa dépravation à toutes les fillettes qu'il peut fréquenter.

Voilà un quadrille d'éductions bien distinctes, dont quatre sont en concurrence jusqu'à l'âge nubile, où la pivotale vient éclipser et absorber toutes les autres. Avant cet âge, la 1<sup>re</sup>, celle des savants, n'a qu'une influence apparente : c'est entre les trois autres que la pomme est disputée ; elles envahissent le cœur, l'esprit et les sens de l'élève, et lorsqu'il atteint 15 ans, à peine lui reste-t-il de l'éducation dogmatique



un léger fonds de préceptes vertueux, la plupart dangereux s'ils sont suivis à la lettre, mais qui n'ont d'empire qu'autant qu'ils se concilient avec les impulsions mondaines. [L'éducation égoïste ou expérimentale apprend bien vite qu'argent est tout et façonne d'abord à la fausseté.]

Cette complication d'instituteurs rivaux est assurément l'antipode de l'unité. Les moralistes feignent d'ignorer ce quadruple conflit ; il leur convient de le cacher, pour faire valoir leurs services. Dans quelle défaveur tomberaient-ils, si l'on venait à reconnaître que tout cet échafaudage d'institution civilisée n'est qu'un choc d'éléments inconciliables, un assemblage monstrueux de toutes les duplicités d'action ?

Sur ce, les sophistes ne manqueront pas de répliquer, car ils n'ont jamais tort en paroles, non plus que les avocats ; mais jugeons-les à l'épreuve, et sur quelque-une de leurs tentatives récentes.

Je n'examinerai pas leurs prétentions à maîtriser l'ambition, l'amour, etc. : ils sont si nuls en ce genre de lutte, que leur reprocher leur impéritie, ce serait battre des gens à terre. Attaquons-les sur le point où ils croient avoir réussi, sur l'esprit libéral qu'ils se flattent d'avoir fait germer, et dont ils n'ont su créer que le fantôme.

Jamais la philosophie n'a su former une âme philanthropique et libérale (Extroduction) ; l'on n'a pas vu parmi ses élèves les plus marquants, tels que les princes, un millième de libéraux ; et quant à ceux qui ont eu, comme Henri IV et Jules-César, quelque teinte de libéralisme, les uns comme Henri, ont dû cet esprit à la bonne nature, et non pas aux pédagogues dont Henri ne fut point circonvenu ; les autres, comme César, paraissent avoir dû beaucoup plus à la nature qu'aux leçons de la science. Du reste, les uns et les autres n'ont été que des avortons en libéralisme.

En effet, César n'eut pas la moindre idée neuve en philanthropie, et ne tenta rien, dans sa haute puissance, pour le bien-être du peuple, c'est-à-dire des esclaves, ni pour la garantie de minimum aux citoyens pauvres. Même reproche aux Antonin, aux Titus, aux Marc-Aurèle : aucun d'eux ne tenta d'introduire cet affranchissement général qui s'opéra dans Rome.

Henri IV eut quelques lueurs d'esprit libéral, sans aucunes

vues quant aux voies d'exécution. L'on peut admirer son vœu généreux de *la poule au pot* qu'il souhaitait à tous ses laboureurs ; mais cette poule au pot, à supposer qu'elle devint leur lot, ne serait encore qu'une chimère libérale ; car il existe, sous un laboureur de grande ferme, vingt valets qui ne tâteraient pas de la poule. Ajoutons-y la femme et les enfants, qui, chez le villageois, sont considérés comme une valetaille, et nourris bien différemment du père.

En général, parmi les princes qui ont fait de grandes choses, les uns comme Pierre 1<sup>er</sup> et Frédéric II, n'avaient reçu de leurs vandales parents qu'une mince éducation ; les autres, comme Louis XIV et Alexandre, n'ont étonné le monde qu'en secouant le joug des doctrines scolastiques, en prodiguant les hommes et l'argent ; ces monarques peuvent se dire :

« Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,  
« et rien à la science qui s'en arroe l'honneur. »

La nullité des instituteurs éclate dans la plus soignée des éducations ; elle a formé Néron. C'était pourtant de très-habiles personnages et fameux libéraux que Sénèque et Burrhus ; leurs talents réunis produisirent Néron. Qu'est-ce que nos philosophes modernes ont ajouté aux systèmes d'éducation ? Quelques subtilités idéologiques et mercantiles ! Si on eût renforcé les leçons de Sénèque et Burrhus par le pathos métaphysique et économique des théories actuelles, Néron aurait perdu patience un an plus tôt, et aurait donné dans le crime un an plus tôt.

Au résumé, les instituteurs qui professent le libéralisme, loin de savoir rallier les élèves royaux à leur doctrine, les engagent involontairement dans les travers et les crimes. Ils ne savent former que des masques moraux, donnant dans tous les excès dès que le frein est enlevé. Aussi la science confuse de ses défaites, cherche-t-elle chaque jour de nouveaux systèmes. N'est-ce pas s'avouer égaré que de changer de route à chaque instant ?

Toutefois, ils ne sont en éducation que ce qu'ils sont en toute branche de leurs théories ; car, quel est le côté le plus ridicule de notre société civilisée ? est-ce l'éducation qui forme les Tibère et les Néron ? est-ce la jurisprudence avec son dédale de lois contradictoires ? est-ce la finance avec ses raffinements qui n'enseignent que l'art de doubler les impôts ? est-

ce le commerce avec son grimoire d'agiotage et ses 36 crimes sociaux (II, 249) !

On ne saurait décider entre tant de perfectibilités.

*Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

Chaque branche du mécanisme civilisé semble être la plus vicieuse, et réclamer la palme du ridicule. On pourrait les comparer aux villes de Rouen, Troyes, Angers et Poitiers, disputant en France la palme de laideur, que le voyageur ad-juge à tous quatre, *accompagnées de plusieurs autres* ; car il n'est rien d'abominable comme les villes de la belle France, hormis celles de Flandre bâties par les Belges, ou Nancy bâti par Stanislas. Mais la bâtisse purement française, petites rues d'Orléans, petites rues de Lyon, est ce qu'il y a de plus affreux en civilisation. Tout pétris de petitesse, les Français ont la manie de resserrer leurs maisons, comme si l'espace leur manquait ; ils semblent craindre que le monde ne soit pas assez grand : ne serait-ce pas leurs esprits qui sont trop petits pour le monde, bien que chacun de leurs savants prétende en concevoir les harmonies et nous expliquer l'Unité de l'univers ?

# CARACTÈRES SUCCESSIFS

## DES QUATRE PHASES DE LA CIVILISATION.

(Nouv. monde ind.)

1828.

Les sociétés ont, comme le corps humain, leurs quatre âges différenciés par des caractères qui se succèdent : on ne peut pas juger des progrès ou décadences, tant qu'on n'a pas assigné très-distinctement les caractères qui doivent signaler une société. Nos naturalistes sont si scrupuleux sur cette distinction quand il s'agit de classer d'inutiles végétaux ; pourquoi les politiques ne suivent-ils pas cette méthode, en assignant à leur civilisation chérie des caractères adaptés à chacune des quatre phases ? C'est le seul moyen de reconnaître si elle avance ou rétrograde.

### *Caractères successifs de la civilisation.*

#### ENFANCE OU I<sup>re</sup> PHASE

**Vibration ascendante.**  
Germe simple, Mariage exclusif ou monogamie.  
» composé, Féodalité patriarcale ou nobiliaire.  
PIVOT, *Droits civils de l'épouse.*  
Contre-poids, Grands vassaux fédérés.  
Ton, Illusions chevaleresques.

#### ADOLESCENCE OU II<sup>e</sup> PHASE.

**Vibration ascendante.**  
Germe simple, Privilèges communaux.  
» composé, Culture des sciences et arts.  
PIVOT, *Affranchissement des industriels.*  
Contre-poids, Système représentatif.  
Ton, Illusions en liberté.

#### APOGÉE OU PLÉNITUDE.

**Vibration ascendante.**  
Germe, Art nautique, chimie expérim.  
Caractères, Déboisement, emprunts fiscaux.

#### VIRILITÉ OU III<sup>e</sup> PHASE.

**Vibration descendante.**  
Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.  
» composé, Compagnies actionnaires.  
PIVOT, *Monopole maritime*  
Contre-poids, Commerce anarchique.  
Ton, Illusions économiques.

#### CADUCITÉ OU V<sup>e</sup> PHASE.

**Vibration descendante.**  
Germe simple, Monts-de-piété urbains.  
» composé, Maîtrises en nombre fixe.  
PIVOT, *Féodalité industrielle*  
Contre-poids, Fermiers de monopole féodal.  
Ton, Illusions en association.

Transitions { régulières, les 12 garanties, ch. 50.  
en 6<sup>e</sup> période { irrégulières, les 32 issues, App. à ch. 52.

(Nota.) On ne mentionne pas ici les caractères permanents qui règnent dans tout le cours des 4 phases, mais seulement ceux qui constituent telle ou telle phase, et ses mixtes avec telle autre. Par exemple la civilisation d'Athènes était une 2<sup>e</sup> phase incomplète, altérée, en ce qu'elle manquait du caractère pivot, liberté des industriels. C'était une 2<sup>e</sup> phase bâtarde et faussée, ayant en pivot un caractère de barbarie. Quand on connaîtra ce grimoire des caractères sociaux, dont je vais décrire huit ordres, il sera aisé de dissiper les illusions en progrès social.

La civilisation actuelle de France et d'Angleterre est une 3<sup>e</sup> phase déclinante. Il y a longtemps qu'elle a fait éclore les caractères de 3<sup>e</sup> phase; elle tend fortement à la 4<sup>e</sup> dont elle a les deux germes pour entrer en 4<sup>e</sup> phase qui serait un progrès très-petit, le moindre possible; tandis que l'état actuel est une stagnation pénible où le génie est comme emprisonné, fatigué de sa stérilité, s'agitant vainement pour produire quelque idée neuve. C'est un état qui use le corps social par une station trop longue en 3<sup>e</sup> phase. (Voyez ch. 48, les caractères qui signalent cette lassitude.)

A défaut de génie inventif, l'instinct fiscal ne tarderait guère à découvrir les moyens d'organiser la 4<sup>e</sup> phase qui est un progrès, mais non pas en bien. On n'entrerait dans la voie du bien qu'en organisant l'ambigu de civilisation et garantisme. Voyez chap. 47 et 48. C'est la manœuvre qu'on devait opposer au libéralisme, esprit stationnaire, qui ne sait point avancer, et qui se passionne pour un caractère de la 2<sup>e</sup> phase, pour le système représentatif; gimblotte bonne dans une petite république, telle que Sparte ou Athènes, mais tout-à-fait illusoire dans un empire vaste et opulent, comme la France.

J'ai observé (44 et 52) que les anti-libéraux, classe non moins abusée que les libéraux, commettent une maladresse choquante en essayant de lutter contre les chimères libérales, par une rétrogradation en 1<sup>re</sup> phase. C'est un moyen d'autant plus vicieux, que l'accroissement des dettes publiques nous entraîne irrésistiblement vers la 4<sup>e</sup> phase ou caducité.

Un examen détaillé du tableau des caractères permanents, désignés dans ce chapitre, suffirait déjà à dissiper nos illusions de vol sublime, et prouver que notre vol, en échelle sociale, est celui de l'écrevisse. Car, tendre à la 4<sup>e</sup> phase de

civilisation, à la caducité d'une période essentiellement vicieuse, c'est un progrès si l'on veut, mais un progrès en déclin, un progrès comparable à celui d'une femme dont les cheveux blanchiraient à 60 ans; si elle disait que sa chevelure se perfectionne, qu'elle va égaler la blancheur de l'albâtre, si elle s'écriait : « quel vol sublime de ma chevelure » vers la perfectibilité perfectibilisante! » chacun sourirait de pitié, le corps ne se perfectionne pas quand il vieillit.

Telle est l'illusion de progrès dont s'enorgueillit notre vieille civilisation, courant à la caducité. Les sociétés comme les individus, courent à leur perte, quand elles s'endettent et se livrent à l'usurier. C'est le fait de notre siècle; il ne va que d'emprunts en emprunts.

« Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli : » c'est un pli bien pris que celui des emprunts fiscaux; chaque ministère nouveau fera un nouvel emprunt, car il faut, dit le proverbe, *manger quand on est au ratelier*. Quelque parti qui vienne à dominer, la finance qui tient les rênes du char ne rétrogradera pas vers la route de l'économie. Quel sera donc le dénoûment de cet ulcère fiscal, de ce chancre de dettes et d'emprunts qui ne font que croître et embellir dans tous les empires? Ce dénoûment sera expliqué au chapitre qui traite de la 4<sup>e</sup> phase de civilisation, phase où la force des choses nous entraîne, sans que nos guides, les économistes, voient l'abîme où court le monde social.

On peut les comparer au mauvais cavalier de qui les rieurs disent : *Ce n'est pas lui qui mène son cheval, c'est son cheval qui le mène*. Tels sont nos génies politiques : ce n'est pas eux qui mènent le mouvement civilisé, c'est lui qui les mène; eux à qui il eût été si facile de nous diriger vers les routes du progrès réel, s'ils eussent voulu *sortir de l'ornière, sortir des préjugés de morcellement agricole, et d'anarchie commerciale ou concurrence individuelle de fourberie*.

C'est un sujet bien étendu et qui exigerait au moins deux grands chapitres, car j'ai recueilli une liste de 444, douze douzaines, de ces caractères permanents qui règnent dans le cours des 4 phases : si je les classe en une douzaine de genres, par 40, 42, 45 de chaque genre, ce ne sera pas trop de deux chapitres bien amples pour les décrire; qu'en juge par là de l'étendue qu'il faudrait donner à une analyse complète de la civilisation. Il est des caractères dont la définition emploierait

un grand chapitre, tels sont ceux définis page 44; *la contrariété des deux intérêts collectif et individuel*, et *l'échelle simple en répartition de la fortune*.

Le sens commun a suffi de tout temps pour faire entrevoir quelques-uns de ces caractères permanents, tel que celui-ci : *Ligue des gros voleurs pour faire pendre les petits*. On aurait dû s'occuper à réunir en tableau de genres et d'ordres, une centaine de ces caractères, c'eût été un commencement d'analyse de la civilisation (branche des caractères permanents); au lieu de se livrer à cette analyse, on a plaisanté sur leurs résultats vraiment ridicules; mais la plaisanterie empêchait-elle de procéder à un recueil classé?

D'autres fois on s'est livré à de graves déclamations contre les caractères les plus vicieux, tel que celui-ci, *vertu ridiculisée, honnie, persécutée*. Sans doute ce résultat mérite d'exciter l'indignation, mais puisque la civilisation présente une affluence de ces résultats déplorables ou ridicules, classez-les en bon ordre, afin qu'on puisse voir d'un coup d'œil l'essence et les fruits de cette abominable société.

Divers écrivains ont cru ces caractères peu dignes d'attention, parce qu'ils sont inséparables de l'état civilisé; c'était un motif de plus pour en former un tableau intitulé classe des PERMANENTS, qui forme un ordre différent des SUCCESSIFS exposés au chap. 44. Par exemple *l'enchaînement de l'opinion* est un caractère bien permanent, même sous le règne des philosophes qui ne veulent pas que le peuple connaisse et réclame ses droits primordiaux, entre autres celui de *minimum* proportionnel; cette garantie n'étant pas admissible hors du régime d'attraction industrielle.

Quoiqu'on ait sans cesse déclamé contre nos vices, il en est beaucoup qui ne sont pas aperçus, et qui sont privilégiés, consacrés sous prétexte de liberté; telle est la *tyrannie de la propriété individuelle contre la masse*. Un propriétaire se permet cent dispositions vexatoires pour la masse, même des constructions malsaines, resserrées, qui font périr les enfants; tout cela est sanctionné comme liberté, parce que la civilisation n'ayant pas connaissance des garanties sociales, admet pour justes, quantité de licences individuelles des plus abusives: ces sortes de caractères ne sont pas aperçus.

D'autres sont négligés et non signalés parce qu'ils se lient et forment une chaîne; tel est celui de *déni indirect de jus-*

*lice au pauvre.* On ne lui refuse pas DIRECTEMENT justice ; il est bien libre de plaider, mais il n'a pas de quoi subvenir aux frais de procédure ; ou s'il entame les réclamations les plus justes, il est bientôt exténué par le riche spoliateur qui le traîne en appel et réappel ; il ne peut pas suffire à de tels frais, il est forcé de céder. On donne un défenseur gratuit à un parricide, on en devrait aussi au pauvre qui veut réclamer ; mais il y aurait, dit-on, trop de procès. La civilisation n'est peuplée que de pauvres dépouillés injustement, puis de chicaneurs qui, sous prétexte d'indigence, voudraient plaider aux frais de l'État ; ce serait tomber d'un mal dans un pire, tomber du déni indirect de justice dans le cercle vicieux : il est vrai, tout le mécanisme civilisé n'est que cercle vicieux, et par suite le CERCLE VICIEUX est un des caractères essentiels de cette société, de même que le *déni indirect de justice* : on ne les a pas signalés comme tels, parce qu'ils sont liés et naissent l'un de l'autre ; c'était un motif de plus pour les placer au rang de Caractères permanents.

C'est ainsi que sur des raisons plus ou moins frivoles, on a négligé en plein l'étude des caractères permanents ; omission d'autant plus préjudiciable que ce travail étant le plus facile de toute l'analyse, aurait été bien vite mené à terme, et aurait conduit à aborder l'étude des autres ordres de caractères indiqués plus loin. Peu à peu on en serait venu à se désabuser sur la civilisation, dont les analyses auraient excitée l'horreur générale.

Je supprime le tableau des 144 caractères permanents, parce que tous ou presque tous auraient besoin d'un article explicatif ; par exemple :

1. Minorité d'esclaves armés contenant une majorité d'esclaves désarmés.

2. Egoïsme obligé par insolidarité des masses.

3. Duplicité d'action et d'éléments sociaux.

4. Guerre interne de l'homme avec lui-même.

5. Déraison posée en principe.

6. Exception prise pour règle en politique.

7. Génie nouveau, faussé, pusillanime.

8. Entraînement forcé à la pratique du mal.

9. Péjoration en correctifs.

10. Malheur composé chez l'immense majorité.



11. Absence d'opposition scientifique.
12. Détérioration postérieure des climats.

Chacun de ces caractères exigera de longs détails. A défaut, l'idée peut sembler fautive, comme la 12<sup>e</sup>, détérioration postérieure des climatures. Il est certain qu'une civilisation naissante améliore le climat; mais au bout de quelques siècles, l'industrie désordonnée détruit les forêts, tarit les sources, excite les ouragans et tous les excès atmosphériques. Aussi le climat de France est-il sensiblement dégradé : l'olivier, bat en retraite; il était à Montélimart il y a un demi-siècle, on ne le trouve aujourd'hui qu'au-dessous de la Durance. L'orange a presque disparu d'Hières; toutes les cultures périssent parce qu'on a déchaussé les Alpes, les Cévennes et autres chaînes. L'espace me manque pour expliquer ces 12 caractères; il est donc inutile de donner une liste des 44. Il suffit que l'on voie, par ce peu de définitions, que l'analyse exacte de la civilisation est une science trop neuve pour être susceptible d'abrégé dans sa première apparition. L'on s'en convaincra sur la branche du commerce, dont on a tant raisonné sans en avoir fait aucune analyse.

Quelle est la cause de cette vénération des modernes pour le commerce qui est détesté en secret par toutes les autres classes du corps social? D'où vient ce stupide engouement pour les marchands que Jésus-Christ battait de verges? La cause en est qu'ils ont gagné beaucoup d'argent, et qu'une puissance insalubre exerce sur le monde industriel une tyrannie de monopole mercantile.

Ces extorsions, cette tyrannie, ne proviendraient-elles pas de quelque erreur commise par la politique moderne? Cette science rampante n'a pas osé faire l'analyse du commerce, de ses caractères qu'il faut distinguer en genres et espèces; de sorte que le monde social ne sait pas ce qu'est le commerce. Quelques flagorneurs de l'agiotage dépeignent les marchands comme une légion de demi-dieux; chacun reconnaît au contraire qu'ils sont une légion de fourbes; mais à tort ou raison ils ont envahi l'influence; tous les philosophes sont pour eux, le ministère même et la cour fléchissent devant les vautours mercantiles, tout suit l'impulsion donnée par la science dite *économisme*, et par suite le corps social tout entier se soumet aux rapines mercantiles, de même que

l'oiseau fasciné par le serpent va se rendre dans la gueule du reptile qui l'a charmé.

Une politique honorable aurait dû mettre au concours les moyens de résistance, et s'enquérir des bévues qui donnent le sceptre du monde industriel à une classe improductive, mensongère et malfaisante.

On est si neuf sur l'analyse du commerce, que chacun le confond avec les manufactures qu'il s'occupe à entraver et rançonner. Les principaux négociants, nommés marchands de matières premières, ne sont occupés qu'à machiner la spoliation des manufacturiers et des consommateurs, s'informer des raretés qui surviennent sur chaque denrée, pour l'accaparer, l'encherir, la raréfier, et par suite pressurer le fabricant et le citoyen.

La science dite économisme suppose un profond génie à ces accapareurs et agioteurs qui ne sont que des barbouillons, des joueurs aventureux, des malfaiteurs tolérés. On en a vu, en 1826, une preuve des plus frappantes, lorsqu'en pleine paix, après dix ans de calme, il survint tout à coup une stagnation et un engorgement d'autant plus imprévus, que tous les journaux triomphaient des nouvelles chances ouvertes au commerce par l'émancipation des deux Amériques. Quelle était la cause de cette crise qui fut si mal jugée? Elle provenait du jeu compliqué de deux caractères commerciaux,

*Le refoulement pléthorique, le contre-coup d'avortement.*

Le refoulement est un effet périodique de l'aveugle cupidité des marchands qui, lorsqu'un débouché leur est ouvert, y envoient d'abord quatre fois plus de denrées que n'en comporte la consommation. Les 2 Amériques renferment à peine 40 millions d'habitans; en déduisant les sauvages, les nègres et la populace espagnole du pays chaud qui est presque nue, il ne reste pas vingt millions d'individus à vêtir; si on y porte des étoffes pour cent millions, il y aura engorgement et refoulement. C'est ce qu'ont fait en 1825 nos marchands de culottes et ceux d'Angleterre; ils ont encombré l'Amérique de leurs drogues, à tel point qu'elle en avait pour une consommation de 3 à 4 ans: il en est résulté mévente, stagnation, avilissement des étoffes, et banqueroute des vendeurs: effet nécessaire de cette pléthore toujours causée par les imprudences du commerce, qui se fait illusion sur les doses de consommation possible.

Comment une cohue de vendeurs jaloux, aveuglés par l'avidité, pourrait-elle juger des bornes à établir en exportation ? Il suffisait déjà de cette maladresse pour causer les banqueroutes et le bouleversement des marchés et des fabriques, lorsqu'un autre caractère est intervenu au même instant pour aggraver le mal. Des accapareurs de New-Yorck, Philadelphie, Baltimore, Charleston, etc., avaient prétendu s'emparer de tous les cotons, d'accord avec leurs affidés de Liverpool, Londres, Amsterdam, le Havre et Paris ; mais l'Égypte et autres marchés ayant fourni une récolte copieuse, l'accaparement a échoué, la hausse n'a été qu'un feu de paille, les vautours d'Amérique ont été engorgés ainsi que leurs coopérateurs d'Europe ; la mévente causée par la crise de refoulements pléthoriques a dû arrêter les fabriques, et faire sauter les accapareurs de coton, qui, ayant compté sur la hausse, ne pouvaient pas même vendre à la baisse. La machination avortée en Amérique a causé *par contre-coup* mêmes banqueroutes en Europe.

Au résumé, cette crise sur laquelle on a fait tant de bel esprit était l'effet des deux caractères coïncidents,

*Refoulement pléthorique et contre-coup d'avortement.*

Les journaux et ouvrages qui en parlaient, tombaient tous dans la même erreur ; ils rapportaient à une seule cause (quelquefois très-mal définie) le désordre qui provenait de deux causes opérant combinément. Aucune des deux n'était avouée *avec franchise* par les écrivains ; ils ne s'étudiaient qu'à innocenter les deux classes qui avaient causé le mal par deux menées contradictoires, l'une en obstruant les marchés d'un superflu gigantesque, l'autre en dépouillant ces marchés d'un approvisionnement nécessaire : c'était d'un côté profusion folle, et de l'autre soustraction vexatoire ; excès en tous genres et confusion en mécanisme, voilà le commerce, l'idole des sots.

Souvent on trouve 3 et 4 caractères influant combinément dans une machination mercantile : comment parvenir à la cure du mal, quand nos économistes loin de vouloir analyser cette complication de ressorts, s'étudient à les déguiser, les farder de sagesse !

Je viens de définir deux caractères du commerce anarchique nommé *libre concurrence*, en m'étayant d'événements récents,

car il faut, en pareille analyse, démontrer par application à des faits connus.

Combien d'autres caractères malfaisants pourrait-on énumérer dans une stricte analyse du système commercial actuel ! J'en ai une liste de 72, dont 36 énoncés au traité, I. 168.

Chacun de ces caractères emploierait, même en définition succincte, un fort chap., total 72 chap., pour donner des exemples variés et tirés de faits notoires, comme celui qui vient d'être cité.

En outre, certains caractères tels que l'agiotage, la banqueroute, pourraient employer chacun une dizaine de chap., si on en définissait les espèces et les variétés.

Et pourtant le commerce n'est qu'une branche du mécanisme civilisé ; deux volumes tels que celui-ci ne suffiraient pas à l'analyse des caractères du commerce, même en négligeant les détails de pratique, tels que les fourberies de chaque métier, dont Bacon voulait qu'on dressât des tableaux circonstanciés ; on aurait bien à faire aujourd'hui de composer ce tableau ; il formerait un ouvrage plus énorme que l'Encyclopédie, tant le perfectionnement du commerce a raffiné et multiplié les fourberies. Je ne propose ici que le tableau des caractères, que l'analyse des ressorts principaux. J'essaie d'en citer seulement une douzaine des plus saillants, pour signaer la perfidie de la science qui garde le silence, et sanctionne un régime d'où naissent de telles infamies.

Agiotage.	Salaire décroissant.
Accaparement.	Disettes factices.
Banqueroute.	Lésion sanitaire.
Usure.	Estimation arbitraire.
Parasitisme.	Fausseté légalisée.
Insolidarité.	Monnaie individuelle.

Sur ces douze, quelques-uns peuvent paraître peu intelligibles jusqu'à l'explication ; mais il en est au moins six qui seront très-bien compris et dont chacun pourra dire : comment se fait-il que la science dite ÉCONOMISME qui traite du commerce, n'ait pas donné des chapitres d'analyse sur ces caractères, et sur tant d'autres ?

Ici, comme au chap. 42, remarquons les caractères engrenés qui naissent l'un de l'autre ; tels sont :

*La distraction des capitaux, l'abondance dépressive.*

On voit les capitaux affluer chez la classe improductive, les banquiers et marchands se plaignent fréquemment de ne savoir que faire de leurs fonds; ils en ont à 3 0/0 quand le cultivateur ne peut pas en avoir à 5 0/0, il est réduit à traiter avec des gens d'affaires, qui, prêtant à 0/0 nominale-ment, perçoivent réellement 16 et 17 0/0 par les charges accessoires et indirectes. Tout l'argent est concentré dans le commerce, vampire qui pompe le sang du corps industriel, et réduit la classe productive à se livrer à l'usurier. Par suite les années d'abondance deviennent un fléau pour l'agriculture. Une disette commence à obérer le laboureur, comme on l'a vu en 1845; l'abondance de 1847 vient consommer sa ruine, en le forçant à vendre les grains subitement et au-dessous de la valeur réelle, pour satisfaire ses créanciers. Ainsi le mécanisme qui distrait tous les capitaux pour les concentrer dans le commerce, réduit par contre-coup l'agriculture à gémir de l'abondance de denrées dont elle n'a ni vente ni consommation, parce que la consommation étant inverse, 40, la classe qui produit ne participe pas à cette consommation. Aussi les propriétaires et cultivateurs sont-ils réduits à désirer les fléaux, grêles et gelées; on a vu en 1822 l'épouvante dans tous les pays vignobles, en juin où ils craignaient une bonne récolte, et une *abondance dépressive*.

Ne suffirait-il pas de ces monstruosité politiques, pour prouver que le système actuel du commerce est un MONDE A REBOURS comme tout le mécanisme civilisé? Mais tant qu'on ne voudra pas analyser les caractères, comment parviendra-t-on à se diriger dans ce labyrinthe? Nous avons à profusion des faiseurs de systèmes commerciaux, dont le talent est d'encenser tous les vices de l'hydre mercantile: on sera fort étonné, quand on verra la franche analyse du système commercial mensonger, d'avoir été si longtemps dupes d'un désordre que l'instinct nous dénonce en secret, car le commerce est haï de toutes les autres classes.

Il suffirait de l'extrême fausseté où il est parvenu, pour dessiller les yeux; la fourberie, l'altération de toutes les matières est à tel point, qu'on doit désirer le monopole général comme PRÉSERVATIF contre le commerce. Une régie serait bien moins fautive, elle donnerait au moins des denrées naturelles à qui y mettrait le prix, tandis qu'il est impossible aujourd'hui d'obtenir du commerce rien de naturel:

on ne trouverait pas dans Paris un pain de sucre qui ne fût mélangé de betterave, pas une tasse de lait pur, pas un verre d'eau-de-vie pure, chez tous les crémiers et cafetiers de Paris. Le désordre, la vexation sont au comble, et le commerce ne pouvait pas tarder longtemps à subir une punition éclatante, qu'auraient amenée la pénurie fiscale et la vindicte publique. Bientôt l'anarchie de fourberie aurait été remplacée par le MONOPOLE PRÉSERVATIF; c'est un pis-aller auquel tendait secrètement Bonaparte, et auquel on eût été forcé d'en venir à défaut d'invention du vrai correctif. Du reste tous les peuples fatigués des extorsions commerciales, auraient applaudi avec transport au châtement des sangsues qu'on appelle marchands, dont la chute aurait constitué l'entrée en 4<sup>e</sup> phase de civilisation, en féodalité industrielle, 486.

## CARACTÈRES DU COMMERCE, EN ESPÈCES.

Chacun des caractères de genre, comme agiotage, banqueroute, etc., peut présenter une grande échelle d'espèces et de variétés qu'il eût fallu analyser et classer : au lieu de le faire, on s'est amusé de quelques-unes de ces variétés assez risibles, comme la banqueroute du savetier qui ne rend qu'une botte sur deux qu'on lui a données à raccommoder. C'est une faillite de 50 0/0 qui sur les théâtres devient une banqueroute *pour rire*; mais n'est-il point de banqueroute pour pleurer ? quand un banquier enlève les dépôts confiés par vingt pauvres domestiques dont chacun a supporté des privations pendant vingt ans pour se ménager quelques épargnes, est-ce une chose risible, ou un crime à punir ?

Que de dépravation dans le monde philosophique ! la littérature est une prostituée qui ne s'étudie qu'à nous familiariser avec le vice, le peindre sous des couleurs plaisantes, pour attirer des recettes aux salles de comédie. La morale est une radoteuse décréditée, qui n'ose pas déclamer contre les vices impunis, tels que la banqueroute; elle flagorne toutes les classes de larrons, pour s'en faire des prôneurs, et faciliter la vente de ses livres. Quant à l'économisme qui ne sait rien inventer, il ne cherche qu'à innocenter les vices de ses favoris les marchands. C'est ainsi qu'aucune des sciences ne songe à remplir sa tâche, l'analyse des vices de civilisation et la recherche du remède.

Contre la banqueroute, l'agiotage, les menées mercantiles, il n'est qu'un remède (hors de l'harmonie sociétaire), c'est la **SOLIDARITÉ** : mais c'est une opération de longue haleine, elle emploierait 6 ans, et de plus il fallait en inventer le procédé qui n'est point l'engagement direct; personne ne voudrait y souscrire, se rendre garant pour les autres marchands; tout riche négociant quitterait : il faut au contraire opérer de manière à éliminer tous les pauvres qui ne présentent pas de garantie, les renvoyer au travail productif, aux cultures, aux fabriques. Ensuite il y aurait encore des procédés neufs à employer pour amener les riches à la solidarité.

Mais ce nouveau mode commercial, garant de vérité et de solvabilité, exigeait des inventions; et dès qu'il faut inventer, nos sciences philosophiques sont d'accord pour lâcher pied sans combat. Il est bien plus commode et plus lucratif d'encenser les vices dominants, tels que la banqueroute, afin de se dispenser d'en chercher l'antidote politique. « Nous ne l'encensons pas, repliquent-ils, nous la flétrissons dans tous nos écrits. » Eh! qu'importent ces verbiages impuisants! c'est prêter appui au vice que de se borner à le flétrir; il se rit des critiques littéraires quand il tient la richesse et qu'il voit les moralistes même empressés de figurer dans ses salons. Il faut au lieu de critiques du mal, une invention de l'antidote.

Et pour remédier aux vices, il faut avant tout les définir et (les classer. J'ai donné (II, 419), sur la hiérarchie de la banqueroute, un tableau en trois ordres, 9 genres et 36 espèces. On pourrait aisément étendre cette liste au triple et au quadruple, car il en paraît chaque jour de nouvelles espèces, tant cette industrie se perfectionne, surtout en banqueroutes fiscales où la France vient d'innover, par le genre *double dupe*, *amphidupe*, aidant elle-même à se faire spolier de diverses manières.

Puisque notre siècle exige que dans l'attaque du vice, on prenne le ton facétieux, *castigat ridendo*; qu'on évite la teinte rébarbative des moralistes du siècle passé, il eût été bien aisé de le satisfaire, tout en flétrissant le vice; car dans le tableau de la banqueroute cité plus haut, j'ai présenté en sens plaisant, chacun des 9 genres et chacune des 36 espèces; par exemple,

le 5<sup>e</sup> genre, celui des TACTICIENS,  
comprenant 5 espèces de banqueroute,

17<sup>e</sup>, en échelons; 18<sup>e</sup>, en feu de file; 19<sup>e</sup>, en colonnes serrées; 20<sup>e</sup>, en ordre profond; 21<sup>e</sup>, en tirailleurs.

Ces cinq espèces formant l'un des genres du centre de série (II, 419), sont en analogie très-exacte, avec les manœuvres militaires; aussi ai-je donné à ce genre et au précédent, les noms de *tacticiens* et *manœuvriers*.

Il est donc fort aisé de satisfaire au précepte oratoire de remontrance amusante, *castigat ridendo*, tout en se ralliant à la vérité et en donnant de franches analyses du vice. Je



pourrais, selon la méthode des journalistes, donner ici une liste des espèces de banqueroutes, pour faire désirer les chapitres : chacun serait curieux de lire une définition des banqueroutes dont suit le nom :

Sentimentale, Infantine, Cossue, Cosmopolite ;  
Galante, Béate, Sans principes, à l'Amiable ;  
De Bon ton, de Faveur, au Grand filet, en Miniature ;  
En Casse-cou, en Tapinois, en Attila, en Invalide ;  
En Filou, en Pendard, en Oison, en Visionnaire ;  
En Posthume, en Famille, en Repicqué, en Poussette.

Le détail de ces sortes de banqueroutes fournirait des chapitres amusants, d'autant mieux que je suis enfant de la balle, né et élevé dans les ateliers mercantiles : j'ai vu de mes yeux les infamies du commerce, et je ne les décrirai pas sur des ouï-dire, comme le font nos moralistes qui ne voient le commerce que dans les salons des agioteurs, et n'envisagent dans une banqueroute que le côté admissible en bonne compagnie. Sous leur plume, toute banqueroute (surtout celles d'agents de change et banquiers), devient un incident sentimental ; où les créanciers mêmes sont redevables au failli qui leur fait honneur en les colloquant dans ses nobles spéculations. Le notaire leur annonce l'affaire comme une fatalité, une catastrophe imprévue, causée par les malheurs des temps, les circonstances critiques, les revers déplorables, etc. : (début ordinaire des lettres qui notifient une faillite.)

Au dire du notaire et des compères *qui ont en secret une provision sur le tout*, ces faillis sont si honorables, si dignes d'estime !!! une mère tendre qui s'immole au soin de ses enfants ! un vertueux père qui ne les élève qu'à l'amour de la charte ! une famille éplorée, digne d'un meilleur sort, animée de l'amour le plus sincère pour chacun de ses créanciers ! vraiment ce serait un meurtre que de ne pas aider cette famille à se relever, c'est un devoir pour toute âme honnête.

Là dessus interviennent quelques aigrefins moraux à qui on a graissé la patte, et qui font valoir les beaux sentiments ; la commisération due au malheur ; ils sont appuyés par de jolies sollicitieuses, fort utiles pour calmer les plus récalcitrants. Ébranlés par ces menées, les trois quarts des créanciers arrivent à la séance tout émus et désorientés. Le notaire, en leur proposant une perte de 70 p. 0/0, leur dépeint

ce rabais comme effort d'une famille vertueuse qui se dépouille, se saigne pour satisfaire aux devoirs sacrés de l'honneur. On représente aux créanciers, qu'en conscience ils devraient, au lieu de 70 0/0 en accorder 80, pour rendre hommage aux nobles qualités d'une famille si digne d'estime, si zélée pour les intérêts de ses créanciers.

Là-dessus quelques barbares veulent résister; mais les affidés répandus dans la salle, prouvent en *à parte*, que ces opposants sont des gens **IMMOBAUX**, que tel ne fréquente pas les offices de paroisse, que tel autre a une maîtresse entretenue, que celui-ci est connu pour un harpagon, un usurier; que celui-là a déjà fait une faillite; c'est un cœur de roche, sans indulgence pour ses compagnons d'infortune. Enfin la majorité des titulaires abonne et signe le contrat; après quoi le notaire déclare que c'est *une affaire très-avantageuse pour les créanciers*, en ce qu'elle prévient l'intervention de la justice qui aurait tout consumé, et qu'elle fournit l'occasion de faire une bonne œuvre, en aidant une famille vertueuse. Chacun (ou du moins chacun des sots qui forment la majorité) s'en va rempli d'admiration pour la vertu et les beaux sentiments dont cette digne famille est le modèle.

Ainsi se conduit et se termine une banqueroute *sentimentale*, où on raffle au moins les deux tiers de la créance; car la banqueroute ne serait qu'*honnête*, et non pas *sentimentale*, si elle se limitait à un escompte de 50 0/0, tarif si habituel, qu'un failli en se bornant à ce taux modéré, n'a pas besoin de mettre en jeu les ressorts de l'art; à moins d'imbécillité du banqueroutier une affaire est sûre quand on ne veut gruger que 50 0/0.

Si l'on eût publié un ouvrage décrivant une centaine d'espèces de banqueroute, avec plus de détails que je n'en donne ici sur la *sentimentale*, ce livre aurait fait connaître l'une des gentilleses du commerce, l'un de ses caractères. Quelques écrits sur d'autres caractères, comme l'agiotage, l'accaparement, auraient fait ouvrir les yeux, et provoqué les soupçons sur le mécanisme commercial nommé *libre concurrence*, mode le plus anarchique et le plus pervers qui puisse exister.

Un scandale bien honteux pour notre siècle, est que le monde savant, surtout les moralistes, n'aient pas mis au concours la recherche du correctif naturel de la banqueroute. C'est à leur silence officieux sur les dépravations les plus

révoltantes, qu'on peut juger des vues secrètes de la science. Elle ne veut que vendre des livres, les composer en l'honneur du vice, parce que c'est un ton plus *marchand* que celui d'attaque du vice.

Un seul homme a bien jugé le tripot commercial, c'est Bonaparte qui en a dit : *On ne connaît rien au commerce*. Il brûlait de s'en emparer, et ne savait comment s'y prendre ; déjà il avait envahi indirectement une belle branche, celle des denrées coloniales qu'il tenait en monopole, au moyen des licences d'entrée ; il méditait d'autres empiètements, celui du roulage, etc ; ainsi l'esprit fiscal tend fortement à s'emparer du commerce ; il ne lui reste qu'à connaître la méthode à suivre pour saisir la proie sans secousse et au grand contentement des peuples. En France le gouvernement gagnerait deux cents millions à la métamorphose du système commercial, et l'agriculture un milliard.

L'un des caractères commerciaux qui intimidaient Bonaparte, était la *répercussion* ou faculté qu'a le commerce de reporter sur la masse industrielle toute lésion qu'il éprouve de la part du gouvernement. Dès que le commerce est menacé, il resserre les capitaux, il sème la défiance, entrave la circulation ; il est l'image du hérisson que le chien ne peut saisir par aucun point ; c'est ce qui désole en secret tous les gouvernements et les réduit à fléchir devant le veau d'or. Un jour le ministre Wallis voulut à Vienne regimber contre les menées de la bourse, y introduire une police contre l'agiotage ; il fut déconfit et obligé de céder honteusement. Il faut des inventions pour lutter contre l'hydre commercial, c'est le sphinx qui dévore ceux qui ne devinent pas son énigme ; du reste, il n'est rien de plus facile à attaquer que ce colosse de mensonge ; quand on connaîtra les batteries à employer, il ne pourra pas même essayer de résistance.

Les manufactures qu'il faut se garder de confondre avec le commerce, y touchant en divers points, surtout par la faculté de tromperie, accaparement, banqueroute, etc. ; elles doivent subir une réorganisation, être assujetties à double solidarité, contre les fraudes et banqueroutes, et contre l'abandon des ouvriers. Tel fabricant possède une fortune de vingt millions, quoique ayant débuté sans le sou ; si les solidarités existaient, il n'aurait gagné que cinq millions ; cinq autres auraient été affectés aux garanties solidaires ; et dix auraient

passé au fisc. Tel est le régime distributif d'où naîtrait le bon ordre ; mais tant que les sciences aduleront cet état monstrueux qui fait passer vingt millions dans les mains d'un seul fabricant, et tant que les gouvernements ne suspecteront pas cette anarchie, ne provoqueront pas quelque invention de correctifs, peuples et gouvernements seront les jouets de ce colosse mercantile qui grandit chaque jour, et dont l'influence croissante est un sujet d'alarme secrète pour les castes supérieures.

On a créé en France 300 académies d'agriculture : quelle devait être leur première fonction ? s'occuper des moyens de ramener les capitaux dans la campagne, ouvrir des concours sur ce sujet : aucune d'elles n'y a songé. Cependant quel essor peut prendre l'agriculture, tant qu'elle ne trouve pas le moyen d'obtenir des capitaux au même cours que le commerce ? les sociétés agricoles qui ne donnent aucune attention à ce problème, ne seraient-elles, pas selon l'Évangile, *trois cents cohortes d'aveugles, conduisant trente millions d'aveugles ?*

Il règne sur ces questions de réforme commerciale tant de cécité et de prévention, qu'on n'a pas même le pouvoir de dénoncer le vice. Un jour le fameux critique Geoffroy voulut hasarder dans son feuilleton quelques plaisanteries *fort justes* sur les vices du commerce ; il fut assailli, criblé par les autres journaux ; il se radoucit et se tint pour battu ; c'était lui qui avait raison et qui capitula ; tant il est vrai, comme l'a dit un trop fameux défunt, *qu'on ne connaît rien au commerce.*

La philosophie n'a pas voulu qu'on acquit sur ce point des notions exactes ; elle connaissait fort bien la route à suivre ; elle nous dit sans cesse qu'il faut *procéder par analyse et synthèse* pour atteindre aux lumières ; elle devait donc en études commerciales, commencer par l'analyse des ordres, genres et espèces de caractères, selon le plan que je viens de tracer, et que chacun eût pu tracer avant moi. Ce travail une fois fait, aurait fourni les moyens de passer à la synthèse du mode véridique ou régime des garanties.

Mais sur le commerce, comme sur les autres branches du système civilisé, la philosophie, tout en posant de bons principes d'études, n'en a jamais voulu pratiquer aucun ; faut-il s'étonner après cela que le génie moderne soit nouveau et sté-

rile, que le mouvement soit stationnaire et souvent rétrograde, en dépit des jactances de vol sublime; et qu'on ne sache atteindre à aucune amélioration du sort des peuples, quand il reste à faire tant de découvertes faciles qui conduiraient au but? (Voyez l'article des issues de civilisation.)

Le monde social est trahi par ses beaux esprits; telle sera ma conclusion quand j'aurai achevé cette analyse, qui les convainc de refus d'étude, et collusion d'obscurantisme. Toutefois si le monde est leur dupe, ils sont doublement dupes d'eux-mêmes, en cherchant la fortune par des spéculations abjectes, par l'apologie de cette civilisation qui est l'objet de leurs mépris secrets, et qui les accable de toutes les servitudes sans les enrichir. Quel rôle honteux que d'opter pour encenser une vieille furie qui les bâillonne, tandis qu'en la démasquant, en la livrant à la risée, ils deviendraient les libérateurs de l'humanité; ils s'élèveraient tout-à-coup au faite de la fortune et de la gloire, et au libre essor de la pensée qu'ils n'obtiendront jamais en civilisation!

J'ai défini, en caractères civilisés, 2 ordres de base, les successifs et les permanents, et 2 de lien ou négoce. Passons à 4 autres ordres qui complètent l'analyse.

## CARACTÈRES DE RÉPERCUSSION HARMONIQUE.

Il est aisé de comprimer les passions par violence ; la philosophie les supprime d'un trait de plume ; les verroux et le sabre viennent à l'appui de la douce morale : mais la nature appelle de ces jugements, elle reprend en secret ses droits ; la passion étouffée sur un point se fait jour sur un autre, comme les eaux barrées par une digue ; elle se répercute comme l'humeur de l'ulcère fermé trop tôt.

*Naturam expellas furcâ tamen usque recurret.* Cette ré-  
currence ou retour des passions vers leurs buts (57), vers le luxe, les groupes, le mécanisme, et l'unitéisme, produit des effets comparables à celui qu'on appelle en physique DIFFRACTION, ou réflexion des couleurs à la surface des corps noirs et opaques, la civilisation est, *au figuré*, un corps opaque ; tout noir de fourberie et de crime ; cependant elle présente quelques reflets d'harmonie. Une description va expliquer cet effet, apprendre à discerner un ordre de caractères bien précieux et bien inconnus.

Je choisis 2 exemples tirés du *jeu* et du *bon ton* ; ce sont deux effets de passions répercutées, deux *réurrences* de la cabaliste et de l'unitéisme.

Le *jeu* est un aliment factice qu'on donne à la manie d'intrigue dont l'homme est possédé par aiguillon de la 10<sup>e</sup> passion dite cabaliste, 83 ; les esprits vides, comme les paysans, aiment beaucoup le jeu ; il développe en eux la passion dite cabaliste, qui n'a guère d'aliment sous le chaume ; il plaît de même aux têtes ardentes, faute d'activité suffisante en intrigue : il convient à une compagnie d'étiquette, parce que la vérité en est bannie par les convenances ; la passion ne peut pas s'y montrer, tout y est glacial, il faut créer à cette assemblée une intrigue artificielle par le moyen des cartes : mais on ne proposera pas les cartes à gens qui ont une véritable intrigue en action : un conciliabule d'agioteurs qui machinent un coup de filet, une raffle pour la bourse du lendemain ; des

amants qui se réunissent en orgie galante pendant les instants où les pères sont absents ; des conspirateurs qui se concertent au moment de frapper le grand coup, regarderont en pitié la proposition de jouer aux cartes. Là où est l'intrigue réelle, il n'est pas besoin d'intrigue factice, comme celle du jeu, des romans, de la comédie, etc. Aussi les harmoniens n'auront-ils emploi des cartes que pour les malades et infirmes, hors d'état de prendre une part active aux intrigues industrielles, qui préoccupent tellement qu'aucun être en santé ne voudra jouer. Il n'aura déjà pas assez de la journée pour subvenir aux intrigues réelles qui seront au nombre d'une trentaine chaque jour, à n'en supposer que deux par chaque séance industrielle ou autre.

Le **BON TON** est un effet de la passion *unitéisme*, 64, qui se répercute faute d'essor. Le bon ton en civilisation, n'entraîne qu'à l'oisiveté, au train de vie des gens dits *comme il faut*, qui sont oisifs, oppresseurs de la multitude laborieuse. Il y a pourtant dans le bon ton un très-beau côté qui est l'unité passionnée en mœurs et usages. C'est un brillant effet du bon ton, que de déterminer toute la belle compagnie d'Europe à adopter des langages unitaires, comme *le Français* pour la conversation, et *l'Italien* pour la musique. Sous ce rapport, le bon ton est *image renversée* de l'harmonie sociétaire, où les mœurs ne règneront que par le consentement unanime, sans intervention de morale ni de lois, encore moins de châtimens. Mais le bon ton chez les harmoniens entraînera au travail productif, il dirigera à ce but toutes les passions. Chez nous au contraire il n'excite qu'à l'indolence et aux mœurs dangereuses ; il est donc *image renversée* et non pas *image directe* de l'unitéisme, qui conduirait à l'industrie.

Il en est de même de la 40<sup>e</sup> passion la cabaliste, citée plus haut ; ses intrigues ne tourneront en harmonie qu'à l'avantage de l'industrie ; chez nous, elles ne produisent que le mal en tout sens, par le jeu et autres désordres qui sont *image des cabales industrielles* de l'harmonie, mais *images renversées*, produisant le mal.

Il existe une grande différence de propriétés entre les deux répercussions que je viens de citer. Le *bon ton* produit des effets brillants et souvent très-utiles, dont le seul tort est de

ne pas entraîner à l'industrie ; le *jeu* produit des effets odieux, la ruine des familles, le crime, le suicide. Il faut donc distinguer dans les passions répercutées ou récurrentes, deux genres très-opposés ; l'harmonique et le subversif. Celles qui conduisent aux accords comme le bon ton, sont du genre précieux que je nomme *harmonique*, ou récurrence directe vers le but. Celles qui conduisent aux discordes et aux crimes, sont du genre malfaisant que je nomme subversif ou récurrence inverse vers le but. Les deux genres ont une propriété commune, et très-brillante, c'est de donner en mode renversé des images de l'harmonie, d'en peindre tous les détails dans le jeu des passions répercutées. (Leur nom régulier serait *DIFFRACTÉES*, mais on ne veut point de mots scientifiques.)

Précisons bien le sens de cette expression, *image en mode renversé* ; les passions répercutées, au lieu de conduire le monde social, 1, au Luxe, 2, aux Séries de groupes, 3, au Mécanisme, 4, à l'Unité ; le conduisent à l'appauvrissement, à la désunion, à la confusion, à la duplicité d'action. Elles opèrent comme un miroir qui renverse l'objet tout en le retraçant fidèlement ; en effet, les violentes émotions des joueurs de tripot, élèvent la passion au même degré de véhémence où s'élèveront les intrigues industrielles de l'harmonie, qui stimuleront plus vivement que nos fêtes civilisées ; et de même la docilité, l'unité passionnée d'une réunion de cour pour les manières dites bon ton, malgré la gêne qui y est attachée, cette déférence mutuelle est l'image de l'accord unitaire des harmoniens pour la distribution judicieuse des relations industrielles, aussi utiles que les momeries d'étiquette sont superflues.

Un détail très-intéressant dans l'analyse de ces caractères que je nomme répercutés ou récurrents (nom que leur donne Horace), est de distinguer *leur engrenage*, discerner à quelle période sociale ils sont empruntés.

S'il est vrai, selon les philosophes, que tout est lié dans le système de l'univers, p. 16, chacune des neuf périodes sociales mentionnées à l'avant-propos, doit se lier aux autres, par certains caractères empruntés des périodes supérieures ou inférieures, et formant engrenage de son système dans ces périodes. Athènes, quoique société civilisée, engrenait dans la société barbare, par l'esclavage des industriels, et par les



crautés exercées envers eux. Nous engrenons en barbarie par le code militaire, coutume pleinement barbare, quoique nécessaire. Le besoin et l'instinct forcent chaque période à emprunter sur ses voisines : ainsi le système monétaire, tout opposé aux règles de la libre concurrence, est un emprunt sur la période 6<sup>e</sup> GARANTISME, où l'on saurait organiser les vraies garanties sociales, dont la civilisation n'a aucune connaissance, dans ses bavardages de liberté.

Les barbares mêmes opèrent cet engrenage de caractères, et franchissent la période civilisée pour aller emprunter sur la période 6<sup>e</sup> Garantisme, le caractère nommé parmi nous *système monétaire*, qui n'est qu'un rameau de la concurrence véridique ou RÉGIE EXCLUSIVE CONTRE-BALANCÉE. La civilisation, 5<sup>e</sup> période, franchit de même le garantisme 6<sup>e</sup> période, pour emprunter sur la période 7<sup>e</sup> SOCIANTISME, *séries industr. simples*, une coutume très-ingénieuse, celle des postes en relais, qui est une véritable série industrielle simple, opérant 1<sup>o</sup> en courtes séances, 2<sup>o</sup> en exercice parcellaire, 3<sup>o</sup> en échelle compacte. Ce sont les trois conditions requises pour une série industrielle : ch. V et VI.

Répliquera-t-on que les postes en relais sont un usage de civilisation perfectible ; qu'elles sont donc partie intégrante et caractère de civilisation ? non, vraiment, la poste en relais est un caractère d'emprunt, d'engrenage pris sur une période supérieure. Le besoin des gouvernements leur a suggéré cette méthode : l'instinct en a fait aisément l'invention ; elle n'est pas moins un caractère ultra-civilisé, et qui prouve, ainsi que le régime des monnaies, que tout ce que nous avons de bon en civilisation est étranger à cette société, et provient d'engrenages ou caractères empruntés sur des sociétés plus élevées. La méthode civilisée consisterait à se voiturer avec les mêmes chevaux, qui, pour vous conduire de Paris à Lyon, emploieraient deux cents heures au moins, tandis que la poste vous y mène en 43 heures. C'est quadruple bénéfice de temps. Si la poste est plus coûteuse, cela tient aux lacunes industrielles du régime civilisé : la poste en harmonie coûtera bien moins que le voyage à mêmes chevaux ; mais dès à présent, la poste en relais nous donne déjà *sur le temps*, une économie du quadruple. C'est la propriété générale des séries industrielles, de donner quadruple bénéfice, en tout parallèle avec l'industrie civilisée.

A quelle branche de passion se rattache cette invention de la poste en relais qui n'était pas connue des anciens ? elle tient à l'Ambition et au Tact ; à l'Ambition, par impatience de célérité dans les entreprises et les relations ; au Tact, par impatience du dégoût causé par la voiture au pas. C'est donc, je l'ai dit plus haut, un effort de passions entravées sur quelque point, et qui se font jour sur un autre point : c'est une répercussion ou récurrence de genre harmonique, puisqu'elle produit le bien ; elle est subversive en quelques points, comme dans la coutume française de surcharger, forcer et crever les chevaux de poste, qui seront ménagés en harmonie, plus que ne le sont aujourd'hui les petites maîtresses.

Le seul caractère de répercussion, nommé postes en relais, fournirait un ample chapitre, si je voulais l'analyser en plein ; que serait-ce d'une analyse de 400 caractères de répercussion dont j'ai le recueil ? qu'on juge par là de l'énorme travail qu'exigerait une analyse de civilisation ! voilà un seul ordre de caractères qui emploierait cent chapitres.

Sans ce triage des caractères, sans ce classement qui rapporte à chaque période ce qui lui appartient ; on ne peut pas juger des progrès ou déclins sociaux. C'est faute de ce triage que les philosophes s'embrouillent à qui mieux mieux dans leurs opinions sur cette société ; elle est 5<sup>e</sup> en échelle ; avance-t-elle quand elle conserve des caractères d'échelon, n<sup>o</sup> 2<sup>e</sup> sauvage, 3<sup>e</sup> patriarcal, 4<sup>e</sup> barbare, dont elle devrait chercher à se dégager ?

Loin de là, notre civilisation dite perfectible s'obstine à engrener en sauvagerie par *déni de minimum*, abandon des vieillards et des pauvres ; vice pardonnable aux sauvages, parce que dans les disettes, la horde n'a réellement pas de quoi alimenter celui qui ne chasse ni ne pêche : mais la civilisation est-elle recevable à dire qu'elle manque d'approvisionnement ? aux caractères de période sauvage, elle en joint d'autres empruntés de périodes patriarcale et barbare ; tant qu'on ne distinguera pas ce mélange, il sera impossible de voir clair dans le dédale nommé CIVILISATION.

Sur une liste d'environ cinquante caractères de répercussion harmonique, il en est très-peu qui ne soient d'un vif intérêt par la surprise et la confusion qu'ils exciteraient, en prouvant que la civilisation n'a de bon que ce qu'elle vole aux

périodes supérieures, comme les caractères suivants qui sont autant de larcins, ou si l'on veut, des emprunts, des engrenages sur le mécanisme des garanties, 6<sup>e</sup> période.

1. L'unité scientifique ou accord des sociétés savantes malgré les guerres et rivalités nationales.
  2. La guerre mixte ou relations amicales, hors de combat, entre les troupes belligérantes.
  3. Les ouvriers artistes, figurant au théâtre en acteurs et choristes. (Usage d'Italie, de Toulouse.)
  4. Les quarantaines sanitaires.
  5. Les lettres de change avec solidarité d'endosseurs.
  6. Les assurances tant individuelles que mutuelles.
  7. Les défenseurs d'office.
  8. Les caisses d'épargne, de coopération parcellaire.
  9. Les retenues de vétérance.
  10. Les caisses d'amortissement.
  11. Les prud'hommes et arbitres.
  12. Les cautionnements en garantie industrielle.
- X L'ébauche du système d'unité métrique.

La philosophie revendiquera ces caractères ultra-civilisés, comme perfectionnements de son crû, et tenant au domaine de la civilisation perfectible ; il n'en est rien, ce sont des enjambements, des engrenages en périodes supérieures ; leur invention, comme celle des relais de poste, est due à l'instinct, au besoin et non à la science qui n'a pas même pu faire adopter le caractère *d'unité métrique*, dont elle a essayé l'introduction, et manqué en plein le système naturel.

Elle répondra : si selon la table qui précède, nous avons adopté soit par instinct, soit par génie scientifique, douze caractères précieux d'une période supérieure, caractères qui appartiennent au garantisme, nous sommes donc identifiés avec cette période, et il est irrégulier de vouloir la distinguer de la civilisation ! non, vous n'êtes point parvenus à cette période et vous n'y tendez même pas. Vous êtes embourbés dans l'ornière civilisée. On ne sort d'une période qu'autant qu'on en quitte les caractères *pivotaux* ; or vous ne tentez aucunement de sortir des pivots de civilisation, tels que le morcellement agricole et domestique, et autres pivots

généraux (dont je n'ai pas donné la table au chap. 42.) Vous ne songez pas même à abandonner les pivots partiels ou pivots de phases, exposés au chap. 41, car vous vous obstinez à maintenir les caractères de 3<sup>e</sup> phase, tel que le monopole maritime insulaire, que vous avez renforcé par une lutte maladroite ; et vous vous cramponnez sur certains caractères de 2<sup>e</sup> phase, tels que les illusions du gouvernement représentatif qui, dans divers cas, conduit à la rétrogradation. Vous êtes donc en marche rétrograde plutôt qu'en marche ultragrade. La preuve en est qu'on ne sait pas tirer parti de deux germes déjà anciens (458), monts-de-piété et maîtrises, dont une modification judicieuse élèverait la civilisation de sa 3<sup>e</sup> à sa 4<sup>e</sup> phase.

Au résumé : loin d'avancer vers les garanties, vers la période 6, nous n'avancions pas même dans la carrière civilisée dont nous ne savons pas organiser la 4<sup>e</sup> phase. Au reste, ce qui prouve l'ignorance générale sur ce sujet, c'est que l'Europe a chanté le progrès rapide de l'Égypte vers la civilisation, quand l'Égypte ne faisait que ce que fait aujourd'hui la Turquie, passer de 3<sup>e</sup> en 4<sup>e</sup> phase de barbarie, progrès qui ne tend pas plus à la civilisation que la civilisation dans son état actuel ne tend au garantisme dont elle s'éloigne très-maladroitement, par l'esprit mercantile.

Brisons sur ce sujet puisqu'on ne peut en traiter qu'avec des lecteurs qui connaîtraient en plein les phases et caractères des diverses périodes. Achevons de leur faire connaître les caractères de civilisation, avant de leur expliquer comment cette société, vraie torpille en politique, ne fait qu'entraver les progrès du génie social, tout en se flattant, à chaque instant, de lui imprimer un vol rapide vers la perfectibilité.

## CARACTÈRES DE RÉPERCUSSION SUBVERSIVE.

Je les ai définis au chap. 43 ; il reste à en donner quelques exemples, comme celui du JEU déjà décrit. C'est un caractère opérant sur des individus ; il faut citer un de ceux qui opèrent sur des masses. Je choisis le *Janissariat politique*.

Je comprends sous ce nom toute corporation affiliée qui envahit le pouvoir, maîtrise le gouvernement, et s'empare des fonctions principales ou les fait donner à ses agents dans toute l'étendue d'un empire, comme faisaient les janissaires dans l'empire ottoman, où ils jouaient aux boules avec les têtes des ministres, et obligeaient le sultan à leur présenter dans un bassin d'argent ces têtes des grands qu'ils avaient proscrits.

La secte des jacobins a joué un grand rôle en janissariat ; elle a bien des successeurs : sa tactique a passé chez ses adversaires ; le jacobinisme comme Elie, a légué son manteau, et l'on ne voit sous diverses couleurs que des jacobinières ou janissariats politiques, des ligues affiliées qui veulent tout maîtriser, tout envahir, comme les jacobins : *Uno avulso non deficit alter*.

C'est un caractère inhérent à la civilisation : il était moins sensible en 1788, parce que les janissaires, sous le nom de NOBLESSE, étaient plus nombreux, mais tendant comme les janissaires ottomans à tout envahir ; car sous Louis XVI, ils avaient fait exclure le tiers-état du service militaire et de majeure partie des emplois.

Ce fléau de janissariat est l'effet d'une passion répercutée ; l'ambition tend à former des séries graduées hiérarchiquement : elles se formeraient dans l'état sociétaire pour s'appliquer à l'industrie productive ; mais comme l'industrie n'est point attrayante chez nous, l'ambition se répercute sur l'autorité qu'elle envahit, et qu'on ne songerait pas à envahir fédéralement dans l'harmonie où cela ne serait pas possible.

On voit aussi des janissariats subalternes dans l'industrie commerciale, où la classe opulente organise des envahissements fédéraux : elle marche à ce but sous le masque d'es-

prit d'association. Sitôt qu'elle connaîtrait le moyen d'étendre ses empiètements industriels, (moyen dont elle a manqué la découverte) elle envahirait les fonctions administratives à la suite des commerciales. C'est toujours au gouvernement que tendent ces sectes de janissaires politiques : leur malignité va croissant, et c'est un fâcheux avenir pour la civilisation actuelle, qui ne sait qu'engendrer de nouveaux caractères vicieux ou renforcer les anciens.

Le *Jeu*, quant aux passions individuelles,

Et le *Janissariat* quant aux passions collectives, fournissent des définitions très-exactes de passions répercutées qui ne produisent que le mal : ce sont deux *Récurrences de genre subversif*. Les philosophes croient que ce sont des vices accidentels; non, ils sont essentiels et inhérents à toute période sociale qui manque d'intrigues utiles; aussi les sauvages sont-ils très-passionnés pour le jeu, et encore plus pour les ligues fédérales d'envahissement.

Dans tout effet de passion récurrente ou répercutée, il faut toujours observer *l'image renversée* des usages de l'harmonie : remarquons-la dans un 3<sup>e</sup> caractère de répercussion subversive, c'est le *Monopole effleuré* ou *tâtonné* : on en voit poindre des rameaux dans chaque empire civilisé. En France, monopole des tabacs; en Russie, de l'eau-de-vie; en Espagne, de la morue; en Perse, de l'eau à boire : c'est partout qu'on retrouve la tendance au monopole, coutume vexatoire sans doute : c'est une image renversée de l'harmonie où le gouvernement régit tout le commerce, et où les phalanges ne souffriraient pas qu'aucun individu commerçât pour son compte. Mais le monopole général qu'exerce un gouvernement harmonien, présente aux administrés des garanties plus complètes encore que celles du système monétaire actuel, qui est vœu des peuples quoique monopole; car personne, excepté les fraudeurs, ne voudrait que la monnaie fût livrée à la libre concurrence, et qu'on eût dans un empire mille monnaies de faux titres, pour l'honneur des libertés du commerce; qui sont autant de chaînes imposées au producteur et au consommateur.

Les monopoles seraient donc tous utiles, s'ils pouvaient être organisés comme celui de la monnaie, en *régie fiscale contre-balancée*. Dès lors la tendance au monopole général est un bien, sauf invention du régime des contre-poids; la

nature doit donner ce penchant à tous les gouvernements, puisqu'il est leur destin : il est la fonction principale qui leur est réservée en harmonie. Ce penchant se manifeste par des lueurs de monopole, comme celui des tabacs; ces monopoles partiels et dénués de contre-poids sont assurément vexatoires, et par cette raison *images renversées* du régime d'harmonie, qui emploierait au bien général un procédé employé aujourd'hui à des vexations partielles.

Ainsi que je l'ai fait pour les divers ordres de caractères, j'ajoute ici, sur les *récurrents subversifs*, une liste de douze non définis. Il serait inutile de donner des listes plus étendues, puisque chacun des caractères a besoin d'un paragraphe ou d'un chapitre de définition.

1. Bacchanales joyeuses.
  2. Excès périodiques du peuple,
  3. Récréations, fêtes et vacances.
  4. Mendicité spéculative.
  5. Polygamie secrète.
  6. Prostitution publique et secrète.
  7. Sérails où ils sont tolérés.
  8. Exposition des enfants, si on la tolère.
  9. Loteries et monopoles de vice.
  10. Luites sans cause, gavots et dévorants.
  11. Joug des préjugés secoué par la classe haute.
  12. Anoblissement du service domestique royal.
- X Inertie nobiliaire.

On ne comprendra point, sans commentaire, en quel sens chacun de ces caractères tient au genre dit *récurrent subversif*; j'en vais donner, sur trois seulement, une légère idée.

1° *Bacchanales joyeuses*. D'où vient ce penchant du peuple à causer du dégât, se livrer au désordre dans ses divertissements? Les enfants surtout sont sujets à cette manie de ravage, quand ils se mettent en gaité. L'âge adolescent, dans la classe opulente, se livre aux mêmes folies : on ne verra guères un repas de Provençaux ou de Languedociens se terminer sans qu'on brise les vaiselles (si c'est en local libre, chez un traiteur). Cet effet de passion est un essor d'amitié qui conduit à l'opposé du but, car le premier but des passions est le LUXE; or ce dégât inutile ne produit que l'ap-

pauvrissement ; c'est un effort de passion comprimée qui fait éruption violente, et va à son but, à l'enthousiasme, par les voies du mal, faute de pouvoir assouvir sa fougue cabalistique sur une industrie attrayante, qu'on trouverait à chaque pas dans le mécanisme des Séries passionnées.

2° *Excès périodiques du peuple*, tels que les orgies du dimanche et du carnaval, où il consume le fruit de ses travaux : il est donc bien malheureux les autres jours ! Voit-on la classe opulente se livrer à ces excès ? Non, parce qu'elle a chaque jour l'abondance dont le peuple cherche une ombre dans ses folies ruineuses du dimanche et du lundi.

3° *Récréations, fêtes et vacances*. On est donc bien ennuyé aux jours et heures du travail, si l'on a besoin de ne rien faire pour être heureux ! Les harmoniens ne sauront pas ce que c'est que récréation ; et pourtant ils travailleront beaucoup plus que nous, mais par attraction. Les séances de travail seront pour eux ce qu'est l'affluence de fêtes pour les sybarites parisiens, qui ne sont en peine que du choix des spectacles, des festins, des bals, des maîtresses, etc.

Ce sont là trois effets vicieux où la fougue amicale, manie d'insouciance et de joie collective, marche à son but par des voies improductives ou nuisibles. Il eût fallu classer tous les jeux de passions qui tiennent à cet ordre ; plus le tableau en serait nombreux, plus on sentirait la nécessité d'inventer un ordre de choses propre à ramener la passion dans les voies d'utilité, lui donner un plein développement, un essor fougueux dans l'exercice de l'industrie productive. Cet effet n'a lieu que dans les Séries passionnées.

D'après l'examen de cet ordre de caractères nommés récurrents ou répercutés, on peut apprécier l'impéritie des moralistes qui veulent réprimer les passions. Qu'en arrive-t-il ? entravées sur un point, elles font éruption sur une autre ; elles vont à leur but par les voies désastreuses, au lieu d'y aller par les voies bienfaisantes. C'est pour le corps social double hommage, perte du produit qu'aurait donné la passion appliquée à l'industrie, et perte des frais de répression et de châtement qu'il faut opposer à la passion égarée dans les voies du mal. Si la belle France ne commettait pas chaque année 420,000 crimes à procès, elle aurait le double



bénéfice d'employer utilement les tribunaux, les gendarmes qui poursuivent les criminels, et d'utiliser de même des hommes que la compression a poussés au crime.

Les moralistes répondent : il faut aimer la vertu et l'industrie. On peut leur dire : sachez les rendre aimables : elles ne peuvent plaire à l'homme que par entremise des séries passionnées ; sachez donc organiser cet ordre, maintenant qu'on vous évite la peine de l'inventer. Mais tant que durera le régime d'industrie morcelée et répugnante, c'est en vain qu'on opposera aux passions les oracles de Diogène et Mirabeau ; elles marchent à leur bat *per fas et nefas*. Dieu a placé dans nos âmes 42 aiguillons de mouvement, qui nous pousseront au but, en dépit des leçons de Mirabeau et Diogène. Il serait bientôt temps que la philosophie s'occupât à étudier les ressorts du mouvement, leurs propriétés, leur tendance, leur vœu, au lieu de perdre sottement des siècles à la tentative chimérique de réprimer les passions.

Mais pour découvrir l'art de les développer en harmonie, il eût fallu se résoudre à des travaux d'analyse et de synthèse que la philosophie recommande et ne veut pas pratiquer. Elle badine les prédicateurs en leur appliquant cette devise : *Faites ce que je vous dis, et non pas ce que je fais* ; devise bien plus applicable aux philosophes, car on n'a jamais pu obtenir d'eux aucune observance de leurs principes, ni en théorie où ils s'opiniâtraient à repousser toute analyse et synthèse des passions et de leurs caractères, ni en pratique où ils nous prêchent l'amour de la modération et de la médiocrité. Eh ! s'ils avaient quelque penchant sur la modération et la médiocrité, ils n'auraient pas amoncelé cette immense quantité de systèmes, cet océan de controverses qui est si fort au-dessus du médiocre par l'infinité des volumes, et si fort au-dessous du médiocre par l'infinité des contradictions.

## CARACTÈRES DE RÉTROGADATION GREFFÉE.

Un parti effrayé des abus de la fausse liberté, croit prudent de revenir aux us et coutumes du 40<sup>e</sup> siècle, à la féodalité nobiliaire, aux superstitions obscurantes, etc; mais retrouvera-t-il un peuple et une bourgeoisie tels qu'au 40<sup>e</sup> siècle? Non assurément, et ce ne sera ni en une génération ni en deux qu'il changera les mœurs actuelles. Il veut donc greffer les usages du 40<sup>e</sup> siècle sur ceux du 49<sup>e</sup>, greffer la 1<sup>re</sup> phase de civilisation sur la 3<sup>e</sup> qui conservera bien ses mœurs et propriétés, car certains ressorts tout-puissants tels que le commerce et la finance ne céderont pas et entraîneront tel parti qui croira les maîtriser.

D'autre part les champions de vol sublime, les libéraux, sont encore une classe de rétrogradateurs, fouillant dans les oripeaux d'Athènes et de Rome pour remettre en scène de vieilles charlataneries, de faux droits de l'homme (Avant propos) et greffer sur le 49<sup>e</sup> siècle des illusions qui ramènent la civilisation de 3<sup>e</sup> en 2<sup>e</sup> phase, en mixte des deux phases.

Ainsi chacun des deux partis rétrograde à sa manière, l'un pour le bien des ténèbres, l'autre pour le bien des lumières. Quel sera le plus sage des deux? Celui qui s'emparera du rôle que ses rivaux ne savent pas prendre, *avancer et non pas rétrograder*. Or pour avancer, il faut au moins s'élever en 4<sup>e</sup> phase de civilisation (chap. 49.). Si la caste nobiliaire adoptait ce parti très-avantageux pour elle, dans quel discrédit tomberaient les libéraux, quand ils seraient convaincus de cette marche rétrograde qu'ils dénonçaient.

On convertirait à la fois les deux partis, on les réconcilierait, en organisant cette 4<sup>e</sup> phase de civilisation qui sans être heureuse présente déjà des côtés avantageux, comme d'extirper et prévenir la mendicité, assurer constamment du travail au peuple, fournir un fonds suffisant pour la prompte extinction des dettes publiques, restaurer les forêts et les routes, etc.

Ces perspectives doivent être flatteuses pour des hommes

qui ne veulent pas entendre à l'idée de sortir de la civilisation. Cependant elles ne sont encore qu'un abîme social en comparaison des biens qu'on obtiendrait en s'élevant un peu plus haut, à l'ambigu de garantisme. Cette 4<sup>e</sup> phase civilisée confondrait les 2<sup>e</sup> partis, dont l'un ne pourrait plus titrer de sagesse la sotte politique de rétrogradation, quand on verrait le bien naître d'un progrès réel; l'autre ne pourrait plus vanter son vol sublime, quand il serait évident que ses méthodes ramèneraient la civilisation au mixte de 3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> phase, au lieu de la pousser en 4<sup>e</sup> phase d'où elle s'élèverait assez facilement au garantisme.

Quant à la 3<sup>e</sup> phase où nous sommes, elle est une impasse ou cul de sac social, d'où l'esprit humain ne sait plus sortir; il s'y eccrime en systèmes qui n'aboutissent qu'à empirer tous les fléaux; c'est l'emblème de Sisyphe gravissant avec son rocher, et retombant sans jamais atteindre le but. Nous sommes au contraire, sur divers points, dans une rétrogradation évidente causée par la chimère de gouvernement représentatif qui introduit une foule de caractères vicieux; par exemple : 4<sup>e</sup> *Faire payer à une nation le prix de la corruption de ses représentants.* Abus inévitable dans un grand empire où le gouvernement dispose d'un budget énorme qu'il n'avait pas dans la petite république d'Athènes. Ce régime engendre tant d'abus qu'on a vu des chefs mêmes du libéralisme déclarer que le gouvernement représentatif n'est pas convenable pour les Français (Benj. Constant.).

En le réprouvant je suis loin de me déclarer partisan de l'absolutisme; il ne peut convenir qu'à ceux qui l'exercent; je veux seulement dire que les bienfaits qu'on espère follement du système représentatif, ne peuvent naître que du progrès réel ou passage en 4<sup>e</sup> phase de civilisation, en ambigu de garantisme, et aux phases de garantisme. Ce progrès réel aurait la belle propriété de satisfaire toutes les classes qui aujourd'hui, alarmées du faux progrès, effrayées du système d'où on a vu éclore les Mârat et les Babœuf, s'engageront dans les mesures les plus folles, plutôt que de se concilier avec le libéralisme; de là naissent divers caractères des plus désastreux à accoler au précédent.

2. L'effarouchement des cours devenues déraisonnables par la frayeur que leur inspire le faux libéralisme.

3. Le pis-aller de ces mêmes cours qui cherchent un appui chez les ennemis de leur indépendance.

4. Le supplice des dupes, des Espagnols, Portugais, Napolitains et Piémontais, envoyés à l'échafaud.

5. La discorde entre les diverses classes de citoyens par suite des brigues électorales.

6. L'accroissement de dépenses fiscales causées par cette lutte des gouvernements contre les peuples.

On compterait quantité de ces caractères malfaisants, d'origine toute récente, bien soutenus depuis plusieurs années, et produits par le faux libéralisme. Je le nomme faux, parce qu'il est une rétrogradation politique tendant à l'oligarchie sous un masque de popularité, et produisant toujours des effets contraires aux promesses. Par exemple, en 1788, la France à force de bel esprit parlementaire a obtenu une économie de 300,000 fr., faisant un centime par contribuable ; dans la même année elle dépense deux cents millions d'extraordinaire, savoir :

80 millions d'emprunt fiscal,

34 millions de créance abandonnée à l'Espagne,

20 millions environ prêtés sur ses bons illusoires.

Plus des bagatelles comme le million envoyé chaque mois à la cour d'Espagne pour son entretien ; c'est environ 200 millions de perte ; sans autre compensation que le tiers d'un million obtenu à force de verbiages-oratoires et par des voies mesquines, comme de *débarder*, regner quelques écus sur les fonctionnaires, tandis qu'il y aurait cinquante millions à recouvrer sur les seuls cautionnements des courtiers. La classe nommée courtiers de fonds publics ou agents de change, re-doit à elle seule 24 millions pour différence du prix fiscal de ses cautionnements avec le prix réel de vente des charges. Le libéralisme n'aperçoit rien de cela dans ses éternels débats sur les affaires fiscales ; on lui citerait quantité d'autres lésions du fisc s'élevant jusqu'à cent et deux cents millions qu'il pourrait percevoir *annuellement* sans nouvel impôt. Si ce parti est si aveugle sur la finance, objet dont il s'occupe constamment, il l'est bien plus sur les autres vices politiques auxquels il ne donne aucune attention ; et comme il ajoute à

ces torts, celui de conduire le char social en sens rétrograde, greffer la 3<sup>e</sup> phase sur des caractères de 2<sup>e</sup>, c'est une chimère dont on n'a aucun bien à espérer (4).

On serait depuis longtemps revenu de cette illusion si on

(1) Les libéraux croient se justifient en disant : « Ne voyez-vous pas » que sans le système représentatif et les efforts de l'opposition, l'on » tomberait sous le plus pesant despotisme ? » Je le sais ; mais il n'est pas moins certain que leur tactique de heurter de front les rétrogradateurs, ne sert qu'à les exaspérer, les pousser de plus en plus à l'obscurantisme. Dès lors le parti même qui veut la liberté, travaille indirectement contre elle : c'est opérer comme l'ours qui, d'un coup de pavé, casse la tête à son ami pour le dégager d'une mouche. Il est certain que ce régime, dit libéral, n'opère aucun bien positif, et que l'esprit libéral est stérile sur tous les grands problèmes d'amélioration sociale, comme l'affranchissement des nègres et l'abolition *consentie* de la traite. Il n'enfante que des discours, et jamais une idée neuve.

Ne dissertez pas tant sur le progrès social, mais sachez l'effectuer ; sachez inventer des moyens faciles ; le bel esprit court les rues, il surabonde ; c'est de génie inventif qu'on a besoin et non de faconde oratoire. Si vous aviez quelques vues franchement libérales, vous auriez pris des mesures pour exciter aux inventions vraiment libérales, et leur assurer accès à leur apparition ; mais comme l'a dit un de vous (M. de Pradt) : *La Charte fait perdre la tête à ses amants* ; ils croient avoir tout fait quand ils ont péroré sur la Charte, vraie pomme de discorde, édifice chancelant qui ne pourra jamais se soutenir. Inventez un ordre de choses qui plaise à toutes les castes, et qui les rallie toutes aux voies de progrès réel. Quant aux chartes, la fortune leur a décidément tourné le dos ; elles conduisent à l'échafaud tous les partis qui en veulent établir (voyez l'Espagne, le Portugal, le Piémont et Naples). C'est partout qu'on voit échouer le parti libéral, même dans la politique de détail. S'il obtient, après de longues clameurs, un changement de ministère, c'est pour être mystifié sous d'autres formes. Il semble que la fortune, lasse de l'impéritie des libéraux, lasse de leur stérilité de génie, se plaise les molester pour les amener à résipiscence. Les peuples qui prennent parti pour le libéralisme n'aboutissent qu'à se faire décimer les ministres, Canning et autres, sont frappés de mort s'il embrassent cette cause. Les souverains mêmes sont malheureux quand

eût procédé à l'analyse des caractères de civilisation et donné un article spécial à ceux de rétrogradation greffée. Je ne les mentionne ici qu'au nombre de 6, pour ne pas approfondir ce sujet délicat, sur lequel il convient de glisser. Observons seulement que sur ce point, les deux partis peuvent aller de pair en sagacité politique, tous deux logés au 4<sup>e</sup> signe du zodiaque, à l'enseigne de l'écrevisse : l'un des deux devrait se piquer d'honneur, se décider à aller en avant, pour couvrir l'autre de confusion.

---

Ils suivent cette hannière. La Russie, qui après six ans d'hésitation, se décidait bien tard à soutenir les chrétiens d'Orient, est venue échouer pitoyablement et empirer le sort des Grecs, dont la France aussi veut abandonner la cause. Partout la fortune se déclare contre le libéralisme ; avis à lui de quitter sa position, qui n'est plus tenable, et de recourir aux inventions de progrès réel qui lui sont apportées.

### CARACTÈRES DE DÉGÉNÉRATION DE LA 3<sup>e</sup> PHASE.

Les immobilistes sont une secte aussi ridicule que les rétrogradateurs. Le mouvement social répugne à l'état stationnaire, il tend au progrès; il a, comme l'eau et l'air, besoin de circuler; il se corrompt par la stagnation; aussi ne connaît-on rien de plus vicieux que les Chinois, nation la plus immobiliste du globe. Chez eux l'intérêt légal est 53 0/0; l'usure et la fourberie mercantile y sont honorées, ils jouent aux dés leurs enfants, traînent leurs dieux dans la boue: ce sont des héros de morale, selon Raynal.

Notre destin est d'avancer: chaque période sociale doit s'avancer vers la supérieure; le vœu de la nature est que la barbarie tende à la civilisation, et y arrive par degrés; que la civilisation tende au garantisme, que le garantisme tende à l'association simple, et ainsi des autres périodes. Il en est de même des phases; il faut que la 1<sup>re</sup> tende à la 2<sup>e</sup>, celle-ci à la 3<sup>e</sup>, celle-ci à la 4<sup>e</sup>, celle-ci à l'ambigu, et consécutivement. Si une société languit trop longtemps dans une période ou dans une phase, la corruption s'y engendre, comme dans une eau qui croupit. (Cette règle est sujette à certaines exceptions pour les périodes inférieures à la civilisation.)

Nous ne sommes que depuis un siècle en 3<sup>e</sup> phase de civilisation, mais dans ce court espace de temps, la phase a marché très-rapidement, à raison du progrès social de l'industrie; de sorte qu'aujourd'hui la 3<sup>e</sup> phase excède sa limite naturelle. Nous avons trop de matériaux pour un échelon si peu avancé, et ces matériaux n'ayant pas leur emploi naturel, il y a surcharge et malaise dans le mécanisme social; de là résulte une fermentation qui le corrompt, elle y développe un grand nombre de caractères malfaisants, symptômes de lassitude, effets de la disproportion qui règne entre nos moyens industriels et l'échelon subalterne auquel ils sont appliqués. Nous avons trop d'industrie pour une civilisation si peu avancée, retenue en 3<sup>e</sup> phase; elle est pressée du besoin de s'élever au moins en 4<sup>e</sup>; de là naissent les caractères d'exubérance et de détérioration dont je vais énumérer les

plus saillants : en réplique aux jactances de perfectionnement, je vais signaler les effets de dégénération évidente, et pourtant très-récents.

1° *Centralisation politique.* Les capitales transformées en gouffres qui absorbent toutes les ressources, attirent tous les riches à l'agiotage, en font dédaigner de plus en plus l'agriculture.

2° *Progrès de la fiscalité,* des systèmes d'extorsion, banqueroute indirecte, anticipations, art de dévorer l'avenir. Necker en 1788 ne savait où prendre 50 millions de déficit annuel ; aujourd'hui on sait ajouter non pas 50, mais 500 millions au budget de 1788.

3° *Consolidation du monopole maritime.* Il était rivalisé et contenu en 1788, il est maintenant dominateur exclusif, sans qu'il reste aux Européens aucune chance de rétablissement des marines rivales.

4° *Atteintes à la propriété.* Elles dégénèrent en habitude, par les prétextes de révolution, qui deviennent règle pour les partis suivants. La France a confisqué, l'Espagne et le Portugal imitent, et cette méthode prévaudra, parce qu'il n'y a aujourd'hui de progrès assuré qu'au désordre. Celui-ci est un caractère d'engrenage en barbarie.

5° *Chute des corps intermédiaires :* états provinciaux, parlements et corporations qui opposaient des barrières au pouvoir. C'est grâce à leur chute qu'on a su trouver un renfort annuel de 500 millions, là où Necker n'en pouvait pas puiser 50.

6° *Spoliation des communes,* vilainement compensée par les octrois qui fatiguent l'industrie, désaffectent le peuple des villes, et provoquent toutes les fraudes mercantiles, tout le commerce d'empoisonnement légal.

7° *Dépravation judiciaire,* déni indirect de justice au pauvre, accroissement des procès par la subdivision des propriétés et la complication des lois de plus en plus impuissantes. Elles sont muettes devant un fournisseur pillant de son aveu 76 millions, elles sont inflexibles pour le pauvre Elissando qui a volé un chou ; il est condamné à mort.



8° *Instabilité des institutions* frappées par cette raison, d'impuissance, même dans le cas de sagesse, et contrariées par le manque absolu de méthodes justes, en toutes branches d'administration : L'on ne sait pas même faire une **division territoriale régulière, basée sur les convenances générales**, on n'a aucune règle sur cette opération.

9° *Imminence de schisme*. Les gallicans étayés des opinions de saint Louis et de Bossuet, ne tarderaient guères à en venir au schisme contre des prétentions outrées ; de là les guerres civiles.

10° *Guerre intestine*, discordes formentées par l'ignorance de la politique sociale, qui ne sait inventer aucune voie de conciliation par progrès réel en échelle. 491.

11° *Hérédité du mal*, coutume d'adopter les vices introduits par le parti vaincu, tels que les loteries, les jeux publics et autres moyens odieux de la fiscalité.

12° *Dévergondage de la politique*, bassesse des puissances chrétiennes avec les musulmans et les pirates ; concert passif pour le paiement de tribut aux pirates, et le soutien de la traite des nègres.

13° *Progrès de l'esprit mercantile* : Agiotage érigé en puissance qui se rit des lois, envahit tout le fruit de l'industrie, entre en partage d'autorité avec les gouvernements, et répand partout la frénésie de jeu.

14° *Faveur au commerce en faveur de sa péjoration*. Marseille construit des vaisseaux pour capturer les chrétiens et en peupler les bagnes d'Afrique ; Nantes a des fabriques d'instruments de supplice pour la torture des nègres, dont il fait la traite en dépit des lois ; d'autres villes neutralisent la coutume anglaise des bagnes, où le peuple travaille seize heures, au rabais d'une minute de chômage : plus le commerce grandit en malveillance, plus il est favorisé.

15° *Scandales industriels* : Progrès de la falsification tolérée, fréquence de crises d'abondance dépressive, 469, abandon des récoltes sur pied pour le bénéfice de vente des futailles, entraves à la charité par l'exigence des percepteurs de droits réunis qui grèvent les donateurs.

16° *Traite des blancs favorisée* : On en laisse contracter l'habitude, même aux puissances qui ne l'avaient pas, comme le pacha d'Égypte, et on n'y oppose que des fadeuses diplomatiques.

17° *Mœurs du siècle de Tibère* : Espionnages gradués jusqu'au soldat, délations secrètes, progrès visibles de l'hypocrisie, de la bassesse et des vices inhérents à l'esprit de parti.

18° *Jacobinisme communiqué* : Les partis qui l'ont combattu en ont adopté toute la tactique, l'art de fabriquer des conspirations, de raffiner en calomnie est devenu général, et a enlevé au caractère des modernes le peu de noblesse qui lui restait.

19° *Noblesse vandale* : Elle inclinait en 1788 aux idées d'amélioration judiciaire; aujourd'hui elle retombe dans la barbarie, ne songeant qu'à détruire l'industrie qui lui porte ombrage dans les élections.

20° *Naumachies littéraires*. Les savants et lettrés arbo- rent cette bannière du vandalisme, se déchirant entre eux pour l'amusement du public, à qui ils ont inoculé le goût de la détraction calomnieuse, et ne s'unissant que pour étouffer les lumières, les découvertes utiles. Nos libertés électorales ont produit un trio de vertus neuves, une noblesse vandale, une bourgeoisie calomnieuse, et des savants pétris de zoilisme.

21° *Tactique destructive* ou accélératrice, qui double les ravages de la guerre, fait renaître les coutumes barbares, Vendées, Guerillas, Landsturm, armements des femmes et des enfants.

22° *Tendance au Tartarisme*, par les conscriptions et mobilisations déjà établies en Prusse, tentées plus grandement en Russie sous Aracktchejew; méthode qui une fois introduite en quelques empires, obligera tous les autres à adopter par mesure de sûreté cette organisation tartare.

23° *Initiation des barbares à la tactique*. C'est un moyen sûr de renforcer la piraterie des barbaresques, et d'établir bientôt celle des Turcs, qui feront payer aux Dardanelles un tribut à toutes les puissances faibles.

24° Quadruple *peste*: nous ne connaissons que l'ancienne d'orient, il faut y joindre la fièvre jaune pire encore, le typhus qui fait de grands ravages, et le *cholera morbus* déjà parvenu du Bengale à Alep: C'est un nouveau quadrille de perfectibilités croissantes.

A ces vices récents, tous vices de circonstance, ajoutons le plus honteux, l'admission des Juifs au droit de cité.

Il ne suffisait donc pas des *civilisés* pour assurer le règne de la fourberie, il faut appeler au secours les nations d'usuriers, les *patriarchaux improductifs*. La nation juive n'est pas civilisée, elle est patriarcale, n'ayant point de souverain, n'en reconnaissant aucun en secret, et croyant toute fourberie louable quand il s'agit de tromper ceux qui ne pratiquent pas sa religion. Elle n'affiche pas ces principes, mais on les connaît assez.

Un tort plus grave chez cette nation, est de s'adonner exclusivement au trafic, à l'usure, et aux dépravations mercantiles, selon le tableau de Londres (37), tableau qui ne nous apprend que ce que chacun sait.

Tout gouvernement qui tient aux bonnes mœurs devrait y astreindre les Juifs, les obliger au travail productif, ne les admettre qu'en proportion d'un centième pour le vice; *une famille marchande pour cent familles agricoles et manufacturières*; mais notre siècle philosophe admet inconsidérément des légions de Juifs, tous parasites, marchands, usuriers, etc :

Lorsqu'on aura reconnu (et cela ne tarderait guères), que la saine politique doit s'attacher à réduire le nombre des marchands, pour les amener à la concurrence véridique et solidaire, on aura peine à concevoir l'impétie de cette philosophie, qui appelle à son secours une race tout improductive, mercantile et patriarcale, pour raffiner les fraudes commerciales déjà intolérables.

Récapitulons sur ces symptômes et caractères de dégénération causée par le retard de progrès en échelle, et par l'inconvenance d'une industrie si vaste, avec un système social si retardé, si traînant. Nous pouvons rattacher les désordres à 4 causes radicales qui sont :

**DÉPRAVATION MORALE DES SCIENCES** ; refus obstiné d'explorer les branches d'étude négligées (45), jonglerie de persuader que tout est découvert, que tout est perfectibilisé, qu'il faut bafouer les inventeurs.

**DÉPRAVATION MATÉRIELLE DES SCIENCES**, par l'emploi vicieux de la chimie, qui ne travaille qu'à vexer le pauvre, en fournissant au commerce des moyens de dénaturer et falsifier toutes les denrées communes dont se nourrit le peuple ; et à limiter aux seuls riches la faculté de trouver des comestibles et liquides naturels.

**RÉTROGRADATION INTELLECTUELLE**, par abus d'esprit ; *cataclysme politique*, dominance des faux principes qui, sous un masque de philanthropie, repoussent toute garantie pour le pauvre, et nient les droits naturels de l'homme, droits qu'un code équitable doit compenser.

1, Chasse ; 2, Pêche ; 3, Cueillette ; 4, Pâture ;

5, Vol extérieur ; 5, Insouciance ; 7, Ligue intérieure ;

∞, Liberté satisfaisante ; K, minimum proportionnel et qui nous détournent de toute étude sur les vues de Dieu et la théorie des destinées.

**RÉTROGRADATION POLITIQUE**, esprit d'immobilisme qui a gagné les cours et les grands ; ils suspectent l'idée de progrès social, au lieu de suspecter la méthode rétrograde, l'esprit philosophique. De là naît double égarement, celui des gouvernements qui se défient des nouveautés utiles qu'ils confondent avec la philosophie, et celui du vulgaire, obstiné à espérer le bien des philosophes, gens opposés à toute étude des sciences neuves qui peuvent conduire au progrès réel. 45.

Remarquons que les 24 caractères de dégénération précités, et dont on pourrait doubler le nombre, sont *accidentels* et non pas *essentiels* à la période civilisée. Elle aurait échappé à cette irruption de vices, pour peu qu'elle eût accéléré sa marche, qu'elle eût su s'élever à temps de la 3<sup>e</sup> phase à la 4<sup>e</sup>, se rehausser en échelle sociale autant qu'elle s'exhaussait en industrie ; elle en a trop pour la 3<sup>e</sup> phase, elle en aurait trop peu pour la 4<sup>e</sup> ; cette pléthore n'est donc pas vice essentiel mais accidentel, vice enrichi de variantes en pléthores d'excentricité et concentricité. Ainsi, Mulhouse accumule

*excentriquement*, au point le plus éloigné des 4 mers, telles fabriques dont les matières partent de ces mers pour revenir sur leurs côtes; et le Havre, par *concentration* des manufactures au nord, accumule un entrepôt colossal qui appauvrit les régions de Loire, Garonne et Rhône.

Si l'on manque à établir une proportion entre l'échelon social et le degré d'industrie, si le mécanisme social reste en panne, en 3<sup>e</sup> phase de civilisation, tandis que le mécanisme industriel fait des pas gigantesques, c'est fausser tout le jeu du mouvement; et il en doit résulter des monstruosité, comme notre état actuel, présentant une industrie colossale, qui se trouve appliquée à un échelon subalterne et incapable d'en porter le faix. A l'aspect de cette disparate dont nos économistes devraient rougir, à l'aspect des légions de pauvres qui sont le fruit du SARCOCÈLE INDUSTRIEL, nos philosophes s'écrient : quelle marche rapide vers la perfectibilité croissante ! on ne peut les rappeler à leur principe sur la nécessité des proportions et des liens, *tantum series juncturaque pollet* : Si vous voulez avancer immodérément en industrie, sachez avancer en même rapport dans l'échelle sociale, et vous élever au moins à la 4<sup>e</sup> phase de civilisation qui pourra comporter et régulariser ce colosse industriel, devenu un sarcocèle politique, tant que nous croupissons dans la 3<sup>e</sup> phase de civilisation.

## DU RALLIEMENT SUBVERSIF OU CONFUS.

PROCÉDÉ DE L'HARMONIQUE,

(Th. de l'un. univ.)

1822.

Les passions étant sujettes à l'essor dualisé (II, 36), au jeu harmonique et au jeu subversif ou contre-marche, il s'ensuit que l'ordre civilisé doit engendrer de faux ralliements, fondés sur l'égoïsme et produisant la duplicité d'action, en opposition aux ralliements d'Harmonie, qui sont fondés sur l'affection et produisent l'unité.

Il conviendra de donner sur les faux ralliements quelques notions succinctes. Le parallèle servira de contre-preuve : il fera d'autant mieux apprécier l'excellence des dispositions sociétaires, et l'aveuglement des sophistes qui prétendent établir la concorde et l'unité en civilisation.

Je ferai usage du tableau suivant, représentant les seize classes de civilisation.

### ÉCHELLE DES CASTES ET SOUS-CASTES CIVILISÉES.

<i>Castes.</i>	<i>Échelons.</i>	<i>Industrie.</i>
✕ LA COUR.....	Pivot.....	Le plaisir.
K Le Clergé.....	Sur-Transition..	Le culte.
La Noblesse.....	1. 2. 3. 4.	L'indust. attrayante.
La Bourgeoisie....	5. 6. 7. 8. 9.	L'indust. ambiguë.
Le Peuple.....	10. 11. 12....	L'indust. répugnante..
Y La Domesticité...	Sous-Transition.	Le servage simple.
X LE SOLDAT.....	Contre-Pivot....	Le servage composé.

On verra à l'article *équilibre civilisé*, pourquoi cette table doit être ainsi distribuée.

Dissertons d'abord sur les douze sous-castes de gamme. L'analyse n'y découvre, au lieu de liens amicaux, qu'une échelle ascendante en haines et descendante en mépris.

Le mépris s'attache principalement à la 12<sup>e</sup> sous-caste comprenant le bas peuple qui vaque aux fonctions immondes.

Le mépris pèse un peu moins sur la 11<sup>e</sup> sous-caste, comprenant le moyen peuple ; et moins encore sur la 10<sup>e</sup>, le haut peuple, qui pourtant est méprisé des cinq sous-castes bourgeoises, lesquelles à leur tour essuient pareil dédain des quatre sous-castes nobles.

A ce ricochet de mépris qui règne de l'ascendant au descendant, il faut accoler un ricochet de haines, qui règne du descendant à l'ascendant. Le bas peuple ou salarié est jaloux du moyen peuple composé d'artisans et petits laboureurs : ceux-ci à leur tour jaloussent le fermier et le petit boutiquier.

Même échelle de haines et de mépris dans les sous-castes de nobles et bourgeois. La noblesse de cour méprise la noblesse non présentée ; la noblesse d'épée méprise celle de robe ; les seigneurs à clocher méprisent les gentillâtres : tous méprisent les parvenus anoblis qui ne sont que de 4<sup>er</sup> degré, et qui dédaignent les castes bourgeoises.

Dans la bourgeoisie nous trouverions en 4<sup>es</sup> sous-castes n<sup>o</sup> 5, la haute banque et la haute finance méprisées des nobles, mais s'en consolant avec le coffre-fort, méprisant le gros marchand n<sup>o</sup> 6, et le bon propriétaire. Ceux-ci, tout fiers de leur rang d'éligibles, méprisent la sous-caste n<sup>o</sup> 7, qui n'a que rang d'électeur ; elle s'en dédommage en méprisant la sous-caste 8, les savants, les gens de loi et autres vivant d'émoluments (qui les mettent sous la férule de l'autorité), ou de casuels, ou de petits domaines, qui ne leur donnent que l'entrée au corps électoral : enfin, la classe 9, la basse bourgeoisie, petit marchand, petit campagnard, méprisée de la 8<sup>e</sup>, serait bien offensée si on la comprenait dans le peuple dont elle méprise les trois sous-castes, et dont elle se pique d'éviter les manières. [Et dans le peuple ainsi que dans la populace, combien d'échelons haineux ! Devoir, — Gavot, — Paria.]

Il règne entre toutes ces castes des haines régulières, c'est-à-dire que la 9<sup>e</sup> hait la 8<sup>e</sup> autant que la 8<sup>e</sup> hait la 7<sup>e</sup>, quoique chacune recherche la fréquentation du degré supérieur, par ambition et non par amitié.

Telle est la douce fraternité que nos sciences politiques et morales ont établie en civilisation : cependant on y trouve des lueurs de ralliement amical : parfois les grands sont amis avec la populace, ainsi qu'on le voit dans certains états mal gouvernés, comme à Naples où la noblesse protège les

Lazzaroni, en Espagne où le haut clergé protège les mendiants : cette alliance des castes extrêmes 1 et 42 n'est qu'une source de vices, un effet de subversion sociale, et non de sincère amitié, utile à l'industrie, au bien-être général.

Nous analyserions pareil vice dans les ralliements des trois autres titres. Par exemple, ceux d'amour : que les grands deviennent amoureux des femmes de classe populaire, il n'en résultera que des désordres moraux, et non des rapprochements entre les castes. Si quelques enfants naissent de ces unions, c'est un surcroît de désordre quand ils ne sont pas reconnus ; et s'ils donnent lieu à des mariages (ralliement de familisme entre inégaux), c'est un nouveau sujet de discorde et de scission entre les branches d'une même famille. Tous ces ralliements sont subversifs, jeux d'égoïsme, duplicité d'action.

Il en est de même des ralliements d'ambition : lorsque la classe opulente se rapproche du peuple, c'est pour négocier des intrigues funestes au repos public, des cabales de parti, des ligues d'oppression. Il est donc vrai que la civilisation ne fait naître que le mal des éléments du bien, entre autres, du ralliement des castes dont elle ne crée quelques lueurs que pour semer le trouble dans la société.

Ces désordres naissent de ce que les ralliements actuels ne remplissent aucune des conditions établies pour opérer avec fruit le rapprochement des classes extrêmes, richesse et pauvreté, jeunesse et vieillesse.

FIN DE LA 3<sup>e</sup> PARTIE.



# TABLE DE LA TROISIÈME PARTIE.

## CRITIQUE DE LA CIVILISATION.

<b>PRÉAMBULE. SUR L'ÉTOURDERIE MÉTHODIQUE (1808)....</b>	<b>1</b>
<b>RETOUR SUR LE FAUX LIBÉRALISME (1822).....</b>	<b>3</b>
<b>IGNORANCE EN MÉCANIQUE SOCIALE (1822).....</b>	<b>8</b>
<b>CERCLE VICIEUX DE L'INDUSTRIE CIVILISÉE (1828).....</b>	<b>16</b>
<b>PRÉLUDE A L'ANALYSE DU COMMERCE SIMPLE (1822).</b>	
Tableau de ces caractères.....	36
<b>DE LA LICENCE COMMERCIALE (1808).—De ses services connus et de ses dangers inconnus.....</b>	<b>46</b>
<b>I. Origine de l'économie politique et de la controverse mercantile.....</b>	<b>48</b>
<b>II. Spoliation du corps social par la banqueroute.....</b>	<b>53</b>
<b>III. Spoliation du corps social par l'accaparement.....</b>	<b>62</b>
<b>IV. Spoliation du corps social par l'agiotage.....</b>	<b>71</b>
<b>V. Spoliation du corps social par le parasitisme commercial.</b>	<b>75</b>
<b>VI. Conclusions sur le commerce.....</b>	<b>80</b>
<b>VII. Décadence de l'ordre civilisé par les maîtrises fixes qui conduisent en 4<sup>e</sup> phase.....</b>	<b>86</b>
<b>CONNIVENCE DES PHILOSOPHE ET DES FRANÇAIS POUR avilir le sexe faible (1822).....</b>	<b>92</b>
<b>FAUSSETÉ DES AMOURS CIVILISÉS ; faussement du système social par celui des amours (1822).....</b>	<b>97</b>
Gamme des germes de discordance entre pères et enfants civilisés.....	117
<b>VICES DU SYSTÈME OPPRESSIF DES AMOURS (1808).....</b>	<b>124</b>
<b>DE LA NÉCESSITÉ D'ATTAQUER LES VICES PAR LA VÉRITÉ MÉTHODIQUE ET INTÉGRALE (1822).....</b>	<b>132</b>
Hiérarchie de la Banqueroute classée en 3 Ordres, 9 Genres et 36 Espèces.....	134
<b>QUADRILLE DE CONFLIT EN ÉDUCATION CIVILISÉE (1822).</b>	<b>139</b>
<b>CARACTÈRES SUCCESSIFS DES QUATRE PHASES DE LA CIVILISATION (1828).....</b>	<b>145</b>
Caractères du commerce, en espèces.....	156
Caractères de répercussion harmonique.....	162
Caractères de répercussion subversive.....	170
Caractères de rétrogradation greffée.....	175
Caractères de dégénération de la 3 <sup>e</sup> phase.....	180
<b>DU RALLIEMENT SUBVERSIF OU CONFUS, PROCÉDÉ DE L'HARMONIQUE (1822).....</b>	<b>333</b>

# L'HARMONIE UNIVERSELLE

ET LE

## PHALANSTÈRE.

---

QUATRIÈME PARTIE.

### QUELQUES TABLEAUX DE LA CIVILISATION ATTRAYANTE.

CLASSIFICATION. — DIRECTION.

(Nouv. monde ind.)

1828.

Dans toute réunion civilisée, on ne connaît d'autre hiérarchie que celle du rang ou de la fortune : l'ordre sociétaire emploie plusieurs autres échelles de classification inconnues parmi nous, comme celle des caractères qui sont pour les civilisés un grimoire indéchiffrable ; et celle des tempéraments que la médecine réduit à quatre, et qui sont en même quantité et même distribution que les caractères individuels ; mais il faudra de longues épreuves avant de pouvoir faire le triage et l'échelle régulière des caractères et celle des tempéraments.

La première classification à établir sera celle des caractères *collectifs* analogues aux divers âges ; ils se classeront spontanément, personne ne sera obligé de se ranger dans telle catégorie d'âge.

Voyez ladite échelle (130). Sa distribution représente une série mesurée ou composée ; c'est peut-être la seule qu'on pourra former dans la phalange d'essai.

# PHALANGE EN GRANDE ÉCHELLE.

DISTRIBUTION EN 16 TRIBUS ET 32 CHOËURS.

Distinction de plein et demi-caractère, de régence et compléments.

ORDRES.	GENRES.	AGES.	NOMBRES.	
COMPLÉMENTS ASCENDANTS.	{ Nourrissons.....	0 à 1	72	
	{ Poupons.....	1 à 2	60	
	{ Lutins.....	2 à 3	48	
180				
TRIBUS ET CHOËURS.				
TRANSITION ASCENDANTE.	1   Bambiens et Bambiennes.....	3 à 4 1/2	60	
AILERON ASCENDANT.	1 { Chérubins et Chérubines.....	Plein caractère.	Demi-caractère.	
	2 { Séraphins et Séraphines.....	4 à 6 1/2		19
		6 1/2 à 9		22
AILE ASCENDANTE.	4 { Lycéens et Lycéennes.....	9 à 12	25	
	5 { Gymnasiens et Gymnasiennes.	12 à 15 1/2	28	
	6 { <i>Jouveneaux et Jouvenelles</i> ...	15 1/2 à 20	31	
	7 { Adolescents et Adoléscentes...		34	
	8 { Formés et Formées.....		37	
			196	

CENTRE.	X	RÉGENCE.	54	27
		{ Athlétiques et Athlétiques.....	70	35
	10	{ Virils et Viriles.....	64	32
		{ Raffinés et Raffinés.....	58	29
	12	{ Tempérés et Tempérés.....	52	26
	13	{ Prudents et Prudents.....	46	23
		{ Révérends et Révérends.....	40	20
	14	{ Vénérables et Vénérables.....	34	17
			810	405
		Demi-caractère.		405
		Plein caractère.		810
				45
		TRANSITION DESCENDANTE. 16   Patriarches et Patriarches.....		
		{ Malades.....	30	
		{ Infirmes.....	40	
		{ Absents.....	50	
		COMPLÉMENTS DESCENDANTS.		120
				TOTAL. 1620

Nota. On doit s'écarter de ce nombre et le porter :

En phalange de première génération à.....	1800
En phalange d'essai à 1909 et 100 salariés.....	2000
En phalange approximative à 800 et 100 salariés.....	900

*Nota.* Ce qu'on peut remarquer ici, c'est qu'une série mesurée se prête comme une simple à la division en trois corps, ailes et centre; mais si on décomposait cette série par sexes, on y établirait une autre division en quatre corps, dont il n'est pas pressant de parler.

Les trente-deux chœurs, leurs esprits de corps et leurs attributions graduées seront une féconde source d'accords, pourvu que les âges, les tribus et les chœurs se classent en pleine liberté. On ne distinguera pas de demi-caractère dans une phalange d'échelle réduite à huit cents sociétaires et cent salariés; la manœuvre du demi-caractère ne pouvant s'établir que sur une masse d'environ mille six cents. Je définirai plus loin la différence du plein au demi-caractère.

Les enfants se prêteront ardemment à former l'échelle corporative des âges, les six tribus nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, sauf à avancer les enfants précoces en facultés, et retarder les moins développés.

L'échelle d'âges, qui plaît beaucoup à l'enfance, est indispensable pour l'émulation, pour le ton et l'impulsion, qui doivent être donnés par degrés, et communiqués de la tribu n° 6 aux tribus inférieures. Toute l'éducation pivote sur la tribu n° 6.

L'âge avancé formera avec plaisir les tribus 14, 15, 16, car les six chœurs de ces tribus jouissent de diverses prérogatives quant aux subsistances, vêtements, logements, voitures, etc. : un patriarche (16<sup>e</sup> tribu) est servi en chère de 1<sup>re</sup> classe, quelque pauvre qu'il soit : un révérend et un vénérable ont droit aux tables de 2<sup>e</sup> classe, malgré le défaut de fortune; mêmes égards quant aux vêtements, logements, équipages; nos modernes, en vrais sauvages, abandonnent la vieillesse, l'enfance, les malades; on prodigue aux oisifs les litières suspendues, rembourrées, tandis que les blessés sont cahotés, martyrisés dans des fourgons sans soupente : pas un moraliste ne réclamera pour eux. Voilà les bienfaits de la civilisation perfectible, ses gasconades philanthropiques et morales!

Les tribus 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> fort jeunes, et les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> encore jeunes, se classeront sans aucune répugnance en échelle d'âges, à peu d'exceptions près, car tout sera libre dans cette classification, depuis la tribu 7<sup>e</sup> jusqu'à la 16<sup>e</sup>.

C'est aux tribus 11, 12, 13, que commence l'âge déclinant,

et l'on va présumer que les femmes, sur le retour, seront peu flattées de figurer dans ces tribus, qu'elles refuseront tout net de s'y incorporer : il n'en sera rien. Le régime sociétaire fait maître une foule d'intérêts différents des nôtres : l'un de ses effets est d'assurer considération et affection à la vieillesse, qui, dans l'ordre civilisé, est mal vue des jeunes gens.

On verra, au chapitre des ralliements passionnels, que cette bannière d'âge avancé, qui serait aujourd'hui un épouvantail pour les femmes déclinantes, deviendra pour elles une amorce. D'ailleurs, chacun pourra se classer dans la tribu dont il obtiendra l'agrément. La femme de 60 ans pourra se ranger parmi celles de 30, si elle y est admise, et cette admission sera facile à obtenir.

La classification au-dessus de 20 ans étant libre, je n'indique pas les âges des tribus n° 7 et au-dessus.

L'emploi le plus précieux de cette échelle d'âges est de faciliter l'éducation naturelle, créer chez les enfants des esprits de corps qui les entraînent passionnément aux études et aux travaux productifs.

On devra observer, dans la classification par tribus, l'inégalité des deux grandes divisions : d'ailleurs la nature fournit moins de nombre dans l'âge descendant que dans l'ascendant ; aussi ai-je distribué les quatorze tribus de pleine harmonie, par

38, 44, 50, 56, 62, 68, 74.—54.—70, 64, 58, 52, 46, 40, 34,

Et non par nombres égaux en correspondance,

36, 42, 48, 54, 60, 66, 72.—54.—72, 66, 60, 54, 48, 42, 36.

La deuxième échelle supposerait l'égalité numérique des deux divisions d'âge. On aura au contraire, pendant 30 ans, une surcharge de nombre dans la première division, parce que les enfants sont surabondants en civilisation.

La classe de plein caractère, qui comprend 840 individus, est celle des êtres qui jouissent de l'exercice plein en facultés corporelles et intellectuelles. Un enfant de trois à quatre ans ne peut pas avoir, même dans l'éducation sociétaire, la dextérité, l'intelligence, les penchants prononcés qui constituent

le plein caractère. En si bas âge, il a peu de goûts saillants ; il effleure tout, ce n'est guère que de quatre ans à quatre ans et demi que son naturel se manifeste nettement, et qu'on peut discerner ses passions dominantes, ses sous-dominantes, ses instincts, etc. En conséquence, la tribu des bambins ne fait pas distinction du demi-caractère. Il en est de même de la tribu des patriarches. Un vieillard du 46<sup>e</sup> âge n'a plus les facultés corporelles, et ne peut plus figurer dans le plein caractère, ni dans l'exercice actif.

De là vient que le demi-caractère n'est tiré que des quatorze tribus n<sup>os</sup> 2 à 15. Il se compose de 405 individus dont les goûts sont peu distincts, ambigus, et fort utiles pour lier les fonctions, car un demi-caractère figure souvent en double de deux caractères pleins. Ce genre, qui serait dédaigné en civilisation, jouit en harmonie d'une grande considération ; le neutre et l'ambigu y sont éminemment utiles.

La classe des évolutions et manœuvres, classe dite harmonie active, se borne aux douze tribus 2 à 13.

J'ai dit qu'on tient chaque jour la bourse, ou réunion consultative pour concerter, soit en industrie, soit en repas et en plaisirs, les séances variées du lendemain et des jours suivants, ainsi que les prêts et emprunts de cohortes aux phalanges voisines. Le mécanisme de bourse, en association, est très-différent de celui de nos bourses de commerce, qui sont la suprême confusion. Une bourse harmonienne débrouillera plus d'intrigues et conclura plus de négociations en une demi-heure, que la bourse civilisée n'en terminerait en une demi-journée. Cette méthode est un des nombreux détails qu'il faut franchir dans un abrégé.

La régence chargée de diriger les affaires courantes et pourvoir au service général, n'est que le délégué de l'aréopage, qui est une autorité d'opinion ; il se compose : 1<sup>o</sup> des chefs de chaque série d'industrie ou de plaisir, les plaisirs étant aussi utiles en harmonie que les travaux ; 2<sup>o</sup> des trois tribus de révérends, vénérables et patriarches ; 3<sup>o</sup> des actionnaires principaux ayant un vote par action, et des actionnaires d'épargne, qui ont obtenu une action par petites économies cumulées ; 4<sup>o</sup> des magnats et magnates de la phalange. On en verra ailleurs la liste détaillée en trois sexes.

L'aréopage n'a point de statuts à faire ni à maintenir, tout étant réglé par l'attraction, et par les esprits de corps des tribus, des chœurs, des séries. Il prononce sur les affaires importantes, moisson, vendange, constructions, etc. Ses avis sont accueillis passionnément comme boussole d'industrie, mais ils ne sont pas obligatoires : un groupe serait libre de différer sa récolte, malgré l'avis de l'aréopage.

Il n'a aucune influence sur l'opération principale, qui est la répartition des dividendes en triples lots proportionnels au capital, au travail et au talent. C'est l'attraction seule qui est arbitre de justice dans cette affaire.

Ni l'aréopage, ni la régence ne sont chargés de responsabilités illusoires, comme celle de la finance civilisée qui, avec des fatras de chiffres, sait masquer tous les grivelages. La comptabilité, en harmonie sociétaire, est l'ouvrage d'une série spéciale, chargée de la tenue des livres, que chacun peut inspecter.

D'ailleurs, les comptes sont très-peu compliqués dans ce nouvel ordre. On n'y connaît pas les paiements journaliers, la coutume civilisée d'avoir toujours l'argent à la main. Chacun a un crédit ouvert en proportion de sa fortune connue ou de ses bénéfices présomptifs *en industrie attrayante*. Les phalanges vicinales ne paient point jour par jour ce qu'elles se vendent réciproquement : bestiaux, volailles, légumes, fruits, beurre, laitage, fourrage, vin, huile, bois, etc. On en fait écriture, et on balance à termes convenus, après virements ou compensations entre les cantons et régions. Quant aux comptes individuels, pour avance de subsistance et autres fournitures, ils ne se règlent qu'au bout de l'année à l'époque d'inventaire et répartition,

Les contributions pour le fisc et les armées industrielles, dont on parlera plus loin, ne donnent lieu à aucun travail de percepteurs; chaque phalange règle avec le fisc en quatre billets payables par trimestre au chef-lieu de province : quant aux armées industrielles, chaque troupe envoyée par une province ou un district, jouit d'un crédit fixe, sa dépense est payée par elle-même, en mandats sur son district. Aucun fournisseur ne peut griveler.

Le contentieux est réduit à quelques arbitrages. Chacun peut retirer à tout instant le montant de ses actions, sauf le dividende courant à régler lors d'inventaire.



Il n'est besoin pour les enfants d'aucun tuteur : on ne peut pas leur enlever une obole de leur fortune, qui consiste en actions enregistrées au grand livre de chaque phalange, et portant intérêt fixe, ou dividende réglé chaque année d'après inventaire. Ainsi un pupille n'est exposé à aucun leurre, et ses fonds, dans chaque phalange où il a des actions, s'accroissent avec intérêt, jusqu'à l'âge de majorité (vingt ans), où il en disposera.

Il faudra distinguer trois classes de fortune et de dépense pour la table. C'est une échelle indispensable en harmonie, où toute égalité est poison politique. Parmi les sociétaires engagés, il s'en trouvera quelques-uns possédant un petit capital, des terres, bestiaux et instruments aratoires, qu'ils auront vendus, une cabane démolie qu'on leur aura payée. Ils obtiendront pour ces versements une action ou parcelle d'action. Ils formeront une classe déjà supérieure à la multitude, et pourront être admis, s'ils le désirent, aux tables de deuxième ordre, où l'on recevra de même ceux qui, par des connaissances précieuses en industrie, mériteront crédit pour l'admission en deuxième classe.

On créera une première classe, composée des ouvriers principaux, des instructeurs enrôlés à la ville, et créanciers d'une somme d'option considérable; puis des cultivateurs qui, par fourniture de terrains étendus, ou d'une maison bonne à l'emploi, se trouveront actionnaires notables : ces trois degrés seront nécessaires même dans la petite phalange d'échelle réduite.

La régence, ou comité d'actionnaires gérants, formera une quatrième classe, qui ne pourra bien s'identifier à la phalange qu'à l'époque où les derniers essais y feront leur entrée.

Plusieurs familles riches pourront se décider à s'incorporer dès l'automne, ce qui serait fort utile pour donner de l'activité aux intrigues pendant l'hiver qui précédera l'entrée en plein exercice.

Pour frapper un coup décisif au printemps, il faudra de bonne heure exercer les sociétaires, et surtout les enfants, aux manœuvres chorégraphiques et autres, depuis celles de l'opéra jusqu'à celles de l'encensoir. Il faudra que cette phalange, quoique insuffisante en nombre, sache, à l'issue de l'hiver, se présenter en *belle tenue matérielle et spirituelle*; qu'elle soit manœuvrière comme des danseurs et comparses

d'opéra, et qu'elle présente déjà des équilibres de passions, par option sur des alternatives de plaisir prévenant tout excès, et dénotant que cet effet sera général quand le mécanisme sera porté au complet par l'introduction de ces derniers essaims.

En insistant sur la nécessité d'opérer sur des essaims consécutifs, j'ai prouvé que la dépense d'amorce ne portera que sur le premier, très-peu nombreux.

## ÉDUCATION DE L'ENFANCE.

### ÉCLOSION DES VOCATIONS.

(Nouv. monde ind.)

1828.

Dès que l'enfant peut marcher et agir, il passe de la classe des poupons et pouponnes à celle des lutins et lutines. S'il a été élevé dès sa naissance dans les séristères d'une phalange, il sera dès l'âge de 24 mois assez fort pour passer aux lutins. Parmi ces enfants on ne distingue point les 2 sexes ; il importe de les confondre à cette époque pour faciliter l'éclosion des vocations et l'amalgame des sexes à un même travail. On ne commence à distinguer les sexes que dans la tribu des bambins.

J'ai dit que la nature donne à chaque enfant un grand nombre d'instincts en industrie, environ une trentaine, dont quelques-uns sont primaires ou dirigeants et doivent acheminer aux secondaires.

Il s'agit de découvrir d'abord les instincts primaires : l'enfant mordra à cet hameçon dès qu'on le lui présentera ; aussi dès qu'il peut marcher, quitter le séristère des poupons, les bonnins et bonnines à qui il est remis s'empressent-ils de le conduire dans tous les ateliers, et toutes les réunions industrielles peu éloignées ; et comme il trouve partout de petits outils, une industrie en miniature, exercée déjà par les lutins de 2 1/2 à 3 ans, avec qui il veut s'entremettre, fureter, manier, on peut discerner au bout d'une quinzaine, quels sont les ateliers qui le séduisent, quels sont ses instincts en industrie.

La phalange ayant des travaux excessivement variés (voy. chap. XV et XVI), il est impossible que l'enfant qui les parcourt n'y trouve pas l'occasion de satisfaire plusieurs de ses instincts dominants ; ils éclateront à l'aspect des petits outils maniés par d'autres enfants plus âgés que lui de quelques mois.

Au dire des pères et instituteurs civilisés, *les enfants sont de petits paresseux* : rien n'est plus faux ; les enfants dès l'âge de 2 à 3 ans sont très-industrieux, mais il faut connaître les ressorts que la nature veut mettre en œuvre pour les

entraîner à l'industrie, dans les *Séries passionnées et non pas en civilisation*.

Les goûts dominants chez tous les enfants, sont :

- 1 Le FURETAGE ou penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir, varier sans cesse de fonction ;
- 2 Le fracas industriel, goût pour les travaux bruyants ;
- 3 La *singerie* ou manie imitative ;
- 4 La *miniature* industrielle, goût des petits ateliers ;
- 5 L'ENTRAÎNEMENT PROGRESSIF du faible au fort.

Il en est bien d'autres, je me borne à citer d'abord ces 5 très-connus des civilisés ; examinons la méthode à suivre pour les appliquer à l'industrie dès le bas âge.

Les bonnins et bonnines exploiteront d'abord la manie de furetage si dominante chez l'enfant de deux ans. Il veut entrer partout, manier, retourner tout ce qu'il voit. Aussi est-on obligé de le tenir à l'écart dans une pièce démeublée, car il briserait tout.

Ce penchant à tout manier est une amorce naturelle à l'industrie ; pour l'y attirer, on le conduira aux petits ateliers ; il y verra des enfants de 2 1/2 et 3 ans opérant déjà avec de petits outils, petits marteaux. Il voudra exercer sa manie imitative dite SINGERIE ; on lui prêtera quelques outils, mais il désirera être admis avec les enfants de 26, 27 mois, qui savent travailler et qui le repousseront.

Il s'obstinera si ce travail est au nombre de ses instincts : alors le bonnin ou le patriarche présent lui enseignera quelque parcelle du travail, et il parviendra bien vite à se rendre utile sur quelques riens qui lui serviront d'introduction ; examinons cet effet sur un menu travail à portée des plus petits enfants, un égoussage et triage de pois verts. Ce travail qui occuperait chez nous des bras de 30 ans, sera confié à des enfants de 2, 3, 4 ans : la salle contient des tables inclinées, à diverses concavités ; deux bambines sont assises au côté supérieur, elles égrenent des pois en silique ; l'inclinaison de la table fait rouler le grain vers le côté inférieur où se trouvent assis 3 lutins ou lutines de 25, 30, 35 mois, chargés du triage et pourvus d'instruments spéciaux.

Il s'agit de séparer les plus petits pour le ragoût au sucre, les moyens pour le ragoût au lard et les gros pour la soupe.

La lutine de 35 mois choisit d'abord les petits qui sont les plus difficiles à trier ; elle renvoie tout le gros et moyen à la cavité suivante, où la lutine de 30 mois pousse à la 3<sup>e</sup> cavité ce qui paraît gros, renvoie à la 1<sup>re</sup> ce qui est petit, et fait glisser le moyen grain dans le panier. Le lutin de 25 mois placé à la 3<sup>e</sup> cavité a peu de chose à faire, il renvoie quelques moyens grains à la 2<sup>e</sup> et recueille les gros dans sa corbeille.

C'est à ce 3<sup>e</sup> rang qu'on placera le lutin débutant ; il s'entremettra fièrement à pousser les gros grains dans le panier ; c'est un travail de rien, mais il croira avoir fait autant que ses compagnons ; il se passionnera, prendra de l'émulation, et dès la 3<sup>e</sup> séance il saura remplacer le bas lutin de 25 mois, rejeter les grains de 2<sup>e</sup> grosseur en 2<sup>e</sup> case, et recueillir seulement ceux de 1<sup>re</sup> faciles à distinguer. Dès qu'il saura figurer à ce minime travail, on lui placera solennellement sur son bourrelet ou bonnet un pompon d'aspirant au groupe d'égoûssage des pois verts.

C'est une précaution employée dans tous les ateliers sociétaires que de réserver aux très-petits enfants un travail de nulle valeur comme celui de recevoir quelques gros pois qu'on fait glisser vers l'enfant et qu'il pousse dans une corbeille. On pourrait faire cela sans lui et sans perte de temps, mais on manquerait l'amorce industrielle qu'il faut toujours présenter à un lutin arrivant dans l'atelier et même à un bambin ou chérubin ; car tel qui n'a pas pris parti à 2 ans pourra s'engager à 3 ou à 4.

Cette amorce qu'on réserve partout aux divers âges ne peut être pour le lutin de 24 mois qu'une ombre de travail, flattant son amour-propre, lui persuadant qu'il a fait quelque chose, et qu'il est presque l'égal des bas lutins de 26, 28 mois, déjà engagés à ce groupe, déjà revêtus de panaches et ornements qui inspirent un profond respect au lutin débutant (218).

L'enfant de 2 ans trouve donc aux petits ateliers d'une phalange quantité d'amorces que la civilisation ne saurait lui offrir, elles sont au nombre d'une vingtaine dont je vais donner un tableau.

1. Le charme de petits outils en dimension graduée pour les divers âges et de petits ateliers.

2. Les gimblettes harmoniques ou application de tout l'attrait des gimblettes actuelles, chariots, poupées, etc., à des emplois d'apprentissage ou de coopération en industrie (voy. chap. XVIII).

3. L'appât des ornements gradués ; un panache suffit déjà chez nous pour ensorceler un villageois, lui faire signer l'abandon de sa liberté ; quel sera donc l'effet de cent parures honorifiques, pour enrôler un enfant au plaisir et à des réunions amusantes avec ses pareils.

4. Les privilèges de parade et maniement d'outils ; on sait combien ces amorces ont de pouvoir sur l'enfant.

5. La gaité inséparable des réunions enfantines quand elles travaillent par plaisir ou attraction.

6. L'enthousiasme pour la phalange où l'enfant jouira de tous les plaisirs dont son âge est susceptible.

7. Les compagnies de table, variées chaque jour selon les intrigues du moment, et servies de mets adaptés au goût des enfants qui ont leur cuisine spéciale.

8. L'influence de la gastronomie sérieuse qui a la propriété de stimuler les cultures par la gourmandise, et lier tout le mécanisme industriel (voyez 7<sup>e</sup> notice).

9. L'orgueil d'avoir fait quelque rien que l'enfant croit de haute importance : on l'entretient dans cette illusion.

10. La manie imitative qui, dominante chez les enfants, acquiert une activité décuple, quand l'enfant est stimulé par les prouesses de tribus enfantines plus âgées.

11. La pleine liberté d'option en sortes de travail, et en durée de chaque travail.

12. L'indépendance absolue, ou dispense d'obéissance à tout chef qui ne serait pas choisi passionnément.

13. L'exercice parcellaire ou avantage de choisir, dans chaque industrie, la parcelle sur laquelle on veut exercer.

14. Le charme des séances courtes, variées fréquemment, bien intriguées et désirées par leur rareté. Elles sont rares, même lorsqu'elles sont diurnales, car elles n'emploient à tour de rôle que 1/3 ou 1/4 des sectaires.

15. L'intervention officieuse des patriarches, des bonnins, des mentorins, tous chéris de la basse enfance qui ne reçoit d'enseignement qu'autant qu'elle en sollicite.

16. L'absence de flatterie paternelle, déjouée dans l'ordre sociétaire où l'enfant est jugé et remontré par ses pairs.

17. L'harmonie matérielle ou manœuvre unitaire inconnue dans les ateliers civilisés, et pratiquée dans ceux d'harmonie où l'on opère avec l'ensemble des militaires et des chorégraphes, méthode qui fait le charme des enfants.

18. L'influence de la distribution progressive, qui peut seule exciter chez l'enfant le charme et la dextérité nécessaires en études industrielles.

19. L'entraînement collectif ou charme de suivre les collègues s'exaltant par les hymnes, parures, festins, etc.

20. Les esprits de corps très-puissants chez les enfants, et très-nombreux en régime sociétaire.

21. Les émulations et rivalités entre chœurs et sous-chœurs contigus, entre groupes d'un même chœur et d'une même série, entre catégories d'un groupe.

22. La prétention périodique à s'élever, soit aux chœurs et aux tribus supérieures, soit aux catégories moyenne et haute de chaque tribu.

23. L'enthousiasme pour les prodiges opérés par les chœurs supérieurs en degré, selon la loi de déférence pour l'ascendant (I, 387 : et ici 218).

24. Les intrigues vicinales ou luttes émulatives avec les enfants des phalanges voisines et rencontre avec leurs cohortes. Ce ressort manquera à la phalange d'essai.

Je ne mentionne pas ici d'autres stimulants qui n'agissent guère avant l'âge de 4 ans, tels que :

La concurrence des sexes et instincts,

L'appât du gain et des forts dividendes.

Ces deux ressorts n'ont point encore d'influence sur les lutins et peu sur les bambins ; ce n'est que parmi les chérubins qu'ils commencent à se développer.

La réunion de ces amorces opérera en moins d'un mois, au bout duquel on aura fait éclore chez l'enfant 3 ou 4 de ses vocations primordiales qui, avec le temps, en feront éclore d'autres ; celles où le travail est difficile ne pourront naître que vers l'âge de 30 à 32 mois.

L'éclosion sera facile, si l'on observe la règle générale, (chap. V et VI) de mettre en jeu les 3 passions mécanisantes : elles peuvent déjà germer 209, 210, parmi les poupons, et bien mieux parmi les lutins : la Cabaliste, la Composite, la Papillonne, seront pleinement satisfaites chez les lutins, par

leurs visites, furetages et essais aux petits ateliers, où tout est charme et intrigue pour eux.

Le bonnin ou la bonnine qui promènent l'enfant d'atelier en atelier, savent discerner les époques opportunes pour le présenter à tel travail ; ils tiennent note de ce qui a paru lui plaire, on essaie à 2 ou 3 reprises si le goût naîtra, on juge s'il faut attendre quelques mois, et on n'insiste jamais quand la vocation ne se déclare pas ; on sait qu'il en éclosa une trentaine dans le cours de l'année, peu importe lesquelles.

Un bonnin promène communément trois lutins à la fois ; il aurait peu de chances avec un seul, mais sur 3 il s'en trouve un plus adroit, un autre plus ardent, l'un des deux entraîne le 3<sup>e</sup> à l'ouvrage. Le bonnin ne les prend pas tous trois de même âge ; d'ailleurs il en change dans les ateliers, il laisse tel lutin à l'égoûssage, il emmène les autres qui n'ont pas accepté, et un 3<sup>e</sup> qui a achevé.

La fonction de bonninisme convient aux 2 sexes, et exige un talent spécial qu'on peut trouver chez tous deux ; celle de bonne est communément pour les femmes seules, sauf rares exceptions.

Le meilleur stimulant pour un lutin débutant, sera la vérité qu'il ne trouve jamais vers les père et mère, tous d'accord à flatter un marmot de 2 ans sur toutes ses maladresses. Le contraire a lieu dans les ateliers sociétaires ; les enfants entre eux ne se font point de quartier, et raillent impitoyablement un maladroit ; on le renvoie avec dédain, il va pleurnicher vers le patriarche ou le bonnin qui lui donnent des leçons, et le présentent de nouveau quand il est de force ; et comme on lui ménage toujours de très-petits, très-faciles travaux, il s'insinue bien vite dans une dizaine de groupes, où son éducation se fait par pure attraction et très-rapidement, car on n'apprend vite et bien que ce qu'on apprend par attraction.

De tous les ressorts qui peuvent exciter l'enfant à l'industrie, le plus inconnu, le plus travesti en civilisation, est *l'entraînement ascendant* ; le penchant de tout enfant à imiter ceux qui sont un peu supérieurs en âge, déferer à toutes leurs impulsions, tenir à honneur de s'incorporer avec eux dans quelques petites branches de leurs amusements. (Tous les travaux sont amusements pour les enfants harmoniens ; ils n'agissent que par attraction).



Cette manie d'entraînement ascendant est très-pernicieuse aujourd'hui, parce que les amusements d'une troupe d'enfants libres sont ou malfaisants, ou dangereux, ou très-inutiles ; mais ces enfants libres ne s'adonneront qu'aux travaux productifs, grâce aux amorces mentionnées plus haut ; on reconnaîtra l'erreur fondamentale où sont tombés tous les auteurs de systèmes sur l'éducation civilisée.

Ils ont prétendu que l'instituteur naturel est le père, ou bien un précepteur endoctriné par le père ; la nature opine en sens contraire, elle veut exclure le père d'élever le fils, il en est triple motif.

1° Le père cherche à communiquer ses goûts à l'enfant, étouffer l'essor des vocations naturelles et presque toujours différentes de père à enfant. Or, tout le mécanisme des Séries passionnées serait détruit, si le fils héritait des goûts du père.

2° Le père incline à flatter et louer à l'excès le peu de bien que fera l'enfant, celui-ci au contraire a besoin d'être critiqué très-sévèrement par des groupes de collaborateurs fort exigeants.

3° Le père excuse toutes les maladresses, il les prend au besoin pour des perfections, comme font les philosophes sur leur infâme civilisation qu'ils appellent un perfectionnement de la raison ; le père entrave donc tous les progrès que doit opérer une critique soutenue, si elle est goûtée de l'enfant.

La nature, pour parer à tous ces vices de l'éducation paternelle, donne à l'enfant une répugnance pour les leçons du père et du précepteur : aussi l'enfant veut-il commander et non pas obéir au père. Les chefs qu'il se choisit passionnément sont toujours les enfants dont l'âge est de 4|3 ou de 4|4 supérieur au sien, par exemple :

A 18 mois, il révere l'enfant de 2 ans, et le choisit passionnément pour guide :

A 2 ans il choisira l'enfant de 30 mois ;

A 3 ans, celui de 4 ans ;

A 8 ans, celui de 10 ;

A 12 ans, celui de 15.

Cet entraînement ascendant redoublera de force si l'enfant voit les enfants supérieurs en lien corporatif, et jouissant

d'une considération méritée par des succès dans l'industrie et les études.

Les instituteurs naturels de chaque âge, sont donc les enfants un peu supérieurs en âge. Mais comme en civilisation ils sont tous enclins au mal, et s'entraînent respectivement à mal faire, on ne peut pas établir parmi eux une hiérarchie d'impulsions utiles : cet effet n'est possible que dans les Séries passionnées, hors desquelles l'éducation naturelle est impraticable, même en approximations.

Elle sera le plus frappant des prodiges qu'on viendra admirer dans la phalange d'essai où on laissera les 7 ordres d'enfants s'élever les uns par les autres et se diriger, selon le vœu de la nature, par *entraînement ascendant* qui ne pourra que conduire au bien la masse entière; car si les jeunes, ordre le plus élevé, ne tournent qu'au bien en industrie, en étude et en mœurs, ils ne pourront qu'entraîner au bien les gymnasiens à qui ils donneront l'impulsion; même influence des gymnasiens sur les lycéens, des lycéens sur les séraphins, puis sur les chérubins, les bambins, les lutins; les 7 corporations abandonnées à l'entraînement ascendant, rivaliseront d'excellence et d'activité aux travaux utiles et aux harmonies sociales, quoique abandonnées à leur pleine liberté. En voyant ce prodige on ne pourra plus douter que l'attraction est l'agent de Dieu, sauf à la développer en Séries passionnées, et que dans ce mécanisme elle est vraiment la main de Dieu dirigeant l'homme au plus grand bien possible.

Cette harmonie qui sera un coup de foudre pour la civilisation et la philosophie, avorterait si l'on manquait à développer l'attraction dans toutes ses branches *admissibles*. L'amour ne sera pas admissible dans l'essai, mais cette exception ne gênera pas le mécanisme des 7 ordres d'enfants exerçant en industrie. C'est pourquoi il faudra s'attacher dans le début, à l'organisation des enfants, seul des 3 sexes qui puisse arriver d'emblée au plein de l'harmonie.



OPÉRA HARMONIEN,  
OU SÉRIE PIVOTALE EN UNITÉ MATÉRIELLE,

(Th. de l'un. univ.)

1822.

Le monde civilisé a tant de penchant pour l'opéra, qu'il accueillera volontiers un article sur l'utilité future et les emplois économiques de ce plaisir, si éloigné aujourd'hui du rôle d'utile industrie. L'opéra [en civilisation] ne tend qu'à efféminer les mœurs et engager les souverains dans de folles dépenses comme les ballets de *Novère*, qui endettèrent plusieurs princes d'Allemagne.

L'opéra, dans l'état sociétaire, va devenir une source de richesse et de moralité pour les individus de toutes les classes et de tous les âges, principalement pour l'enfant, en le formant à l'*unité mesurée*, qui est pour lui un gage de santé et une source de bénéfices en tous genres d'industrie.

L'éducation sociétaire envisage, dans l'enfant, le corps comme accessoire et coadjuteur de l'âme. Elle considère l'âme comme un grand seigneur, qui n'arrive au château qu'après que son intendant a préparé les voies. Elle débute par façonner le corps, dans son jeune âge, à tous les services qui conviendront à l'âme harmonienne, c'est-à-dire à la *justesse*, à la *vérité*, aux *combinaisons* et à l'*UNITÉ mesurée*.

Et pour habituer le corps à toutes ces perfections, avant d'y façonner l'âme, on met en jeu deux ressorts bien étrangers à nos méthodes actuelles; ce sont, entre autres, l'*OPÉRA* et la *CUISINE*. Démontrons que le choix n'a rien d'arbitraire, qu'il est méthodiquement obligé.

L'enfant se laisse guider par les sens bien plus que par les passions affectives, dont deux lui sont inconnues (les groupes mineurs, amour et familisme (III, 339)). Il se passionne pour les deux groupes majeurs, d'amitié et d'ambition corporative, mais en tant que ces groupes favorisent l'essor des sens qui sont les boussoles de l'enfant.

Sur les cinq sens, il en est un, le *tact*, qui est à peu près nul en influence au-dessous de l'âge pubère. L'enfant ne con-

naît pas l'amour, branche principale du tact : en outre, il est assez indifférent sur ce qui touche aux autres plaisirs du tact, s'accommodant d'un siège de bois, d'un lit de sangles, d'une étoffe rude : il dédaigne un fauteuil rembourré, un lit d'édition, une fourrure précieuse. Les raffinements du tact ne sont d'aucun prix à ses yeux ; mais il est fortement enclin aux jouissances des quatre autres sens dont il doit exercer

les deux actifs, *goût et odorat*, par la CUISINE :  
les deux passifs, *vue et ouïe*, par l'OPÉRA.

Ce sont les deux points où conduit l'Attraction : les enfants et les chats seraient fourrés sans cesse à la cuisine, si on ne les en chassait pas. Quant à la magie de l'opéra et des féeries visuelles, c'est ce qu'il y a de plus entraînant pour un enfant.

Aux cuisines de sa Phalange distribuées en mode progressif, il acquiert la dextérité, l'intelligence en menus travaux sur les produits des deux règnes qu'on y met en œuvre. A l'opéra, il acquiert l'esprit d'unité matérielle, qui doit être type et voie de la passionnelle.

L'opéra est l'assemblage de tous les accords matériels mesurés. Il est aisé d'y en compter une gamme complète.

**K. Intervention mesurée, de tous âges et sexes.**

1. *Chant* ou voix humaine mesurée.

2. *Instruments* ou son artificiel mesuré.

3. *Poésie* ou parole mesurée.

4. *Geste* ou expression mesurée.

5. *Danse* ou marche mesurée.

6. *Gymnastique* ou mouvements mesurés (1).

7. *Peinture* ou costumes et ornements mesurés.

✕. MÉCANISME ou *distribution géométrique mesurée*.

(1) On n'admet que peu ou point la gymnastique à l'opéra civilisé : elle est réputée genre populaire, et releguée sur les petits théâtres. C'est dépravation de goût, et non pas raffinement. Toutes les harmonies matérielles sont nobles : mais comme les grotesques, funambules, sauteurs, etc., plaisent au peuple, ils ont dû être disgraciés par la haute compagnie civilisée, qui répugne le peuple et ses goûts. La gymnastique rentrera en faveur dans un état de choses où les grands et le peuple seront UNS par le ton et les manières.

L'opéra est donc l'assemblage de tous les accords matériels [du charme qui en résulte], et l'emblème actif de l'esprit de Dieu, ou esprit d'unité mesurée. Or, si l'éducation de l'enfant doit commencer par la culture du matériel, c'est en l'enrôlant de bonne heure à l'opéra (4), qu'on pourra le familiariser avec toutes les branches d'unité matérielle, d'où il s'élèvera facilement aux unités spirituelles.

Dans l'ordre civilisé, l'opéra, à supposer qu'il n'exigeât aucuns frais, serait un levier très-dangereux en éducation ; il ne convient point aujourd'hui de polir le peuple, mais d'entretenir la dissidence, la duplicité matérielle entre les classes riche et pauvre. L'opéra serait dangereux même pour l'enfant riche, parce que cette réunion des beaux-arts excite à l'enthousiasme, aux idées nobles et généreuses qui naissent de la culture des arts : de telles impressions sont nuisibles à un enfant qui, au sortir de là, va rentrer dans le commerce d'un monde vil et perfide.

L'enfant harmonien est exempt de ce danger ; il ne sort du temple de justesse matérielle ou opéra, que pour rentrer dans un océan de justesse passionnelle, dans les Séries de groupes où il voit chaque passion coopérer aux accords sociaux, à la justice, à la vérité, à l'unité, dont l'opéra est le tableau. L'opéra formera donc les Harmoniens aux mœurs qu'ils devront pratiquer, et sous ce rapport il sera une boussole de sagesse dans l'éducation, où il ne serait aujourd'hui qu'un fanal trompeur, qu'une voie d'égarément.

Objectera-t-on que ce serait élever tout le genre humain à l'état de comédien ? Il n'y aura plus de comédiens quand tout le monde le sera : et d'ailleurs, notre éducation civilisée

(1) J'ai observé que la Phalange d'essai n'aura pas besoin d'un opéra dès le début. On ne pourrait pas l'organiser avec des paysans qui, excepté ceux de Bohême et d'Italie, ne savent que brailer et non chanter ; mais ces êtres grossiers sont l'embryon de l'espèce humaine ; elle ne commencera à naître que dans la génération élevée en pleine Harmonie. C'est sur celle-là que nous devons spéculer. Traitons donc l'opéra comme objet de première nécessité pour les Harmoniens ; car, dès l'organisation sociétaire, on ne tardera pas deux ans à sentir le besoin indispensable de ce spectacle pour l'éducation unitaire.

forme-t-elle autre chose que des arlequins sociaux, depuis les jongleries de probité chez les hommes jusqu'aux jongleries de piété filiale chez les femmes? Notre système d'éducation n'engendre que des histrions politiques et moraux, indignes même du nom de comédien, qui, dans la rigoureuse acception, indique le peintre fidèle de la nature et de la vérité. Or, des champions de fausseté comme les civilisés, dont on aperçoit à chaque instant la duplicité, ne sont pas dignes du nom de comédiens, et ne méritent que celui d'histrions sociaux. Laissons ces folles objections et venons au sujet.

Aucun bambin n'est admis aux chœurs de chérubins, s'il n'a de l'aptitude à figurer dans quelque fonction d'opéra; et, pour donner plus de relief à cet exercice, on en fait un accessoire du culte religieux, dont il relève le cérémonial par les hymnes et les manœuvres. On amène à l'opéra, mais en loge lointaine, les poupons, pour leur former l'oreille à la justesse; elle germe aisément chez le jeune âge.

L'opéra devient donc branche d'institution essentielle pour l'enfant du prince comme pour celui du berger. Le bambin s'y prête d'autant mieux, que l'opéra est souverainement attrayant pour lui. Rien ne plaît tant au jeune âge que l'unité des évolutions et des chœurs, que les enchantements et les féeries; aussi est-on assuré que tous les enfants se porteront avec une ardeur fougueuse à ce genre d'exercices, et qu'on sera obligé, non pas de les attirer à l'opéra, mais de contenir leur impatience par des statuts d'admission très-rigoureux.

L'opéra n'étant parmi nous qu'une arène de galanterie et un appât à la dépense, il n'est pas étonnant qu'il soit réprouvé par la classe morale et religieuse; mais il est, en Harmonie, une réunion amicale, non payante; il ne peut donner lieu à aucune intrigue vicieuse entre gens qui se rencontrent à chaque instant dans les divers travaux des séries industrielles.

Rassurons sur ce point certains lecteurs, qui s'insurgeraient à l'idée de voir leur femme ou leur fille figurer dans une légion théâtrale d'un millier de personnes. Je sais comme eux ce qui résulte des réunions de comédie, même de celles d'amateurs; mais qu'ils attendent de connaître le régime de l'Harmonie, où ni à l'opéra ni ailleurs, les amours ne peuvent donner aucune inquiétude à père ni à mari. Ils auraient grand

besoin de pareille sécurité en civilisation, où leurs précautions échouent si constamment contre les intrigues d'amour.

On ne saurait trop leur répéter, à ce sujet, que le mécanisme sociétaire les dégagera simultanément des deux épines bien embarrassantes pour les pères et les époux, de la difficile fonction de surveiller et contenir femmes et filles, et de la corvée bien plus fâcheuse encore de leur procurer des établissements et leur donner des dots qui ne sont pas nécessaires en Harmonie. Peut-on faire deux promesses plus agréables aux pères et aux maris ? point de dots à fournir, point de fraudes à redouter !

Venons à l'article de la dépense : Un opéra, dit-on, coûte au gouvernement des millions en construction, des millions d'entretien ; et les Phalanges prétendraient en avoir un, même dans le plus pauvre canton ! Sans doute, puisque c'est une semaille d'Harmonie et d'industrie, dont le produit doit être infiniment supérieur aux frais.

La construction est peu coûteuse pour les Harmoniens, qui sont tous maçons, forgerons, charpentiers par attraction, dès le bas-âge. Il suffira qu'un canton riche ait construit sa salle, pour que les autres, par amour-propre, en veuillent faire autant. Quant à l'achat des matériaux, les Harmoniens faisant d'énormes bénéfices et jouissant d'un plein crédit, vu l'impossibilité des banqueroutes, aucun canton ne sera gêné dans l'entreprise votée à l'unanimité, autant par spéculation d'intérêt que par plaisir et amour-propre. Toute Phalange aura des groupes de peintres et décorateurs, de mécaniciens, etc. ; l'affaire ne coûtera donc en frais de façon, que le dividende réparti à la grande Série des constructeurs.

Ainsi, ce plaisir aujourd'hui réservé aux capitales et résidences royales deviendra celui des moindres cantons agricoles : chacun d'eux aura un opéra bien supérieur à ceux de Paris, Londres et Naples ; car chaque Phalange, même avant de recourir aux cohortes vicinales et aux légions de passage, aura environ 4200 acteurs à fournir, soit en scène, soit à l'orchestre et aux mécaniques, chaque Harmonien étant élevé dès le bas-âge sur ce théâtre, peut y tenir quelque emploi musical ou chorégraphique ; et sur ce point comme sur tout autre, on verra se vérifier le principe déjà énoncé : « que le » plus riche potentat ne peut atteindre, en aucun genre, au de-

« gré de jouissances où atteint le plus pauvre des hommes en  
» Harmonie. »

Les fonctions théâtrales aujourd'hui si épineuses ne sont sujettes, en Association, à aucun des inconvénients actuels; on ne court le risque ni de sifflets, ni de critiques offensantes; la faculté de ne pas applaudir suffit à informer l'amateurl du rang qu'il tient dans l'opinion. Il n'y a que peu ou point de mauvais acteurs, parce que leur quantité immense oblige chacun à se restreindre à un petit nombre de pièces où il excelle.

Les champions médiocres sont bornés à s'essayer devant leur Phalange, dans la petite salle, et aux jours où il n'y a ni rassemblement extérieur, ni passage de légions ou caravanes. Si un individu n'excelle que dans 2 ou 3 pièces, il ne parait que 2 ou 3 fois par an sur le théâtre; et en d'autres moments il s'entremet dans les chœurs, l'orchestre, les danses, la peinture, les machines, etc.

Cette affluence de coopérateurs permet de varier à l'infini les répertoires, et en même temps l'unité de langage procure une multitude infinie d'acteurs, car un passage d'armée donne à une contrée cent mille acteurs ou actrices, les Harmoniens étant tous nés sur les planches (1), acteurs par enthousiasme, par habitude, et non par intérêt.

Il n'y a point de comédiens salariés dans l'Harmonie. Les Séries de l'opéra et des beaux-arts y sont, comme toutes les autres, payées par un dividende sur le produit général. Les pères ainsi que les enfants, figurant sur le théâtre et s'en faisant une intrigue agréable, ne voudraient point que cette fonction fût moins honorée que d'autres. Elle jouit, au con-

---

(1) Dans l'ordre sociétaire, on considérera comme estropié de naissance l'enfant qui, à l'âge de 4 ans 1/2, n'aurait pas la justesse de voix, d'oreille et de mesure. Ce défaut ne pourra guère avoir lieu, parce que les enfants seront élevés dès le berceau dans les chœurs musicaux. Chaque groupe ayant ses cantates et hymnes de travail, les entonne en début et clôture de séance, comme le *Benedicite* et les *Grâces* dans nos monastères. L'enfant habitué à ces concerts dès l'âge le plus tendre, ne peut manquer d'acquérir la justesse de voix et de mesure, et l'aptitude à figurer à l'opéra. Quant à la comédie, comme l'Association donne un plein développement à chacun des 810 caractères, tout Harmonien excelle nécessairement en quelque genre de comédie ou tragédie qui se rattache à son caractère.



traire, d'un lustre immense, et devient une voie d'avancement à d'éminents emplois.

Envisagé quant à l'influence morale sur l'enfant, l'opéra est une école de morale en image : c'est là qu'on élève la jeunesse à l'horreur de tout ce qui blesse la vérité, la justesse et l'unité. Aucune faveur ne peut excuser, à l'opéra, celui qui est faux de la voix ou de la mesure, du geste ou du pas. L'enfant d'un prince, dans les figures et les chœurs, est obligé de souffrir la vérité et les critiques motivées de la masse. C'est à l'opéra qu'il apprend à se subordonner en tout mouvement aux convenances unitaires, aux accords généraux. L'opéra est donc l'école MATÉRIELLE d'unité, justice et vérité : il est, sous ces rapports, l'image de l'esprit divin, le vrai sentier des mœurs d'harmonie. }

C'est non-seulement en tableaux, mais aussi en relations sociales que l'opéra est sentier d'unité. Par exemple, en fait de langage, quelle honte pour les civilisés, qu'avec leurs jactances de perfectibilité ils ne puissent pas se comprendre de voisins à voisins, ni régulariser le langage, pas même de province à province d'un même empire, vivant depuis mille ans sous les mêmes lois!

C'est à l'habitude générale de la scène que les Harmoniens devront en grande partie l'unité de langage et même de prononciation réglée en congrès universel. Tout est lié dans le système des unités; le langage est le premier anneau de cette vaste chaîne; la duplicité actuelle du langage est le sceau de réprobation pour la sagesse philosophique. Où donc prétend-elle établir l'unité, si elle ne peut pas même l'introduire dans la première des relations sociales, celle du langage?

Nous reviendrons sur l'excellence de l'opéra comme levier d'éducation et voie de lien amical entre tous les inégaux d'un canton. Avant d'insister sur ce sujet, il faut faire connaître plus amplement les Séries industrielles, dont on retrouve l'emblème dans les Séries musicales et chorégraphiques. Aussi l'opéra sera-t-il chéri des Harmoniens, à titre d'image du régime social qui fera leur bonheur. Chez nous, il n'est qu'un tableau sans intérêt, sans analogie; notre système social n'établissant que le règne de toutes les duplicités politiques et morales, quel charme peut nous offrir une image matérielle de toutes les unités, dont aucune, pas même celle de langage, ne nous est connue?

## DE L'ÉDUCATION HARMONIQUE DES ANIMAUX.

(Th. de l'un. univ.)

1822.

Les travaux de règne animal confiés aux Séries d'enfants étant très-nombreux, je ne m'arrête pas à les décrire en détails; il est clair que l'enfant de 6 ans s'occupera plutôt de pigeons et de volières que des chevaux et des bœufs. Bornons-nous à examiner quelqu'un des emplois, où l'enfance harmonienne opérera des prodiges qu'on n'oserait pas même exiger des pères civilisés. Je choisis l'éducation mesurée des animaux.

C'est un travail que l'Association fait gérer en grande partie par les enfants de 5 à 9 ans qui, aujourd'hui, ne savent qu'effaroucher et vicier les animaux. Il règne dans cette branche d'industrie une telle impéritie, que la civilisation ne sait pas même élever le chien, qui doit être le conducteur des quadrupèdes et volatiles. Comment saurait-elle faire leur éducation, quand elle a manqué celle de leur chef?

Une vérité bien inconnue jusqu'à présent, c'est que les animaux domestiques sont des êtres passibles d'harmonie mesurée, et que leur éducation ne peut devenir profitable à l'homme qu'autant qu'ils seront élevés selon cette méthode. C'est ici un problème d'enrichissement colossal; il est bien digne de fixer l'attention d'un siècle qui, plus que jamais, juge tout au poids de l'or.

Il s'agit de prouver que les animaux élevés en harmonie mesurée nous rendront le double de ce qu'ils nous rendent aujourd'hui, à égalité de nombre, et que cette éducation ne peut être faite que par des peuples élevés eux-mêmes à cette unité mesurée dont il faudra inoculer le goût aux animaux. Préalablement il faut former à ce talent l'homme qui doit les diriger. Or, ce n'est qu'à l'opéra qu'on peut former à la mesure ce peuple, ces enfants qui doivent en communiquer le goût aux quadrupèdes et volatiles.

Toute Phalange où le peuple ne serait pas élevé à la justesse mesurée qu'on n'acquiert qu'à l'opéra, éprouverait, indépendamment des autres dommages, une perte d'environ moitié sur le bénéfice que doivent donner les animaux do-

mestiques dans cet état sociétaire où leur nombre s'élèvera souvent au décuple de ce qu'il est parmi nous.

S'il fallait les conduire selon la méthode confuse des civilisés, on ne parviendrait jamais à les diriger ; ils se détruiraient eux-mêmes par le nombre ; et l'homme obligé d'y donner quatre fois plus de temps, de soins et de gardes, que n'en exige l'ordre mesuré, se ruinerait par l'éducation même de ces nombreux serviteurs qui doivent être sa principale richesse.

Je dis PRINCIPALE, et c'est une vérité bien reconnue de tous les agronomes, qui s'accordent à dire : « Si le fermier » n'avait que ses cultures de grains, s'il ne faisait pas des » *élevés* ou animaux destinés à la vente, il n'aurait jamais » de bénéfice, et pourrait à peine payer le prix de sa ferme. » Il ne se sauve que sur les *élevés*, soit en quadrupèdes, soit » en volatiles. Une entreprise d'abeilles ou de vers à soie » enrichira plus un métayer que tous ses guérets vantés par » les poètes. »

S'il est une erreur pardonnable, c'est d'avoir ignoré pendant 3000 ans que nos animaux domestiques sont faits pour l'harmonie mesurée, et ne peuvent prospérer sans son intervention. Quand on n'a pas su découvrir cette destination chez les hommes où l'on en voit tant d'indices, faut-il s'étonner qu'on ait commis pareille bévue à l'égard des bêtes qui offrent bien peu d'indices d'aptitude à l'harmonie ; car on ne voit guère que le cheval qui soit susceptible d'accord mesuré : cet accord le charme dans la manœuvre en escadron ; le plus mauvais cheval devient un Bucéphale pour suivre la masse escadronnée ; il marchera jusqu'à la mort, et se crevera plutôt que de quitter l'escadron.

D'où vient qu'on voit si peu de quadrupèdes favorisés de cette propriété d'harmonie matérielle ? C'est que la nature (V. la note E, sur la *cosmogonie appliquée*. — Pivot inv., T. III, 244), ayant été excessivement gênée et restreinte dans le système des créations post-diluvielles, n'a pu admettre les quadrupèdes qu'en très-petit exception aux propriétés d'harmonie mesurée. Aussi l'exception ne porte-t-elle notoirement que sur quatre, qui sont, le cheval, l'éléphant, le singe et le castor.

L'exception, comme on le voit, est bornée à un centième ; car les quadrupèdes connus sont au nombre d'environ 370,

dont quatre seulement sont initiés à quelques facultés d'harmonie mesurée.

D'autres, comme le bœuf et le zèbre, en sont très-susceptibles, mais dans un état de choses impraticable parmi nous, et qui n'auront lieu qu'en régime sociétaire. Le chien, notre premier serviteur, est très-apte à diverses manœuvres harmoniques dont nous n'avons jamais eu l'idée. Nous savons l'élever à des tours de force, des danses de tréteaux, etc. ; nous ne savons lui enseigner aucun procédé d'harmonie profitable à l'industrie. Si le cheval est fait pour l'harmonie des alignements et des évolutions, le chien est destiné à d'autres, dont la principale est celle des gammes de direction, que l'ordre civilisé ne peut pas mettre en usage, parce qu'il n'a ni grands troupeaux, ni moyens de les élever.

En Association, le troupeau le plus subalterne, comme celui des oies, forme des masses immenses qu'on ne parviendrait pas à diriger, si l'on procédait selon la méthode confuse des civilisés, et surtout à la manière barbare des Français, qui ne savent diriger les bêtes qu'en les déchirant à coups de fouet, en disant : *pourquoi sont-ils chevaux, pourquoi sont-ils moutons ?*

Tout animal domestique, en Harmonie, est élevé musicalement comme les bœufs du Poitou, qui marchent ou s'arrêtent selon le chant du conducteur. Mais ceci est excès, abus de l'influence musicale ; on ne doit pas l'employer à fatiguer les hommes ; il suffira d'en user pour indiquer à l'animal ce qu'on exige de lui, selon la coutume des bergers qui appellent au son du cornet.

Dans ce genre de service, les chiens peuvent intervenir très-utilement. Ceux de l'Harmonie sont dressés à conduire des masses de bétail, ralliées sur un son de clochette ou grelot. Les animaux sont habitués, dès l'enfance, à suivre tel grelot dont le son leur est connu par le signal des repas. Certaines espèces, bœuf, mouton, cheval, portent, dès l'enfance et à l'époque de leur éducation, la sonnette ou le grelot qu'ils devront suivre toute leur vie et qui suffira seul à les distribuer en pelotons et colonnes.

Par exemple : pour classer et faire cheminer en bon ordre un troupeau de 24,000 moutons, trois ou quatre bergers à cheval sont rangés aux extrémités et au centre, avec quelques chiens de police et huit chiens de gamme qui, au signal

donné, agitent alternativement leurs colliers de sonnettes, et rallient autour d'eux les moutons élevés sur leur note. On range les sonnettes par tierce, afin que chacune s'accorde avec la suivante et la précédente.

Ainsi le chien à collier de grelots UT passe le premier avec sa troupe de moutons, dont quelques-uns portent comme lui une sonnette en UT. Viennent ensuite la bande MI, la bande SOL et autres, dans l'ordre UT, MI, SOL, SI, RE, FA, LA, UT; chaque peloton comprenant environ 3000 moutons.

Le diapason d'orchestre étant le même par tout le globe, un chien élevé dans un canton quelconque peut servir pour tous les troupeaux du globe, et un animal connaît partout le grelot qu'il doit suivre. Cette méthode épargne une peine infinie dans la conduite des grands troupeaux, qu'on ne peut aujourd'hui mouvoir qu'en masses confuses, avec des fatigues énormes, à force de coups, de morsures et de brutalités, bien dignes de la civilisation perfectibilisée.

En Harmonie, on conduit plus aisément 50,000 moutons qu'aujourd'hui 500. Occupent-ils la route, des chiens sans colliers courent sur les bords et empêchent qu'aucun ne s'écarte : ils sont d'ailleurs retenus par le son des grelots. Faut-il entrer dans un champ ou un pré, pour faire place à une caravane? On peut y faire entrer en deux minutes les 50,000 moutons. A cet effet, les bergers placés en tête, queue et centre, font signe aux chiens à collier de sortir des rangs : ils vont se ranger en ligne dans le pré, à cinquante pas de la route, et agitent successivement leurs grelots. Les moutons en huit pelotons (4) vont se grouper autour des chiens, et la

(1) Un troupeau, ne fût-il que d'oies, marche dans cet ordre, par colonnes UT, MI, SOL, SI, que guident les chiens à sonnettes. Si les oies et autres animaux en prennent l'habitude, c'est que dès l'enfance on les y façonne. Plusieurs variétés d'oies, objets de rivalités entre plusieurs groupes, sont élevées selon diverses méthodes et dans des chambrées distinctes. Ces oiseaux contractent facilement l'habitude de ne pas se mélanger, et suivre la sonnette de leur chambrée. Pour les exercer à la bien connaître, on a soin de leur tendre des pièges sur de fausses notes; et c'est un travail qui fait partie de l'éducation des enfants.

Par exemple, trois groupes vont, à la même heure, porter à man-

route est évacuée en un instant. Les civilisés pour cette opération emploieraient une demi-heure, mille coups de fouet et dix mille morsures de chien.

Je me borne à cette particularité, entre mille autres à citer sur l'éducation des troupeaux d'Harmonie. Les chevaux sont exercés au point de marcher sur quatre de front, sans autres guides qu'un petit nombre de cavaliers sonnant un appel différent pour chaque peloton.

Moyennant cette méthode musicale, combinée avec l'amorce des repas, les convenances de terrain et la douceur générale des maîtres, on verra les zèbres et même les castors aussi privés que les chevaux, sauf la différence du traitement.

Hors de l'état sociétaire et des Séries pass., il n'est pas même possible de tenter ces prodiges de régie animale; on s'engagerait dans une dépense quadruple du bénéfice, en essayant la méthode harmonienne; on trouverait partout des

ger à leurs trois chambrées d'oies. Le groupe des oies UT ira faire une feinte aux oies des chambrées MI, SOL; il agitera la sonnette du diné en UT, et ne leur donnera rien. Après quelques instants d'impatience, elles entendront l'appel en MI ou en SOL, qui leur apportera réellement le repas. Dès qu'elles y auront été trompées une dizaine de fois, elles sauront fort bien distinguer leur note: les animaux ont un discernement exquis pour tout ce qui tient à la gueule; on ne les voit jamais se tromper sur l'heure des repas; on croirait qu'ils connaissent l'horloge. Un cheval a-t-il stationné une seule fois dans une écurie de telle route, s'il repasse deux ou trois ans après, il reconnaît l'écurie et s'arrête à la porte.

Les Harmoniens mettront à profit cet instinct des animaux, toujours intelligents quand leur appétit s'y trouve intéressé. On est fort habile en civilisation à leur donner une éducation *improductive*; on enseigne à des *chiens savants* mille grimaces et gambades, qui ne sont d'aucune utilité et qui consomment en vain le temps de l'instituteur. On enseigne à des puces à trainer un petit chariot. On voit jusqu'à des ânes savants et des cochons savants. Ces tours de force inutiles dénotent quel parti l'homme pourra tirer des animaux, quand il saura faire de leur éducation un système unitaire et productif; travail auquel seront principalement employés les enfants, qui ont beaucoup de penchant à ce genre de fonction, et qui aujourd'hui ne savent qu'hébéter et maltraiter les animaux.

civilisés grossiers et malfaisants, qui la contrarieraient ; puis des animaux voisins qui n'étant pas formés à cette méthode, gâteraient par leur fréquentation ceux harmoniquement éduqués. De là vient que les agronomes civilisés n'ont pas même pu imaginer cette éducation naturelle attrayante, et se sont bornés généralement à la méthode violente, infiniment plus longue et plus dispendieuse. Aussi l'Harmonie emploiera-t-elle à éduquer, régir et perfectionner ses immenses troupeaux, à peine le quart des individus qu'emploierait proportionnellement la civilisation pour les hébéter, les abrutir et abâtardir les races.

Les chefs de la Série d'éducation des chiens et des troupeaux auront le rang de *Sibyls* et *Sibylles* (titre des directeurs de l'institution). Un instituteur de chiens ou d'oies est en Harmonie un personnage de haute importance, car il doit former à ce talent des groupes de séraphins et séraphines opérant sous sa direction.

L'on ne pourra discipliner ces immenses troupeaux, qu'autant que chacun connaîtra leur langage de convention, qui, une fois arrêté en congrès d'unité sphérique, sera le même par toute la terre. Si chacun étourdissait comme aujourd'hui les animaux, de cris divers et arbitrairement choisis, leur faible intelligence n'arriverait jamais à une discipline collective et unitaire.

On exigera d'un enfant d'Harmonie qu'il sache, avant tout, vivre unitairement avec les animaux ; qu'il connaisse leur vocabulaire d'appels et de commandements principaux, afin de ne pas contrarier le système adopté pour les régir. L'enfant qui à 4 ans et 1/2 manquerait de ces notions pratiques, serait refusé au chœur des chérubins : le jury chérubique lui répondrait qu'on ne peut admettre au rang des Harmoniens un être qui n'est pas encore l'égal des animaux, puisqu'il ne sait ni leur langage, ni leurs convenances.

N'est-ce pas être au-dessous des animaux que de méconnaître la déférence qu'on doit à leurs instincts ? Ils ne sont profitables pour nous, qu'autant que nous assurons leur bien-être. De là vient qu'en France où chacun se hâte de crever les chevaux à force de coups, de fatigues et de voleries sur la nourriture, on ne peut pas remonter localement la cavalerie, et on tire de ce quadrupède beaucoup moins de service qu'en Allemagne où il est ménagé. Le cheval de ba-

taille du grand Frédéric était encore vivant à l'âge de 36 ans ; ce même animal, entre les mains des Français, n'aurait pas passé 43 ans ; les palefreniers lui auraient volé moitié de son avoine, et les maîtres l'auraient tué de coups, en disant, *pourquoi est-il cheval ?*

Les animaux sont heureux dans l'Harmonie, par la douceur et l'unité des méthodes employées à les diriger, par le choix et la variété des subsistances, par les soins de seconds passionnés, observant toutes les précautions propres à embellir l'espèce : aucun de ces soins ne peut avoir lieu dans la brutale civilisation, qui ne sait pas même disposer commodément les étables. On peut assurer sans exagération, que les ânes, dans l'Harmonie, seront bien mieux logés et mieux tenus que les paysans de la belle France.

Le fruit de leur discipline et de leur bien-être équivaldra à la différence d'une troupe réglée à une masse de barbares sans tactique. Vingt mille Européens battent aisément cent mille barbares et même plus, car les Russes n'étaient que sept mille contre la grande armée chinoise de plus de 400,000 hommes.

C'est donc bénéfique de sextuple sur la discipline : il sera de même sans bornes sur la gestion des animaux d'Harmonie, améliorés par le mode composé, qui exige :

*Discipline mesurée attrayante ;*

*Procédé sériaire en perfectionnement ;*

*Soins passionnés en amélioration de race ;*

✧ *Régime unitaire.*

Mais quel sera le nouvel Orphée qui rendra les enfants et les animaux si dociles à toutes les impulsions de discipline unitaire ? quel talisman mettre en jeu ? Pas d'autre que cet opéra traité de frivolité par nos moralistes et agronomes, tous d'accord à dire, « *qui bien chante et bien danse, peu avance.* »

L'adage peut être vrai en civilisation ; mais il sera des plus faux en Harmonie, où cette discipline passionnée des enfants et des animaux, cette source d'énorme richesse, découlera principalement des habitudes contractées dès le bas âge à l'opéra, école de toutes les unités matérielles mesurées. Nos prétendus sages, en méprisant l'école des harmonies mesurées, ne sont-ils pas le pendant de ces botanistes arabes



qui, pendant 3000 ans, dédaignèrent le café ; ou de ces enfants qui, ne jugeant que les apparences, préfèrent une lourde pièce de cuivre au louis d'or dont ils ignorent la valeur ?

Tel est le vice où tombent nos moralistes, en dédaignant le spectacle qui doit former l'enfance à la pratique des unités matérielles, et, par suite, aux unités sociales.

Remarquons, au sujet de l'opéra, comme des autres divertissements, que dans l'état sociétaire ils sont en liaison intime avec le travail productif et coopèrent à ses progrès ; effet qui n'a point lieu en civilisation, où l'industrie ne tire aucun secours, ni des jeux de cartes du citadin, ni des jeux de quilles du paysan. Loin de là, les jeux et divertissements civilisés provoquent en tout sens l'oisiveté, l'abandon du travail, et même le crime, le vol, le suicide, fruits ordinaires des jeux de hasard, surtout de la loterie. Il sera curieux de voir comment les divertissements, entre autres les amours qui aujourd'hui n'ont aucun rapport avec l'industrie productive, en deviennent les appuis dans l'état sociétaire.

Une remarque plus importante encore, et qui naît de ce chapitre, c'est que l'animal qui donne double bénéfice par le perfectionnement attaché à l'éducation harmonique, donne un bénéfice décuple et douzuple par la faculté de quintupler et sextupler la masse qu'en élèveraient, sur pareil terrain, les civilisés qui ne connaissent ni l'art de discipliner au dehors des masses d'animaux, ni l'art de les harmoniser et distribuer dans d'immenses étables, comme celles de 40,000 poules pondantes par Phalange (III, 207).

Ce travail sera en grande partie confié aux soins des enfants aidés de quelques vénérables. Quelle mine de bénéfices, quelle source de réflexions pour un siècle qui ne rêve qu'aux moyens de GAGNER DE L'ARGENT, et qui va trouver une mine d'or dans chaque branche de travail, pourvu qu'elle soit exercée et distribuée par Séries passionnelles !

## CULTURES ENFANTINES DE L'HARMONIE.

(Th. de l'unité univ.)

1822.

En opposant aux désordres civilisés la perspective du bonheur sociétaire, n'omettons jamais de donner des démonstrations en mode composé, ou positif et négatif, par preuve et contre-preuve. Ainsi, au tableau des prodiges industriels qu'opéreront les enfants harmoniens, il faut opposer celui du vandalisme et de l'oisiveté des enfants civilisés.

J'ai dépeint les enfants (44) comme vandales positifs, destructeurs par instinct et par esprit de corps. Envisageons-les maintenant comme vandales négatifs, refusant tous les travaux que la nature leur assigne dans le règne végétal.

Il faut qu'en cette branche d'industrie, la nature ait compté beaucoup sur le service des enfants, car elle a créé en grande affluence les petits végétaux et arbustes qui doivent occuper le bras de l'enfant et non celui du père. Les deux tiers du parterre, du potager et du bosquet, se composent de ces mêmes plantes adaptées à l'enfance.

Les fleurs, à part un très-petit nombre, sont presque toutes le lot du travail enfantin et féminin ; aussi la nature domptée aux femmes et aux enfants beaucoup de penchant pour les arbustes et fleurs, dont pourtant ces deux sexes n'exercent point la culture dans l'état actuel.

Un « lutin » qui veut grader et monter aux « bambins, » doit, dans ses trois épreuves, choisir au moins un végétal, comme pensée ou cerfeuil, et justifier qu'il a été admis au groupe qui cultive cette plante ; admission qu'il ne peut obtenir que par un service utile et une dextérité éprouvée. Un « bambin » postulant pour l'entrée aux « chérubins, » doit justifier, sur trois végétaux au moins, d'un service distingué et constaté par le suffrage des groupes compétents. Ces cultures lui donnent peu à peu des notions sur les diverses branches des sciences, car l'agriculture se lie à toutes.

L'enfant harmonien prend parti très-activement dans les rivalités de canton à canton. Un groupe d'enfants cultivant les oreilles d'ours à la Phalange de Meudon, est piqué de voir que celles de la Phalange de Marly ont eu la palme pour le velouté et autres qualités. Les vaincus veulent connaître

la cause de cet insuccès qui tient peut-être aux différences de terres. Là-dessus, le « révérend » qui dirige ce groupe, leur fait une leçon sur les variétés de terre ; et cette étude répétée dans d'autres groupes, leur donne peu à peu des notions élémentaires sur le règne minéral. C'est déjà pour eux un appât à s'introduire dans les écoles, y demander quelque livre élémentaire sur telle branche de la minéralogie, comme le classement des terres.

Ainsi, l'ordre sociétaire ne donne jamais à l'enfant aucun **ENSEIGNEMENT SIMPLE**. Elle ne l'initie à une science que par combinaison avec des notions pratiques déjà acquises sur telle autre science, et notamment sur l'agriculture, la maçonnerie, la charpente, la cuisine.

Les intrigues de rivalités agricoles habituent de bonne heure les enfants à l'esprit spéculatif. Il est très-nécessaire dans la culture des fleurs : quoi de plus difficile à élever à la perfection que la jonquille, le narcisse, la renoncule, la tulipe, les variétés de roses et d'œillets ? Si la nature exige tant de connaissance dans le soin de ces fleurs, c'est qu'elle veut former de bonne heure à l'esprit de calcul les enfants [et les femmes] qui se passionneront pour les cultiver.

Elle leur a ménagé aussi quelques lots dans la grande culture ; le blé noir, la pesette, la lentille, etc. : une troupe d'enfants qui s'adonne passionnément au soin de ces végétaux, est obligée d'étudier les qualités de terre et d'engrais, raisonner sur l'influence des températures pour connaître les causes qui ont valu du succès à tel ou tel canton. L'enfant adonné *par rivalité passionnée* à ces occupations, deviendra insensiblement chimiste et physicien, tout en croyant ne s'occuper que des luttes émulatrices de ses groupes, de son canton.

D'où vient que l'éducation actuelle n'a sur l'enfant aucune de ces sortes d'influence, et qu'en aucun sens elle ne l'entraîne aux études ? C'est que les travaux auxquels on astreint l'enfant, manquent de trois ressorts qui le conduiraient à l'étude, ce sont :

1<sup>o</sup> *La passion*. L'on ne sait pas le stimuler par des rivalités de canton à canton et de groupe à groupe, telles qu'elles existent dans les Séries passionnelles.

2<sup>o</sup> *L'emploi culinaire*. Cet enfant ne travaille pas aux

cuisines où il jugerait pratiquement des perfections ou défauts de l'objet qu'il a cultivé.

3° *Le raffinement gastronomique.* Il serait dangereux aujourd'hui d'y habituer l'enfant, et cela devient indispensable dans l'Harmonie, où il apprend à distinguer vingt nuances de saveur sur le moindre végétal, cerfeuil ou persil, qu'il aura cultivé ; sans ce raffinement il ne saurait pas juger pourquoi son groupe a échoué ou triomphé dans ladite culture ; pourquoi tel canton a le 1<sup>er</sup> rang, tel autre le 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> dans l'opinion, relativement à ce végétal.

Cette combinaison de leviers n'existant pas dans l'état civilisé, faut-il s'étonner que l'enfant ne veuille s'adonner ni à la culture, ni aux sciences exactes, dont les rivalités de Série lui feraient de bonne heure sentir le besoin et demander l'enseignement, sans qu'on lui en suggérât l'idée !

Résumons sur cet aperçu : d'une part, vandalisme et oisiveté ; d'autre part, occupation productive et études passionnées ; voilà le parallèle des deux éducations harmonienne et civilisée : celle-ci, je l'ai déjà dit ( 16 ), ne produit que de petits vandales qui bientôt deviendront de grands vandales.

Tout est faussé dans le système agricole, par cette défection des enfants et des femmes, à qui la nature assigne tant de végétaux à soigner. Tous les arbustes en fleurs ou en fruits, et presque tout le potager et le parterre, doivent être envahis par les femmes et les enfants. Loin de là ; un enfant civilisé n'entre au jardin que pour y manger les fraises et les groseilles qu'il n'a point cultivées, y friper les fleurs et les légumes : aussi, ce qu'il y a de plus à désirer dans un jardin, c'est que les enfants n'y mettent pas les pieds.

Les botanistes nous peignent leur science comme la plus intéressante, la plus rapprochée de la nature : d'où vient donc qu'elle ne peut passionner l'enfant qui est l'être le plus voisin de la nature, et que, loin de se prendre de belle passion pour la botanique, il ne fait que ravager les jardins et vergers, refuser tout travail agricole ?

On nous dit que les paysans tirent parti de leurs enfants dès l'âge de 7 ans : sans doute, à force de coups de bâton ; mais quel service en obtiennent-ils ? Ils emploieront trente enfants à transporter en fardeau ce que conduiraient trois

enfants harmoniens sur trois chars attelés de trois ânon.

Une preuve incontestable que les civilisés ne savent tirer en agriculture aucun parti ni des femmes, ni des enfants, c'est que l'homme est obligé d'abandonner les travaux qui lui sont spécialement attribués par la nature, et qui sont principalement les forêts et l'irrigation ; deux choses dont le cultivateur civilisé ne peut pas s'occuper, parce qu'il est absorbé par les travaux FÉMININS et ENFANTINS, tels que les petites étables et volailleries, le potager et autres fonctions, dont les femmes et enfants devraient le dégager.

Singulier résultat de la tyrannie masculine ! L'homme croit avoir asservi les femmes ; qu'en résulte-t-il ? que c'est lui-même qui est esclave ; qu'au lieu d'avoir subordonné les femmes, il a dégouté de l'industrie femmes et enfants. Il se trouve réduit à exercer les travaux dont ces deux sexes devraient se charger ; il est de plus obligé de prélever, sur le produit de son travail, les frais d'entretien et dotation des femmes et enfants : c'est l'effet de toute tyrannie ; elle se prend dans ses propres filets.

Analysons mieux le trébuchet où est tombé le sexe masculin : sa véritable destination est de vaquer aux grands travaux qui exigent la force des bras : tels sont les trois emplois de

*Culture des forêts ,  
Ouvrages d'irrigation ,  
Soin des graminées.*

La troisième fonction absorbe tout ; l'agriculteur ne peut vaquer, ni à la culture des forêts, ni à l'irrigation et aux ouvrages qu'elle exige : au contraire, le cultivateur ne s'attache qu'à détruire les forêts, il détruit par contrecoup les sources et moyens d'irrigation.

Voilà donc deux des trois branches de grande culture gérées à contre-sens de la raison. Quant à la troisième, celle des graminées, comment est-elle traitée ? j'y distingue trois vices des plus choquants.

1<sup>o</sup> *Le défaut d'engrais et de qualité.* On en a si peu, qu'il faut semer des champs en quantité énorme, et à peu près double de ce qu'emploiera l'Harmonie pour obtenir égale

quantité de grain. Quant aux qualités d'engrais, c'est une distinction que ne fait ni ne peut faire le paysan civilisé,

2° *Les jachères.* Des terres qui se reposent une année ! le soleil se repose-t-il ? manque-t-il à venir tous les ans mûrir les moissons ? aurait-on besoin de jachères si on n'employait aux céréales que les terres convenables et soutenues des masses et qualités d'engrais nécessaires ?

3° *Les vices de détail :* on voit dans divers champs autant de pavots que d'épis. On y voit cent autres négligences qui ne seraient pas même connues dans l'état sociétaire, où des groupes d'enfants parcourent les champs pour les émonder.

D'où viennent tous ces désordres ? De ce que le sexe masculin est surchargé de la tâche des deux autres, qui ne font qu'un simulacre de travail.

Mais quelle carrière va s'ouvrir pour l'industrie masculine, du moment où les deux autres sexes rentreront en disponibilité par le régime sociétaire ! on verra tout à coup les 718<sup>es</sup> des femmes en vacance industrielle, par la suppression des travaux compliqués et parasites qui naissent du morcellement des ménages, du soin pénible des enfants, de la mauvaise qualité des étoffes et des confections ; enfin, des sots caprices de la mode, qui absorbent tant de femmes en ouvrages de couture interminables et en minuties superflues.

Après la cessation de ces désordres, on s'apercevra que les 516<sup>es</sup> des femmes sont disponibles : à quoi les occuper ? A l'agriculture ; elles envahiront donc majeure partie des menus travaux qui occupent aujourd'hui les hommes.

D'autres seront envahis par les enfants, qui seront amorcés à la culture par le régime des Séries *constatées, rivalisées, engrenées.*

Dès lors il ne restera aux hommes dans la force de l'âge que les fonctions de vigueur, comme les trois citées plus haut ; puis celles de manufacture pénible, charpente, maçonnerie, forge, etc. Ils interviendront accessoirement dans toutes les menues cultures, par terre et potager, mais sans en supporter le soin permanent : ce sera le lot des femmes et enfants.

Cette répartition naturelle est anéantie par la défection des enfants et la complication qui absorbe les femmes. Toute la masse du travail retombe sur l'homme seul, qui, surchargé

de la sorte, doit négliger les branches les plus importantes, comme le soin des forêts et l'irrigation. Il effleure la tâche de son sexe, pour vaquer à celle de tous trois.

Jugeons-en par un seul végétal, par les RAVES, sentier des vertus républicaines. Si la république ne doit vivre que de raves, au moins faut-il, pour le bon ordre, qu'on répartisse aux trois sexes le travail de culture, savoir :

Aux enfants les petites raves ;

Aux femmes les raves moyennes ou navets ;

Aux pères les gros ravognons de Curius Dentatus, et grosses ravasses de la citoyenne Phocion.

Telle serait la série naturelle de distribution ; elle est impraticable dans l'ordre civilisé : vous y verrez le fier républicain obligé de cultiver lui-même les raves de toutes les dimensions, et de faire en plein l'ouvrage des deux autres sexes. Désordre inévitable hors des Séries, qui appliqueraient chaque sexe aux fonctions que la nature lui destine. C'est une des conditions nécessaires à faire naître l'attraction industrielle, qui, même en Séries, ne pourrait pas se développer si on maintenait dans les travaux la confusion d'emplois qui y règne aujourd'hui ; si on voulait, comme dans la civilisation perfectibilisée, atteler une femme et un âne à la même charrue (coutume des provinces-nord de l'Espagne. Les femmes ne sont guère moins maltraitées dans la belle France).

On a vu dans ces deux chapitres, combien les enfants sont éloignés de leur destination en travaux de règne animal et végétal, et combien il est évident que le régime civilisé ne les pousse qu'à l'oisiveté et à tous les vices anti-industriels. Les moralistes ont bonne grâce, après cela, de nous vanter les tendres enfants, si dignes de leurs vertueux pères, *petits vandales, bien dignes de grands vandales* ! Voilà la vraie devise des enfants et des pères civilisés.

DES CUISINES SÉRIAIRES  
ET DE LEUR INFLUENCE EN ÉDUCATION.

(Th. de l'un. univ.)

1822.

Étrange paradoxe ! Il s'agit de démontrer l'utilité de la gourmandise chez les enfants ; c'est peut-être le sujet le plus propre à confondre les antagonistes de l'Attraction, et mettre en évidence la sagesse du Créateur des passions.

Si la nature est sage dans ses impulsions générales, elle doit être sage dans la plus puissante passion qu'elle ait donnée à l'enfant ; c'est la gourmandise.

Pour constater la justesse distributive de Dieu dans cette impulsion dominante des enfants, il faut prouver que la gourmandise tendra, dans l'état sociétaire, à les conduire aux trois foyers d'Attraction ; à la richesse, aux groupes, aux Séries industrielles. Il n'y a de juste et louable en mécanique sociale, que les ressorts qui nous dirigent à ces trois buts, et par suite à l'UNITÉ SOCIALE.

Signalons ici une erreur de mots, qui entraîne l'erreur du jugement ; vice condamné si souvent par nos sages, qui pourtant y tombent sans cesse.

« Les enfants, disent-ils, sont de petits gourmands ; il faut » les corriger, modérer leurs passions. » Rien n'est plus faux : les enfants ne sont pas gourmands, mais seulement gloutons, goinfres, goulus. Le mot gourmand est à peu près synonyme de *gastromome* ; il se prend en bonne part, puisqu'on dit un FIN GOURMAND ; on ne dira pas, *fin glouton*, *fin goinfre*, *fin goulu* ; tous trois sont de genre trivial.

Les Apicius sont gens de bonne compagnie, raisonnant sagement de leur art, dont ils sont trop préoccupés. Or, quel rapport entre un Apicius et des enfants qui mangent avec avidité des pommes vertes, des prunes vertes ! S'ils étaient gourmands, connaisseurs délicats, ils renverraient ces aliments aux pourceaux. Ils sont goinfres, gloutons, goulus ; et pour les en corriger, il faut les ramener à la gourmandise ou gastronomie. Analysons les vertus industrielles et sociales à obtenir de cette métamorphose :

On observe partout que la classe la plus réservée à table est celle des cuisiniers ; ils sont en général gastronomes, juges sévères, dissertant bien sur tous les mets, sans en faire au-



cun excès. Ils sont proportionnellement la plus sobre des classes qui ont la bonne chère à discrétion.

Le meilleur préservatif de la glotonnerie serait donc, pour les enfants [comme pour les pères], un ordre de choses où ils deviendraient tous *cuisiniers* et *gourmands raffinés*, autrement dit *gastronomes*. [Dégourdissement composé, alliant les plaisirs de la table avec l'hygiène graduée, selon les tempéraments.]

La thèse étant des plus neuves, j'ai dû l'étayer de distinctions exactes sur le sens des mots et sur les indices que fournit l'état des choses en civilisation.

Sur ce, on va reproduire l'objection déjà faite, au sujet de l'opéra : « Vous voulez donc, dira-t-on, élever tous les enfants à l'état de cuisinier ? » Même réponse qu'à la page 97. Ce n'est pas moi qui veux, c'est l'Attraction qui ordonne ainsi, et l'on va se convaincre qu'elle veut passionner pour la cuisine tous les enfants.

TOUS, en style de mouvement, signifie les 718<sup>es</sup>, puisqu'il est connu que l'exception de 118<sup>e</sup> confirme la règle.

Or, quand les 718<sup>es</sup> des enfants sont passionnés pour jouer l'opéra et faire la cuisine, en vaudront-ils moins pour cela ? C'est ce que nous allons examiner.

Observons d'abord que c'est le but indirect de la morale civilisée : elle exprime sans cesse et implicitement le vœu de voir les enfants se faire cuisiniers, car elle veut qu'ils s'adonnent au soin des animaux et des végétaux.

Comment pourront-ils juger des méthodes préférables dans le soin des animaux et végétaux, s'ils ne connaissent pas les rapports de manutention agricole avec les ressources de manutention culinaire ? l'agriculteur qui ignore cet art, travaille sans principes et sans but économique.

Ainsi font nos villageois, qui élèvent un animal ou cultivent un légume, pour tâcher de tromper celui qui l'achètera ; mais si on spéculé sur un état d'unité industrielle, si le cultivateur veut favoriser le consommateur, il doit connaître l'emploi mixte ou art de la cuisine, et se guider dans ses cultures selon les convenances de cet art.

De là résulte déjà que la cuisine est portion intégrante des études agricoles, et que, pour faire de l'enfant un parfait agronome en gestion animale et végétale, il faut de très-bonne

heure l'initier aux raffinements de cette cuisine, de cette gastronomie proscrites par les farouches amis des raves et du brouet noir.

Autre motif qui milite pour élever l'enfant harmonien au travail de cuisine : c'est celui où il se formera le plus promptement aux cabales nuancées et graduées, qui sont l'essence des Séries pass. On n'est apte à figurer et rivaliser dans les Séries, qu'autant qu'on sait se passionner pour telle nuance, telle fantaisie, qui forme un échelon dans une grande Série de 30 nuances, 40 variétés et 3 espèces. Or, pour habituer l'enfant à distinguer les échelons de qualités, et se passionner spécialement pour quelqu'une, il faut mettre en jeu le sens le plus puissant sur le bas-âge ; c'est sans contredit le goût, la gourmandise, divinité de tous les enfants.

Le sens du goût, le plus impérieux de tous, c'est un char à 4 roues, qui sont :

- |                             |                   |
|-----------------------------|-------------------|
| 1 La culture,               | 3 La cuisine,     |
| 2 La conserve,              | 4 La gastronomie, |
| ✦ « L'hygiène équilibrée. » |                   |

Ses emplois embrassent tout le mécanisme de *production, préparation, distribution consommation*. L'on est donc au chemin de la sagesse universelle, quand on spéculé sur l'équilibre politique des 4 fonctions du goût que je viens de définir.

Pour atteindre à cet équilibre, il faut que les 4 roues du char puissent cheminer en plein concert, en pleine activité ; il faut que l'éducation façonne, dès le bas âge, tout le monde social aux 4 fonctions de culture, conserve, cuisine et gastronomie. De leur concours naîtra la fonction pivotale ✦, « hygiène équilibrée, » [ consommation raisonnée ], dont il n'est pas encore temps de parler.

Tout père civilisé approuverait fort que son fils et sa fille excellassent dans les deux premières branches, *culture et conserve*. J'entends par conserve les précautions [ usuelles ] physiques et chimiques employées à garder et améliorer les produits alimentaires, fruits, légumes, viandes, etc. Tel produit la prune qui ne dure que douze jours dans nos jardins, vergers, boucheries, peut durer douze mois si la science intervient habilement pour l'entretenir. Dans ce cas, le chimiste aura trentuplé la richesse relative, car il aura fait jouir 12 mois d'un objet dont nous n'aurions joui que 12 jours ; et

cette habileté en conserve aura provoqué une culture trentuple.

Ce serait peu de savoir *cultiver* et *conserver*, si l'on ne savait encore *cuisiner*, ou préparer pour le service de table. C'est une 3<sup>e</sup> fonction que les moralistes veulent avilir, en pronant la femme de Phocion qui accommodait les légumes à l'eau claire. Ne méritaient-ils pas qu'on les condamnât à vivre pendant 40 jours de cette cuisine républicaine? Ils ne la vanteraient guère, après ce carême philosophique.

Les Harmoniens penseront que ceux qui ont géré avec succès la culture et la conserve, doivent intervenir aussi dans la préparation culinaire, au moins en quelques détails, et qu'ils doivent par expérience en critiquer les vices, en louer les perfections.

Quiconque sera versé dans ces 3 branches d'industrie *gastrophile*, excellera nécessairement dans la 4<sup>e</sup>, dans la gastronomie; car il sera impossible qu'un homme déjà intrigué sur ce qui touche à la *culture* d'un légume, aux travaux de *conserve* et aux préparations officinales dites *cuisine*, soit insouciant sur les saveurs de cet objet cuisiné et servi à table. Bien loin de rester indifférent sur un tel mets, il en goûtera quelque peu, même sans appétit; car il ne pourra rester muet sur une denrée à laquelle il s'intéressera à tant de titres; il voudra la juger en *gastrocole*, faire valoir ou critiquer ce qui tient aux deux branches de culture et conserve (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> rouages du sens du goût); puis juger en *connaisseur* sur ce qui touche à la cuisine (3<sup>e</sup> rouage du sens du goût); prononcer entre les diverses cabales de tant de groupes et Séries qui interviennent à fournir ce comestible.

Ainsi, l'homme initié aux 3 fonctions de *culture*, *conserve* et *cuisine*, devient par le fait expert sur la 4<sup>e</sup> ou *gastronomie*.

Cette quadruple instruction achemine par degré à la science par excellence, à « l'HYGIÈNE COMPOSÉE » ou application de la gourmandise aux convenances des nombreux tempéraments que la médecine actuelle réduit à 4. (On pourrait, sur cette limite, lui adresser des objections assez embarrassantes (4).)

(1) Si les tempéraments sont bornés à 4, savoir :

\*\*\* SANGUIN, BILIEUX, MÉLANCOLIQUE, PHEGMATIQUE;  
 Feu, Terre, Air, Arome, Eau;  
 UNITÉ, Amitié, Ambition, Amour, Familisme,  
 d'où vient que tel remède appliqué à vingt bilieux dans une même

Continuons sur notre sujet : L'émulation est faible, si elle ne porte que sur une intrigue simple. Un homme qui sera

maladie, donnera au moins dix résultats différents? Ces bilieux se subdivisent donc en d'autres ordres, dont le mot *bilieur* désigne la classe entière; puis ces divers ordres de bilieux se subdiviseront en genres, lesquels genres en espèces, puis en variétés, ténuités, minimités, etc.

J'en ai quelquefois conféré avec des physiologistes; ils confessent l'enfance de la science dans cette branche d'analyse, comme dans beaucoup d'autres, et ils disent : « On s'est borné à désigner 4 points cardinaux; l'on risquerait, en poussant plus loin les distinctions, de s'enfoncer dans les sophismes. »

De telles craintes sont-elles des excuses valables, et le soldat est-il autorisé à lâcher pied partout où il y a du danger ?

En se restreignant, comme on l'a fait, à indiquer des points de reconnaissance parmi cette foule de tempéraments, devait-on se borner au modique nombre de 4? Analysons les lacunes de cette division quaternaire.

Elle est juste quant aux analogies primordiales que je viens de classer en correspondance avec les éléments et passions cardinales.

Elle pêche en ce qu'elle n'a ni foyer ni mixtes. Il fallait indiquer un tempérament pivotal  $\times$ , correspondant au feu. L'on trouve ce tempérament chez certains sujets **OMNIMODES**, qui se façonnent indifféremment au climat chaud comme au froid, aux aliments échauffants comme aux rafraichissants : ces tempéraments sont rares, mais il en existe.

Il fallait ensuite, aux 4 cardinaux, accoler 4 mixtes. Par exemple, une substance froide, la fraise, est un aliment pesant pour tel sujet, qui la digèrera plus aisément si on l'allie avec de la crème : deux réfrigérants combinés font pour lui fonction d'échauffants : c'est un tempérament bâtarde ou mixte, qui est hors de la ligne des 4 tempéraments cardinaux.

Il fallait donc, en distinction primordiale, reconnaître 4 tempéraments cardinaux, 4 mixtes, puis le pivotale direct et inverse. Telle est la division de 1<sup>re</sup> puissance.

En 2<sup>e</sup> puissance, on en aurait distingué un plus grand nombre; puis en 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup>, des nombres croissants selon certaines proportions, qui, en 5<sup>e</sup> puissance, donnent le nombre 810 pour les tempéraments comme pour les caractères. La gamme en est énoncée (II, 328) sans indication des nombres.

*cuisinier* et *gastromome* à la fois, aura déjà double véhicule d'intrigue et d'émulation ; si on y ajoute celui d'intervention active dans la *culture*, il y aura triple source d'intrigue ; elle deviendra quadruple ou bi-composée, si on y ajoute la *conserve*. Dans ce cas, l'enthousiasme et l'émulation s'élèveront au plus haut degré ; car des sectaires du chou fonctionnant à leur carreau, y élèveront des débats sur les nuances de *goût*, de *préparation*, de *conserve* et de *culture*, et sur les fautes commises en ces divers genres, Le travail sera d'autant mieux soigné, qu'on y aura apporté quatre esprits de parti au lieu d'un. L'émulation n'aurait que moitié de cette intensité, si l'intrigue était réduite à deux ressorts ; que le quart, si réduite à un seul.

On s'efforcera donc, en Harmonie, d'enrôler de bonne heure chaque individu aux quatre branches de la science *gastrophile*, afin qu'il devienne expert sur trois au moins, et qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de *gastrolâtre*, déshonneur de nos Apicius dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitude à opiner ni agir dans les trois autres branches du goût, dans la culture, la conserve et l'art culinaire.

Ces principes établis, il reste à examiner si l'attraction s'y prêtera, si elle enrôlera l'enfance et les pères au travail des cuisines. On va voir que ce sera, de tous les ateliers, le plus séduisant pour le bas-âge, et par suite pour les pères habitués dès le bas-âge, si l'on y observe exactement la boussole d'Harmonie, la distribution par Séries contrastées, rivalisées, engrenées, dont on va examiner l'influence dans les cuisines sociétaires.

AMORCES ET PROGRÈS DE L'ENFANT  
AUX CUISINES SÉRIAIRES.

(Th. de Fun. univ.)

1822.

Certaines caricatures nous peignent en détail le monde renversé ; elles n'exagèrent pas : il est vraiment à rebours du bon sens et de l'économie, surtout aux cuisines.

Si une Phalange, selon l'usage civilisé, occupe des Hercules de 30 ans à plumer des alouettes et trier du riz, du cacao, scandale qu'on voit chez tous les traiteurs et cafetiers, il faudra donc envoyer les bambins de 4 ans au travail pénible des pompes et de l'arrosage.

Telle serait la conséquence de ces préceptes soi-disant moraux qui veulent étouffer chez l'enfant les penchants à la gourmandise, à la fréquentation des cuisines, où la nature lui a ménagé tant de fonctions. L'enfant se plaît au tracas des cuisines : il serait charmé d'y intervenir, si on lui fournissait tout l'assortiment de petits ustensiles : marmites, pots et casseroles en miniature : ce serait pour lui le suprême bonheur.

On refuse à l'enfant civilisé l'accès aux cuisines, pour diverses raisons.

1. Il est maladroit et brise les vaisselles.
2. Il renverse les mets, souille tous ses vêtements.
3. Il se brûle ; il ne sait pas manier le feu ; on est forcé à lui en interdire même les approches.
4. On n'a, dans une cuisine civilisée, ni gardiens, ni instructeurs, ni moyens pour le façonner au travail [petite vaisselle, etc.].
5. L'enfance serait dans nos cuisines en trop petit nombre pour y opérer par Séries de groupes, distribution hors de laquelle tout enfant est transformé en vandale.
6. Les menus travaux, comme plumage, épluchage, pelage, etc., ne fournissent pas chez nous des masses d'ouvrage auxquelles on puisse affecter des groupes régulièrement équilibrés.
7. Nos cuisines manquent de la branche de confection enfantine ; elles ne préparent pas les trois sortes de chère,  
*Majeure* pour hommes, *mineure* pour femmes, *neutre* pour enfants, et *pivotale* ou commande.

✧ Enfin, la cuisine serait pour l'enfant une école de dépravation, par les sottises complaisances des domestiques, et les accidents fâcheux qui souvent en seraient la suite.

Ainsi la première école de l'enfant, la cuisine, lui est interdite en civilisation. Je la place au premier rang, parce que le stimulant y est plus fort que partout ailleurs. La cuisine exerce en lui l'esprit et les sens; car, au charme du mobilier en miniature qu'il trouve là comme dans d'autres ateliers, se joint l'influence de la gourmandise, passion très-généralement dominante chez les enfants des premières phases, 0 à 9 ans.

Sans doute ils ne sont pas friands de viandes ni de ragouts, mais de crèmes sucrées; d'ailleurs sous le nom de CUISINES SÉRIAIRES, je comprends tous les ateliers de comestibles, entre autres ceux de confiserie, fruiterie, laiterie, qui sont les lieux les plus attrayants pour l'enfant; la boutique du confiseur est pour lui le paradis terrestre; et c'est au Sériscère de confiserie (annexe des cuisines), qu'est la première école des poupons et bambins. Le jardin, éminemment utile à l'éducation de l'enfant, est en chômage une partie de l'année; la cuisine est constamment en activité.

Parvenu à l'âge de raisonnement, aux chœurs des séraphins, 6 1/2 à 9 ans, il apprendra aux cuisines mieux que partout ailleurs, la progression nuancée ou échelle des fantaisies dont se composent les trois corps d'une Série; il y prendra parti après option raisonnée, et il en épousera quelques rivalités.

Vingt groupes sont en débat sur la supériorité de leurs choux: comment un enfant prendra-t-il parti pour l'un des vingt groupes, s'il ne sait pas faire la différence des saveurs de ces divers choux, et des modifications qu'y apporte l'art culinaire combiné avec les variétés de méthodes agricoles? Il faudra de bonne heure initier l'enfant à tous ces raffinements de culture et de cuisine, lui en faire distinguer les graduations; système tout opposé à la sagesse actuelle, qui persuaderait à un enfant, « que tous les choux naissent égaux » en droits, et qu'un vrai républicain doit manger sans blâme » ni louange, toutes les sortes de choux, pour le triomphe » des saines doctrines. »

Les variétés de mets étant très-nombreuses dans les cuis-

nes d'une Phalange, tout enfant peut, sans recourir aux choux et denrées patriotiques, trouver mille sources d'intrigues industrielles dans les mets de cuisine enfantine, dans les crèmes sucrées, compotes, pâtisseries, confiseries, herbages, et fruits. C'en est bien assez pour l'engager dans les rivalités agricoles, et l'habituer à connaître les échelles de goûts régnants sur un même objet, les classer par centre et deux ailes, s'enrôler dans un des groupes du centre ou d'ailes, et en soutenir les procédés et les cabales. Dès qu'il est parvenu à ce point, il a mordu à l'hameçon industriel; son éducation s'achève d'elle-même, par la seule impulsion des intrigues de Série.

Et comme les intrigues de bonne chère sont les plus puissantes sur l'enfant tout dévoué au sens du goût, on s'efforcera de rendre la cuisine attrayante pour le jeune âge, l'enrichir d'un mobilier bien adapté aux travaux de l'enfance, et toujours distribué en triple échelle, grande, moyenne et petite, avec nuances dans les trois divisions pour satisfaire tous les goûts.

Ce n'est pas un appât pour un enfant actuel, que de voir un rôti à la broche; mais c'est une amorce pour les enfants d'harmonie, que de voir les broches nombreuses, disposées autour de trois feux saillants qui alimentant sept ou neuf genres de broches.

Au grand feu, les grandes broches et fortes pièces;

Au moyen feu, les pièces moyennes;

Au petit feu, le menu rôti, brochettes, oisillons.

Cet assortiment fournit des fonctions pour tous les âges. Les chérubins soignent les broches sous-minimes, d'alouettes, bec-figures, placées en étage sur l'un des côtés du petit feu où les séraphins soignent les broches sur-minimes, contenant cailles, grives et pigeons.

Les lycéens et gymnasiens surveillent, au moyen feu, les deux ou trois espèces de broches à volailles et pièces de moyenne force.

Enfin, les fonctionnaires adolescents surveillent, au grand feu, les broches de grandes pièces.

Cette distribution échelonnée (1) amorce l'enfant; elle ne

---

(1) Par exemple, un grand four de pâtisier, bien noir, bien



lui plaît qu'autant qu'elle est graduée par nuances, et qu'il peut y jouer en petit le rôle de singe ou imitateur de ses aînés.

Je n'étends pas la comparaison aux ateliers de confiserie et fruiterie : leur affinité avec les goûts de l'enfance est si connue, qu'il convient de s'attacher, dans la théorie, aux branches les moins attrayantes, comme le four et la broche, que j'ai dû préférer par cette raison.

**Rallions à un principe général tous ces aperçus.**

Dans l'Harmonie, où il conviendra d'attirer l'enfant aux cuisines, on devra lui ménager sur ce point une attraction

malpropre, et garni de grillons sifflants, ne saurait plaire ni aux enfants, ni aux hommes. Si nous supposons, au lieu de ce sale atelier, trois fours inégaux, ornés à l'entour de marbre noir, pour éviter le noircissement causé par la fumée ; si chacun des trois fours est adapté aux pâtisseries de diverses grandeurs, les groupes d'enfants seront charmés de faire cuire au troisième four les petits pâtés, petits gâteaux, mirlitons et menus objets qu'ils auront préparés. Leur intervention offrira triple avantage.

**Exempter les hommes faits d'un ouvrage auquel suffisent les plus faibles enfants ;**

Former ces enfants au travail, à l'école d'hommes exercée ;

Ménager à ces mêmes hommes une rivalité piquante, en ce qu'elle sera exercée par les enfants, leurs inférieurs.

Ainsi le régime sériaire ou industrie progressive crée pour les enfants et les pères une foule d'appâts dont le travail morcelé n'offre aucun germe. Nos travaux ne sont jamais assez étendus ni assez gradués pour comporter l'échelle d'ateliers en degré septennaire ou novennaire. Tout Séristère offre cette variété nuancée, au moyen de trois laboratoires de genre, subdivisés en deux ou trois laboratoires d'espèce.

Une telle échelle ne peut se former régulièrement que dans une association très-nombreuse, comme une Phalange de grande Harmonie à 15 ou 1609 sociétaires. On ne pourrait pas établir cette graduation dans une Phalange d'ordre simple, de 4 à 500 personnes ; encore moins dans une petite réunion de 26 ou 36 ménages, qui ne sauraient fournir les assortiments de passions nécessaires.

double et triple, bi-composée et non pas simple. Il y aurait appât *simple*, s'il ne se fondait que sur le luxe des ateliers. L'appât sera *composé*, si on y ajoute les rivalités d'émulation enfantine. Il sera *sur-composé* par les intrigues indirectes qui se lient à la culture ou à la fabrication. Enfin, il sera *hyper-composé* ou quadruple, par le lustre des chefs et des fonctions.

Un cuisinier civilisé est un fonctionnaire de peu de relief hors de la coterie des gastrolâtres : il n'en est pas ainsi d'un cuisinier d'Harmonie, qui souvent peut être un monarque. toute industrie étant compatible, en Association, avec le rang suprême. D'ailleurs un seul détail, comme cette fonction, se trouve lié avec les sectes de culture, de conserve, de chimie, de médecine hygiénique, d'économie sanitaire ; et le cuisinier harmonien devient, par suite, un savant de premier ordre.

Aucune des quatre amorces précitées ne peut se rencontrer dans les cuisines civilisées, pas même dans la confiserie ni la fruiterie, qui pourtant exercent encore de l'attraction sur l'enfant. [ Elles se rencontrent toutes quatre dans l'ordre sociétaire, où elles s'appuient des trois amorces attachées au mécanisme des Séries rivalisées, exaltées, engrenées. ] Quelle sera donc leur influence dans cet ordre, hors duquel aucun atelier ne saurait fixer l'enfance à l'industrie !

## AUX AMIS DE L'UTILE.

(Th. de l'un. univ.)

1822.

Parmi les bienfaits du régime sociétaire, il en est de si précieux, qu'il convient de les détacher du corps de l'ouvrage, et de les présenter par forme d'entr'acte, pour récréer le lecteur et soutenir l'attention. J'en indiquerai de cette espèce dans les médiantes ; celle-ci sera pour l'utile, une autre pour l'agréable.

Dans la classe de l'utile je choisis trois sujets : la Quarantaine, les Routes et le Cadastre.

1° LA QUARANTAINE : elle devient universelle dès que l'ordre sociétaire est organisé. Elle s'exécute combinément et simultanément dans tous les cantons du globe, et en deux ou trois ans elle extirpe toutes les maladies accidentelles, comme virus pestilentiel, psorique, syphilitique, variolique, etc. Ces fléaux une fois bannis ne renaîtront plus, parce que l'Association joindra aux correctifs les préservatifs, entre autres l'aisance et la propreté générale du peuple et des animaux domestiques.

« Et les médecins, replique-t-on, comment accueilleront-ils ce fâcheux augure ? quoi, plus de maladies syphilitiques, psoriques, varioliques ! vous allez liguier contre vous toute la Faculté. » Au contraire, la salubrité sera pour eux gage de fortune ; on verra au traité, qu'en Harmonie, moins il y a de maladies, plus les médecins s'enrichissent ; et cette extirpation de maladies sera tout aussi agréable à la Faculté qu'à la belle jeunesse, entravée si fâcheusement dans ses plaisirs, par l'impossibilité de quarantaine universelle dans l'état actuel du globe.

2° LES ROUTES, aujourd'hui fécond sujet de disputes et de jalousies entre les communes ! Tout canton en Harmonie a ses grandes et petites routes, ornées comme nos allées de parterre, garnies de trottoirs, avec ombrages continus, bassins et massifs de fleurs, colonnes d'indication, etc. ; ce luxe de grands chemins ne coûtera pas une obole d'impôt. Chaque

phalange les construit elle-même *par Attraction industrielle*, et met son orgueil à les embellir autant que ses salons. Chacune veut briller par les chevaux de poste autant que par les chemins. C'est là un des mille agréments que les riches mêmes ne peuvent se procurer à aucun prix en Civilisation. *Quoi de plus détestable que les routes des environs de Paris, dont les pavés sont pour l'oreille et le corps un double supplice !*

3° LE CADASTRE : c'est ici que la Civilisation se montre en pygmée. La France, après vingt-cinq ans de travaux et de frais énormes, n'a que des ébauches et lambeaux de cadastre. Il faudrait y travailler trente années encore, à 3 millions par an ; et au bout de ce temps l'ouvrage sera à peu près inutile *en France*, à cause des mutations. Que de travaux et de dépenses pour obtenir un fatras inutile ! voilà bien la Civilisation ; *parturient montes*.

Comparons cette entreprise avortée, avec le travail du cadastre sociétaire. Au lieu de soixante ans, il n'exigera qu'un an, ne coûtera pas une obole d'impôt ; il donnera très-exactement, très-magnifiquement, le plan de toutes les terres et les mers du globe, en *cent vingt mille tomes de 30 pouces de hauteur*, contenant chacun 50 cartes, avec colonnes explicatives et gravures au revers, indication de la nature de chaque sol, constatée pas des fouilles de 20 et 30 pieds.

Sur les 120,000 tomes, il y en aura environ 80,000 pour les terres, 40,000 pour les mers littorales et les bas-fonds.

Les exemplaires du cadastre intégral du globe se trouveront dans chaque chef-lieu de Pentarchie (province de 150 à 200 Phalanges).

Les divisions moindres,

Tétrarchie,	36 à 48	} Phalanges,
Triarchie,	12 à 16	
Duarchie,	3 à 4	
Unarchie,	1	

n'auront qu'une subdivision de l'ouvrage, proportionnée à leur étendue.

Le cadastre des mers ne pourra s'achever ni en un an, ni même en dix ; mais celui des terres n'exigera que le laps d'un an : chaque canton y emploiera ses groupes de géo-

mètres, minéralogistes, graveurs, etc., qui représenteront au revers de carte les beaux édifices et beaux points de vue du canton.

A ces prodiges d'industrie sociétaire, à ces perspectives si dignes d'électriser les amis du beau et de l'utile, je pourrais ajouter une kyrielle de cent autres merveilles colossales ; chacun les pressentira et en conclura à sortir au plus tôt de la lymbe civilisée. Les impatients m'accuseront de lenteur, et voudront que sans délai je leur expose la théorie de l'Association. Ne précipitons rien, préparons bien les esprits, imitons le médecin qui, par un régime préalable, dispose le malade à un traitement. Procédons d'abord à « *refaire l'entendement humain,* » le soumettre au régime qu'ordonnent Condillac et Bacon, « *lui faire oublier tout ce qu'il a appris des doctrines philosophiques,* » où nous allons examiner (2<sup>e</sup> notice) des erreurs aussi plaisantes que funestes.

## SPLendeur DE L'ORDRE COMBINÉ.

LUSTRE DES SCIENCES ET DES ARTS.

( Théorie des 4 mouv. )

1808.

Pour juger à quelle splendeur s'élèvent les Sciences et les Arts dans l'Ordre combiné, il faut d'abord connaître quelles immenses récompenses sont décernées aux savants et artistes.

Toute Phalange dresse, chaque année, à la majorité absolue des voix, un tableau des inventions ou compositions qui ont paru, et qu'elle a accueillies dans le cours de l'année. Chacune de ces productions est jugée par la Série compétente. Une tragédie, par les Séries de littérature et de poésie, et ainsi de toutes les nouveautés.

Si l'œuvre est estimée digne de récompense, on fixe la somme à adjuger à l'auteur ; par exemple, 20 sous à Racine pour sa tragédie de Phèdre.

Chaque Phalange, après avoir formé le tableau des prix décernés, l'envoie à une administration qui fait les dépouillements des votes de canton, et forme le tableau provincial. Celui-ci est envoyé à une administration de région, qui opère de même sur le dépouillement des tableaux provinciaux. Ainsi, le recensement (des votes arrive par échelons jusqu'au Ministère de Constantinople, où se fait le dépouillement ultérieur, et où l'on proclame les noms des auteurs couronnés par le suffrage de la majorité des Phalanges du globe. On adjuge à l'auteur le terme moyen des sommes votées par cette majorité. S'il y a un million de Phalanges pour le vote de 40 sous, un million pour 20 sous, un million pour 30 sous, la récompense adjugée sera de 20 sous.

En supposant que le recensement ait donné une livre tournois à Racine pour la tragédie de Phèdre ;

Trois livres à Franklin pour l'invention du paratonnerre ;

Le ministère fait passer à Racine des traites pour la somme de trois millions tournois, et à Franklin pour neuf millions tournois, sur les Congrès de leurs régions. La somme est répartie sur chacune des trois millions de Phalanges du globe.

En outre, Franklin et Racine reçoivent la décoration triom-

phale, sont déclarés citoyens du globe, et, sur quelque point qu'ils parcourent, ils jouissent dans toute Phalange des mêmes prérogatives que les Magnats du canton.

Ces récompenses, qui sont insensibles pour chaque Phalange, sont immenses pour les auteurs, d'autant plus qu'elles peuvent être fréquemment répétées. Il se peut que Racine et Franklin gagnent encore pareille somme de l'année suivante, en s'illustrant par quelque autre production qui obtienne le suffrage de la majorité du globe.

Les plus petits ouvrages, pourvu qu'ils soient distingués par l'opinion valent encore des sommes immenses aux auteurs; car si le globe adjuge

à HAYDN, 1 sou pour telle symphonie,

à LEBRUN, 2 sou pour une telle ode,

Haydn recevra 150,000 livres, et Lebrun 300,000 livres pour un ouvrage qui ne leur aura peut-être coûté qu'un mois. Ils pourront gagner cette somme plusieurs fois dans une seule année.

Quant aux ouvrages, comme ceux d'un statuaire, qu'on ne peut pas mettre sous les yeux du globe, il existe d'autres moyens de les faire récompenser par le globe entier. De là vient qu'un talent supérieur assure dans l'Ordre combiné une immense fortune à celui qui le possède, dans quelque genre que ce soit, et le savant ou artiste n'a besoin d'aucune protection ou sollicitation; loin de là, toute protection ne servirait qu'à humilier le protecteur et le protégé. En effet:

Je suppose que Pradon, à force de sollicitations, parvienne à intéresser pour sa Phèdre un vingtaine de cantons voisins, où il a des amis et où il a obtenu qu'on jouât la pièce; je veux même que ces cantons aient eu la faiblesse d'adjudger un prix à Pradon. Que lui servira le vote de vingt Phalanges sur un nombre de trois millions? et quel affront vont recevoir ces vingt Phalanges, lorsque le dépouillement des votes sera publié par le Ministère de Constantinople? On y verra, d'après la liste des votes, qu'une PHÈDRE inconnue et composée par un sieur PRADON, a trouvé des amateurs dans vingt cantons du globe, qui sont tels et tels, tous compères et voisins dudit Pradon. On conçoit qu'une telle annonce couvrirait de honte par tout le globe, et l'auteur et les vingt cantons qui l'auraient protégé. Mais qu'arrivera-t-il, malgré toutes les intrigues de Pradon? C'est que les vingt cantons qu'il aura

sollicités ne voudront pas s'exposer à l'affront, ni attacher leur suffrage à une pièce si médiocre; que loin de pouvoir espérer quinze cent mille ou la moitié des suffrages du globe, elle n'est pas même admise à vingt lieues de là, dans les cantons où Pradon n'a plus d'amis particuliers.

C'est ainsi que dans l'ordre combiné, toute intrigue ou protection ne sert qu'à confondre un mauvais auteur sans le servir, tandis que l'homme à talent s'élève subitement à l'immensité de gloire et de fortune, sans le secours d'aucune intrigue ni protection. Il n'y a qu'un seul moyen de succès, c'est de charmer la majorité des Phalanges du globe. Les cas d'exception seront infiniment rares. Si quelque haut personnage, comme un parent de l'Empereur d'Unité, s'avisait de faire une mauvaise comédie, ou de mauvais vers, la pièce se répandrait par l'importance de l'auteur, et il se pourrait que le globe eût l'indulgence de le couronner; mais les personnages dignes de partialité aux yeux de tout le globe, seront excessivement rares, et une petite faveur qu'ils pourraient obtenir ne portera aucun obstacle au succès des vrais talents qui, aujourd'hui, peuvent rarement parvenir, parce qu'ils n'ont ni les moyens de se former, ni des récompenses suffisantes, ni l'art des intrigues sans lesquelles on ne parvient à rien en Civilisation.

Après cette digression sur les récompenses de l'Ordre combiné, examinons quelle sera leur influence sur un objet quelconque, soient les spectacles.



## SPECTACLES ET CHEVALERIE BRABANTE.

J'ai dit qu'il existera des moyens de faire récompenser par le globe tout savant ou artiste dont les talents sont locaux et ne peuvent pas avoir le globe pour juge. Un fameux chirurgien et une fameuse cantatrice ne peuvent pas mettre leur habileté sous les yeux du globe, comme un poète ou un graveur, dont l'ouvrage se répand partout ; mais ils recevront également les récompenses dont j'ai parlé, et qui s'élèvent bien vite à plusieurs millions, quand on possède un mérite transcendant. Dès lors, tout homme pauvre ne s'étudiera qu'à faire germer quelque talent chez son enfant ; du moment où l'on apercevra dans l'enfant quelque moyen de succès dans les sciences et les arts, le père sera ivre de joie et accablé de félicitations. Tout répétera autour de lui : « Votre enfant va devenir un fameux littérateur, un fameux comédien ; il va gagner la décoration triomphale, gagner *des millions* ; » et l'on sent combien un tel pronostic chatouille les oreilles des parents pauvres, [voire même des riches].

Dès lors, quels seront les gens les plus ardents à l'étude ? ce seront les pauvres et leurs enfants. Or, comme les exercices du théâtre sont un acheminement à toute étude des sciences et des arts, même à la mécanique qui est d'un grand usage sur la scène, les gens pauvres n'auront rien de plus pressé que de voir leurs enfants s'exercer et se former sur le théâtre de leur Phalange, sous la direction des riches, qui, dans tous pays, ont un penchant favori pour le soin d'un théâtre. En conséquence, tous les enfants seront dès le plus bas âge habitués à figurer sur la scène dramatique ou lyrique, ils y prendront parti dans quelque Série de déclamation, de chant, de danse et d'instruments ; riches ou pauvres, tous y paraîtront, parce que la Phalange jouant pour elle-même et pour ses voisins, devient comédie d'amateurs. Dès lors un canton peuplé de 4000 personnes aura au moins 800 acteurs ou musiciens à mettre en scène dans un jour de fête, puisque tout enfant aura été élevé sur le théâtre, et aura pris part spontanément dans quelque une des fonctions théâtrales. Dans l'Ordre combiné, un Babin de quatre ans n'oserait pas se

présenter pour être admis au chœur des Néophytes et à la parade s'il ne savait pas figurer déjà dans les danses et manœuvres de théâtre.

On a pu voir dans le chapitre *Étude de l'Attraction passionnée* (1<sup>re</sup> Partie) que la nature distribue au hasard, sur 300 [310] personnes, toutes les dispositions nécessaires pour exceller dans les fonctions sociales. En conséquence, un canton peuplé d'environ mille personnes trouve nécessairement sur ce nombre de grands acteurs dans tous les genres, si l'on a développé et cultivé dès l'enfance les dispositions de chacun. C'est ce qui arrive dans l'Ordre combiné. L'enfant y est affranchi de la tyrannie des institutions et des préjugés ; il se porte naturellement aux emplois que la nature lui destine, et ses progrès ne sont dus qu'à l'émulation. La seule ruse qu'on emploie pour en faire d'excellents acteurs, c'est de les conduire en masse dans les cantons voisins, où ils voient les représentations données par leurs rivaux, avec qui on les fait entrer en lice.

Il n'est pas besoin de demander : « Qui est-ce qui fait les frais d'une salle d'opéra ? » Il n'en faut construire qu'une seule, pour qu'il s'en élève trois millions de proche en proche. Si les cantons sont en rivalité régulière, il n'ont pas de repos jusqu'à ce qu'ils aient égalé leurs voisins, et pour construire une salle de spectacle n'ont-ils pas tous des Séries de maçons, charpentiers, mécaniciens, peintres, etc. ; puis des productions quelconques pour compenser l'achat des matériaux de construction ?

Si chaque Phalange a pour le moins sept à huit cents acteurs, musiciens et danseurs, sur une population d'environ mille personnes, elle peut donner à elle seule tous les spectacles dont on jouit dans une immense capitale, comme Paris ou Londres. De là résulte déjà que dans le plus pauvre canton des Alpes et des Pyrénées, l'on trouvera un opéra semblable à celui de Paris ; je pourrais même dire supérieur, car l'éducation civilisée ne peut pas, sur l'étude des arts ni sur l'épuration du goût, opérer les prodiges qu'on obtiendra de la méthode d'éducation naturelle.

Si aux acteurs d'un canton l'on ajoute ceux des cantons voisins, quel sera l'éclat des spectacles dans un jour de fête où se rassemblent les virtuoses de plusieurs Phalanges voisines, et où l'on jouit d'une réunion de talents telle que pour-

raient la fournir une douzaine de capitales comme Paris ? Or, le plus pauvre des hommes pouvant assister à ces spectacles, il aura sur ce point des jouissances bien supérieures à celle des Potentats civilisés.

La chance est bien autrement brillante si l'on suppose un passage d'amateurs, voyageant comme on en voit fréquemment dans l'Ordre combiné, où les voyageurs se forment en grande caravane de Chevalerie errante, qui vont courir les aventures, en déployant un caractère quelconque. Aujourd'hui l'on verra arriver les *Bandes Roses* qui viennent de Perse, et qui déploient caractère *dramatique et lyrique* ; quelques jours après viennent les *Bandes Lilas* du Japon, qui déploient caractère *poétique et littéraire* ; et le passage successif de ces caravanes fournit dans le cours de l'année des fêtes et jouissances délicieuses à chaque amateur de sciences ou arts. Il passe des Bandes de tous les caractères ; elles ne reçoivent dans leur corporation que des personnages capables de soutenir l'honneur de la troupe dans les deux sexes.

Je suppose que les Bandes Roses de Perse arrivent aux environs de Paris ; elles sont composées de trois cents chevaliers errants et trois cents chevalières errantes, tous choisis parmi les Persans et les Persanes les plus distingués dans l'art dramatique et lyrique. Les Bandes indiquent station à la Phalange de Saint-Cloud ; elles y arrivent en grande pompe, étalant une infinité de drapeaux qui leur ont été donnés dans leurs incursions, et sur lesquels sont inscrits *les faits et gestes des Bandes Roses de Perse*.

Arrivant à Saint-Cloud, elles sont reçues par la *Chevalerie fixe*, qui se compose de gens riches, amateurs de la comédie et de la musique, et formant une corporation pour désfrayer et festoyer les Bandes de leur caractère favori.

Comme les Bandes Roses se sont formées de l'élite de la Perse, chaque homme ou femme dont elles sont composées était un *Molé* ou une *Contat* dans sa Phalange. Ce sont tous les premiers chanteurs, danseurs et joueurs d'instruments de la Perse, et ils donnent des spectacles d'une excellence qui ne peut être décrite. La contrée leur donne aussi un étalage de ses principaux talents qu'elle a rassemblés.

Entre temps arrivent les *Bandes Hortensia du Mexique*, qui viennent se mesurer avec les *Bandes Roses de Perse*, et

l'assaut de talent s'établit entre les deux troupes sur les théâtres des Phalanges de Saint-Cloud, Neuilly, Marly, etc. S'il y a une prééminence décidée dans les talents de la Bande Rose, elle recevra de la contrée un drapeau qu'elle déploiera parmi ses trophées et sur lequel on lira : « Défaite des Bandes Hortensia du Mexique à la Phalange de Saint-Cloud.

Dans le cours de leurs voyages, les Bandes de même caractère se croisent en tous sens, pour rencontrer leurs rivales et livrer des assauts qui font le charme de la contrée témoin de cette guerre. En poursuivant leur route, elles se dispersent et ne voyagent point en troupeau comme nos régiments. Si les Bandes Roses ont indiqué pour prochaine station la Phalange du Loiret, près Orléans, elles auront trouvé à Saint-Cloud des députés des Phalanges qui avoisinent la route d'Orléans ; ces députations sont composées des hommes et des femmes les plus aimables, qui ont pour mission de séduire et entraîner les chevalières et chevaliers Roses. On les attirera dans les cantons éloignés de la grande route. Chaque Phalange se disputera l'avantage de les choyer pendant une journée, et chaque chevalier ou chevalière trouvera dans les Phalanges qui l'auront entraîné les mêmes empressements que la Bande entière avait trouvés à Saint-Cloud. Le quartier général de la Bande suivra seul la grande route, et au jour indiqué l'on se réunira à lui dans Orléans, pour faire une entrée solennelle à la Phalange du Loiret et s'y signaler par de nouvelles prouesses. Ainsi voyageront les corps d'amateurs formés en caravanes de Chevalerie errante, menant partout joyeuse vie, en exploitant tout le genre humain, sans être induits à la moindre dépense ; car ils sont défrayés en tous lieux par la Chevalerie fixe.

On peut dire à présent qu'en fait de spectacles, l'homme le plus pauvre aura gratuitement jouissances centuples de celles que peuvent se procurer aujourd'hui les riches Souverains ; car il verra fréquemment lutter des milliers de ces fameux comédiens, chanteurs, danseurs et joueurs d'instruments, dont un seul aujourd'hui suffit pour enthousiasmer la cour et la ville, tandis que toutes les campagnes en sont privées, et que même les villes de cent mille habitants ne peuvent pas entretenir un grand théâtre. Quelle mesquinerie, quelle pitoyable langueur dans les plaisirs de la Civilisation, comparés à ceux dont jouira le moindre canton du globe dans l'Ordre combiné !

L'annonce de la future liberté amoureuse devant exciter la grande colère des bourgeois et des philosophes, il convient, pour les calmer, de leur faire envisager cette liberté sous le rapport de l'intérêt, qui est leur unique Dieu. L'amour, qui est en Civilisation un germe de désordre, de paresse et de dépenses, devient dans l'Ordre combiné une source de bénéfices et de prodiges industriels. J'en vais donner un indice, et je choisis la démonstration sur l'une des branches d'administration la plus pénible parmi nous : c'est la levée des armées qui s'opère par la Politique galante.

L'amour produit dans chaque Phalange deux grandes Séries, qui sont le *demi-caractère* et le *caractère plein*. Celui-ci se divise en neuf branches : la première est la *Vestalité*, dont je vais parler.

Dans chaque Phalange, le chœur des Jouvenceaux et Jouvencelles, qui sont vierges, élisent tous les ans un quadrille de Vestalité formé de deux couples de parade et deux couples de mérite ; le choix est réglé pour les premiers sur la beauté, et pour les seconds sur le succès dans les sciences et les arts ou le dévouement dans les travaux.

Les Vestals et les Vestales ont en tous lieux le rang de Magnats et Magnates ; la plus pauvre fille, lorsqu'elle est élue Vestale, roule en char à six chevaux blancs, couverte des pierreries de la réserve. On rend à ces jeunes gens toutes sortes d'honneurs ; ils commandent les colonnes de l'enfance ; enfin, le système conservateur de la virginité tend à produire les jeunes filles au lieu de les isoler. Loïn de les habituer à un rôle de buse, comme nos demoiselles ennemiellées de morale, qui disent n'aimer personne et n'avoir d'autre volonté que celles du papa et de la maman, on développera leurs inclinations autant que possible, et l'on verra la Vestale avoir des poursuivants titrés, et le Vestal avoir de même ses poursuivantes qu'il aura titrées.

Cette jeunesse d'élite a le privilège d'aller aux armées industrielles, qui sont de magnifiques rassemblements ; c'est

là que les Vestals et Vestales exercent leurs premières amours. Chaque jour l'armée donne, à la suite de ses travaux, des fêtes d'autant plus brillantes qu'elle réunit l'élite de la jeunesse en beauté et en talents. Ces fêtes offrent un vaste champ à la courtoisie : les prétendants et prétendantes suivent la Vestalité qui fait ses choix dans le cours de la campagne.

Pour rassembler une armée, il suffit de publier le tableau des quadrilles de virginité que chaque Phalange y enverra ; dès lors ceux qui se sont déclarés prétendants et prétendantes ne sauraient se dispenser de suivre les prétendus aux armées, où doivent se décider les choix, qui se font secrètement, sans la publicité scandaleuse qu'on apporte parmi nous aux cérémonies du mariage, où l'on avertit une ville entière que, tel jour, un libertin, un roué, va déflorer une jeune innocente. Il faut être né en Civilisation pour supporter l'aspect de ces indécentes coutumes qu'on appelle *les noces*, où l'on voit intervenir à la fois le magistrat et le sacerdoce avec les plaisants et les ivrognes du quartier. Et pourquoi ? parce qu'après de viles intrigues, après un maquérellage fait par le notaire et les commères, on va enchaîner pour la vie deux individus qui peut-être seront au bout d'un mois insupportables l'un à l'autre. Quel est donc le motif de ces fêtes de noces ? l'espoir d'obtenir une postérité ? eh ! sait-on si la femme ne sera pas stérile ? l'espoir du bonheur des conjoints ? eh ! qui sait s'ils ne se détesteraient pas l'année suivante, et si leur union ne fera pas le malheur de tous deux ? Dans ces fêtes données sur une vague espérance, les familles sont comparables à un étourdi qui, en prenant un billet de loterie, donnerait à ses voisins un grand repas en réjouissance de ce qu'il espère gagner un terne ; on mangerait son repas en se moquant de lui et disant : *Il ne tient pas encore le terne*. N'imites-vous pas un tel fou quand vous donnez des fêtes à l'occasion d'un mariage qui est un billet de loterie, et moins encore ; car le mariage peut produire beaucoup de malheur, au lieu du bonheur qu'on en espère ? Le seul cas où les fêtes soient raisonnables, c'est lorsqu'un homme épouse une femme très-riche ; alors il a lieu de se réjouir ; mais d'ordinaire les femmes dépensent plus de revenu qu'elles n'en apportent ; et si l'on remettait les réjouissances de noce à l'année suivante, à l'époque où le mari a tâté des embarras

du ménage, des énormes dépenses et du cocuage qui arrive tôt ou tard, on trouverait bien peu de mariés disposés à fêter leur fâcheuse union. Eh ! combien d'entre eux ont regret à la fête, dès le lendemain, où ils sont déjà confus de n'avoir pas trouvé ce qu'ils croyaient trouver !

Dans l'Ordre combiné, les fêtes relatives aux premières amours ne se donnent qu'après l'union consommée. On se garde bien d'imiter les Civilisés, qui prennent le public à témoin du marché conclu pour la défloration.

Quand on connaîtra les détails et le mécanisme des Séries amoureuses dans les armées de l'Ordre combiné, on trouvera les amours de la Civilisation si monotones, si pitoyables, qu'on ne pourra supporter la lecture de nos romans et de nos pièces de théâtre ; l'on concevra que l'admission aux armées devienne une faveur dans l'Ordre combiné ; qu'il se présente le double des volontaires que l'on désire, et que par le seul levier de l'amour, on puisse rassembler cent vingt millions de légionnaires des deux sexes, qui exécuteront des travaux dont la seule idée glaceraient d'épouvante nos mercenaires esprits. Par exemple, l'Ordre combiné entreprendra la conquête du grand désert de Sahara ; on le fera attaquer sur divers points par 40 et 20 millions de bras s'il est nécessaire, et à force de rapporter des terres, planter et boiser de proche en proche, on parviendra à humecter le pays, fixer les sables et remplacer le désert par des régions fécondes. On fera des canaux à vaisseaux là où nous ne saurions pas même faire des rigoles d'arrosage, et les grands vaisseaux navigueront, non-seulement au travers des isthmes, comme ceux de Suez et Panama, mais encore dans l'intérieur des continents, comme de la mer Caspienne aux mers d'Azof, de Perse et d'Aral ; ils navigueront de Québec aux cinq grands lacs, enfin de la mer à tous les grands lacs dont la longueur égale le quart de leur distance à la mer.

Les diverses légions des deux sexes se divisent dans chaque empire en plusieurs armées, qui s'amalgament avec celle des empires voisins. L'Ordre combiné n'affecte jamais une entreprise à une seule armée ; il en réunit au moins trois pour les mettre en lutte d'émulation. S'il faut couvrir de terre les landes de Gascogne, ce travail sera exécuté par trois armées, française, espagnole et anglaise, et en compensation, la France fournira deux armées, une à l'Espagne et

une à l'Angleterre, pour coopérer à leurs travaux. Ainsi se mélangeront tous les Empires du globe, et la compensation sera la même dans les armées de province et les travaux de canton.

Je suppose que la Phalange de Tibur veuille faucher un pré qui emploierait 300 hommes pendant deux heures ; si elle n'a que 60 faucheurs disponibles, elle emprunte quatre cohortes à quatre cantons voisins ; elle fait négocier cet emprunt par ses ambassadeurs titulaires à la bourse desdits cantons, et au jour indiqué on voit arriver les quatre cohortes qui se réunissent aux Tiburiens dans la prairie. La fauchaison est suivie d'un repas où se trouvent les belles des divers cantons, et celui de Tibur rendra des cohortes d'hommes ou de femmes pour celles qu'il emprunte aujourd'hui. Cet échange de cohortes est un des moyens qu'emploie l'Ordre combiné pour métamorphoser en fêtes les travaux les plus rebutants ; ils deviennent intéressants :

Par la brièveté qui résulte du grand nombre de coopérateurs ;

Par la réunion des cohortes auxquelles viennent se joindre des amateurs de sexes différents ;

Par les dispositions de mécanique et d'élégance que permettent ces nombreux rassemblements.

J'insiste sur ce dernier point. On voit parmi nous les ateliers si malpropres, si dégoûtants, qu'ils inspirent de l'horreur pour l'industrie et les industriels, surtout dans la France, qui semble être la patrie adoptive de la saleté. Est-il rien de plus répugnant que les buanderies de Paris, où l'on prépare le linge de la belle compagnie ? Au lieu de ces cloaques, vous verriez dans l'Ordre combiné un édifice orné de bassins de marbre et garni de robinets à divers degrés de chaleur, afin que les femmes ne gâtent pas leurs mains en les plongeant dans une eau glaciale ou brûlante. Puis, vous verriez maintes dispositions pour abrégé l'ouvrage par des mécaniques de toute espèce et pour charmer le repas qui suivra le travail de quatre à cinq cohortes de blanchisseuses rassemblées de divers cantons.

Quelque insipides que soient ces menus détails, je ne dédaigne pas de m'y arrêter pour prouver que tous les obstacles



industriels sont prévus ; les convocations de cohortes ne sont qu'un des nombreux procédés par lesquels on aplanira toute difficulté, et l'Ordre combiné fournira des moyens d'opérer, *par attraction et rivalité*, les travaux les plus odieux.

La galanterie, aujourd'hui si inutile, deviendra donc un des ressorts les plus brillants du mécanisme social. Et tandis que l'Ordre civilisé lève avec tant de peine et de contrainte des Armées destructives qui ravagent périodiquement la terre, l'Ordre combiné n'emploiera que l'Attraction et la galanterie pour former des Armées bienfaisantes qui élèveront à l'envi de superbes monuments. Au lieu d'avoir dévasté trente provinces dans une campagne, ces Armées auront jeté trente ponts sur des fleuves, recouvert trente montagnes effritées, creusé trente canaux d'irrigation et desséché trente marécages ; encore ces trophées industriels ne seront-ils qu'une parcelle des prodiges qu'on devra à la liberté amoureuse et à la chute de la philosophie.

Dans ces débats futiles en apparence, comme ceux sur la bonne chère et l'amour, il ne faut pas perdre de vue le but de l'Ordre combiné : c'est d'opérer **ATTRACTION INDUSTRIELLE**. Toutes les dispositions que vous entendrez sur cet Ordre et que vous croiriez faites à plaisir sont toujours soumises à deux pierres de touche ; il faut qu'elles produisent l'**ATTRACTION INDUSTRIELLE** et l'**ÉCONOMIE DE RESSORTS**. J'en vais donner une démonstration tirée des Bandes de chevalerie errante qui parcourent le globe et dont j'ai parlé dans cette Notice.

Ces Bandes, fort attrayantes pour la jeunesse, n'admettent personne qui n'ait fait au moins trois campagnes dans les Armées industrielles, indépendamment des connaissances relatives au caractère déployé par la Bande. Voilà donc un ressort de plus pour lever des armées. Outre l'amour qui entraîne à suivre les Vestals ou Vestales, outre la curiosité causée par les grands événements qui se passeront à l'Armée, outre l'empressement d'assister à ses fêtes et bacchanales, de partager la gloire de ses hauts faits, il est encore d'autres leviers, comme l'appât d'obtenir, après trois campagnes, une patente d'Aventurier ou Aventurière et d'aller exploiter le globe avec les Bandes de Chevalerie errante. D'autres privilèges sont le prix de six campagnes, et au bout de neuf, on a l'entrée dans le corps des Paladins et Paladines, qui sont

par toute la terre les Officiers de l'Empereur et Impératrice d'Unité. Au retour de chaque campagne, les jeunes gens ont droit de s'orner d'un signe, tel que croix ou étoile, qui porte en légende le fait industriel de l'Armée; et l'on connaît, au nombre des rayons d'étoile, les diverses campagnes et titres de gloire de chacun. Les femmes portent cette décoration, car il y a toujours moitié de femmes dans les Armées industrielles.

Au moyen des divers appâts que les Armées offrent à la jeunesse, elle marche spontanément au premier appel, et l'admission devient, ainsi que je l'ai dit, un privilège acheté par diverses épreuves. On atteint donc par ce mode de levée les deux buts indiqués, l'ATTRACTION INDUSTRIELLE et l'ÉCONOMIE DE RESSORTS.

Et comme l'appât d'entrer aux Bandes errantes fait partie des amorces qui attirent la jeunesse à l'Armée, concluez que ces Bandes ne sont pas des parties de plaisir vaguement imaginées, et que toutes les autres dispositions qui vous seront données sur l'Ordre combiné devront, comme les Bandes errantes, coopérer aux deux résultats exigés, à l'ATTRACTION INDUSTRIELLE et à l'ÉCONOMIE DE RESSORTS. Et les mesures qui conduisent à ces deux buts sont toutes des jouissances romanesques et immenses comme celles dont je viens de donner une légère idée.

# PROBLÈME DE LA RÉPARTITION.

(Th. des 4 mouv.)

1898.

## ACCORDS INTENTIONNELS.

**PRÉAMBULE.** Nous approchons du problème de répartition, sur la solution duquel repose tout le mécanisme sociétaire. Si les accords faiblissaient sur ce point, on verrait bien vite crouler tout l'édifice. La phalange d'épreuve serait dissoute au bout de sa 4<sup>re</sup> campagne. Pour lui garantir l'accord de répartition, nous aurons deux moyens plus que suffisants ; le 1<sup>er</sup> est la CUPIDITÉ qui ne manquera jamais chez les hommes ; or si on trouve moyen de la transformer en gage de répartition équitable, on sera déjà assuré du règne de la justice. Le 2<sup>e</sup> moyen d'équilibre en répartition, sera la GÉNÉROSITÉ qui n'est pas praticable en civilisation ; les civilisés ne jugeant que d'après leurs mœurs, pourraient la croire également impossible en harmonie ; il est donc indispensable de leur décrire en abrégé ces accords de générosité, d'où résultera le concert intentionnel, avant même qu'on ne procède à la répartition. Cet examen sera le sujet de quatre petits tableaux distingués en accords matériels, affectueux, mécanisants et unitaires.

### DE L'ACCORD INTENTIONNEL

#### PAR LES JOUISSANCES MATÉRIELLES.

La 1<sup>re</sup> voie d'accord en association est l'enrichissement ; aussi voit-on, dans toute compagnie de commerce, les associés se brouiller, se séparer quand l'entreprise ne donne pas de bénéfice. L'accord intentionnel ne pourra donc régner dans la phalange, qu'autant que chacun y verra, dans sa fortune et ses jouissances, un accroissement colossal, un revenu quadruple en effectif, trentuple et quarantuple en relatif. Démontrons cette propriété du régime sociétaire, déjà expliquée, Préf., Art. II. Je ne l'envisage ici qu'en parallèle de l'effectif au relatif.

Une famille vivant dans les bonnes provinces de France, Touraine, Anjou, est, quant à la vie animale, dix fois plus riche que si elle vivait à Londres. Elle aura dans les campagnes

voisines de Tours et Saumur des fruits et des vins au 40<sup>e</sup> de ce qu'elle les paierait dans Londres ; aussi voit-on beaucoup de familles anglaises habiter en Touraine, pour y faire des épargnes tout en vivant splendidement. Il est donc des circonstances qui peuvent élever certaines branches de richesse au décuple relatif, sans qu'on ait rien ajouté à la fortune effective ; et si à ces moyens se joint un quadruplement du revenu effectif, il élèvera la richesse au quarantuple relatif, puisqu'on aura quatre fois plus de facultés pécuniaires pour se procurer un bien-être décuple.

La richesse *relative* en régime sociétaire peut dans diverses branches s'élever à un degré incalculable, même au centuple, en la combinant avec le quadruplement du revenu réel ; en voici deux exemples tirés des plus somptueux et des plus minimes objets de luxe.

**TRANSPORT.** Il en coûte à Paris 6,000 fr. par an à tout ménage qui veut rouler carrosse, avoir seulement 3 voitures, une de ville, une de campagne et un cabriolet, entretenir les valets, renouveler les chevaux et équipages. Cette famille pourra en harmonie, moyennant 600 fr. par an, jouir de l'abonnement aux voitures de tous degrés, même de gala, et aux chevaux de selle.

Cette richesse décuple quant aux frais du matériel, devient vingtuple si l'on porte en compte les avantages d'option sur un assortiment de voitures nombreuses de toute espèce, la dispense de débattre avec des marchands et ouvriers trompeurs, la dispense de laquais, de leurs voleries et intrigues ; de leur espionnage et autres ennuis de surveillance qui font dire avec raison que la valetaille est le fléau des grands.

En fait de transport, les voitures et chevaux ne sont pas la seule voie sur laquelle il y ait des jouissances à désirer ; souvent les voitures ne sont qu'un pis-aller ennuyeux, comme dans Paris et Londres où la voiture n'est guère que plaisir négatif, moyen d'échapper aux boues, aux intempéries et aux longues courses, puis aux embarras de la campagne parisienne où la classe riche est emprisonnée dans ses châteaux, par les mauvaises routes et les pavés fatigants bordés de haies de fange dégoûtante. Les routes des environs de Paris sont le supplice du promeneur et du chasseur ; cloaques de boue pendant sept mois d'hiver, océan de poussière pen-

dant 5 mois de belle saison, quelquefois dès le mois de mars, comme en 1825.

Le contraire a lieu en association où l'on ménage au transport des chemins à variantes, ayant trottoirs à chariots, trottoirs à voitures légères, trottoirs à piétons, trottoirs à chevaux et zèbres, voies ombragées, sentiers arrosés, etc. Sur cette 3<sup>e</sup> branche de transport comme sur les deux précédentes, le bien-être sera au moins décuple du nôtre : nous voilà déjà au trentuple de jouissance comparative sur le transport.

Une quatrième branche de charme est celle des communications couvertes, dans tout l'intérieur des logements, étables, magasins et ateliers ; le plaisir d'aller aux séances de travail, à l'église, en visite, aux réunions de spectacle, bal, etc., sans s'apercevoir s'il fait chaud ou froid, sans courir aucun risque de rhumes ni fluxions au sortir d'un bal, d'où l'on s'en va chez soi par des couloirs chauffés. Si l'on s'en retourne à une lieue de là, on monte en voiture dans un porche chauffé où les animaux partagent le bien-être des hommes. Je ne dirai pas qu'en ce genre de jouissance le bien-être des harmoniens soit décuple du nôtre, car il n'en existe point pour nous. Les déplacements sont presque toujours gênants, souvent dangereux, même pour un roi ; car le roi de France n'a pas de porche couvert et chauffé, il faut pour monter en carrosse, qu'il reçoive la neige et la bise : on voit des femmes gagner une fluxion de poitrine au sortir du bal : un particulier dans une matinée employée aux visites, aux affaires, est obligé de monter en voiture vingt fois, monter et descendre sans cesse des escaliers. L'on n'appréciera les embarras de ce genre de vie, que lorsqu'on pourra faire le parallèle du charme des communications couvertes, et se convaincre qu'en édifices comme en toutes choses, la distribution civilisée est le monde à rebours.

En ajoutant ce bien-être estimé vingtuple, au trentuple déjà énuméré, nous trouvons la somme de jouissance portée au cinquanteuple dans la partie des transports et déplacements ; et comme on aura, pour jouir de ce bien-être, un quadruple revenu, la somme d'amélioration, en multipliant le quadruple effectif par le cinquanteuple relatif, s'élèvera au *deux centuple* : c'est dire que l'accroissement de bien-être en harmonie est incalculable : continuons sur le matériel, je passe aux menus détails.

Les rois avec leur attirail d'officiers de bouche ne peuvent pas se procurer une chère aussi délicate que sera celle du bas peuple harmonien. Ils ne peuvent pas avoir option sur divers bouillons à parfum naturel ou légumineux ; on masque leurs bouillons par des jus et des coulis, leurs cuisiniers n'auraient ni le talent ni la patience de leur faire un assortiment en bouillons purs de viandes et légumes. Ces cuisiniers de cour sont encore plus inférieurs sur beaucoup de mets qu'ils croient, au-dessous de leur dignité. Cependant l'estomac d'un prince comme d'un bourgeois a besoin de variété ; on se blase sur les mets recherchés comme sur les communs : dernièrement une grande princesse en voyage, placée à une table somptueusement garnie par les soins des préfets et des maires, leur disait : « Tout cela est bien beau, mais je préférerais des pommes de terre. » Elle n'en trouvera pas aisément dans Paris où ce légume est si maladroitement cultivé et recueilli. D'ailleurs ses cuisiniers connaîtront-ils la méthode qui conserve le parfum du végétal, c'est la cuisson sous la cendre, opération des plus difficiles et dédaignée d'un cuisinier royal. S'informe-t-il en quelle espèce de terrain et selon quelle méthode un légume a été cultivé ? Ces raffinements de qualité qu'un roi civilisé ne peut pas se procurer, seront assurés au plus pauvre des harmoniens. Ne mangéât-il qu'une omelette, une salade, il pourra se dire *je suis bien mieux servi que les rois civilisés*. En effet on ne connaît pas chez nous les distinctions de saveur sur les œufs provenant de divers systèmes de nutrition des poules ; un roi est obligé de se contenter d'œufs achetés au hasard, et dont quelques uns sont de mauvais goût, avec une belle apparence.

En calculs de mécanique des passions, la régularité exige qu'on établisse les preuves sur les 2 extrêmes de chaque série. J'ai cité en parallèle de jouissances, l'une des plus fastueuses, celle des équipages et voitures de gala ; je vais descendre à l'une des plus vulgaires, n'en déplaise aux beaux esprits qui ne peuvent pas se façonner à cette règle du contact des extrêmes, règle qui, disent-ils, n'est pas à la hauteur de la philosophie : elle va dédaigner un parallèle trivial, un sujet tiré du testament burlesque de Scarron qui lègue

- A Molière le cocuage,
- Au gros Saint-Amand, du fromage : »

Si le fromage est digne de la poésie, et même de la muse lyrique (voyez l'ode de Lebrun sur le triomphe de nos paysages, y compris le fromage de Vanvres sorti des mains de Galatée), ce mets champêtre pourra d'autant mieux figurer dans ma prose bourgeoise, où l'on va voir une croûte de fromage s'élever à la hauteur de la plus sublime philosophie, en nous dévoilant le néant des grandeurs civilisées.

Humainement parlant : la thèse est, qu'un roi, avec tous ses trésors, ne peut pas servir à sa table du fromage satisfaisant pour ses convives ; car il faut en service harmonique de fromage, présenter trois séries : 1° des espèces ; 2° des variétés de chaque espèce ; 3° des âges de chaque variété. Cette distinction en 3 échelles exigera environ cinquante morceaux de fromage fraîchement coupés, lors même qu'on ne tablerait que sur trois espèces, comme *Gruyère*, *Gex* et *Brie*, les plus employées à Paris où l'on voit, sur les meilleures tables et sans doute chez le roi, servir à peine trois morceaux de fromage, sans aucune échelle ni d'espèce, ni de qualités, ni d'âges. Les plus pauvres harmoniens jouiront de cette variété refusée à nos rois. Le fromage étant ou très-sain ou très-malsain, selon son affinité avec les facultés digestives de chaque sujet, douze convives auront besoin de douze qualités de fromage qu'ils ne peuvent rencontrer que sur une girandole contenant, sous diverses cloches, un assortiment d'une cinquantaine de variétés, en 3 séries d'espèces, qualités et âges ; variété dont jouira chaque jour le moindre des harmoniens, et qui n'est pas possible aujourd'hui, même à un roi.

Il importe de remarquer, sur les plus minimes détails, comme cette minutie de fromage, que le bas peuple harmonien sera en tous genres de jouissance bien plus avantage que nos grands et nos souverains. Un homme oserait-il dire à la table du roi, ces 3 fromages ne sont pas ce qu'il me faut, je veux la sorte *très-salée, yeux moyens, larmes abondantes, chair compacte sans élasticité et rougeâtre vers la croûte* ? Un tel homme serait traité de manant, on doit trouver tout bon à la table du roi, si on veut obtenir une sinécure. C'est ainsi que les civilisés sont à chaque pas harcelés par les convenances, obligés de modérer leurs passions. Le charme des harmoniens sera de ne les modérer en rien, et de pouvoir exiger telle qualité sur la croûte et la mie de fromage. Ils la

trouveront sur l'assortiment en triple série et de même sur tout autre mets.

Concluons maintenant sur ce qui touche aux accords intentionnels qu'auront fait naître les jouissances matérielles, graduées de manière à procurer à tous des charmes à chaque moment, car le charme de la vie *matérielle* est de pouvoir à tout instant satisfaire minutieusement ses plus petites fantaisies. Les rois sont fort loin de ce genre de bonheur qu'on n'obtient que des Séries passionnées, et ce sera un des motifs pour lesquels un roi, après avoir vu la phalange d'essai, ne reverra ses palais, sa cour, son étiquette qu'avec un profond dédain.

On voit que j'ai estimé au dessous de la réalité, en disant *quadruplement* de richesse effective et *quarantuplement* de jouissances, car dans plusieurs branches, comme les communications et transports, on excédera le centuple. Les mots vingtuple, quarantuple que j'emploie, sont une expression modeste pour adoucir une vérité éblouissante.

On voit aussi que le mécanisme sociétaire observe exactement les règles de contact des extrêmes et lien des parties : les jouissances qu'il procure s'étendent à toutes les classes et aux plus minimes détails.

En combinant avec ces plaisirs sensuels, l'absence de soins matériels dont les pères et mères seront délivrés, le contentement des pères dégagés des frais de ménage, éducation et dotation ; le contentement des femmes, délivrées de l'ennuyeux ménage sans argent, le contentement des enfants abandonnés à l'attraction, excités aux raffinements de plaisirs, même en gourmandise ; enfin le contentement des riches, tant sur l'accroissement de la fortune que sur la disparition de tous les risques et pièges dont un civilisé opulent est entouré ; il est aisé de pressentir que la phalange d'essai n'aura dès le 4<sup>er</sup> mois d'autre sollicitude que de maintenir un si bel ordre ; et sachant que son maintien va dépendre uniquement de l'accord en répartition, elle s'inquiétera des moyens d'opérer cet accord dont on doutera pendant le cours de la 1<sup>re</sup> campagne, parce qu'on ne l'aura pas encore vu ; la répartition ne pouvant se faire qu'en janvier ou février, après la clôture de l'inventaire.

On verra donc les séries, les groupes, les individus, se concerter sur cet accord, prendre à l'envi les résolutions les



plus généreuses, l'engagement à des sacrifices pécuniaires *qui ne seront point nécessaires* : chacun luttera de dévouement *intentionnel* et de résolutions désintéressées. Chacun, à l'idée de retomber en civilisation, sera effrayé comme à l'idée de tomber dans les brasiers de l'enfer, chacun proclamera qu'il souscrit d'avance à abandonner, s'il faut, moitié de son bénéfice. Dès lors le vœu d'unité, l'accord intentionnel sur le maintien de l'unité, s'élèvera au plus haut degré. Nous allons remarquer le même résultat dans les relations autres que les matérielles.

### DE L'ACCORD AFFECTUEUX

#### OPÉRÉ PAR LA FUSION DES 3 CLASSES.

Nous passons des plaisirs des sens aux plaisirs de l'âme, aux impulsions de générosité qui en naîtront, qui disposeront à un accord intentionnel en répartition.

Le premier acheminement est de faire disparaître les antipathies de classe à classe : les Petites Hordes (243) atteignent ce but en s'emparant des travaux méprisés : c'est lever le principal obstacle à la fusion des classes, et aux intentions conciliantes en partage des bénéfices.

Pour faire entrevoir la facilité de cette fusion, partons de quelque point de fait. Nous voyons que les caractères les plus nobles, comme HENRY IV, sont ceux qui inclinent le plus à se familiariser avec leurs inférieurs, valets ou autres, pourvu qu'ils rencontrent des subalternes dignes de cette bienveillance. LOUIS XVI était aussi très-familier avec ses inférieurs, tels que les serruriers qui l'aidaient à sa forge. Il s'amusait à jeter les coussins du lit à la tête de son valet de chambre Cléry qui lui ripostait de même.

Ces exemples dénotent que la classe opulente serait heureuse si elle était entourée de subalternes assez probes, assez désintéressés pour qu'on pût sans inconvénient se rapprocher d'eux en quelques relations. Le contraire a lieu dans l'ordre civilisé, où les domestiques sont un cortège importun et suspect pour les grands, obligés de maintenir une police très-sévère parmi ces dangereux serviteurs.

J'ai déjà décrit (290) le charme que procure la domesticité passionnée ; insistons par quelques détails.

Damon est florimane : lorsqu'il habitait à Paris, il dépens

sait beaucoup au soin de son parterre, il était mal secondé, trompé par les vendeurs, et volé par les jardiniers ou valets : aussi avait-il fini par se dégoûter de la culture des fleurs sans cesser de les aimer.

Installé à la phalange d'essai, Damon se passionne de plus belle pour les fleurs, parce qu'il est secondé par des adeptes ardents, qui loin d'exciter sa défiance vont au devant de tous ses désirs, et exercent avec intelligence toutes les branches de travail dont il ne veut pas se charger. Il n'a aucun démêlé d'intérêt avec eux, puisque tous les frais sont au compte de la phalange ; il est aimé et considéré d'eux par ses connaissances qui leur sont précieuses ; il est festoyé d'eux comme appui de la corporation ; il affectionne chacun des sous-groupes, surtout les enfants empressés d'aller, aux apparences de grande pluie, placer les tentes sur les lignes de fleurs : cette réunion de florimanes est pour lui une seconde famille, il y élit des adoptifs en industrie.

Par exemple : Aminte, jouvencelle pauvre, l'une des plus habiles sectaires, est enthousiasmée de Damon ; elle oublie qu'il a la soixantaine, elle voit en lui le soutien de ses cultures chéries ; elle veut s'en reconnaître ; et comme elle est membre du groupe des caméristes ou pagesses, elle se charge de la Chambre de Damon, du soin de sa garde-robe. (Les fonctions de balayage, etc., sont dévolues aux petites hordes.) Aminte est donc par passion la gouvernante de Damon ; ce n'est pas lui qui la paie, elle serait déshonorée par un salaire ; elle a comme d'autres son dividende au groupe des caméristes, car elle ne sert pas le seul Damon, mais il est celui dont elle affectionne particulièrement le service. Sa passion pour la culture des fleurs se réfléchit sur Damon qui est par ses lumières et sa fortune, la colonne de cette industrie.

Damon recueille ici double charme, deux services passionnés, l'un au parterre avec Aminte et autres coopérateurs qui secondent si bien ses vues, l'autre à son appartement dont la belle Aminte a adopté la surveillance et les soins domestiques.

Il ne s'ensuit pas qu'Aminte sera maîtresse de Damon : son service est hors du cadre des amours ; il est bien probable que Damon convoitera Aminte, mais quelque épisode qui survienne à cet égard, il aura le charme de trouver en elle double service passionné, double sujet d'enthousiasme pour

elle, au parterre et aux appartements. Il trouvera donc son bonheur à être familier avec une personne qui fait pour lui fonction de *deux domestiques civilisés*, d'un garçon jardinier et d'un valet de chambre; et il ne manquera pas de la reconnaître pour *adoptive industrielle*, titre qui lui assure une part quelconque dans la succession de Damon.

Observons qu'ici je n'ai mis en jeu que les liens d'amitié, de coopération industrielle, qui seraient bien plus forts chez l'enfance, car c'est chez les enfants que l'amitié peut prendre un bel essor; elle n'y est contrariée ni par la cupidité, ni par l'amour, ni par les intérêts de famille. L'amitié dans le bas âge confondrait tous les rangs, si les pères n'intervenaient pour habituer leurs fils à l'orgueil.

Dans l'âge d'adolescence, l'amour vient confondre les rangs, et mettre un monarque au niveau d'une bergère qu'il recherche. Nous avons donc, même dans l'ordre actuel, des germes de fusion des classes inégales; on en trouve jusque dans l'ambition; elle habitue le supérieur à se familiariser avec l'inférieur en affaires de parti, en intrigues électorales; on a vu les Scipion et les Caton aller au devant d'un rustre et lui serrer la main pour obtenir son suffrage; que de bassesses commettent les lords anglais, pour capter un *bourg-pourri*! tout en le payant chèrement.

Nous avons donc dans l'état actuel beaucoup de germes tendant à ébaucher la fusion des classes, mais par des voies d'abjection, de sordide cupidité. On voit déjà ces vils moyens opérer des rapprochements entre gens de classes antipathiques; ces rapprochements seront vingt fois plus faciles quand on opérera par des moyens nobles, des liens de franche affection, comme ceux que je viens de décrire entre Damon et Aminte.

Outre ces liens formés par Damon sur la culture des fleurs, il en aura formé vingt autres sur divers travaux dans chacun desquels il se sera lié avec la plupart des sectaires. Il y aura contracté des affections corporatives, et ce lien est d'autant plus actif en harmonie que chacun recueille de ses compagnons un tribut de flatteries bien sincères, parce que l'exercice parcellaire borné à une seule branche du travail, applique chaque sectaire à la branche où il peut exceller.

La flatterie perpétuelle ou récolte journalière d'encens est

un des principaux charmes du riche harmonien ; elle dérive de deux sources, de son habileté dans les travaux parcellaires (chacun excelle dans les parcelles attrayantes pour lui), et des services qu'il rend à ses séries, à ses groupes, en munificence industrielle. Damon homme riche a pu faire des dépenses pour tirer de pays lointain des espèces de fleurs précieuses dont la régence n'aurait pas fait les frais ; à ce titre, il est considéré de tous les sectaires, ils le choisissent pour chef d'apparat, colonel de la grande série des florimanes ; chacun d'eux est conservateur passionné de ces espèces rares que Damon a fait venir, et qui en civilisation seraient volées ou fripées par les valets. Damon est donc payé de son présent, par double lien affectueux, par sa gratitude pour des coopérateurs zélés, intelligents, et par leur amitié, leur considération et celle des voisins rivaux : il recueille d'eux tous un tribut de flatteries, et il en recueille autant dans beaucoup d'autres séries où il est sociétaire de premier ordre par son habileté parcellaire : c'est ainsi que ce prétendu vice maudit par la morale ,

- Détestables flatteurs présent le plus funeste
- Qu'ait pu faire aux humains la colère céleste,

devient comme tous nos soi-disant vices un encouragement à l'industrie, une source d'harmonie sociétaire : les pauvres même sont comblés de flatterie dans les groupes où ils excellent ; mais en civilisation il n'y a d'encens que pour le riche, et on ne lui en donne que pour le duper ou l'exciter au mal.

Si tant de motifs affectionnent les riches aux pauvres, il en est bien davantage pour affectionner les pauvres aux riches ; tels sont les suivants :

- Esprit de propriété sociétaire, part au bénéfice.
- Service indirect du riche envers le pauvre (290),
- Éducation de l'enfant pauvre par les riches adoptants,
- Adoption industrielle et participation d'hoirie,
- Fruit recueilli des dépenses du riche pour la phalange,
- Desserte des tables de 1<sup>er</sup> degré, livrée à demi-prix,
- Festins corporatifs payés par les riches,
- Flatterie cabalistique distribuée par les riches,
- Abandon de part aux enfants pauvres (5<sup>e</sup> Section).

Tant de liens nouveaux établiront bien vite l'unité entre ces

deux classes dont les relations n'engendrent aujourd'hui que haines réciproques, spoliations et perfidies.

Ce qui charmera un homme riche dans l'état sociétaire, ce sera de pouvoir accorder pleine confiance à tout ce qui l'entoure, oublier toutes les astuces dont on est obligé de se hérissier dans les relations civilisées, sans pouvoir éviter les duperies. Dans la phalange, un riche s'abandonnant en pleine confiance, n'aura jamais aucun piège à redouter, aucune demande importune à essayer ; les petites hordes pourvoient aux secours nécessaires ; ce cas est bien rare parce que les harmoniens pourvus d'un *minimum* suffisant, n'ont rien à demander à personne en affaires d'intérêt, assurés qu'ils sont de recevoir en chaque branche d'industrie attrayante, une rétribution proportionnée à leur travail, à leur talent, et à leur capital s'ils en ont. C'est une jouissance pour eux que l'absence de protection, la certitude que toute protection serait inutile à leurs rivaux comme à eux mêmes, que la rétribution et l'avancement seront équitablement répartis en dépit de toute intrigue : l'on verra ce mécanisme dans les notices 9 et 10.

Les liaisons entre inégaux seront donc très-faciles en harmonie : les réunions y séduiront l'homme par la gaité, le bien-être, la politesse et la probité des classes inférieures, par l'appareil fastueux du travail, et le concert des sociétaires. Les plus pauvres seront fiers de leur nouvelle condition et des hautes destinées de leur phalange qui va changer la face du monde. Ils tiendront à se distinguer des civilisés par une probité, une équité qui seront l'unique voie de bénéfice (Voyez 5<sup>e</sup> S., 9<sup>e</sup> notice). Ils auront adopté en peu de temps l'esprit et les manières de ceux qu'un coup de fortune fait passer subitement d'une chaumière dans un hôtel, et ce bon ton s'établira fort aisément chez la classe pauvre de la 1<sup>re</sup> phalange, si on la choisit dans les régions où le peuple est poli, comme aux environs de Tours et Paris.

Ce sera en partie par haine pour le peuple civilisé, que les riches se passionneront d'emblée pour celui de la phalange : ils le considéreront comme une autre espèce d'hommes, et se familiariseront avec lui par redoublement d'horreur pour la fausseté et la grossièreté civilisée. Ils oublieront leur rang auprès du peuple harmonien, aussi facilement qu'ils l'oublent aujourd'hui près des grisettes polies

qui sont pourtant femmes du peuple, mais prétendant aux belles manières.

J'estime donc que la fusion s'ébauchera dès le 2<sup>e</sup> mois, que la classe riche sera la 1<sup>re</sup> à s'indigner contre le principe de politique civilisée : *Il faut qu'il y ait beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques riches*, principe qui sera bien vite remplacé par celui-ci : *Il faut que les pauvres jouissent d'une aisance graduée pour que les riches soient heureux*.

Rappelons qu'un des principaux moyens pour opérer cette fusion sera le progrès des enfants sur l'éducation naturelle ou entraînement à l'industrie et aux études par plaisir, sans aucune impulsion de pères ni de maîtres. C'est surtout ce prodige qui enthousiasmera les chefs de familles opulentes, et les disposera à la fusion.

L'accord de répartition n'échouerait pas, lors même qu'on ne parviendrait pas à opérer la fusion dès la 1<sup>re</sup> année ; on verra en 9<sup>e</sup> notice qu'il existe pour cet accord un moyen indépendant de la fusion des 3 classes ; elle ne pourrait pas s'opérer promptement, si la phalange d'essai était composée d'une populace grossière.

Et en spéculant sur le choix d'un peuple poli, cette fusion manquera encore de 2 ressorts, car le peuple élevé en civilisation sera toujours en arrière de la haute éducation, et d'autre part les familles riches passant à l'état sociétaire, n'auront point contracté avec leur peuple des liaisons d'enfance.

Malgré ces deux obstacles la fusion sera déjà possible par suite de l'enthousiasme général, et bientôt les riches ne voudront connaître les distinctions de rang que dans les cérémonies publiques et les réunions d'étiquette. Partout ailleurs, l'amitié collective l'emportera et donnera naissance à la passion inconnue des civilisés, l'unitéisme dont je donne quelques aperçus au 32<sup>e</sup> chap.

Si les relations sociales sont chez nous un sujet de discorde générale, c'est qu'elles vexent partout la majorité pour les plaisirs de la minorité. Cent personnes s'amuse dans un bal, mais cent cochers et valets se gèlent en plein air, ainsi que les chevaux stationnant à la neige, à la bise ; même ennui pour les cuisiniers et valets qui préparent la fête, sans aucun goût pour ce travail ; il deviendrait attrayant dans les

Séries passionnées, soit par les intrigues de préparation, soit par la distribution des édifices, mais surtout par la domesticité indirecte qui, dans diverses fonctions, transforme le riche en serviteur passionné du pauvre.

Et comme ces accords feront le charme du riche bien autant que celui du pauvre, on verra de part et d'autre égal empressement, concours d'intentions généreuses pour faciliter la répartition d'où dépendra le maintien du bel ordre sociétaire; mais quel sera l'étonnement des coopérateurs, lorsqu'ils apprendront que pour établir concorde et justice dans cette répartition, il n'est d'autre ressort à entremettre que la cupidité ou amour de l'argent, désir d'obtenir les plus grosses parts? On verra en 5<sup>e</sup> section, l'éclaircissement de cette étrange énigme, qui sera géométriquement expliquée: n'en déplaise à la morale, on verra que l'amour de l'argent est la voie de justice et de vertu dans les Séries passionnées.

#### DE L'ACCORD INTENTIONNEL

#### PAR LE CHARME DE MÉCANISME.

Nous touchons à l'un des côtés merveilleux du lien sociétaire: ce ne sont pas des prodiges qu'on va lire, mais de doubles prodiges. Nos esprits forts contestent à Dieu le pouvoir de faire des miracles; on va voir chez le monde sociétaire une faculté plus surprenante, celle des DOUBLES MIRACLES, pouvoir d'opérer dans chaque branche de relations, deux prodiges cumulativement et non pas un seul.

Ce n'est pas sans raison que la nature nous donne du penchant pour les féeries; ces illusions romantiques sont nature de l'homme sociétaire, mais en sens fort différent de celui qu'ont adopté les romanciers qui ne nous présentent que des prodiges simples. Ils sont, à cet égard, moins clairvoyants que le peuple, qui aperçoit et définit fort bien la destinée de l'homme, *bonheur ou malheur composé et jamais simple.*

Ce principe est exprimé dans deux adages vulgaires, appliqués l'un à la richesse, l'autre à la pauvreté.

R : La pierre va toujours aux tas.

P : Aux gueux la besace. « *Abyssus Abyssum invocat.* »

En effet : si un homme est riche, on lui jette à la tête les sinécures ; Bonaparte donnait aux riches banquiers des sénatoreries de 25,000 francs de rente : si un homme est pauvre, on ne veut pas même lui donner de l'emploi ; sa probité est suspectée, on ajoute l'outrage à sa misère : le bien et le mal ne sont jamais *simples* pour l'homme social, sa destinée est la dualité en bonheur ou en malheur, le mode *composé* et non pas *simple*.

Ignorant ce principe, nos sciences politiques, morales et métaphysiques, ont toutes donné dans le *SIMPLISME*, dans l'erreur d'envisager le mouvement social et la nature humaine en mode simple, croire que l'homme est fait pour le bonheur simple ou pour le malheur simple : ce faux principe que je nomme *SIMPLISME* les a conduits d'égarement en égarement, jusqu'au plus honteux de tous, au *matérialisme* et à l'*athéisme*, qui sont deux opinions *simplistes*, réduisant la nature à un seul principe, au matériel ; et le siècle tombé dans cette absurdité ose vanter son vol sublime ! Je reviendrai sur ce sujet : dissipons d'abord le préjugé de destinée simple ; démontrons par 3 exemples sur la richesse, la santé et l'économie, que dans nos relations domestiques et industrielles tout sera bonheur composé, charme dualisé, lorsque l'homme sera rendu à sa nature, au mécanisme sociétaire.

1° *Double prodige en richesse* : les civilisés s'estiment heureux lorsque, pour fruit de leurs travaux, ils parviennent à l'aisance après quelques années de privations. Les 7/8 d'entre eux sont réduits à supporter le dénûment pendant la jeunesse, pour n'atteindre en fin de compte, qu'à la pauvreté dans la vieillesse. On peut donc nommer classe avantagée, celle qui, pour prix d'une jeunesse laborieuse, acquiert l'*aisance* ou *petite fortune*, dans l'âge moyen, à 40 ans où l'on est encore à temps de jouir. Un tel succès est un demi prodige, vu les difficultés à surmonter ; et il y a prodige complet, lorsqu'en débutant sans capitaux, on arrive par industrie à la grande fortune dès l'âge de 40 ans. Mais si on arrivait à la grande fortune de bonne heure, sans versement de capitaux, sans autre effort que de se livrer immodérément aux plaisirs de toute espèce, le charme serait double ; il y aurait prodige de faire grande récolte sans semailles apparentes, et prodige d'obtenir la fortune par l'exercice des



plaisirs qui, en civilisation, la font perdre si souvent à qui la possède.

Chacun, en harmonie, voit s'opérer en sa faveur ce double miracle ; en effet, les travaux y étant transformés en plaisirs lucratifs et attrayants, chacun arrive à la fortune par l'exercice des plaisirs, et on y arrive de bonne heure, à 20 ans, à 40 ans, et même à 5, puisqu'un harmonien jouit de tous les biens enviés par nous : voitures, chevaux, meutes, bonne chère, spectacles et fêtes continuelles ; tous ces agréments sont en harmonie l'apanage du plus pauvre des êtres ; il a les voitures, meutes et chevaux de *minimum*, valant le train d'un Parisien renté à trente mille francs, et qui ne jouit pas d'un assortiment à option.

Et comme les plaisirs sont payés dans cet ordre social qui les utilise, comme on rétribue d'un dividende les groupes qui s'adonnent à la chasse, à la musique, ainsi que ceux qui exercent à la charrue devenue attrayante, il arrive :

1° Que l'harmonien, dès son jeune âge, recueille sans semelles, puisqu'il n'a songé qu'à se divertir :

2° Qu'il s'enrichit par l'exercice de ces nombreux plaisirs, qui aujourd'hui le ruineraient en peu de temps.

C'est donc en sa faveur un double prodige, un charme composé et non pas simple en acquisition de richesse : passons à d'autres miracles *composés*.

2° *Double prodige en santé*. Une règle qui nous paraît fort sage est d'user modérément des plaisirs, afin de ménager le corps ; et l'on regarde comme prodige l'avantage bien rare de de conserver la santé en se vautrant dans la débauche. L'antiquité s'étonna que Néron conservât une pleine vigueur, après 48 ans d'excès habituels.

Si cet usage immodéré des plaisirs devenait voie de santé, si celui qui s'adonnerait le plus aux jouissances quelconques, devenait l'homme le plus robuste, un tel effet serait double prodige, très-inconcevable dans les mœurs civilisées où chaque plaisir entraîne d'ordinaire à des excès qui compromettent la santé, tandis que dans les Séries passionnées où il existe partout des contrepoids fondés sur la variété de jouissances, chacun gagne en vigueur, selon son activité à figurer dans les plaisirs de toute espèce.

Démonstrons : l'homme qui aura parcouru dans le cours de

la journée, trente sortes de jouissances, aura donné à chacune environ une demi-heure ; celui qui n'en aura goûté que quinze, y aura donné le double de temps, environ une heure par séance, ou deux heures s'il est borné à 8 plaisirs. Il est évident que le premier bornant chaque plaisir à une demi-heure, aura beaucoup moins abusé, moins approché de l'excès, que le 3<sup>e</sup> qui aura donné deux heures à chaque séance. Quatre hommes se plaignent d'indigestion le lendemain d'un grand et long repas ; on peut assurer que trois d'entre eux auraient échappé à l'indigestion, si le repas eût duré moins. Les généraux d'Alexandre firent une orgie d'ivrognerie et gloutonnerie, qui se prolongea pendant toute la nuit ; quarante-deux d'entre eux en moururent le lendemain : si l'orgie n'eût duré que deux ou trois heures, il n'en serait pas mort un seul, car on aurait évité les excès qui d'ordinaire n'ont lieu qu'à la fin du repas et dans les séances trop prolongées.

Selon ce principe, plus les plaisirs seront nombreux et fréquemment variés, moins on risquera d'en abuser ; car les plaisirs comme les travaux deviennent gage de santé quand on en use modérément. Un dîner d'une heure, varié par des conversations animées, qui préviennent la précipitation, la gloutonnerie, sera nécessairement modéré, servant à réparer les forces, qu'userait un long repas sujet aux excès, comme les grands dîners de civilisation, les réunions morales d'électeurs, francs-maçons, corporations, et autres qui passent une demi-journée à table, en l'honneur de la douce fraternité. Ces longues fêtes de civilisation, ces repas et bals interminables, ne sont que pauvreté, absence de diversion et de moyens.

L'harmonie qui présentera, surtout aux gens riches, des options de plaisir d'heure en heure, et même de quart d'heure en quart d'heure, prévient tous les excès par multiplicité de jouissances ; leur succession fréquente sera un gage de modération et de santé. Dès lors chacun aura gagné en vigueur, en raison du grand nombre de ses amusements : effet opposé au mécanisme civilisé, où la classe la plus voluptueuse est partout la plus faible de corps. On ne doit pas en accuser les plaisirs, mais seulement la rareté de plaisirs d'où naît l'excès, qui semble autoriser les moralistes à condamner la vie épicurienne ; ils prêchent la modération *inverse* ou ré-

sistance à l'appât du plaisir ; ils ignorent le régime de modération *directe* ou abandon à une grande variété de plaisirs contrebalancés l'un par l'autre, et garantis d'excès par leur multiplicité, leur enchaînement.

Ce n'est pas en civilisation que peut s'établir ce mécanisme, il est réservé aux Séries passionnées. Toute notre sagesse est d'ordre inverse, notamment en médecine où nous employons la sobriété, la privation spéculative, au lieu de la gastrosophie ou gourmandise équilibrée par la variété qui satisfait à la fois le goût, l'imagination et l'estomac, bien plus fort en facultés digestives, quand on le soutient par une échelle de variétés adaptées au tempérament.

L'ordre sanitaire naîtra donc de l'affluence même des plaisirs, aujourd'hui si pernicieux par l'excès que provoque leur rareté. Un tel résultat sera double prodige, ou charme *composé*, relativement à la santé. 1° Il transformera en gage de vigueur cette vie épicurienne qui, dans l'état actuel, est voie de perdition, tant de la santé que de la fortune. 2° En prodiguant aux riches ces alternats continuels de plaisirs, il transformera en voie de santé la richesse qui, aujourd'hui, n'est que voie d'affaiblissement, car la classe la plus riche est toujours la plus sujette aux maladies ; témoin les gouttes, rhumatismes et autres maux, qui s'acharnent sur le prélat et le ministre, et n'entrent pas dans la cabane du paysan, où d'autres maladies, comme les fièvres, ne pénètrent que par les excès de travail et non de plaisir.

3° *Double prodige en économie.* Je l'ai déjà énoncé ; c'est la propriété qu'ont les séries passionnées d'élever les économies en raison de la multiplicité des caprices et raffinements, Une Phalange peut fabriquer vingt sortes de pain à moins de frais qu'un seul pain qui, par sa *solité* d'espèce, aurait le vice de ne point exciter les rivalités cabalistiques, et qui par suite ne répandrait aucun charme sur les travaux, ne mettrait pas en jeu le levier économique d'attraction industrielle.

Au premier moment on est choqué d'entendre dire qu'il en coûtera moins de servir cinquante sortes de salades qu'une, de fournir des voitures de cinquante espèces que d'une seule ; quelques lignes vont lever les doutes.

La phalange cultive plusieurs sortes de salade, et en reçoit chaque jour d'autres sortes de ses voisines, selon la règle

exposée (406). Elle peut donc, à un service de 4600 personnes (petits enfants déduits), fournir sept sortes de salades qui, assaisonnées chacune de 7 à 8 manières pour satisfaire tous les goûts, forment une cinquantaine de salades différenciées en qualité et préparation. Qu'on veuille, par illusion d'économie, se réduire à trois au lieu de cinquante, tout le mécanisme d'attraction industrielle est renversé; plus de débats cabalistiques sur les qualités, sur les variantes d'assaisonnement; plus de ligués pour les subdivisions parcellaires, cultivant selon diverses méthodes, et variant les saveurs du légume; plus de rivalités actives avec les phalanges voisines; l'émulation tombe, la série des saladistes n'a plus de ressorts, ses produits dégèrent, ses travaux sont dédaignés, on ne peut les soutenir que par entremise des corvéites (464) et il en coûtera plus cher pour avoir une mauvaise salade que pour une option sur 50 sortes raffinées en qualités et en assaisonnement. Même théorie s'applique aux voitures et à tout autre objet.

Nous regarderions déjà comme un prodige économique l'art de mener un train de vie fastueux, sans dépenser plus que si l'on vivait dans la médiocrité; que sera-ce de l'art de dépenser beaucoup moins dans le grand faste, que si l'on végétait dans la vie parcimonieuse. Il y aura encore dans ce résultat miracle redoublé ou composé; vingtplier, centupler les jouissances, en réduisant la dépense au-dessous de celle d'une vie monotone, d'un régime de privations.

Les miracles de mécanique sociétaire, que je borne ici au genre *composé* ou redoublé, s'élèveront dans diverses branches au *sur-composé* ou triple, et au *bi-composé* ou quadruple prodige (I, 477). Ces merveilles incompréhensibles, et pourtant certifiées par ceux qui auront vu la phalange, causeront sur le globe une telle stupéfaction, que tous les gens aisés voudront faire le voyage, et voir de leurs yeux des effets si inconcevables; c'est ce qui garantira à la phalange d'essai un bénéfice de quarante millions sur les curieux, admis à cent francs par jour, dans le cas où elle prendra ses mesures pour opérer en pleine échelle, et étaler l'harmonie des passions dans toutes les branches qu'elle peut comporter au début.

A l'aspect de cette féerie sociétaire, de ces accords, de ces prodiges, de cet océan de délices produit par la seule attraction ou impulsion divine, on verra naître une frénésie d'en-

thousiasme pour Dieu, auteur d'un si bel ordre, et l'infâme civilisation perfectible sera couverte de malédictions universelles. Ses bibliothèques politiques et morales seront conspuées, déchirées dans le premier instant de colère, et livrées aux plus vils emplois, jusqu'à ce qu'on les ait réimprimées avec la glose critique, placée en regard du texte, pour en faire la risée perpétuelle du genre humain. (Voyez II, 553 et 647).

Plaçons ici une remarque sur l'erreur fondamentale des sciences philosophiques, le *simplisme*. Elles envisagent toujours la nature et la destinée humaine en mode simple; elles s'obstinent à dissimuler le malheur social, à n'y voir qu'une disgrâce ou privation *simple*, quand elle est communément double, quadruple, décuple; et quant aux perspectives de bonheur moral ou politique dont elles nous leurrent, ce n'est toujours qu'un bonheur simple et trompeur, comme celui d'aimer la vertu pour elle-même, sans bénéfice, ni gloire, ni grandeurs attachées à l'exercice de cette vertu. Une telle mesquinerie ne saurait convenir à l'homme, sa destinée est le mode composé en bonheur comme en malheur.

Il eût convenu d'ajouter à ce tableau un contraste ou parallèle des malheurs composés qui pèsent sur les civilisés; on n'en finirait pas si l'on voulait à chaque chapitre dire seulement le nécessaire. Voyez I, 484 et II, 407, l'ébauche de ce tableau renfermant 24 disgrâces qui accablent les civilisés pauvres; on pourra aisément porter au double cette série des misères actuelles, effets nécessaires du régime subversif, qui produit en tous sens l'opposé des bienfaits sociétaires.

D'après l'admiration qu'excitera le mécanisme des séries passionnées, on peut juger de l'empressement des associés qui en recueilleront le fruit, à consentir à tout sacrifice qui serait nécessaire pour assurer l'accord de répartition. J'ajoute un dernier chapitre sur cette harmonie intentionnelle dont, je le répète, on n'aura aucun besoin; car la cupidité, à elle seule, suffit pour établir l'exacte justice, quand les séries industrielles sont régulièrement organisées.

## DE L'ACCORD INTENTIONNEL

PAR LES TROIS UNITÉS

MATÉRIELLE, AFFECTUEUSE ET MÉCANIQUE.

L'UNITÉ est le mot le plus profané par le monde savant ; convaincu qu'elle devrait être le but en mécanique sociale, mais ne sachant par quelle voie y arriver, il est borné à rêver des unités en accords sociaux, unités plus illusoire les unes que les autres, depuis celle des 3 pouvoirs dont l'un dévore les 2 faibles, jusqu'à celle des ménages où un sexe opprime les 2 faibles.

Un des prodiges que les curieux viendront de tous les points du globe admirer dans la phalange d'essai, sera l'unité d'action, l'accord des passions abandonnées à la pleine liberté.

Ce n'est pas un accord de passions qu'un état de choses violenté, où les sbires empêchent les disputes : nous savons par la crainte des prisons et des gibets, amener les 400 familles d'une bourgade à ne point se battre ; elles ne sont pas pour cela amicales, affectueuses, unitaires ; il en est de même de l'intérieur des familles où le père, par le moyen du fouet et de la morale, établit un calme qui n'est point un accord passionné.

Il faudra donc, dans une phalange de 4800 personnes, que chaque individu aime passionnément tous les autres, qu'il soit porté à les soutenir de sa bourse au besoin.

Aimer tous les autres sociétaires, cela est matériellement impossible, dira-t-on, puisque chaque caractère a ses antipathiques. Répétons à ce sujet que toute assertion générale en mouvement sous-entend l'exception d'un huitième : *aimer tous les autres*, parmi 4600 sociétaires au dessus de 4 ans, c'est en aimer 4400 par affection directe, et les 200 autres par affection indirecte, par spéculation sur tel service qu'on tire d'eux. Si l'affection directe s'étend seulement au 7/8, il y aura accord unitaire : décrivons-le d'abord, nous en examinerons ensuite les propriétés.

Tel ménage d'ouvriers est aujourd'hui fort indifférent au millionnaire Dorimon qui habite l'hôtel voisin. C'est une fa-

mille de menuisiers ; si Dorimon les emploie, il les paie ; tout est fini là, il n'y a point entre eux de relations amicales.

Il arrive dans la phalange que tous ces individus rendent à Dorimon de précieux services : le père a présidé en partie à l'éducation industrielle du fils aîné de Dorimon qui, âgé de 6 ans, voulait monter des chérubins aux séraphins. L'enfant avait à faire sept preuves de talent en divers genres ; comme il avait pour la menuiserie un goût très-prononcé, il a choisi ce travail pour une de ses sept épreuves, et le menuisier Jacques l'a si bien dirigé qu'il a été admis d'emblée sur cette branche d'industrie.

Dans six autres branches, il a été de même enseigné par six individus envers qui Dorimon se trouve reconnaissant, parce que ces services ne sont point payés directement. L'enfant et le maître s'assemblent par convenance mutuelle, par attraction et sympathie.

Et comme le fils aîné de Dorimon a, dès l'âge des 6 ans, plus de 30 passions en exercice de l'industrie et des arts, Dorimon se trouve obligé non pas envers 30 instituteurs, mais envers cent qui ont, par pure affection, coopéré à cette instruction ; car un enfant harmonien trouve communément 3 à 4 instituteurs passionnés dans chaque branche où il exerce.

Dorimon a deux autres enfants de 4 à 8 ans, et les soins donnés à leur éducation seront pour lui un sujet de gratitude envers 200 autres personnes tenant aux séries des bonnes, des bonnins, des mentorins, etc. Il verra ses enfants profiter dix fois plus vite que ceux de civilisation ; charmé de leur progrès, il aimera tous ceux qui y auront coopéré par affection pour les enfants mêmes.

Voilà donc sur une seule branche de relations, sur l'éducation de ses enfants, 300 liens amicaux que Dorimon aura formés avec des hommes, femmes et enfants de la phalange qu'il habite ; je place dans ce nombre les enfants, car parmi les instituteurs on compte bon nombre d'enfants qui, par amitié, enseignent à leur inférieur en âge ce qu'ils ont appris un an avant lui.

Ajoutons que Dorimon est lui-même instituteur de beaucoup d'enfants en qui il découvre instinct et vocation pour les branches d'industrie qu'il préfère. C'est un charme pour tout le monde que de donner l'enseignement à de jeunes élèves intelligents et zélés, en qui l'on voit des successeurs

industriels. Les soins qu'il donne à ces enfans lui valent, de la part des parents, une affection égale à celle qu'il porte aux instituteurs de ses enfans. C'est ainsi que l'enseignement, à lui seul, crée pour Dorimon une masse de liaisons amicales qui s'étendent au quart de la phalange. Et si Dorimon est un homme âgé, qui ait de petits enfans en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> degré, ses liens de gratitude en service d'éducation seront d'autant plus nombreux.

Si nous examinons les autres branches de relations où Dorimon pourra former des liaisons affectueuses, telles que la gastronomie, les sciences et autres, l'agriculture, les amours, etc., on verra qu'il se trouve lié passionnément, par affection corporative, avec les 718 des sociétaires de sa phalange ; et que le peu d'entre eux avec qui il n'a pas de lien direct, sont encore considérés de lui pour service indirect. Il n'aime pas Géronte, il y a entre eux une antipathie prononcée ; mais il arrive que Géronte est le sectaire le plus intelligent de la culture des asperges dont Dorimon est grand amateur. Sous ce rapport, il protège les travaux de Géronte, il le considère, il a pour lui une affinité indirecte, une amitié spéculative.

Cette multiplicité de liens, cette alliance passionnée avec tous les sociétaires, se fonde sur l'emploi des 3 moyens indiqués au chap. VI, savoir : *Séances courtes et variées, Exercices parcellaires, Séries compactes*; moyens qui ne sont en d'autres termes que l'exercice des 3 passions mécanisantes, chap. V, auxquelles le système d'attraction industrielle est coordonné dans tous les détails.

Comment pourrait-on, sans les courtes séances et l'exercice parcellaire, mettre chaque individu en relation avec 30 séries, et cent groupes ou sous-groupes, et par suite avec la phalange entière ?

C'est sur cette multiplicité de relations, et notamment sur les intrigues de gastronomie combinées avec celles de culture, que repose le lien général des sociétaires. Ils seraient insouciants les uns pour les autres, si chacun d'eux s'occupait isolément, comme en civilisation, d'un travail qu'il exercerait dans toutes ses branches et sans collaborateurs nombreux.

Les philosophes nous disent que tout est lié et doit être lié dans le système de la nature : il faut donc établir d'abord les liens dans la plus basse des relations qui est celle de ré-



gime domestique. Nous ne savons pas même former les liens dans une petite famille de 6 personnes, tout tomberait en discorde sans l'intervention de la loi, ou du fouet et de la morale; il faut, sans le secours de ces 3 agents, organiser des liens passionnés entre 1800 personnes composant l'état domestique, le plus bas degré des réunions sociétaires. Si on y réussit; il sera évident qu'on peut établir pareille harmonie entre 1800 phalanges formant 3,000,000 d'individus, et entre 16,000 et 1,800,000 phalanges, puisque le mécanisme est le même, pour une ou pour l'ensemble des phalanges du globe qui s'élèveront au nombre de 3 millions, quand la population sera portée au complet de 5 milliards.

Lorsqu'il sera avéré par l'aspect de la 4<sup>me</sup> phalange qu'elle atteint à l'unité domestique et industrielle, à l'accord passionné en relations de caractères, et en relations d'intérêt ou de dividendes à répartir, on en conclura que l'unité va s'établir dans toutes les relations du globe; et pour faire juger de l'enthousiasme qu'excitera cette espérance, il suffira d'énumérer ici quelques emplois de l'unité: elle régnera:

En langage, signes typographiques et voies de communication;

1<sup>o</sup> En mesures sanitaires, quarantaines et purgations collectives de l'espèce humaine;

2<sup>o</sup> En extinction des genres hostiles ou nuisibles du règne animal, et de quelques végétaux, des marécages, etc.;

3<sup>o</sup> En restauration des espèces animales et végétales, substitution des races précieuses aux mauvaises;

4<sup>o</sup> En restauration *composée* des climatures: voyez la note A, tom. I, page 53;

5<sup>o</sup> En relations matérielles, monnaies, poids, mesures, méridiens, etc.; jusqu'au diapason;

6<sup>o</sup> En relations industrielles, travaux publics des armées, entreprises relatives aux sciences et arts;

7<sup>o</sup> En relations commerciales et fiscales, approvisionnements combinés du globe, et garanties de *minimum* proportionnel aux classes;

8<sup>o</sup> En accords généraux de passions, art de les lier et développer coopérativement par tout le globe.

A ne parler que du 1<sup>er</sup> de ces accords, celui de langage, signes typographiques et autres voies de communication, comment le monde civilisé ose-t-il parler d'unité, se vanter de perfectionnement, de vol sublime, quand il n'est pas même arrivé au plus bas ressort d'harmonie, en voies de communication ? Deux civilisés, un Français et un Allemand, qui se disent perfectibilisés, par la métaphysique de Kant ou de Condillac, ne savent pas même s'entendre, se parler ; ils sont dans cette branche de relations, fort au-dessous des brutes ; car chaque animal sait de prime-abord établir entre lui et son semblable toutes les communications dont leur espèce est susceptible.

Cependant l'unité de langage et d'écriture, qui est voie d'acheminement à toutes les autres, est matériellement possible en civilisation ; car on y voit de beaux germes. La langue italienne est unitaire pour toutes les côtes maritimes de la Méditerranée, et même pour le Portugal, Maroc et la Mer Noire. La langue anglaise est unitaire pour toutes les côtes maritimes du Nord, au-dessus de la Manche. Les signes musicaux et leurs mots italiens sont unitaires en tous pays civilisés, malgré les diversités typographiques.

Si donc la civilisation échoue sur les unités les plus urgentes, celles de communication dont elle possède tous les germes, que sera-ce des unités sur lesquelles elle est réellement entravée, comme les quarantaines sanitaires, l'extirpation générale de toutes les maladies accidentelles, virus psorique, variolique, siphylitique, épizootique, etc., qui seront extirpés par toute la terre dès la 5<sup>e</sup> année d'harmonie ?

On est d'autant plus arriéré sur la purgation des fléaux matériels non inhérents à l'espèce humaine, la destruction des loups, des bêtes féroces, des malfaisantes comme saute-relles, rats, chenilles, des insectes mal-propres, des reptiles de marécages, et autres vices qui disparaîtront très-promp-tement dès la 1<sup>re</sup> génération d'harmonie.

On peut voir sur les unités, les articles I, 114, et II, 130 ; notamment la note II, 130 sur le faux système métrique établi ou tenté par les Français qui ont choisi le faux pour base, le nombre DIX au lieu du nombre DOUZE, et qui selon l'usage civilisé, ont fait des travaux gigantesques pour chercher ce qu'ils avaient sous la main, la mesure naturelle donnée fortuitement par le pied-de-roi de Paris.

Pour établir la différence des méthodes unitaires aux méthodes civilisées, j'ai démontré II, 435, 436, qu'une élection qui dans l'état actuel coûte à chaque électeur 5 à 6 jours en voyages, intrigues préparatoires, dîners électoraux, scrutins, etc., coûte moins d'une minute en harmonie, lors même qu'il s'agit d'une élection *universale*, dans laquelle interviendront les 300,000,000 hommes, ou 300,000,000 femmes, ou 300,000,000 enfants du globe.

On peut, sur l'unité des relations scientifiques, voir les détails I, 268 à 276, et juger par là de la duperie des savants qui préfèrent à cette immense fortune, le rôle abject de flagorner la civilisation qui les tient comme des écoliers sous la férule, et flagorner l'agiotage qui les nomme gredins de savants à qui il ne faut qu'un grenier à 50 francs par mois. Le corps législatif les traite d'écrivains de galetas, salariés à 4200 fr. par mois ; c'est un contre-sens ; on n'habite plus au galetas quand on reçoit 4200 fr. par mois.

Ce qu'il y a de plus clair dans ces verbiages, c'est que le monde savant est bafoué par les autres classes qui paient ses torrents de lumières par des torrents de mépris. Quelle est leur servilité de se passionner pour cette civilisation qui les traîne dans la boue ? Que ne saisissent-ils l'occasion d'en sortir et s'élever subitement à une haute fortune, en provoquant la fondation de l'état sociétaire qui, par besoin de leurs talents, sera obligé de se les disputer à force de largesses ; et qui, à ce pactole inespéré, en joindra trois autres ; l'exploitation des sciences neuves, les récompenses unitaires produisant des millions là où la civilisation ne paie qu'en stériles médailles, et les critiques à publier sur la civilisation et les sciences philosophiques, sujet fécond qui pendant plus de 20 ans sera pour les écrivains exercés une voie de bénéfices incalculables. (Voyez la postface.)

J'ai démontré dans ces 4 chapitres que l'accord intentionnel règnera dans les 4 branches de relations ;

Dans celles du matériel ou de l'intérêt ;

Dans celles du spirituel ou des liens affectueux ;

Dans celles du mécanisme interne ou domestique ;

et par suite dans celles de tendances à l'unité d'action exté-

rieure, source de charmes et de bénéfices gigantesques pour tout le genre humain.

Lorsque le désir d'un accord collectif sera si général, il sera bien aisé de parvenir à l'accord de répartition pour peu que les méthodes soient régulières et assorties au vœu des passions.

FIN DE LA 4<sup>e</sup> PARTIE.

## TABLE DE LA QUATRIÈME PARTIE.

## QUELQUES TABLEAUX DE L'INDUSTRIE ATTRAYANTE.

CLASSIFICATION.—DIRECTION. (Nouv. monde ind. 1828).	191
ÉDUCATION DE L'ENFANCE.—Éclosion des vocations. ( <i>Id.</i> ).	200
OPÉRA HARMONIEN. (Th. de l'univ. 1822).....	208
DE L'ÉDUCATION HARMONIQUE DES ANIMAUX. ( <i>Id.</i> )....	215
CULTURES ENFANTINES DE L'HARMONIE. ( <i>Id.</i> ).....	232
DES CUISINES SÉRIAIRES et de leur influence en éducation. (1822.).....	229
AMORCES ET PROGRÈS DE L'ENFANT aux cuisines sé- riaires. ( <i>Id.</i> ).....	235
AUX AMIS DE L'UTILE. ( <i>Id.</i> ).....	240
SPLendeur DE L'ORDRE COMBINÉ. Lustre des sciences et arts. (Th. des 4 mouv. 1808.).....	243
SPECTACLES ET CHEVALERIE ERBANTE. ( <i>Id.</i> ).....	246
VESTALAT ET ARMÉES INDUSTRIELLES. ( <i>Id.</i> ).....	250
PROBLÈME DE LA RÉPARTITION. ( <i>Id.</i> ).....	256
DE L'ACCORD INTENTIONNEL par les jouissances matérielles.	256
— AFFECTUREUX opéré par la fusion des 3 classes.	262
— INTENTIONNEL par le charme de mécanisme.	268
— INTENTIONNEL par les trois unités matériel- les, affectueuse et mécanique.....	275



# L'HARMONIE UNIVERSELLE

ET LE

## PHALANSTÈRE.

---

CINQUIÈME PARTIE.

COSMOGONIE, ANALOGIE, MÉLANGES.

---

SUR LES PASSES DU NORD

ET LA TRIPLE RÉCOLTE.

(Th. de l'un. univ., note A.) 2.

1822.

L'ouverture des passes du Nord et la fusion de leurs glaciers permanents, sont pour les agriculteurs et les marins, l'affaire du plus pressant intérêt. On ne trouve dans les sciences connues, aucune théorie sur cette restauration climatique : j'en ai resserré le plan dans cette note, un peu longue en apparence, et bien courte eu égard à l'importance de son objet.

Il importe à toutes les puissances du Nord de s'ouvrir une passe par la mer Glaciale : mais aucune d'elles ne fait comme l'Angleterre des efforts pour y parvenir. La Russie même, si intéressée à se frayer cette route, ne paraît pas s'en occuper; tandis que l'Angleterre y affecte un prix magnifique de 600,000 francs, et des expéditions dispendieuses; total, 4,000,000 de francs ou 40,000 liv. sterling.

Il s'agit de démontrer que cette somme, avancée pour fonder l'Association (je ne dis pas *dépensée*, mais seulement *avancée* avec bénéfice assuré de 100 pour 100 au moins, pour le capital actionnaire), que cette somme, dis-je, suffit pour ouvrir à l'Angleterre et au monde entier, non pas une passe impraticable, mais deux passes pleinement praticables par la Mer Glaciale et le détroit de Behring.

L'Angleterre fait-elle des recherches de pure curiosité, ou bien veut-elle se procurer une passe commerciale et assurée? Si telle est son intention, comme on n'en doit pas douter, elle serait frustrée même dans le cas d'existence de la passe de Baffin; car il paraît que le détroit qu'a franchi le capitaine Parry, gît par les 73° ou 72°; qu'à l'ouest de ce détroit, il y a beaucoup de glaces; et qu'on ignore encore si, de là au détroit de Behring, il ne se trouvera pas quelque péninsule ou promontoire avancé jusqu'à 73°, et opposant au passage de nouvelles difficultés, indépendamment de celle du détroit qui peut, dans les étés faibles, devenir très-difficile à franchir. Les cartes les plus récentes marquent un obstacle à 71°: ne se prolonge-t-il pas au delà?

Tout compensé, ladite passe, en cas qu'elle existe, ne vaudra pas mieux que celle de Sibérie par le cap Cévérovochnor et le cap Szalaginski.

En outre, dans l'état actuel de congélation des régions polaires, aucune des deux passes ne peut remplir le but politique: la garantie d'une route commerciale, d'une voie praticable et assurée à 50 pour 100 au plus.

En effet, d'après le tableau des dangers sans nombre encourus par les capitaines Ross, Parry et autres, et des nouveaux périls qu'ils avaient à essayer de la part des glaces entre la nouvelle passe et le détroit de Behring, on peut conjecturer que sur quatre navires employés à ce périlleux trajet, il y en aurait trois de perdus ou criblés d'avaries. On ne trouverait donc pas d'assureurs pour cette route, à moins des trois quarts de la valeur, soit 75 pour cent; dès lors elle ne serait pas route commerciale, mais voie aventureuse et folle qu'il serait prudent d'interdire.

Expliquons le moyen de s'ouvrir les deux routes, non par des actes de témérité nautique, mais par des opérations physiques sur l'atmosphère, qu'il est aisé d'adoucir de 20 à 25

degrés dans ces parages. A ne tabler que sur 20 degrés, les points les plus avancés comme le cap Cévéro, gisant par 78°, équivaldraient à 58° pour la température, pendant les mois de jour polaire ; et on franchirait les deux passes aussi aisément, aussi sûrement, que celle de la Baltique par Gothenbourg et le Sund.

Les glaces polaires, quelque effrayante que soit leur masse de six cents lieues de diamètre, ne sont qu'un obstacle temporaire : cette barre n'est pas plus inamovible que celle qui avait récemment masqué la côte de Groenland, et obstrué le canal d'Islande : on a vu, en mars 1819, débacler ce rempart de glace qui devenait désespérant par son accroissement, et qui avait depuis 120 ans enveloppé et anéanti une malheureuse colonie de 20,000 Danois. Il s'agit donc d'opérer par effet de l'art sur la totalité des glaces, comme la nature vient d'opérer sur cette portion qui masquait le Groenland ; et de faire fondre et débâcler, sinon en entier, au moins en grande partie, la croûte des glaces polaires arctiques ; les réduire tellement, qu'elles se soient pas plus gênantes en été pour les côtes d'Amérique et de Sibérie, que ne sont les glaces antarctiques pour les pointes d'Australie et d'Afrique.

La réduction des glaces polaires arctiques ne tient qu'à échauffer et modifier une atmosphère de 600 lieues de diamètre : qu'y a-t-il de gigantesque dans cette prétention ? L'homme sait bien opérer sur des colonnes atmosphériques de 1,000 et 2,000 lieues de diamètre ; les infecter de miasmes putrides, pestilentiels, épizootiques, dont le germe borné à quelques atomes dans son origine, envahit parfois un espace de 2,800 lieues de longueur ; témoin la peste du 14<sup>e</sup> siècle qui s'étendit de la Chine jusqu'à l'occident d'Europe, et moissonna un tiers de la population de l'ancien monde. Cette infection était l'ouvrage de l'homme : ne peut-il donc pas *exercer en bien* sur un diamètre de 600 lieues l'influence qu'il *exerce en mal* sur un diamètre de 2,000 lieues ?

D'ailleurs serait-ce une nouveauté qu'un radoucissement de température aux régions polaires ? N'est-il pas constant qu'elles ont joui autrefois d'une climature fort douce, et même chaude, puisque les éléphants y habitaient, et qu'on y voit leurs ossements d'autant plus abondants qu'on s'avance davantage vers le pôle ? J'expliquerai quand il en sera



temps cette énigme, sur laquelle on a débité tant de contes absurdes, et je prouverai qu'il est plus d'un moyen d'échauffer les régions polaires et de les rendre habitables.

De ces divers moyens, je n'en veux exposer qu'un seul, dont l'appréciation est à portée de tout le monde; c'est le raffinage atmosphérique par voie de culture intégrale du globe.

La thèse n'est point neuve; il n'y aura de neuf que les développements imprévus que je vais lui donner. Je ne spéculerai que sur l'évidence matérielle, sur des faits bien notoires et bien intelligibles, sur l'extension du travail agricole déjà exercé avec succès par l'Europe, l'Indostan et la Chine.

On sait combien la température de ces trois régions l'emporte sur celles des autres contrées du globe en salubrité, bénignité et moyens de fécondité; ailleurs, la végétation est contrariée par des excès perpétuels: de là vient que la vigne ne peut pas croître sur les coteaux de la Pensylvanie, située en même latitude que Naples, et qu'elle prospère à Mayence, ville située 10 degrés plus haut, mais sous une atmosphère déjà raffinée, qu'on appelle *climat fait* ou *formé*.

Il faut, pour dégager les deux passes du Nord des glaces qui les obstruent, élever le globe entier à cet état de *climat fait* ou pleine culture; on y gagnera la fusion des *trois quarts* des glaces du Nord, et un adoucissement de climature de *trente degrés*, comparativement aux atmosphères brutes, comme celles de Sibérie, Haut-Canada, Australie: on y gagnera de plus une garantie de températures nuancées, mitigées en froid et en chaud, exemptes d'excès et de transitions subites, et comportant au 45° degré trois récoltes habituelles; au 60°, 2 au moins; les 3 récoltes du 45° réparties comme il suit:

1<sup>re</sup>. Semailles de novembre, recueillies en courant de mai.

2<sup>e</sup>. Menus légumes semés fin mai, recueillis fin juillet.

*Labour en défoncement.*

3<sup>e</sup>. Semailles d'août recueillies en novembre.

La triple récolte ne sera pas due à un accroissement de chaleur, ce moyen serait très-illusoire; l'excès de chaleur et sa continuité paralysent la végétation; le bénéfice tient à obtenir des températures bien nuancées par des zéphyr et des pluies fécondantes; une pluie d'un mois, une chaleur

continue d'un mois, sont également le fléau des cultures.

Il est connu que si on pouvait jouir d'une température à commande, ou variante régulière de pluies et chaleurs sans excès, les végétaux croîtraient presque à vue d'œil; on obtiendrait les 3 récoltes plus facilement que la simple, si souvent contrariée par les excès, surtout par celui de la Lune-Rousse, funeste à la France.

Tel sera le fruit de la culture universelle aidée du mécanisme sociétaire (périodes 7 et 8, sériisme simple et composé). On en verra naître une climature méthodiquement raffinée dans toute l'échelle atmosphérique.

Dissertons sur cette opération, sur les indices et voies de succès: je réitère que malgré le merveilleux de cette perspective, je ne mettrai en jeu qu'un ressort bien connu, bien éprouvé, qui est l'agriculture, mais sociétaire et non morcelée; car la morcelée ruine bien vite les climatures après les avoir quelque temps améliorées.

Il est plus qu'avéré que les défrichements peuvent modifier la température; qu'elle est, comme les terres, un champ livré à l'industrie humaine; que nos cultures, si elles sont exercées avec intelligence, peuvent tempérer de 12 degrés une atmosphère, et faire jouir le 50° degré d'une climature de 38°; comme aussi réduire un 38° s'il est mal cultivé, à la climature d'un 50° bien cultivé.

Appuyons-nous de démonstrations péremptoires: je sais que les hommes instruits n'en ont pas besoin sur des vérités si palpables, mais le vulgaire peut en exiger; je vais donc établir la preuve sur six villes très-remarquables qui sont:

Au 40° Naples, Philadelphie et Pékin.

Au 47° Quebec, (1) Tours ou Paris et Astracan.

(1) Je confonds ici Tours et Paris, ville de température identique, malgré la différence d'environ 2 degrés; il y a bien plus de disparate climatérique entre Paris et Rouen, quoique la différence de leurs latitudes ne soit que de moitié d'un degré; mais en estimation de température, 2 degrés en plus ou en moins sont souvent absorbés et compensés par les dispositions locales du terrain: elles causent des variantes de 3 degrés, même en pays vicinaux et également cultivés; témoin les parallèles de Lyon avec la Lombardie, de Marseille avec Bilbao, de Paris avec Rouen, et de tant d'autres

Commençons par les parallèles du 47° degré en atmosphère brute et en raffinée.

Chacun connaît le beau climat de la Touraine appelée jardin de la France ; il n'est pas plus beau que ne sont en France d'autres climats de même degré ; la Touraine a seulement le relief d'être arrosée par un grand fleuve et trois belles rivières navigables ; mais le préjugé veut se créer des beautés climatiques là où il n'y en a pas. Bref, la Touraine est un climat tempéré, où les froids annuels n'excèdent guère 40 à 42 degrés de Réaumur. Les villes d'Astracan et Quebec sont sur la même ligne, à 47° de latitude, et pourtant ces deux villes éprouvent des froids égaux à celui de Pétersbourg ; le thermomètre y descend communément à 30°, et on l'a vu dans Astracan descendre à 37°, froid plus vif que celui de Pétersbourg.

Ce n'est pas que ces deux villes ne soient placées en bon terrain ; Astracan est renommé pour ses melons et ses toisons ; Quebec est de même un pays favorable à la culture ; mais l'une et l'autre ville sont contiguës à des déserts immenses et prolongés à l'infini : elles participent nécessairement de la température des déserts qu'elles avoisinent ; et cet incident réduit en hiver Astracan, ville de 47°, au climat des villes du 60° et même du 63°, comme Drontheim et Vasa.

Différence en refroidissement hivernal, 15 à 16 degrés par le seul vice du défaut de culture.

La différence n'est pas la même en été ; et il est connu qu'Astracan et Quebec jouissent en juillet de la dose de chaleur due au 47° degré. Mais notre spéculation doit porter d'abord sur l'art de modifier les hivers, après quoi nous nous occuperons de l'été.

Passons aux parallèles du 40° degré, où nous allons trouver les mêmes disparates.

Le climat de Naples, quoiqu'au dessus de 40°, est renommé par la douceur de ses hivers ; les Lazarons, même en janvier, y couchent en plein air ; les deux villes de Philadel-

---

viles très-déparates en climatures, quoique voisines, et de même latitude ; mais différenciées par des chances de mers tempérées ou froides, et de chaînes placées en Nord ou en Sud. Ces incidents portent les modifications locales à 3 et 4 degrés, même sans exhaussement d'assiette comme celle de Madrid.

phie et Pékin sont sur la même latitude et sujettes à des hivers bien autrement rigoureux que ceux de Paris, ville située à 49°. Philadelphie a de plus l'inconvénient des transitions subites, qui obligent à changer de vêtements trois à quatre fois dans une même journée. On y a l'été à neuf heures du matin, l'hiver à midi. Pékin est de même sujet à des froids prématurés, opiniâtres et violents; la cause en est dans le voisinage de grandes régions incultes. Pékin et Philadelphie placés sous le 40°, ont des hivers bien plus rigoureux que Francfort, placé au 50°. Ces deux villes peuvent, quant à l'hiver, être assimilées à Berlin, latitude 53°, sinon pour la durée, au moins pour l'intensité du froid.

Différence, 13 degrés en refroidissement hivernal, par voisinage des terres incultes qui, en été, n'influent pas en rafraîchissement.

Il résulte déjà de ces parallèles, que si toutes les régions de Sibérie et nord-Amérique étaient cultivées aussi complètement que l'occident d'Europe, les passes de la Mer Glaciale, dans les plus hauts parages comme le cap Cévéro, jouiraient d'un adoucissement considérable, et seraient aussi praticables que le cap Nord.

Continuons sur le premier et principal ressort de raffinage atmosphérique; sur l'agriculture qui, mieux examinée, va nous fournir quatre chances graduées de radoucissement.

#### ÉCHELLE DU RAFFINAGE ATMOSPHÉRIQUE.

##### *Degrés d'amélioration à obtenir.*

0.	Température brute. — Australie		
1.	Par raffinage simple local . .	44 degrés	} 36 degrés.
2.	» » simple intégral . .	40 »	
3.	» » composé local . .	8 »	
4.	» » composé intégral . .	6 »	

Pour estimer au plus bas, je réduirai cette somme à 30° seulement.

Avant d'entrer en discussion, je crois devoir m'étayer d'une analogie à portée de tout le monde, afin de dissiper le soupçon d'exagération sur cette perspective d'un raffinage de 30°, qui livrera au commerce général les deux passes-nord

pleinement praticables pendant les cinq mois de Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre.

J'ai posé en principe que l'atmosphère est une branche du domaine cultivable, domaine que l'industrie humaine peut modifier en divers degrés. Établissons ces degrés par comparaison aux animaux et végétaux, que le travail élève si fort au-dessus de leur valeur brute ou sauvage; témoin nos bœufs et moutons, nos fleurs et fruits si supérieurs à ceux que donne la simple nature.

### *Degrés de raffinage agricole.*

#### 0. En état brut ou sauvage.

Aurochs, Moufflon, Sanglier.

Cerise de bois, Rose de buisson, Raisin sauvage.

#### 1. En culture locale simple.

2. » générale simple.

3. » locale composée

4. » générale composée.

} Degrés à estimer.

1° La culture locale simple se borne au changement causé par l'état de domesticité; il modifie déjà les toisons et enveloppes de l'animal, ainsi que la saveur des viandes et des végétaux. On en peut juger par la différence d'une chair de cochon à celle de sanglier; et pourtant cette différence est obtenue sans le secours de l'art et par le seul effet de la domesticité.

2° La culture générale de degré simple n'existe pas encore; elle nous donnerait en raffinage simple, une foule de variétés inconnues. Si la cerise et le raisin étaient cultivés sur tous les points du globe, combien de nouvelles nuances n'obtiendrait-on pas, soit par l'influence des climatures et terres non exploitées, soit par les croisements de ces nouvelles sortes avec les nôtres? Nous savons déjà distinguer plus de cent variétés de roses; on en aurait mille, si tout le globe cultivait les roses.

3° La culture locale composée est celle qui, aidée de l'Association, élèverait localement un animal ou végétal à la plus grande perfection possible, par les moyens sociétaires.

4° La culture *générale composée* est celle qui, employant les moyens de raffinage que donne l'état sociétaire, combinerait et croiserait par toute la terre les produits perfectionnés déjà dans chaque localité par culture locale composée.

Par exemple, supposons le globe entier cultivé comme la Normandie; chaque région élevant avec un soin infini les plus belles races de chevaux qu'elle puisse comporter, et formant des haras et établissements où l'on croiserait une centaine des plus fameuses races, Normands, Arabes, Anglais, Andalous et autres que donneraient, dans l'ordre sociétaire, les contrées incultes, comme l'Australie qui n'a pas même de chevaux.

En combinant tous ces produits de culture locale composée, en les raffinant par des croisements de toutes les belles variétés du globe, on aurait l'échelle de beauté suprême en chevaux : la série des perfections possibles à la nature, aidée de l'industrie générale composée.

Cette perfection du 4° degré correspond au degré *intégral composé* dans l'échelle des raffinages de température (289). Et puisque nous possédons enfin, par la découverte de l'Association, le moyen d'élever le globe à la culture intégrale, spéculons sur les résultats de cette culture en perfectionnement de l'atmosphère, selon les 4 degrés de la table (289), qui correspond aux 4 degrés comparatifs (290) sur les animaux et végétaux. Nous allons passer en revue les quatre chances de raffinage atmosphérique, possible à l'industrie humaine.

J'appelle raffinage *simple*, un radeucissement opéré par des cultures locales et bornées, comme celles de l'Italie. Sa pleine culture jointe à celles des régions voisines, Allemagne et France, est certainement le ressort qui produit ce bénéfice de 43 à 44 degrés, que j'ai analysé dans le parallèle de Naples avec Pékin et Philadelphie. Mais l'Italie est avoisinée de vastes régions mal cultivées : l'Afrique, la Grèce, la Hongrie et même l'Espagne, où Madrid placé au même degré que Naples, est sujet à des froids meurtriers, par l'effet du déboisement, de l'effritement et des landes, bien plus que par le voisinage de la montagne dite Guadarrama.

L'influence de nos cultures est donc contre-carrée par celle d'une masse de terres voisines, encore incultes ou mal exploi-

ses : tandis que l'Italie raffine son atmosphère, la Grèce et l'Afrique travaillent à la vicier ; leur voisinage ne peut manquer d'exercer une fâcheuse influence pour outrer les intempéries en chaud ou en froid.

Ces influences vicinales ne s'exerceraient qu'en bien, si la terre entière était pleinement cultivée comme les cinq régions dites Allemagne, Italie, France, Hollande, Angleterre. Estimons le résultat sur cette hypothèse de culture générale : on va penser qu'Astracan et Quebec jouiraient de la température de Tours et Angers, que Philadelphie et Pékin jouiraient de la température de Naples.

C'est estimer en compte *simple local* : Astracan s'élève déjà à cette température, dans le cas où ses terres seraient pleinement cultivées à 300 lieues de rayon, et où l'Europe occidentale serait inculte comme l'est la région d'Astracan.

Mais si l'on suppose les deux régions d'Europe et Tartarie cultivées en plein, et leurs atmosphères élevées au même affinage, il y aura communication de bénignes influences ; le raffinage augmentera, et en supposant que tout le globe terrestre opérât de même, qu'il fût assez peuplé pour élever partout ses cultures à la perfection de celles de l'Europe occidentale, il résulterait du concours bienfaisant des atmosphères de tous les continents, que le raffinage devenu général et *simple intégral*, gagnerait au moins 10 degrés sur les raffinages partiels et locaux : nous avons vu qu'ils sont de 50° et qu'on peut les estimer en moyen terme à 42 degrés, lesquels seront augmentés de 10° par effet de culture générale. On aura donc en total 22 degrés de raffinage atmosphérique pour toutes les régions actuellement incultes, et forant au moins les 4/5 du globe. ( *Ce n'est ici que le 2<sup>e</sup> degré de la table 289.* )

Un tel raffinage sera *simple intégral*, par opposition au *simple local* comme celui d'Italie, dont les bonnes influences immatériques sont contre-carrées par les émanations orageuses et malfaisantes de Grèce et d'Afrique.

Dans cette hypothèse de raffinage intégral ou général, la hâte du cap Cévéro, au lieu d'un froid du 78° degré, n'aura qu'un printemps et automne que le froid des latitudes européennes, 56°, 57°, Edimbourg, Copenhague, sauf l'influence d'un *stant* de glaces polaires qui absorbera la valeur de quel-

ques degrés, et causera un léger déchet de chaleur que nous déduirons plus loin en somme de 5 degrés.

Et comme l'ordre sociétaire a la propriété de peupler et coloniser rapidement la terre entière, cette intégralité de culture procurerait un plein dégagement des parages du Pôle Nord; ils seraient ramenés aux climatures du golfe de Bothnie.

Cet état de choses ne serait encore qu'un raffinage très incomplet, car nous avons raisonné jusqu'ici sur l'hypothèse d'une pleine culture du globe en mode morcelé et vicieux comme celui de la civilisation. Cette société tant vantée n'élève pas son atmosphère à moitié du raffinage possible. L'Italie est pleine de landes et de marécages; ses chaînes de l'Apennin sont effritées, ravagées depuis Gènes jusqu'en Calabre: la France est dans un désordre pire encore; la destruction de ses forêts détériore à vue d'œil les climatures: elle bannit de Provence l'oranger, elle chasse à grands pas l'olivier et bientôt la vigne.

Ce n'est pas ainsi que cultive l'ordre sociétaire: il distribue l'universalité des cultures, comme si le globe entier appartenait à une seule compagnie d'actionnaires; il élève chaque canton, chaque province, chaque région, à un état de perfection combinée; il entreprend toutes les opérations générales de reboisement, irrigation et dessèchement; tous les travaux qui peuvent assainir, adoucir et raffiner l'atmosphère, soit locale, soit générale.

Dans cet état de choses, les régions au lieu de se communiquer des germes d'ouragans, n'échangent que des germes de zéphyrs: les eaux et forêts sagement distribuées, préviennent à la fois les excès de chaud et de froid; et le radoucissement général de température, devient le fruit de cette perfection universelle de culture. L'atmosphère, dans ce cas, se trouve raffinée au degré *composé intégral* dit *surcomposé* qui exige deux ressorts de perfectionnement: celui de *culture générale* et celui de *distribution judicieuse* des cultures.

Nous ne connaissons en civilisation qu'un de ces deux moyens; nous savons cultiver, mais non pas distribuer les cultures que chaque province et chaque particulier répartissent confusément, et sans aucun rapport avec les convenances de température. On place des champs sur des sommets et



conviendraient les forêts ; puis, des forêts dans une plaine apte à la culture des céréales : les trois quarts des sommets de chaînes sont dégarnis de bois, quoiqu'on sache fort bien qu'ils ont la propriété de carder les vents, d'en amortir les malignes influences ; cardage d'autant plus utile, qu'il influe en inverse comme en direct ; aussi voit-on souvent après l'abattis d'une forêt, des vignes geler au vent, comme sous le vent du rempart qu'on a détruit.

Dans l'ordre combiné, les forêts sont de trois espèces :

1. Réserves provinciales ;
2. Provisions locales (coupes réglées) ;
3. Préservatives pour cardage des vents et maintien des sources.

La distribution méthodique des cultures n'a jamais pu devenir objet de spéculation, parce qu'elle n'existe nulle part, et n'est pas compatible avec l'état morcelé ou civilisé. Nous avons donc à évaluer l'effet que produirait cette distribution méthodique, dans les cas où elle serait introduite localement et généralement, ce qui aura lieu dans l'état sociétaire (périodes 7 et 8, tabl. p. 33). On voit que cette chance élèverait le bénéfice climatérique de 44 degrés en sus du résultat de raffinage *simple intégral*, qui donne 22 degrés (p. 292) ; les climatures gagneraient donc 36 degrés que nous réduirons à 30°, pour prévenir le soupçon d'exagération, et 20°, au delà du tropique.

Il faut observer que le bénéfice qui est presque tout en chaleur dans le cas de raffinage simple, devient mi-parti de chaleur et de fraîcheur, quand le raffinage est composé. Dans ce cas, la répartition judicieuse des forêts et hauts bassins d'irrigation, crée partout ce qui manque en été à nos campagnes, les germes de zéphyrs, de pluies douces périodiques, de sources intarissables, etc.

Ce n'est qu'à cette sorte d'amélioration qu'on pourra devoir la triple récolte, et la correction de nos violents étés, si contraires aux végétaux par des températures toujours outrées, par des déplacements de saison et autres monstruosité. Le régime sociétaire les prévendra sur toute la terre, en distribuant régulièrement les cultures, et surtout les forêts et bassins d'irrigation, dont l'état civilisé et barbare ne peut faire aucune répartition combinée.

La triple récolte ne pourra naître que de ce raffinage *composé intégral*, ou étendu à tout l'ensemble des terres ; et dans ce cas, le bénéfice de 30 degrés sera général sur tous les continents ; 20 sur les deux points polaires, tout le Boréal sera restreint au quart de sa congélation, et l'Austral diminué de moitié seulement.

Le restant des glaces boréales ne causera plus qu'un refroidissement de 5 degrés, à rabattre sur les 30° de bénéfice ; reste 25° à répartir par 20°, en chaleur, et 5°, en fraîcheur ainsi qu'on le verra plus loin. Un vaisseau naviguant par le 75° dans les mers glaciales, y jouira de la température du 55° degré, celle d'Edimbourg, pendant les mois de chaleur polaire, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre.

Alors, un navire partant d'Europe, fera en dix-huit mois le tour des deux passes : il côtoiera la Sibérie pendant le premier été ; il ira hiverner au détroit de Behring, y prendre les objets entreposés par les flottes du Mexique et de la Chine. Au printemps suivant, il passera le détroit de Parry (1), la baie de Baffin, et sera rendu à Londres au bout de dix-huit mois employés au grand cabotage de Sibérie et d'Amérique polaire.

Accusera-t-on cette perspective d'exagération ? Elle cesse d'être suspecte si on veut partir d'une vérité de fait, l'influence des cultures humaines sur l'atmosphère et les climatures : on ne saurait trop redire, et il faudrait, comme Harpagon, faire graver en lettres d'or, *que l'air est un champ soumis aussi bien que les terres à l'exploitation industrielle*. On n'a jamais osé spéculer sur l'influence d'une culture générale, parce qu'on ne connaissait aucun moyen de l'organiser ; aujourd'hui, que ce moyen est connu, que la théorie d'Association est enfin découverte, il faut en venir à calculer ses effets futurs en raffinage atmosphérique ; or, il est certain que cette influence ne sera pas celle du raffinage *simple intégral*, estimée 22° (p. 292) ; mais celle du raffinage *com-*

---

(1) L'existence du détroit est encore incertaine ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est le peu de largeur de l'isthme. Or, tous ces isthmes étroits et gênants comme Panama, Parry, Malaca, seront percés en 8° période par un canal à vaisseaux de long cours, du port de 600 tonneaux et 24 canons ; c'est-à-dire un canal tirant 20 pieds.

*posé intégral*, dont le parallèle avec le simple nous a donné en minimum 30°, estimation que j'aurais pu porter à 36°, selon la table (292).

Cette amélioration n'est pas du nombre de celles qu'on peut promettre subitement, puisqu'elle suppose l'entière culture du globe, et le grand complet de la population. Mais si ce n'est subitement, ce sera graduellement et rapidement qu'on en jouira; il suffira de 120 à 130 ans pour consommer cette précieuse métamorphose. Chaque génération verra un mieux très-sensible dans ses climatures; grâce à la propriété qu'a l'Association, de reboiser les montagnes, distribuer judicieusement les eaux et forêts, les étangs d'irrigation, et toutes les branches de culture.

En définitive, quand le globe sera arrivé au plein du raffinage *composé intégral*, les températures corrigées s'établiront par toute la terre (sauf entraves locales), dans la proportion indiquée à la table suivante.

Cette table est échelonnée en série divergente conjuguée; distribution qui règne dans toutes les hautes harmonies matérielles et passionnelles.

(Voyez la table ci-contre.)

Cette table est intitulée *complémentaire*, parce qu'au lieu de mentionner un bénéfice de 30 degrés à obtenir de la culture intégrale composée, selon le petit tableau (289), elle déduit pour raffinage *simple local* déjà effectué en Europe, en Chine et en Indostan, 42 degrés, et ne porte en compte que les 48 qui restent à obtenir des trois autres voies.

Le bénéfice ne sera pas strictement de 48° sur chaque latitude; mais nous le supposons tel en échelle générale, sauf les exceptions pour entraves locales, telles que chaînes élevées, plateaux, sables, marécages et autres causes de modifications accidentelles qui n'entrent pas en compte général. J'en parlerai (299) à l'article *Pétersbourg et le Caire*.

La principale de ces modifications est relative à l'hémisphère austral, où le radoucissement ne sera pas aussi fort; la masse des terres y étant réduite à peu de chose, n'influera que légèrement sur les frimas du pôle antarctique. Mais la restauration complète des températures boréales agira sur les australes assez puissamment, pour prévenir les ouragans et intempéries qui gênent la navigation aux trois pointes des continents austraux.

## TABLE COMPLÉMENTAIRE

*Du futur bénéfice climatérique de 18 degrés, ajoutés au bénéfice simple local de 42° en pays cultivé.*

	Latitudes	Chaleur à gagner en hiver.	Fraicheur à gagner en été.
Equateur....	0	0	18
	5.....	1.....	17
	10	2	16
	15.....	3.....	15
	20	4	14
	25.....	5.....	13
	30	6	12
	35.....	7.....	11
	40	8	10
Demi-centre.	45.....	9.....	9
	50	10	8
	55.....	11.....	7
	60	12	6
	65.....	13.....	5
	70	14	4
	75.....	15.....	3
	80	16	2
	85.....	17.....	1
Pôle.....	90	18	0

Si le raffinage composé intégral n'était pas mi-parti de chaleur et de fraîcheur, il deviendrait un fléau : l'accroissement de 18 degrés en chaleur joint aux 42 déjà gagnés dans l'Occident d'Europe, incommoderait plus de régions qu'ils n'enrichirait. Londres, qui est par 51° 42', acquerrait la température de Gibraltar et Alep, ce qui serait peut-être assez fâcheux qu'avantageux pour cette capitale.

Les 42 degrés obtenus jusqu'à présent en Occident par raffinage simple local, n'ont donné qu'accroissement de chaleur et non de fraîcheur ; mais du moment où le raffinage deviendra *composé*, par effet des cultures sociétaires, il donnera un bénéfice climatérique en ordre *composé*, en chaleur et fraîcheur à la fois ; c'est pourquoi, dans la table qui précède, j'estime en compensations contrastées et graduées.

Je l'établis sur les modifications de froid et de chaud,

non pas sur le seul accroissement de chaleur, qui deviendrait très-onéreux si on ne gagnait pas proportionnellement en fraîcheur.

On suppose dans cette table que le globe entier jouisse déjà des 42 degrés d'adoucissement dont jouissent l'Europe; l'Indostan et la Chine méridionale.

Elle représente les doses que gagnera chaque latitude; la fusion de ces doses donnera partout, quoique inégalement, l'exemption des deux excès de chaleur et de froidure, et l'aptitude à comporter une foule d'animaux et végétaux qui périclitent par les deux excès à corriger.

Ces mots, *excès de chaleur à corriger*, ne signifient pas toujours chaleur à diminuer en degré; ce n'est que la durée, ou les transitions subites (1824), et non pas le degré qu'il faut réduire. Les chaleurs de France ne sont point trop fortes en été pour nos végétaux; elles ne les incommodent que par excès de durée, par des sécheresses comme celle de 1818. Quant au degré, nul travail humain ne pourra le diminuer.

La culture générale extirpera seulement les vents suffocants et meurtriers d'Arabie et Lybie; ce sont des monstruosités: mais la chaleur forte et franche n'a rien de pernicieux et ne peut pas être empêchée.

Si parfois notre climat éprouve un ou deux jours les chaleurs du Sénégal, les végétaux y gagnent en qualité; ils ne souffrent que du manque de la diversion qu'opéreraient les zéphyrs et les pluies périodiques, dans l'état de culture intégrale composée.

Ainsi le correctif doit porter, quant aux froids, sur l'*intensité* et l'*intempestivité*, et quant aux chaleurs, sur la *durée* et la *diversion*.

Pour exercer le lecteur sur l'emploi de la table donnée (297), faisons-en quelques applications, en commençant par le centre.

La latitude 45° est celle de Lyon et Bordeaux, villes un peu fatiguées par des brouillards que dissipera la culture intégrale composée. Lyon est le vrai type d'un climat fait (287) en latitude 45°; ce climat est faussé en Lombardie, pays garanti par la chaîne des Alpes et échauffé par les vents de Lybie, dont l'Adriatique n'intercepte pas le cours.

Lyon, jouissant déjà du radoucissement de 42 degrés que procure le raffinage *simple local*, obtiendra donc sans plus,

le bénéfice de 18 degrés selon la table ; et comme il est situé en latitude moyenne, environ 45°, il acquerra par égale portion en chaleur et en fraîcheur ; c'est-à-dire :

En réduction des froids outrés et intempestifs,

En diversion aux chaleurs suffocantes et prolongées.

Une froidure du 45°, tempérée par 9° de chaleur, lui donnera les végétaux du 36°, sans l'assujettir aux violentes chaleurs d'Andalousie.

Une chaleur du 45° tempérée par 9° de fraîcheur, lui donnera les végétaux du 54°, sans l'affliger des frimas de Dantzic.

Lyon pourra donc naturaliser à la fois sur son territoire les animaux et végétaux de l'Andalousie et du Holstein. Ceux du 36° de latitude, l'oranger, le cotonnier, qui craignent un froid de 12° Réaumur, assez fréquent à Lyon, s'y plairont quand cette ville n'aura que les petites gelées de Cadix et d'Alep ; et ceux du 54° s'y acclimateront de même, quand ils n'éprouveront que des chaleurs tempérées par de fréquentes diversions.

L'échelle donnée sur les bénéfices de climature, suppose fusion des deux principes d'amélioration ; c'est-à-dire que Pétersbourg placé à 60 degrés, gagnera en système général, 12/90 sur le principe de chaleur, dont les excès sont prévenus par 6/90 du principe de fraîcheur. Le Caire, placé à 30 degrés, gagnera en proportion contrastée sur le principe de fraîcheur. Lyon gagnera en intervention moyenne des deux principes.

Tel serait le compte, *en système général* ; mais Pétersbourg et le Caire y dérogent et doivent bénéficier davantage, l'un en chaleur, l'autre en fraîcheur. Le raffinage *simple local* n'y est point encore établi ; Pétersbourg est vicié par le voisinage des terres incultes et des marais ; le Caire est vicié par le voisinage des sables et des vents brûlants. Ces deux villes doivent donc gagner beaucoup plus que le tarif de l'échelle, qui n'est fait que pour les régions parvenues, comme l'Occident d'Europe, au raffinage simple local. Celles qui ne sont parvenues qu'à moitié ou quart, doivent ajouter 6 ou 9 degrés à leur lot de bénéfice climatérique futur.

Ainsi sur l'inspection de la table, chaque latitude peut déterminer la température dont elle sera pourvue, et les cultures dont elle sera susceptible, par suite du raffinage atmosphérique, et de la culture *intégrale composée*.

Je ne m'arrête pas à traiter les différences accidentelles causées par les marécages, les hautes chaînes, etc. ; le sujet nous entraînerait trop loin. La plupart de ces vices que je nomme accidentels, comme les brouillards de Londres et de Lyon, disparaîtront entièrement ; le bénéfice de 10  $\frac{1}{4}$  en chaleur, suffira à dissiper pleinement ceux de Londres, et en grande partie ceux d'Amsterdam, plus tenaces, vu la submersion relative des terres de Hollande qui sont au-dessous des mers.

Abrégeons sur le raffinage climatérique.

Les détails contenus dans cette note peuvent être considérés comme un canevas sur lequel il faudra disserter plus amplement, mais dans les volumes suivants, celui-ci devant traiter préalablement de l'Association ; le peu qui a été dit sur la restauration des climatures doit suffire à dissiper de grandes erreurs commises relativement au raffinage d'atmosphère, qu'on ne sait pas distinguer en simple et en composé, parce que la civilisation est réduite à opérer en simple. Elle perfectionne d'abord la température par ses degrés agricoles, et travaille bientôt après à la détériorer par les abattis des forêts, déchaussements de pentes et tarissements de sources. On voit déjà la température en France décliner à vue d'œil et revenir progressivement au degré de frimas dont elle s'était affranchie.

Ainsi le raffinage simple, après quelques lueurs de perfectionnement, en vient, comme le guèpier, à se détruire par lui-même ; tout ce qui est ordre simple étant opposé à la nature et à la destinée de l'homme.

Dissertons donc sur le raffinage composé et ses effets.

Les modernes, absorbés dans leurs visions de perfectibilité, n'ont jamais eu la moindre idée de perfection composée ; aucun de leurs physiciens ne s'est aperçu qu'il faudrait, pour améliorer les climatures, gagner en fraîcheur comme en chaleur ; que nos étés sont des supplices aussi bien que nos hivers, et que l'un et l'autre excès est contraire aux végétaux comme aux hommes.

Ce serait peu de cet inconvénient, s'il n'en résultait un plus grand dommage, qui est la restriction des produits animaux et végétaux.

Le renne qui ne vit pas au-dessous de Tornea (66°), devrait, selon la table précédente, vivre commodément à 60°, à Pétersbourg ; et le cheval qui n'habite pas au-delà de 64°, devrait vivre aisément à 76°, selon la table des degrés de chaleur à obtenir par la restauration *intégrale composée*.

Même lésion au sujet des végétaux. Nous avons, dans les hivers de France, plus de froid qu'il n'en faut pour composer le sapin dans nos jardins ; et cet arbre ne peut pas y réussir pendant l'été, à moins d'arrosages et abritelements coûteux. D'autre part, l'oranger qui devrait croître en pleine terre à Londres et Francfort, ne peut déjà plus se maintenir à Toulon et Gênes.

En vain répliquerait-on que le commerce compense tout ; et qu'il envoie dans un pays ce qui afflue dans un autre : c'est esquiver le débat : il s'agit ici du bien-être de l'homme, de ses animaux et végétaux, et non pas du bien-être des marchands ; il est évident que si les climats étaient moins exposés aux excès de chaleur et de froidure, leur industrie acquerrait d'immenses développements, et la condition de l'homme serait doublement améliorée, par le surcroît de produit et par l'adoucissement des climatures, non moins rudes en été qu'en hiver ; témoin l'été de 1848, 75 jours de chaleur continue sans une goutte de pluie ! Voilà les étés de l'équateur transportés au 45° degré ; un autre hiver nous amènera les frimats de Sibérie. Entre-temps, les sophistes chantent la perfectibilité, quand il est clair que la détérioration des climatures va de niveau avec la dépravation des sociétés, et qu'il devient souvent difficile d'obtenir une bonne récolte, au lieu de trois que donneraient annuellement la culture intégrale du globe, et le raffinement surcomposé qui en serait la suite.

Tous les bons esprits ont déploré la fâcheuse propriété qu'a la civilisation de se perdre par l'excès de ses cultures, par le ravage des forêts, par le défaut d'entente et d'unité dans les dispositions agricoles. Nos régions les plus vantées tombent complètement dans ce vice, témoin l'Angleterre qui figure au premier rang ; et pourtant, sur les lieux mêmes où elle brille par des travaux d'Hercule, tel que le canal Calédonien, on voit régner le vice destructeur des climatures, la dévastation des forêts ; il n'y a pas un arbre sur les montagnes d'Écosse, qui devraient être couvertes de sapins et bouleaux.



On n'a jamais spéculé régulièrement sur le moyen de restauration climatérique intégrale. Si pourtant Dieu nous destine à l'industrie, comme on n'en saurait douter, il a dû nous fournir les moyens d'opérer en plein ce raffinement de l'atmosphère, dont l'entreprise suppose deux conditions, savoir :

La culture générale  
Et la culture méthodique.

**Nos méthodes sociales sont impuissantes pour atteindre ces deux buts ; la société civilisée ne peut,**

Ni opérer la culture générale du globe, car elle n'a aucune influence sur les barbares et sauvages qui occupent les neuf dixièmes des terres ;

Ni cultiver méthodiquement et sagement ; car il est avéré que, dans les contrées les plus vantées, la température se dégrade par le ravage des forêts ; témoin le midi de la France et même la France entière, dont le climat, depuis un demi-siècle, n'est plus reconnaissable.

Or, si Dieu admet dans son plan ce raffinement général de l'atmosphère, sans lequel nos cultures sont infructueuses et contrariées en tout sens, il a dû aviser à l'invention d'un mécanisme social autre que la civilisation, qui ne peut conduire au raffinement atmosphérique, puisqu'elle ne remplit pas les deux conditions d'où il dépend.

Et comme ce raffinement ne peut s'effectuer que par une culture universelle, Dieu a dû composer un mécanisme social, apte à établir la culture universelle réservée à la société harmonique.

Aujourd'hui que la découverte est faite et publiée, l'Angleterre qui est la puissance la plus intéressée à en prendre l'initiative, pourra faire le raisonnement suivant :

L'épreuve de l'Association domestique sur un hameau de 70 à 80 familles, loin d'exposer à aucun risque, promet arithmétiquement un grand bénéfice pécuniaire.

Dans le cas où la possibilité d'Association serait une erreur, il résulterait déjà de cette épreuve une foule d'économies incontestables et très-applicables aux fonctions domestiques, rurales et manufacturières ; notamment à l'emploi du combustible, dont l'ordre sociétaire consomme à peine le quart de ce qu'en exige l'ordre civilisé.

D'autre part, si la théorie est juste, l'Angleterre se trouve dégagée de ses 24 milliards de dettes, dont 20 en budget fiscal, 2 en communal, et 2 en consciencieux ; dettes dont l'intérêt serait transporté au compte du congrès sphérique, à dater du jour même où l'Angleterre aurait résolu l'entreprise, et dont le capital serait remboursé en l'an 1830 ; ce qui sera démontré.

Si l'Angleterre veut peser ces considérations, peut-elle hésiter, et ne doit-elle pas au contraire se mettre en mesure d'agir, tandis que les continentaux perdront le temps à parler ?

J'ai démontré que la passe de Baffin deviendrait inutile comme celle du cap Cévéro-Vostochnoi, sans le radoucissement des climatures polaires ; et qu'au moyen du raffinage composé intégral, la croûte glaciale fondue en plein chaque été, sera réduite en hiver au quart de sa surface actuelle et au huitième de son influence ; elle perdra au moins 6 degrés, soit de 79° à 85°, et n'aura plus qu'un diamètre d'environ 250 lieues à partir du centre 90° à 79°, et son influence réfrigérante diminuera non pas des 3/4, mais des 7/8. Cette barre sera d'autant moins gênante, que divers îlots, aujourd'hui encroûtés, se démasqueront et contiendront les glaçons.

Ces aperçus méritent l'attention des deux puissances, Angleterre et Russie, qui se partagent les côtes glaciales arctiques ; elles doivent être convaincues que ce dégagement inappréciable pour elles, ne peut naître que de la culture générale ; et que cette exploitation intégrale du globe dépendait de l'invention d'une société autre que la civilisation, puisqu'il est constaté par une expérience de trente siècles, que le Sauvage ne saurait adhérer à la culture tant qu'on la lui présentera en mode civilisé ou mode incohérent et morcelé.

Ajoutons qu'en thèse de raffinage climatérique, il est ridicule de spéculer sur l'industrie civilisée et barbare ; elle n'est qu'un leurre de quelques siècles ; elle brille un instant et semble améliorer les climatures ; mais bientôt elle ramène son atmosphère à une inclémence pire que la rudesse primitive. Il est bien aisé de façonner un pays brut, par les défrichements partiels et abattis de forêts ; mais il est bien difficile de restaurer un pays ravagé par la civilisation, et démeublé de forêts et de sources, comme est aujourd'hui la

Perse, autrefois si féconde ; comme sont déjà la Provence, le Languedoc, la Castille, et comme seraient, sous deux siècles, toutes les régions aujourd'hui si fières d'une lueur de bien-être climatérique, dont on voit arriver à grands pas la décadence, même en Russie, pays neuf, où on se plaint déjà du tarissement.

C'est un sujet sur lequel il faudra insister plus d'une fois et qui se liait naturellement à la question des passes du Nord. On serait frustré de ces deux passes nautiques, sans la fusion artificielle des glaces. Rassemblons les trois indices qui nous font augurer ce bienfait.

1° L'ancienne température du Pôle-Nord, dont la chaleur dans les âges primitifs (Éden) est attestée par l'abondance d'ivoire fossile, qui constate que les éléphants ont été indigènes à la nouvelle Zemble et en Sibérie.

2° Les effets de culture universelle, dont on a refusé ou omis de calculer l'influence atmosphérique, facile à évaluer par induction tirée des régions de pleine culture.

3° La sagesse distributive du Créateur, qui n'aurait pas entouré ce pôle d'un cercle de belles côtes et de bouches de grands fleuves, s'il n'eût destiné ce local à être un foyer de relations industrielles.

C'est donc soupçonner d'absurdité les dispositions de la sagesse divine, que de douter qu'elle nous ait réservé des moyens de fusion des glaces polaires. On verra plus loin, qu'il est pour cette fusion un autre moyen bien plus expéditif ; mais je ne veux dissenter que sur un levier connu, qui est l'influence avérée de l'agriculture sur le raffinage de l'atmosphère ; témoin les parallèles donnés 288.

Ne suffit-il pas de cet indice péremptoire pour confondre les champions d'impossibilité, prouver que nous sommes en arrière de découvertes, et que sur tous les problèmes d'amélioration matérielle ou sociale, ce n'est pas la sagesse divine qu'en doit soupçonner d'être en défaut ; c'est la raison humaine qu'on doit suspecter d'impéritie à découvrir les voies que Dieu nous a préparées pour atteindre à l'unité sociale, à tant de biens qui en seront le fruit, et dont aucun ne peut se réaliser hors de l'état sociétaire.

**Le tort des modernes est de vouloir obtenir pièce à pièce**

tous ces biens, qu'on doit introduire collectivement et simultanément par l'Association. Dans le nombre de ces bienfaits futurs, se trouve le dégagement des glaces polaires et la garantie des passes du Nord.

J'ai dû en donner ce petit traité qui a le défaut de la concision. Un sujet si important exigeait de plus amples développements.

## AUX AMIS DU PLAISIR.

### LES TROIS SOUHAITS.

(Th. de l'un. univ.)

1822.

C'est une fable renouvelée des Grecs. Si je la traite d'une manière neuve, elle fera une petite diversion aux fadeurs mercantiles, sur lesquelles il a fallu préluder jusqu'à plus ample informé (9<sup>e</sup> section).

Aux mille et une définitions du bonheur, je dois d'abord ajouter la mienne, et je le définis : *Essor continu des douze passions radicales.*

Cet essor étant impossible en Civilisation, et la politique étant obligée de réprimer en tout sens les passions, personne n'ose donner la vraie définition du bonheur, mais chacun sait en deviner la voie; chacun s'efforce de satisfaire ses passions, et nous estimons heureux celui qui les satisfait le mieux : c'est bien jugé; mais pour arriver au bonheur collectif, il reste à trouver le moyen de satisfaire les passions de tout le monde.

Si les Dieux permettaient à tous les mortels de former trois souhaits, quels seraient les vœux les plus unanimes, ceux des sages mêmes? Il est facile de les déterminer :

1<sup>o</sup> Richesse. 2<sup>o</sup> Vigueur. 3<sup>o</sup> Longévité,

✂ Et la sagesse pour user convenablement de tant de biens.

Voilà donc les trois gages du bonheur, selon nos désirs. On avoue qu'ils sont subordonnés au sage emploi, car l'abus de l'un détruirait l'autre : or, cette sagesse est précisément ce que les Dieux ne pourraient pas nous accorder *en Civilisation* : il ne peut y exister aucune balance dans l'exercice des plaisirs; ils y sont distribués de manière à blaser promptement les sens et l'âme, provoquer les excès, compromettre la santé et se neutraliser l'un par l'autre.

L'effet est visible chez les riches civilisés, la plupart assaillis de maladies à l'âge où le villageois est en pleine vigueur : on les voit, même en santé, se plaindre encore de satiété et de vide. L'un manque d'appétit dans les festins; l'autre ne trouve plus dans les amours le charme des pre-

mières années ; les plans d'ambition, les liens de famille, tout trahit leurs espérances : enfin, leurs sens et leurs âmes sont de bonne heure émoussés.

Il n'y a donc, aujourd'hui, dans l'exercice des plaisirs, ni équilibre, ni contre-poids. On peut avoir en Civilisation, richesse, vigueur, plaisir, mais non pas la sagesse qui en régulariserait l'usage. L'ordre civilisé, *conflit des trois passions distributives*, ne peut comporter qu'une sagesse d'exception, limitée au 8° des individus riches ou pauvres : or, l'exception de 1/8 confirme la règle, et prouve que l'accomplissement des trois souhaits ne serait, pour la multitude, qu'un gage de malheur sans la sagesse.

Rectifions les idées sur ce point : je vais, aux trois votes émis, ajouter en regard trois autres votes qui impliquent et réalisent les premiers. Je ne changerai qu'un mot à l'expression générale.

*Souhaits formés.*

1. Richesse simple.
2. Vigueur simple.
3. Longévité simple.
- ✕ Sagesse simple.

*Souhaits à former.*

1. Richesse composée.
2. Vigueur composée.
3. Longévité composée.
- ✕ Sagesse composée.

Dissertons sur la différence du simple au composé dans la jouissance de ces trois souhaits.

1° *Richesse simple* : chacun ambitionne une grande fortune : ce vœu, s'il était généralement exaucé, deviendrait fort illusoire ; il fermerait les voies de bien-être à tout le monde ; par exemple : où prendrait-on des ouvriers et des domestiques, si la classe pauvre se trouvait subitement couverte d'or, ou pourvue de richesses réelles, denrées, étoffes, etc. ?

Ainsi, le 1<sup>er</sup> souhait réalisé *pour tout le monde*, se neutraliserait de lui-même. Quant au 2°, la vigueur, elle serait de peu de prix, vu la diminution des jouissances, l'oisiveté des ouvriers devenus tous riches, et la nécessité de se servir soi-même.

Nous sommes donc bien neufs sur cette question de bonheur *collectif*, et nos désirs contradictoires avec le but, sont encore aussi absurdes qu'au temps où Ésope et Phèdre en badinaient. Nous serions bien confus si Jupiter nous prenait

tous au mot sur le premier de nos souhaits, qui est toujours la fortune.

Avisons donc à former des souhaits qui, réalisés *pour tous*, puissent remplir le but de chacun. Il faut, à cet effet, souhaiter le bien en mode composé, et non en simple. Notre tort n'est pas, comme on l'a cru, de *trop désirer*, mais de *trop peu* désirer, et de ne former que des souhaits de mode simple, dictés par l'égoïsme.

Ambitionnons donc une fortune qui découle de source composée; savoir :

1. Des moyens de consommation ou richesses réelles ;
2. Du charme de production ou attraction industrielle.

De ces deux sources de richesse, la 1<sup>re</sup> seule existe en Civilisation : nous connaissons le plaisir d'être riche ; mais nous ignorons le plaisir d'enrichir soi et ses pareils, par l'attraction industrielle ou passion pour le travail, métamorphosé en plaisir dans tous ses détails, même en service domestique. On verra au traité, que ce service est rempli d'attraits dans l'état sociétaire.

Il résultera de cette attraction industrielle, que la classe pauvre pourra mener joyeuse vie sans argent ; car le *plaisir productif* ou travail attrayant fournira aux *plaisirs non productifs*, aux festins et aux fêtes. Les plaisirs se serviront l'un par l'autre, du moment où la bonne chère et les divertissements ne seront pas plus attrayants que le travail productif. Il est évident que cette seconde espèce de plaisir fournira aux frais des premiers, et il suffira de se divertir sans cesse pour ne rien dépenser en balance de compte.

Dans ce cas, la richesse deviendra *composée*, découlant de double source, du travail et du plaisir même qui, aujourd'hui, consume les fruits du travail ou détruit le goût du travail.

Ainsi se trouvera résolu le problème d'enrichir tout le monde en ajoutant aux plaisirs de tous, et de satisfaire le premier des trois souhaits collectifs, qui ne peut se réaliser qu'en ressort composé et non en simple.

Analysons pareil vice dans les deux autres souhaits ; nous comprendrons ensuite pourquoi la nature inflexible et voilée d'airain (463) pour ceux qui lui adressent des vœux simples,

n'a plus ni voiles, ni rigueurs pour qui demande le bonheur composé.

2 *Vigueur simple* : nous désirons la force d'un Hercule, c'est peu sans le contre-poids aux excès : toute vigueur en Civilisation se perd par son essor même, par la provocation aux abus de plaisir, et par l'excès continu qui règne dans les travaux. Il n'est pas de gens plus tôt usés, estropiés ; que les hercules, entre autres les boxeurs.

La vigueur composée doit se renforcer par ses emplois quelconques ; par une affluence de plaisirs et de travaux faciles, variés et gradués de manière à prévenir tout excès. Dans ce cas, on devient d'autant plus robuste qu'on figure davantage dans les plaisirs. Tel est l'effet des courtes séances des Séries Passionnelles, soit en fêtes, soit en travaux. Dans un repas d'une heure de durée, l'avidité est ralentie ; la glotonnerie est prévenue par une conversation piquante, vivement intriguée, et qui fait distraction à l'appétit, sans le modérer par raison. L'heure écoulée, d'autres plaisirs entraînent et font désertier la table, d'où l'on sort sans excès, malgré la délicatesse de la chère. C'est ainsi que cinq repas par jour deviennent gages de vigueur pour un harmonien, tandis que deux repas énervent le civilisé qui en fait abus faute d'exercice composé.

L'accroissement de la vigueur dépend donc d'un contre-poids qui en modère l'essor au travail et au plaisir, qui fasse diversion opportune par un plaisir contrasté et mis en balance. La Civilisation sait rêver ce bien ; mais il est propriété de l'ordre sériaire, et non de l'ordre incohérent, où l'exercice des travaux et des plaisirs est toujours en mode simple, provocateur des excès, minant la santé, ne fût-ce que par ennui, et empêchant dès l'enfance, les corps de s'élever à la vigueur.

3° *Longévité simple* : nous demandons à Dieu une longue existence qui, aux approches de la mort, doit nous causer des regrets en raison de notre fortune. Ce contre-temps serait encore plus sensible au début de l'Harmonie : « Voilà, dirait la vieillesse, un bonheur immense dont nous n'aurons pas joui ; nous en verrons l'aurore sans y prendre part : nous sommes cassés, inhabiles au plaisir : ce nouvel ordre, tout en assu-



rant la vigueur à ses élèves natifs, ne nous rendra pas nos sens de 20 ans. Nous sommes nés un siècle trop tôt; nous touchons au terme; il faudrait renaître pour jouir de tant de biens, et personne ne revient de l'autre monde.»

Est-il certain que personne n'en revienne!!!! Si cela était, l'extrême bonheur des harmoniens en ce monde, serait pour eux un gage de malheur idéal, dès qu'ils avanceraient en âge. Les tableaux qu'on nous fait de l'autre vie, excluant l'essor des principales passions sensitives et affectives, formeraient un parallèle effrayant avec les jouissances dont l'harmonie va combler les habitants de ce monde. Chacun préférerait LA *MÉTÉMPYCOSE* ou *Immortalité composée*, à une immortalité simple qui nous exilerait à jamais de cette terre devenue un séjour de délices : chacun souhaiterait de renaître sur la terre avec le corps d'un Alcibiade ou d'une Aspasia.

Ainsi les deux premiers souhaits, désirs de richesse composée et de vigueur composée, ne peuvent se réaliser sans entraîner le troisième, la longévité composée ou immortalité en alternant dans l'un et l'autre monde : encore ce souhait implique-t-il la garantie d'un bonheur supérieur dans l'autre vie à celui dont on jouira dans celle-ci; à défaut de quoi la mort deviendrait un sujet d'alarme.

Si l'ordre sociétaire peut remplir ces trois souhaits, il aura par le fait réalisé le pivotale la *sagesse composée*, qui n'est que l'accomplissement simultané des trois autres.

Ceci ramène en scène le problème de la *métémpycose*, effleuré par les anciens, qui l'ont souillé de mille fables absurdes, notamment les Bramines qui envoient l'âme d'un homme dans le corps d'un moucheron. Les Pythagoriciens se bornant à l'hypothèse des transmigrations humaines, avilissaient encore le dogme par des jongleries, par de prétendus souvenirs impossibles en cette vie; ce n'est que dans l'autre qu'on a souvenir des différentes existences qu'on a eues sur la terre.

Ce qu'il y a déjà de certain sur la *métémpycose*, c'est que tout le monde en a le désir : tout moribond, riche et libre, voudrait revivre dans un corps bien robuste, et retrouver sa fortune au retour en ce monde : l'esclave et l'indigent souscriraient d'autant mieux à renaître avec un beau corps, l'indépendance et la fortune : on les verrait tous, à cette con-

dition, opter de grand cœur pour une nouvelle vie sur la terre, et différer d'un siècle l'avènement au bonheur de l'autre monde.

Nous partirons de cet effet d'attraction bien incontestable, pour établir le théorème *des attractions proportionnelles aux destinées* ; principe que je déduirai de la 3<sup>e</sup> notice, et dont la violation supposerait Dieu contradictoire avec lui-même. Ce sera le premier théorème à établir pour traiter de la métempsychose ou immortalité composée.

Mais déjà que de questions sur ce sujet, que d'impatience ! J'en ai vu l'effet chaque fois que j'ai touché cette corde : on en plaisante au premier abord ; puis, après quelques débats, la curiosité succède au sarcasme ; chacun voudrait se voir convaincu d'erreur, surtout au moment où on apprend que le monde va passer au bonheur : l'espoir d'y renaître devient aussi consolant qu'il aurait été désolant dans l'état actuel, où la perspective de revivre dans le corps d'un esclave d'Alger, ferait de la métempsychose un épouvantail pour toute la classe opulente.

Aussi Dieu a-t-il voulu que la théorie qui nous démontre la métempsychose, ne pût être découverte qu'à la suite de celle qui, élevant l'humanité entière au bonheur, éveillera chez tous les humains le désir de transmigration ou renaissance périodique en ce monde, et alternat entre les délices de l'une et l'autre vie, pendant la carrière de 70 à 75 mille ans d'Harmonie assignée à la planète.

Consolez-vous donc, Sybarites surannés d'un et d'autre sexe, et vous vieillards qui avez été victimes de la Civilisation : la mort n'aura plus rien d'alarmant pour vous, d'après l'assurance de revenir bientôt participer à l'Harmonie naissante, et fournir, dans un corps d'Antinoüs ou de Phryné, des carrières heureuses de 444 ans, terme moyen présumable de vitalité en harmonie.

Sur ces connaissances promises, l'empressement n'admet aucune règle, et chacun voudrait pénétrer au sanctuaire des mystères de la nature, avant d'avoir franchi le parvis du temple. Chacun sollicite quelques détails provisoires sur la théorie des transmigrations, puis sur les jouissances de l'autre vie, puis sur les plaisirs inconnus de cette harmonie où nous renaîtrons périodiquement. Les hommes s'enflamment aux aperçus de gastrosophie cabalistique ; les femmes, aux aperçus

de sympathies artificielles. Tous veulent qu'on leur explique, à l'instant même, une théorie à laquelle plusieurs volumes devront les préparer : si on tarde un moment, ils en concluent qu'on manque de preuves.

Rassurons-les sur le plus important problème, celui de la métempsycose ou immortalité composée. Quelles que soient contre ce dogme les préventions dominantes, préventions que j'ai partagées comme tout autre, je puis promettre aux plus défiants, que parvenus au dernier tome de cet ouvrage, ils croiront à la métempsycose aussi fermement qu'aux vérités mathématiques.

---

UNITÉ DE L'HOMME AVEC L'UNIVERS,

ou

PSYCHOLOGIE COMPARÉE ET ANALOGIE UNIVERSELLE.

(Th. de l'un. univ.)

1822.

---

INSTRUCTION POUR LES DAMES.

---

**INITIAL.** « Une instruction pour les dames : eh! de quoi  
» allez-vous les entretenir ? D'une question de savantas, de  
» l'unité de l'homme avec l'univers, de doctrines psycholo-  
» gues et analogues ? votre seul titre fera fuir les dames :  
» c'est, diront-elles, un songe creux de quelque savant en  
» US ou en OGUE, d'un astrologue ou idéologue : laissons-le  
» parcourir le vaste univers, nous ne voulons pas être du  
» voyage.

» Si vous vouliez engager les dames à lire un de vos cha-  
» pitres, il fallait, au lieu de dissertations transcendantes sur  
» l'univers, allier vos calculs d'Association avec les amours,  
» avec les roses et les œillets ; c'est ainsi qu'on présente la  
» science au beau sexe. »

J'y souscris : on ne lui parlera ici que du parfum des fleurs et du roucoulement des tourterelles. J'ai promis une science joignant l'agréable à l'utile ; voici l'article où il faut tenir parole ; prouver que la théorie des passions est de la compétence des femmes autant que des savants ; qu'elle peut ouvrir des voies d'instruction séduisante, et des chances de célébrité où le sexe brillera peut-être plus que les académi-

---

(1) Les deux pivots doivent traiter de l'unité de l'homme avec Dieu et avec l'Univers ; la 3<sup>e</sup> unité de la nature, celle de l'homme avec lui-même, est traitée dans le corps de l'ouvrage. (V. le plan en tête du livre.)

ciens, et aura autant d'aptitude qu'eux à traiter les problèmes d'analogie passionnelle.

Je veux, en deux courtes digressions sur les allégories végétales et animales, initier les dames au grand mystère de l'unité de l'univers, et les mettre en état de faire la leçon sur ce sujet aux compagnies savantes, si bien désappointées sur ce problème de l'unité. Les femmes pourront bientôt leur en expliquer l'énigme : ne sera-t-il pas plaisant pour elles, d'en avoir appris en un factum plus que n'en savent toutes les académies ?

Avant l'instruction pour les dames, contenue aux deux articles *règne végétal* et *règne animal*, il faut s'expliquer avec le monde savant sur le sujet traité dans ce morceau, sur l'analogie hiéroglyphique.

Naturalistes, qui savez entrevoir

que la <i>Rose</i>	est emblème de la <i>pudeur</i> ;
la <i>Vipère</i> ,	emblème de la <i>calomnie</i> ;
le <i>Gui</i> ,	emblème du <i>parasite</i> ;
le <i>Chien</i> ,	emblème de l' <i>amitié</i> ;

pourquoi n'avoir pas étendu à tous les objets créés ce rapport d'analogie passionnelle ? pourquoi n'avoir pas (selon votre précepte (II, 434), aller du connu à l'inconnu) présumé que si la rose et la vipère sont emblèmes frappants de certains effets de passions, l'œillet et le crapaud doivent être également des hiéroglyphes de passions, dont quelque théorie inconnue pourra nous dévoiler le système ?

Si le chien et la vipère sont évidemment des tableaux d'amitié et de calomnie, pourquoi les autres animaux, comme cheval et âne (portraits du *militaire* et du *paysan*), ne seraient-ils pas de même des allusions emblématiques, des tableaux de caractères ? Le système de la nature serait donc bien vague, bien contradictoire ! elle aurait modelé dans quelques animaux et végétaux des images de nos passions, tandis que d'autres animaux et végétaux seraient dépourvus de ces rapports symboliques, et par suite dépourvus d'unité et d'analogie avec l'homme, avec le monde passionnel.

Il n'en est rien : l'analogie est complète dans les différents règnes ; ils sont, dans tous leurs détails, autant de miroirs de quelque effet de nos passions ; ils forment un immense musée de tableaux allégoriques où se peignent les

crimes et les vertus de l'humanité. J'apporte enfin la science qui doit expliquer ces innombrables énigmes, l'analogie universelle ou psychologie comparée; elle est une des branches du calcul de l'attraction que nous avons dédaigné comme le café, pendant des milliers d'années.

L'antiquité mieux inspirée avait effleuré le secret. Plus rapproché de la nature, elle avait, par instinct, sinon pénétré, au moins pressenti le mystère de l'analogie entre les passions et les choses créées : ses poètes établissaient une allusion sur chaque objet. A défaut de connaître la théorie des emblèmes, ils l'imaginaient dans leurs fictions mythologiques, dont Boileau a dit avec raison :

Là , pour nous enchanter, tout est mis en usage ;  
 Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.  
 Chaque vertu devient une divinité ;  
 Minerve est la prudence et Vénus la beauté.  
 Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse ;  
 C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse,  
 Ainsi, dans cet amas de nobles fictions ,  
 Le poète s'égale en mille inventions,  
 Orne, élève, agrandit, embellit toutes choses,  
 Et trouve sous sa main des fleurs toutes écloses.

Les anciens avaient donc entrevu le secret de la nature , l'analogie générale. Ils parlaient d'un principe juste, mais ils ne savaient pas l'appliquer; leurs allégories étaient fantastiques : il leur manquait la théorie d'interprétation, l'art d'expliquer méthodiquement le sens de chaque hiéroglyphe animal, végétal et minéral. (Je n'ajoute pas le mot *aromal*, puisque le règne aromal n'est pas encore connu; il suffit bien de citer les trois autres.)

S'il est dans les productions de la nature des tableaux frappants, comme le cheval et l'âne, où l'on reconnaît aisément les portraits et caractères du militaire et du paysan, d'autres tableaux comme la ruche d'abeilles et la fleur de pensée doivent nous sembler bien incompréhensibles; car ils peignent des effets sociaux qui n'existent pas encore, et qui sont réservés à l'Association (7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> pér., II, 33.)

*Ruche*, les 3 fonctions d'industrie unitaire;  
*Pensée*, les 5 tribus d'enfants industriels.

Il faut donc connaître le mécanisme de toutes les périodes sociales indiquées au tableau (II, 33), pour lire dans ce grand livre de la nature et de l'analogie. Ainsi, sous le rapport de la curiosité, quiconque veut étudier les mystères de la nature, sera forcé à s'initier préalablement au calcul des passions, sous peine de ne rien comprendre à ce vaste musée des 4 règnes représentant partout les effets de nos passions.

Aussi est-ce une étude bien insipide, quant à présent, que celle de l'histoire naturelle. C'est en vain que les Buffon, les Linné nous en vantent les charmes; ils n'en ont su faire qu'un corps sans âme, en la présentant sans l'appui des allégories qui nous feront aimer, à titre de portraits, une fleur, un fruit, une feuille, une racine, parce que nous y verrons un miroir de nos âmes, des jeux de nos passions.

Qu'on nous présente un bouquet assorti des fleurs nommées *Iris*, dont il existe beaucoup de variétés, depuis l'*iris papillon* et très-parfumé, jusqu'à l'*iris colossal* et gris piqué sans parfum : cette collection sera pour nous de médiocre intérêt, d'autant mieux que plusieurs *iris*, comme celui de muraille et le gris colossal, sont de nuance terne et triste, l'un sans parfum, l'autre d'odeur amère et rebutante. Mais tous vont devenir intéressants même par leurs teintes sombres, si on nous apprend qu'ils offrent le tableau des variétés du mariage, qu'ils en représentent exactement les divers effets dans les différentes conditions.

<b>Mariage de jeunes amants,</b>	<i>iris papillon.</i>
<b>Mariage de pauvres paysans,</b>	<i>iris de muraille.</i>
<b>Mariage bourgeois ou d'aisance,</b>	<i>iris bleu.</i>
<b>Mariage d'amants opulents,</b>	<i>iris jaune et azur.</i>
<b>Mariage d'ambition ou de princes,</b>	<i>iris gris colossal.</i>

Les détails de cette analogie étendus à une douzaine de variétés répandront du charme jusque sur les espèces les plus inodores, comme l'*iris de muraille* ou autres dépourvus d'agrément. Ainsi, dans un musée, les tableaux de serpents et de monstres deviennent, par leur vérité, aussi séduisants que ceux d'animaux aimables.

Par exemple, chacun se récrie sur le lugubre aspect du grand *iris piqué de noir* : il étale pompeusement les couleurs du deuil, et on pourrait le nommer *fleur de grand deuil*, sans parfum, sans coloris. D'où vient ce contraste de luxe et

de tristesse? Il le faut, par analogie aux unions conjugales des princes, d'où on exclut les convenances d'amour, puisqu'on les marie sans s'être jamais vus. Le hasard peut rendre heureuses de pareilles alliances; mais, en principe, elles se privent du ressort principal d'harmonie conjugale: Dieu a dû dépeindre cette servitude politique par un emblème tristement pompeux, comme le grand iris gris, fleur fastueuse, qu'il a privée de parfum, en symbole de ces mariages où règne le lien simple et sans charme, les convenances d'état et des grandeurs, sans acception des convenances d'amour. Elles sont figurées par le parfum des iris bleu, jaune et iris papillon, emblèmes des mariages heureux par alliance de l'amour avec la fortune.

Dans ces descriptions il faudrait appuyer l'analogie, de détails sur les formes, couleurs, habitudes et propriétés de la fleur, des feuilles, des graines, des racines: j'y reviendrai plus loin; mais dans cet article nous n'en sommes qu'à des préludes sur l'analogie: bornons-nous d'abord à constater une lacune absolue d'études en ce genre; à signaler le vice de la science, qui n'établit ni liens emblématiques, ni unité entre les produits de la nature et les passions, et qui pourtant nous rebat les oreilles d'unité de l'univers, de lien universel entre toutes les parties du système de la nature (II, 438). Où donc est le lien entre les végétaux et les passions? A quel effet de passion se lie cette fleur nommée iris? à quelle passion correspond chacun des 40,000 végétaux? Même question sur les animaux et minéraux: là-dessus nos escobars répliquent par *l'impenétrabilité des profondes profondeurs, et la sacrilège audace de cette raison téméraire qui veut sonder les décrets éternels.*

Quelques auteurs ont reconnu le vice des méthodes actuelles en étude de la nature: J.-J. Rousseau se plaint de ces théories qui, dit-il, nous crachent du grec et du latin pour nous intéresser à une plante. Qu'un botaniste vienne vous débiter les mots barbares de *Tragopogon, Mesembryanthemum, Tetrandria, Rhododendrum*, il va vous dégoûter de la science à laquelle vous amorcera de prime-abord une explication d'allégorie sociale. Jugeons-en par quelques végétaux des plus méprisés, comme le buis et le gui.

Rien n'est moins intéressant que le buis, emblème de la pauvreté. Il habite les lieux arides et les terrains ingrats,



comme l'indigent qui est réduit au plus chétif domicile ; au local dédaigné de tout le monde. On voit les insectes s'attacher au buis, comme au pauvre qui n'a pas le moyen de s'en garantir. Tel que le misérable qui endure patiemment les privations et se fixe au moindre gîte, le buis brave les intempéries et s'attache fortement au mauvais sol où il est relégué. L'indigent n'a point de plaisirs : la nature a point cet effet par le renversement du vase qui, en tout pays, est le fondement de la cuisine. Sa feuille est creusée en cuiller pour recueillir une obole de la compassion des passants. Son bois est serré et très-noueux, par allusion à la vie rude et à la gêne du misérable chez qui règne l'insalubrité, figurée par l'huile fétide qu'on retire du buis.

Le tableau du parasite n'est pas moins fidèle dans le gui, vivant des sucres d'autrui, se développant indifféremment en sens direct ou inverse, comme l'intriguant qui prend tous les masques. Le gui figure par sa feuille la duplicité, et donne dans sa glu le piège où viennent se prendre les oiseaux, comme les sots se prennent aux ruses du parasite.

Ainsi tels objets, qui au premier aspect n'excitent que le dédain et la critique, s'embellissent par la fidélité des tableaux et la justesse hiéroglyphique. Sans cette application, la nature est inanimée, *simple* à nos yeux, dépourvue de lien spirituel avec nous, et le Créateur nous paraît en défaut dans ses sages dispositions. Pourquoi, dit la critique, n'avoir pas donné du parfum à de superbes fleurs, comme,

Tulipe,	Renoncule,	Hortensia.
<i>Justice,</i>	<i>Étiquette,</i>	<i>Coquetterie?</i>

On verra plus loin que si ces fleurs étaient douées de parfum, elles seraient des peintures infidèles, indignes de la vérité qui doit régner dans les tableaux du grand peintre.

Mais quel rapport entre les analogies et un calcul sur l'Association agricole ? Ces deux sujets sont en rapport très-intime : la théorie d'Association étant fondée sur les propriétés des passions, il faudra démontrer par des emblèmes de tous règnes que les lois de l'organisation sociétaire sont écrites dans la nature, ainsi que les tableaux des passions vicieuses, ou essors que donne aux passions le régime civilisé. On dis-

tinguera donc les hiéroglyphes animaux, végétaux, minéraux et aromaux, en deux classes principales ; celle de subversion qui, comme le buis et le gui, peint des effets de civilisation, de barbarie, de travail morcelé ; puis la classe harmonique où sont représentées les dispositions de l'Harmonie sociétaire, et les caractères qu'elle donne au monde social.

Par exemple, si j'enseigne que, dans une Phalange, l'enfance active de 4 1/2 à 20 ans doit être distribuée en 5 tribus ou chœurs des deux sexes, (tom. 4 et 5) ;

2° Chérubins et chérubines,	4 1/2 à 6 1/2 ans,
3° Séraphins et séraphines,	6 1/2 à 9.
4° Lycéens et lycéennes,	9 à 12.
5° Gymnasiens et gymnasiennes,	12 à 15 1/2.
6° Jouvenceaux et jouvencelles,	15 1/2 à 20,

il faut rallier ce précepte à un tableau naturel : on le voit tracé dans la fleur de pensée, dont les cinq pétales bizarrement disposés figurent les relations des 5 tribus de l'enfance. Les trois plus âgées (n° 4, 5, 6) exercent une autorité régénale sur les deux plus jeunes 2 et 3 ; aussi, par analogie, les trois pétales supérieurs ont-ils la couleur jaune, *Paternité* (II, 264), dont sont privés les 2 inférieurs. Cette leçon devra se répéter dans toutes les autres parties de la plante ; dans les feuilles, semences, racines, habitudes et relations de genre et d'espèces.

Chaque disposition indiquée pour l'ordonnance d'une Phalange sociétaire devra s'étayer de ces preuves analogiques tirées de tous les règnes. Par exemple, si je dis que la Phalange, quel qu'en soit le degré (II, 49), doit se diviser d'abord en 46 tribus d'âges, formant 32 chœurs, 16 masculins et 16 féminins, il faudra démontrer que cette distribution est écrite dans tous les règnes par le Créateur ; s'étayer sur ce point de preuves matérielles, depuis les 32 dents et leur pivot, l'os hyoïde, jusqu'aux 32 planètes et leur pivot, le soleil ; y ajouter cent autres preuves irrécusables, écrites dans le grand livre de la nature, et visiblement analogues à cette disposition.

« Ceci devient bien profond, dira un critique, et vous oubliez que vous avez promis en titre une instruction pour les dames ; que vous avez, de plus, pris l'engagement de leur parler de roses, de tourterelles. » Sans doute : mais à la part

des dames, je dois joindre la part des sophistes qui dissertent sur l'unité de l'univers, et faussent les esprits sur ce problème comme sur tous les autres.

Je vais passer aux leçons de compétence féminine, qui occuperont les deux articles Citer et Inter. Je les dégagerai à dessein du jargon scientifique relégué au 3<sup>e</sup> article, et je réitère que toute femme, après avoir lu les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>, Citer et Inter, pourra déjà donner aux philosophes des leçons élémentaires sur l'unité de l'univers, en attendant la théorie où les dames brilleront tout autant que les beaux esprits.

Cette étude, neuve s'il en fut jamais, doit fixer l'attention sous double rapport : elle offre, 1<sup>o</sup> l'avantage de réduire toutes les sciences vagues en sciences fixes, ralliées à l'ordre général de la nature, et étayées de démonstrations matérielles qu'on puisera dans les quatre règnes.

2<sup>o</sup> L'avantage de faire dans l'âge adulte une diversion à la grande influence de l'amour ; de présenter à la jeunesse de 16 à 20 ans une amorce scientifique assez puissante pour l'entraîner à l'étude, par l'appât même des caractères et propriétés de l'amour qu'elle verra dépeints dans les animaux, végétaux, minéraux et aromaux.

Sous ces deux rapports la science de l'analogie serait déjà ce qu'il y aurait de plus digne de l'attention générale ; mais son plus grand relief est d'expliquer le système d'unité de l'univers, objet de tant de vaines recherches parmi les corps savants.

L'unité de l'univers est INTERNE et EXTERNE : l'interne comprend le globe *matériel et passionnel*. J'ai traité du *matériel* et de ses harmonies unitaires (note A, Introd. 84). Je vais traiter du globe *passionnel* et de ses unités internes, dans les trois articles Citer, Inter et Ulter. Quant à l'unité *externe* ou *cosmogonie* (1), elle sera exposée abrégativement

(1) Rien n'est plus commun aujourd'hui que les cosmogonies ; tout faiseur de système se croit obligé, en conscience, de donner la sienne. Le siècle tend visiblement à pénétrer ce grand mystère, sur lequel il a fait, hélas ! moins de progrès qu'en aucune autre science. Il va passer subitement de l'extrême obscurité à la pleine lumière, sauf à faire trêve de petitesse ; s'habituer à ne voir en mouvement rien de petit ni de grand ; raisonner sur la naissance, l'accroisse-

dans la grande note E, dont le plan se trouve à la fin de cet article.

#### MOSAÏQUE DE TABLEAUX EN RÈGNE VÉGÉTAL.

Sans cesse on nous conseille de nous rallier à la nature : elle s'accorde avec nous dans le mépris que nous témoignons à l'ordre simple. Comme nous, elle dédaigne la fleur des champs et le fruit des bois ; elle ne les crée que pour s'allier à notre industrie, s'embellir et se perfectionner par les travaux de l'homme, produire sous sa main des fleurs et des fruits composés et non pas simples.

Il en est de même des études ; elles doivent être *composées* et non pas simples. Il faut envisager dans le système de la nature le matériel et le spirituel, combiner l'un et l'autre ; c'est ce que n'ont jamais fait les naturalistes. Leurs méthodes ne parlent qu'aux yeux et non à l'âme : ils n'ont jamais tenté de rallier leur science aux passions, de déterminer des analogies entre les passions et les substances créées.

Quelques sophistes ont publié des fariboles analogiques intitulées le *langage des fleurs* : il suffit, pour les confondre, de leur demander le *langage des feuilles*, le *langage des fruits, des graines, des racines, etc.* : si l'on connaît le système de la nature végétale quant aux analogies, on doit le connaître tout entier, en fruits comme en fleurs.

Cherchons donc dans les fleurs et les fruits des leçons qui s'adressent à l'âme ; des emblèmes de nos passions. Je commence par la rose, l'œillet et autres fleurs bien connues ; de là nous passerons aux fruits.

La rose est, de tous les tableaux naturels, celui qui a été le mieux compris. Chacun a su expliquer l'analogie de l'épine qui blesse légèrement le ravisseur. Chacun a vu l'emblème de la pudeur dans la propriété qu'a cette fleur de plaire en demi-éclosion. Une rose est insipide si elle est bien épanouie : elle est ravissante si elle est à demi-fermée. Ainsi la

ment, le déclin et la mort des astres, aussi froidement que sur les phases de la vie d'un homme ou d'un insecte. C'est à quoi je voulais former les lecteurs, dans la Note E, dont je ne puis donner que l'aperçu.

jeune innocente plaît mieux que la femme exercée, et les apas à demi-voilés plaisent mieux que des nudités.

La rose ne présente que des allégories faciles à comprendre. L'incarnat de ses pétales est bien l'emblème des couleurs du bel âge; la plante affectionne les lieux frais, en symbole de la fraîcheur de jeunesse dont elle est l'image. Son parfum, qu'on appelle mal à propos doux parfum des roses, est un arôme très-enivrant, comme l'amour que peut inspirer une jeune fille vraiment pudique. Rien n'est simple dans ces accessoires: calice très-orné, feuille parfumée et dentée avec délicatesse; tout est charmant et soigné dans ce petit arbuste, parce qu'il représente non pas la bergère grossière, simple et champêtre, comme l'ont cru les moralistes, mais la jouvencelle élevée dans le luxe, habituée aux bien-séances, et rehaussant les dons de la nature par les secours de l'art; enfin la pudeur en mode composé et non en simple.

Cette intervention du travail de l'art se peint dans la feuille finement découpée; le parfum de la feuille peint une jeune fille qui dans l'opulence est laborieuse (comme le seront les vestales harmoniennes). Observons à ce sujet, qu'en explication d'analogies végétales, chaque portion de la plante fournit des emblèmes génériques.

*La RACINE est emblème des principes qui règne dans l'essor de la passion;*

*La TIGE, emblème de la marche que suit la passion;*

*La FEUILLE, emblème du travail de la classe ou personne dépeinte, puis du travail et des soins, comme éducation et autres, qui ont préparé tel effet de passion;*

*Le CALICE, emblème des formes dont s'enveloppe une passion, des alentours qui l'influencent;*

*Les PÉTALES, emblèmes de l'espèce de plaisir attaché à l'exercice de la passion;*

*Les PISTILS et ÉTAMINES, emblèmes du produit que doit donner la passion;*

*La GRAINE, emblème du trésor amassé par exercice de la passion;*

*Le PARFUM, emblème du charme qu'excite la passion.*

*J'indiquerai abrégativement ces analogies par alliage de deux noms, comme ceux-ci :*

**FEUILLE-TRAVAIL; PÉTALE-PLAISIR; GRAINE-TRÉSOR.**

D'où vient que les écrivains, si habiles à expliquer les tableaux de la Rose, n'ont vu dans l'ŒILLET qu'une énigme impénétrable ? C'est qu'ils n'ont pas même de notions élémentaires en ce genre d'étude ; ils ne connaissent pas encore l'analogie des couleurs, dont neuf sont adaptées au tableau (II, 465).

Guidés par cette indication, ils auraient vu que l'œillet représente un être gorgé d'amour ; car le corps de la plante, feuillage, tige, calice, est plus près de l'azur que du vert. Sa couleur est un petit bleu argentin ; d'où il est clair (II, 464), que l'œillet dépeint un être qui ne respire qu'amour, une classe que l'amour obsède et affaiblit, puisque l'œillet, son emblème, tombe et traîne à terre sa tige élégante. Il faut qu'une main amicale vienne le soutenir, le marier à une branche d'osier nommée tuteur.

Telle est la jeune fille que presse un tempérament ardent : fatiguée de réplétion d'amour, elle succombe comme l'œillet ; elle essuie même des maladies ; le besoin du plaisir surmonte en elle tous les obstacles du préjugé ; et, par analogie, l'œillet, dans un calice gorgé de pétales, crève son enveloppe et s'échappe en désordre, laissant tomber ses pétales, symboles de plaisir. Il faut que la main de l'homme aide à rompre les barrières du calice, et qu'un ingénieux encartage favorise le développement des pétales. Il faut de même à la jeune fille à tempérament un mari aux petits soins, qui intervienne pour le plein essor des plaisirs. (Pétale est emblème de plaisir.)

Aidée de ces divers appuis, la fleur est pompeuse, magnifique ; et c'est pour nous peindre fidèlement cet état de la jeune fille, ce besoin de mari protecteur et de soins galants, que l'œillet succombe sous le poids de sa fleur et réclame de nous double secours de branche d'osier et d'encartage.

{*Nota.* L'œillet devrait porter un nom féminin, puisqu'il représente une fille. Les naturalistes ont joué de malheur dans les nomenclatures : ils ont presque partout désigné les genres à contre-sens ; c'est une erreur à ajouter à tant d'autres : tout sera bientôt rectifié, puisqu'enfin le système de la nature est découvert.)

Les détails iraient à l'infini, si on voulait analyser complètement un tableau végétal, dissertar sur les formes des racines et des graines, sur les habitudes et époques de déve-

loppement, sur les parallèles et contrastes. Par exemple, dans la rose et l'œillet,

Pourquoi la découpure ou denture est-elle placée sur les feuilles de la rose, et par contraste sur les pétales de l'œillet ?

Pourquoi l'épine est-elle placée sur les tiges du rosier, tandis qu'elle se trouve, dans l'œillet, à la pointe des feuilles terminées en piquants ?

Ces dispositions sont autant d'emblèmes des effets de l'amour et de l'éducation chez les jeunes filles opulentes ; car ici ce n'est point la classe pauvre qui est dépeinte. Quand la nature veut peindre les effets et caractères de pauvreté, elle a soin de les placer, comme le buis et le genêt, dans les terrains les plus dédaignés ; mais quand une fleur ou un fruit figurent au corset des petites maîtresses ou à la table des sybarites, croyez que ces végétaux ne représentent que les passions et caractères de la classe riche : le Créateur est un peintre bien fidèle ; il ne commet pas d'erreurs.

Une phrase de commentaire sur ce premier tableau, sur les deux hiéroglyphes de la rose et de l'œillet ! nos docteurs en unité de l'univers ne savent donc pas encore expliquer l'unité sur les deux fleurs les plus connues ! Bien plus : ils découvrent par instinct cette unité dans la rose ; ils savent y reconnaître le tableau de la pudeur, et ils échouent complètement sur l'œillet, dont ils ne savent expliquer en aucun sens l'analogie avec nos passions. Que sera-ce des végétaux dont le langage hiéroglyphe est moins intelligible ?

Combien ils avaient besoin qu'une théorie nouvelle vint leur livrer la clef de ce grimoire ! La psychologie comparée est une science aussi immense que charmante ; elle remplira au moins mille gros volumes pour le seul règne végétal ; et les dames, sur ce sujet, pourront disputer *les palmes de la renommée* ; car on accolera à chaque solution de ces innombrables énigmes le nom de celles qui les auront expliquées. Et comme un seul végétal peut, dans ses détails, présenter cent problèmes, il pourra immortaliser cent personnages, hommes ou femmes, qui auront expliqué un ou plusieurs des problèmes, et leur valoir des récompenses unitaires, selon la distribution indiquée à l'Intermède (II, 353).

Cette jolie et lucrative science va faire tomber le goût des énigmes simples, telles que le Mercure en envoie chaque semaine aux oisifs des châteaux. Elles feront place aux énigmes

composées ou alliées aux passions. Continuons sur les fleurs en faveur, les roses et les lis.

La nature, dans ses emblèmes, est indiscrette à force de fidélité du pinceau, notamment dans les végétaux et animaux symboliques de la vérité, comme *la fleur de lis, le sapin, le cygne, le cerf*. Observons d'abord cette indiscretion dans la fleur de lis :

La tige en est droite et ferme, comme la marche de l'homme véridique. Elle se distingue par un entourage de folioles gracieuses ; ainsi l'homme honorable et véridique brille par les traces d'estime qu'il laisse dans toutes ses fonctions industrielles ou administratives (feuille et travail sont synonymes).

La corolle est, comme celle de la tulipe, un triangle sans calice, par analogie à l'homme véridique (lis), et à l'homme juste (tulipe). Leur conduite ne s'enveloppe d'aucun mystère et marche à découvert : ainsi la racine bulbeuse du lis est entr'ouverte de toutes parts en lames détachées, et laisse voir l'intérieur de l'oignon, par analogie à la marche de l'homme loyal dont les principes et le fond du cœur sont à découvert.

Cette fleur, emblème de la pureté et de la droiture, a deux propriétés bizarres ; elle est *perfide et reléguée*.

1° *Perfide*, en ce qu'elle barbouille d'une poudre jaunâtre celui qui s'en approche, séduit par son parfum. Cette souillure qui excite les huées représente le sort de ceux qui se familiarisent avec la vérité.

Qu'un homme docile aux leçons des philosophes, et résolu à pratiquer *l'auguste vérité qui est*, disent-ils, *la meilleure amie des humains*, s'en aille dans un salon dire la franche et bonne vérité sur les faits et gestes des assistants, sur les grivelages des gens d'affaires et les intrigues secrètes des dames présentes, il sera conspué, traité d'ostrogoth philosophique, butor inadmissible en bonne compagnie. Chacun, par une invitation de passer la porte, lui prouvera que *l'auguste vérité n'est point du tout la meilleure amie des humains*, et ne peut conduire qu'à des disgrâces quiconque veut la pratiquer.

La nature nous écrit cette leçon dans le pollen dont elle enduit les étamines du lis. Il semble qu'elle ait voulu dire à l'homme attiré par cette fleur : *Défie-toi de la vérité ; ne t'y frotte pas*. C'est là le but de ce barbouillage qu'elle imprime



sur les nez imprudents qui se frottent sans précaution à la fleur de lis, et se font, l'instant d'après, montrer au doigt par les enfants, comme on se fait montrer au doigt par les pères, quand on se hasarde à leur dire *l'auguste vérité*.

2° *Reléguée*. La vérité est belle, si l'on veut, mais belle à voir de loin ; et telle est l'opinion du grand nombre, puisqu'il ne peut pas admettre la fleur de vérité. On ne présentera pas un bouquet de lis à une femme de bon genre ; on ne verra pas de lis dans le salon d'un Crésus. Toute belle qu'est cette fleur, sa forme, son parfum, son éclat, ne conviennent pas à la classe des sybarites. Ils n'aiment le lis que de loin, comme la vérité ; ils le relèguent dans les angles du parterre. La fleur, comme bouquet, ne peut convenir qu'au peuple qui ne craint pas les pesantes vérités. Aussi voit-on le lis figurer dans les fêtes publiques et sur la porte des cabarets où règne la vérité. Il charme les enfants qui ne craignent pas la bonne et franche vérité. Enfin on l'emploie à orner les statues et portraits des saints aux jours de fêtes ; et c'est fort bien fait de placer le symbole de la vérité entre les mains des habitants du ciel ; car si elle est de recette en l'autre monde, elle ne l'est nullement en celui-ci.

D'autres emblèmes de vérité sont moulés dans les espèces de cette fleur. Le lis orange représente une autre classe d'amants de la vérité, ces misanthropes atrabillaires qui la pratiquent avec rudesse et ne savent point la rendre aimable. Aussi ce lis a-t-il tous les caractères de l'âpreté ; il est sans parfum ; sa couleur est celle de l'enthousiasme sévère, *orange sombre*, nuance terne, tâches noires. Mais ne donnons pas exclusivement aux roses et aux lis un article où tant d'autres fleurs sollicitent quelque place. L'Iris dont il a été question déjà exige encore divers détails.

L'Iris, emblème du mariage, porte trois chenilles sur ses trois pétales : or on ne peut voir qu'un symbole de vice partout où le règne végétal figure des chenilles, comme dans l'euphorbe et l'héliotrope déffeuré (la chenille étant l'emblème principal des sociétés lymbiques, et de leur métamorphose en état sociétaire, figuré par le papillon qui succède au véneux et dégoûtant insecte, comme l'état sociétaire doit succéder aux infamies civilisées, barbares et sauvages).

L'Iris fournit successivement deux corolles ou fleurs qui semblent s'éviter, s'isoler l'une de l'autre. On voit la seconde

longtemps cachée apparaît inopinément dès que la première est passée. C'est l'image du lien conjugal, où un homme presque suranné s'unit à une jeune femme. L'âge du plaisir n'est plus commun entre eux ; il finit pour l'un et commence pour l'autre : aussi la seconde fleur n'éclôt-elle que lorsque la première est flétrie.

La corolle d'iris parait formée de trois fleurs distinctes et réunies forcément par leurs extrémités. Le mariage est de même un composé de trois affections bien distinctes et péniblement amalgamées ; ce sont :

L'amour matériel simple. . . . . *Bleu terne.*  
 La coalition conjugale ou ligue domestique. *Violet faux.*  
 Le lien de ménage et de paternité. . . . . *Jaune.*

Ces trois couleurs correspondent aux trois effets passionnels.

Le réceptacle d'étamines a la forme de chenille, emblème des sordides calculs qui président au mariage. Trois pétales accessoires s'élèvent et se rapprochent gracieusement, abandonnant le corps de la fleur ; tandis que les trois pétales productifs, portant graine, s'isolent et semblent s'éviter. Ainsi dans le mariage, les trois sexes, homme, femme et enfant, cherchent hors du ménage des réunions agréables qui n'existent guère dans la vie domestique, où l'on rencontre plutôt la gêne et la discorde.

Par analogie, la nature écrase en éventail la feuille de l'iris commun ; c'est l'image de la gêne qui règne dans les mariages pauvres et les petits ménages. La feuille d'iris commun est terminée par une pointe desséchée, en signe de la pauvreté où conduit le travail des ménages pauvres. On dirait, d'après l'écrasement des feuilles au sortir de la racine, qu'elles manquent d'espace pour s'étendre et s'arrondir ; c'est un emblème de la pénurie des ménages malaisés, qui ne peuvent pas obtenir du travail, ou n'en obtiennent qu'en servage et non pour eux.

Comme il est des ménages riches et heureux, ainsi que de pauvres et malheureux, la nature a dû figurer cette duplicité de racines et de feuilles, malgré l'unité ou conformité des dispositions de la fleur.

Une distinction bien essentielle dans cette étude est celle

des 8 sociétés, à l'une desquelles se rapporte chaque végétal (v. tableau, Introd., 33). Une plante représentant quelque effet de barbarie serait incompréhensible pour celui qui ne connaîtrait pas les usages des barbares ; et ainsi des plantes qui représentent les effets sociaux des périodes 6, 7, 8 : elles seront incompréhensibles à ceux qui ne connaissent rien au-dessus de la civilisation, période 5.

Des fleurettes bien connues, jasmin, violette, pensée, réséda, sont des tableaux de la période 8 ; comment traiter de ces analogies avec un lecteur qui ne connaît pas les coutumes de la 8<sup>e</sup> société décrite aux tomes suivants ? Pour faire sentir la nécessité d'étudier la 8<sup>e</sup> période, avant d'étudier les analogies de botanique, je vais expliquer seulement une des quatre fleurettes citées plus haut. Je choisis le *RÉSÉDA* très-considéré par l'excellence de son parfum.

Il représente les industriels enfants de l'ordre sociétaire (tome IV, section 3 et 4). Sa fleur n'a point de pétales visibles ; elle ne se compose que de la partie productive, étamines et pistil, par allégorie aux enfants d'Harmonie, sans cesse occupés à des fonctions productives et ne trouvant de plaisir que dans le travail utile, qu'ils exercent dans une foule de Séries passionnées ; par analogie, le réséda supprime les pétales, emblème de plaisir improductif. Un parfum très-suave s'échappe de cette fleurette, en symbole du charme qu'excitent les enfants adonnés passionnément à l'utile industrie. La nature donne aux étamines la nuance *capucine*, mélange de rouge et orange (couleur d'enthousiasme et d'ambition, en symbole du levier industriel des enfants harmoniens, qui est un enthousiasme soutenu d'ambition.

Au-dessous des fleurs vient une longue file de petits sacs, peu remplis et ouverts ; c'est l'emblème de tous les petits trésors qu'amasse l'enfant harmonien dans sa jeunesse, où il dépense fort peu de chose et accumule d'ordinaire une cinquantaine de menues sommes épargnées sur les dividendes obtenus dans les différentes Séries qu'il a fréquentées. Leur ensemble compose à l'enfant un petit pécule qu'on lui livrera à 45 ans. Il y a peu de graine dans les capsules, parce que l'enfant ne doit gagner que des dividendes peu considérables dans ses Séries. La nature a laissé les sacs ouverts quoique renversés ; c'est manquer *doublement* aux précautions de prudence, par analogie à l'impossibilité de tromper et frustrer

un enfant harmonien, malgré qu'il dédaigne toute précaution contre l'astuce et le vol.

Ce n'est pas aux mœurs des enfants civilisés que peut s'appliquer ce tableau. On comprend par là qu'il serait impossible d'étudier les analogies végétales et animales, tant qu'on ignorerait le mécanisme des périodes sociales 6, 7, 8, auxquelles se rapportent nombre de plantes, comme jasmin, violette, pensée, réséda, serpentín, cacao, dont l'analogie n'existe point dans les coutumes et mœurs de civilisation.

Mais du moment où on connaîtra les coutumes des huit périodes sociales tablées (Introd., 33), on pourra en trouver les portraits dans le vaste musée des quatre règnes, où les effets de nos passions sont hiéroglyphiquement dépeints. Jusque-là, les naturalistes ne peuvent qu'observer des EFFETS, sans connaître les CAUSES qui ont déterminé Dieu dans ses opérations distributives. Si on leur demande pourquoi le lis est enduit d'un pollen qui vient souiller perfidement la face de l'homme; pourquoi l'œillet crève irrégulièrement son calice, ils sont forcés de se retrancher dans *les profondes profondeurs des décrets et l'épaisseur des voiles d'airain*. Ce qui signifie en langage bourgeois qu'ils ne connaissent goutte au calcul des CAUSES; que leurs études sont bornées au mode simple, au classement des EFFETS.

Si nous ignorons les causes qui ont présidé à chaque détail de la création, nous sommes tentés à tout instant de critiquer la nature et son docte auteur, dont nous admirerions le pinceau fidèle, si nous savions déterminer par analogie le sens de leurs tableaux. En voyant un réséda, chacun s'écrie : « Quel dommage que cette fleurette si odorante ne soit pas un peu plus ornée, qu'elle n'ait pas de brillants pétales ! et puis ce fatras de capsules presque sans graine, c'est une surcharge inutile. » Ainsi s'exprime la raison civilisée ou raison *simple* qui ne connaît que les effets et non les causes. On a vu plus haut que le tableau manquerait de vérité, si Dieu avait fait une seule de ces corrections; le réséda ne peindrait plus les coutumes industrielles des enfants en 8<sup>e</sup> période; et le lis qui ne barbouillerait pas les nez civilisés ne serait plus l'interprète exact des périls encourus par celui qui veut pratiquer en civilisation la vérité et la droiture.

Est-il de femme qui manque à critiquer la nature sur ce

qu'elle prive de parfum des fleurs superbes; tulipe, renoncule et autres, qui par cette raison sont dédaignées du sexe? Pour dissiper cette prévention, dissertons sur quelques fleurs inodores et douées de caractères vicieux en apparence pour qui n'observe que ses effets, sans connaître les tableaux de passions. Choisissons les trois fleurs inodores dites;

Belsamine,	hiéroglyphe de l'égoïste industrieux.
Couronne impériale,	» du savant malheureux.
Hortensia,	» de la coquette prodigue.

Chacun connaît la bellsamine, ressource des parterres en automne. Si l'on veut cueillir ses graines, en rassembler dans la main une douzaine de capsules, à peine a-t-on fermé la main pour les mieux contenir que les enveloppes se brisent; le porteur se trouble et la graine s'échappe de toutes parts; la cueillette est perdue par l'empressement qu'on met à la retenir. N'est-ce pas là une raillerie de la nature? Nous donner un produit pour nous l'ôter au moment où nous le serrons avec soin! Expliquons le secret de cette bizarrerie.

La bellsamine est le portrait de l'égoïste industrieux (l'égoïsme est caractère dominant chez les gens riches qui s'adonnent à l'industrie). Les feuilles finement dentelées et symétriquement distribuées sont un emblème de travail intelligent. Une touffe de feuilles surmonte les fleurs, en symbole de l'économe judicieux et prudent, qui veut que le travail (figuré par les feuilles) et le bénéfice excèdent la dépense. En suivant cette méthode, il peut briller longtemps sans s'appauvrir, comme la bellsamine qui donne une série de fleurs copieuses, brillantes et longtemps renouvelées.

Les ménages pourvus de cette prudence raffinée sont ambitieux et égoïstes au suprême degré. Aussi la bellsamine, par analogie, refuse-t-elle tout cadeau à l'homme; ses fleurs sont *imprenables* isolément par défaut de queue, et collectivement par embarras de feuillage. On ne peut ni les cueillir ni en garnir des vases de salon; c'est une plante qui ne vit que pour elle, comme les ménages de riches égoïstes donnant du relief au pays; gens d'industrie et de représentation, utiles à la masse, mais insipides par leur esprit cauteleux; gens qui se rendent nécessaires comme la bellsamine, sans être ni aimés ni aimables. Ils savent s'installer dans toutes les avenues de la grandeur, comme cette fleur qui s'empare des lieux

les plus fréquentes du parterre, et y joue le grand rôle sans y exciter de charme ; aussi est-elle privée du parfum, symbole de charme. Elle est tardive et meuble d'automne, par allusion à ces thésauriseurs qui ne commencent que sur le tard à figurer dans le monde. Malgré toute leur vigilance, il arrive que leur fortune passe à des héritiers imprudents qui la dissipent ; et de même la graine ou héritage de la belsamine s'échappe des mains au moment où on la recueille sans précaution.

Ladite fleur serait la plus intéressante en parallèle avec son alliée d'automne, *la reine-marguerite*, hiéroglyphe des bonnes ménagères ; mais nous aurions tant de fleurs à passer en revue, que je suis obligé de limiter le choix. Examinons le moule opposé à la belsamine. J'ai dépeint l'intrigant industriel et fortuné, voyons le portrait de la noble industrie humiliée ; c'est celle du savant ou artiste.

Il est peint dans une fleur nommée *Couronne impériale*. Donnant six corolles renversées et surmontées comme la belsamine d'une touffe de feuillage. Cette fleur, qui a la forme de vérité (forme triangulaire du lis et de la tulipe), excite un vif intérêt par l'accessoire de six larmes qui se trouvent au fond du calice. Chacun s'en étonne ; il semble que la fleur soit dans la tristesse ; elle baisse la tête et répand de grosses larmes qu'elle tient cachées sous les étamines. C'est donc l'emblème d'une classe qui gémit en secret. Cette classe est très-industrieuse, car la fleur porte en bannière le signe d'industrie, la touffe de feuilles groupées au haut de la tige, est symbole de la haute et noble industrie ; des sciences et des arts.

La classe d'industriels qui gémit en secret n'est pas celle des plébéiens grossiers, mais celle des savants utiles et obligés de fléchir devant le vice heureux : aussi la plante incline-t-elle ses belles fleurs en attitude humiliante. Elles sont gonflées de larmes cachées, image du sort des savants et artistes, qui font l'ornement principal de la société et n'en sont payés que par des dégoûts, tandis que les agioteurs et sangsues amoncellent des trésors en quelques instants.

Cette fleur est de couleur orange qui est celle de l'*enthousiasme* ou *composite*, par analogie à la classe industrielle des savants et artistes qui n'ont d'autre soutien que l'en-

thousiasme contre la pauvreté et les humiliations dont ils sont abreuvés dans le jeune âge.

A la suite d'une pénible jeunesse, ils parviennent à obtenir quelque relief ou quelque petit bien-être : par imitation, la fleur, après avoir passé le bel âge dans une attitude humiliante, élève enfin son pédoncule et sa capsule de graine ; mais il est trop tard pour prendre cette attitude, quand le pédoncule n'est plus orné de sa belle fleur et n'a plus qu'une triste gousse à présenter. Cet effet dépeint le tardif bien-être des savants et artistes, qui ne peuvent lever la tête, sortir de l'état de gêne et d'oppression, qu'après avoir consommé péniblement leur jeunesse à amasser quelque argent, après avoir fléchi dans leurs jeunes années sous le poids de la détraction, de la pauvreté, de l'injustice, et perdu les beaux jours de la vie à préserver leur vieillesse de l'indigence.

Ainsi la nature, toujours en contradiction avec la philosophie, ne voit qu'ennuis et disgrâces dans cette étude où la morale nous peint des torrents de charmes ineffables ; mais n'oublions pas que l'article est consacré aux dames ; je vais me rallier aux convenances du sexe, et lui présenter dans l'hortensia un tableau plus à sa portée.

*L'hortensia*, emblème de la coquetterie, étale *force parures*, plus de fleurs que de feuilles (j'ai compté 408 grosses boules sur un hortensia de moyenne dimension). C'est une plante qui fatigue l'œil par ses massifs de fleurs : elle donne dans le même excès que la coquette qui voudrait consumer en colifichets toute la fortune du ménage. Par analogie, l'hortensia cache ses feuilles sous un fatras de fleurs inodores et à demi-nuancées, en *rosat* ou demi-rose, *argentin* ou demi-bleu, *lilas* ou demi-violet ; teintes ambiguës comme les sentiments de la coquette, qui sont :

Un faible amour, *argentin* et non azur.

Une demi-amitié, *lilas* et non violet.

Une fausse pudeur, *rosat* et non rose.

L'hortensia et la belsamine (coquette et égoïste) sont deux fleurs qui ne vivent que pour elles, et se refusent à la coupe. On ne peut employer l'hortensia *coupé* ni en bouquets, à cause du fatras, ni en vase où il se flétrit subitement. Non

coupé, c'est-à-dire en pots, il figure à merveille dans les salons et les jardins, comme la coquette dans le grand monde. Il n'a pas de parfum, parce que la coquette éblouit les yeux et fascine l'esprit sans trop gagner les cœurs; elle charme les sens : le lien est simple; il faut que le charme de la fleur soit simple, récréant la vue sans flatter l'odorat.

La coquette se ruine par le luxe; et l'hortensia, par analogie, craint l'astre du luxe, et périt d'un coup de soleil. La coquette, au déclin de l'âge, appauvrie par ses folles dépenses, est forcée à s'industrier : par imitation, l'hortensia, après avoir amplement brillé, perd son coloris, son luxe, et prend la nuance du travail, le vert, couleur de la feuille. Il n'arrive qu'au demi-vert, parce que la coquette ne revient qu'à un demi-travail allié aux intrigues. Enfin, à un âge avancé, elle tombe dans le rôle de prude; et l'hortensia, par allégorie, revêt dans l'arrière-saison la couleur de la pruderie, le BRUN, nuance de la scabieuse qui est fleur de la pruderie, rebelle à la main qui veut la cueillir.

Les coquettes du grand ton sont des femmes qui ont reçu une éducation soignée; et pour emblème de ce travail préparatoire la nature donne à l'hortensia une feuille élégamment dentée en losange symétrique. La fleur semble privée d'étamines et pistils; c'est le tableau de la coquette qui ne s'occupe nullement du rôle productif. Aussi les parties de fructification sont-elles cachées dans l'hortensia, fleur qui, pour arriver à la perfection, exige un grand attirail de soins : sa toilette agricole est des plus compliquées, image exacte des personnages que représente la fleur.

Obligé de laisser en suspens cet article, j'invite à différer tout jugement sur cette branche intéressante de la nouvelle science, en annonçant qu'elle ne se borne pas à l'agréable, et que sous le rapport de l'utile elle nous vaudra l'avantage de déterminer les antidotes naturels à toutes les maladies. Les remèdes à la goutte, à l'hydrophobie, à l'épilepsie, seront exactement connus, lorsqu'on aura porté au complet la science de l'analogie passionnelle. Cette condition de COMPLET suppose l'achèvement du calcul d'analogie, exigeant sur les seuls végétaux 40,000 solutions. Pour y parvenir, il faudra que les corps savants paient tribut d'études, et non de belles phrases.



Cet article CITER sera continué au demi-volume additionnel, et augmenté de la série suivante.

### Hieroglyphes en règne végétal.

	<b>K LE GERANIUM,</b>	<i>L'industrie sériaire.</i>
Odorantes.	<i>La tubéreuse,</i>	<i>La galante émancipée.</i>
	<i>La hyacinthe,</i>	<i>La galante contenue.</i>
	<i>La jonquille,</i>	<i>L'amour maternel.</i>
	<i>L'héliotrope,</i>	<i>L'esprit sordide.</i>
Inodores.	<i>La R. Marguerite,</i>	<i>La bonne ménagère.</i>
	<i>La renoncule,</i>	<i>L'étiquette de Cour.</i>
	<i>L'anémone,</i>	<i>Les parvenus opulents.</i>
	<i>La tulipe,</i>	<i>La justice individuelle.</i>
	<i>Le jasmin,</i>	<i>L'ambition enfantine.</i>
Enfantines.	<i>La pensée,</i>	<i>Les chœurs impubères.</i>
	<i>La violette,</i>	<i>Les bambins laborieux.</i>
	<i>L'oreille d'ours,</i>	<i>Les enfants studieux.</i>
	<b>LA MAUVE,</b>	<i>L'ambition civilisée.</i>

On y ajoutera une grande note d'analogie sur les végétaux philosophiques, les *choux* et les *raves* de tous calibres, petits et grands : les *carottes*, *panais*, *salsifs*, *céleris*, *pommes-terre* et *betteraves*. C'est dans cette note que seront méthodiquement jugées et refutées les visions de nos moralistes sur le *doux plaisir des champs* (voyez Post-logue, tom. V). Ladite note sur les raves et les choux contiendra les premiers aperçus de médecine composée ou naturelle. Dans cet article on donnera aussi quelques notions d'analogie sur les fruits, les arbres et végétaux quelconques.

L'article INTER contiendra une mosaïque de tableaux en règne animal : il traitera des quadrupèdes les plus connus, ainsi que des oiseaux domestiques, tels que

<b>K LE CYGNE,</b>	<i>La vertu inutile.</i>
<i>Le poulet,</i>	<i>Les amants inconstants.</i>
<i>Le pigeon,</i>	<i>Les jeunes amants.</i>
<i>Le faisan,</i>	<i>Les amants jaloux.</i>
<i>Le canard,</i>	<i>Les maris « subjugués. »</i>
<i>Le dinde,</i>	<i>Les amoureux transis.</i>

<i>L'oie,</i>	Les paysans rusés.
<i>La pintade,</i>	Les gens communs.
✂ <i>Le PAON,</i>	<i>L'Harmonie sériaire.</i>

Aux deux articles *Citer* et *Inter* indiqués sous le titre d'instruction pour les dames, il eût convenu d'ajouter un article d'analogie en minéral : connaissant fort peu ce règne, je me bornerai à en dire quelques mots.

L'article **ULTER** est du ressort des savants ; il contiendra un résumé sur l'ensemble des unités de la nature, et sur leur mécanisme classé en quatre quadrilles, comme les ralliements passionnels (tom. V, section 7<sup>e</sup>).

Entretemps, on peut déjà reconnaître que l'étude de l'histoire naturelle par voie d'analogie aux passions, sera aussi attrayante que les méthodes actuelles sont insipides. J'insisterai sur ce parallèle quand j'aurai donné des notions suffisantes sur l'analogie universelle. Envisageons-la en externe : ce sera le sujet de la note E, dont je me borne à donner une esquisse bien insuffisante sur un sujet de si haut intérêt.

SUR LA COSMOGONIE APPLIQUÉE, SUR LES CRÉATIONS  
SCISSIONNAIRES ET CONTREMOULÉES.I. *Notions générales sur les créations.*

Le sujet, quoique scientifique, est le plus romantique et le plus intéressant pour quiconque admet l'analogie universelle, recommandée par nos sciences comme voie de lumière, et pourtant reniée de fait par les corps savants. Il est plaisant que des hommes, qui prétendent *que tout est lié dans le système de l'univers et qu'il y a unité d'action entre toutes ses parties*, veuillent isoler de coopération les planètes qui sont les créatures les plus notables et les agents les plus actifs du système de l'univers, où elles interviennent en 1<sup>er</sup> ordre après Dieu, puisqu'on leur doit les créations qu'elles exécutent selon les distributions d'arômes que Dieu leur a faites.

J'ai lu dans une description des charmes du Paradis (Poème des Martyrs) que les élus y étudient les mystères de l'Harmonie des sphères célestes. C'est donc un suprême bonheur que de connaître les lois de cette harmonie, dont l'étude est la récompense des élus. Nous allons participer à ce bien-être, sauf à nous défaire d'une prévention très-injurieuse à Dieu, celle qui le dépeint comme ami de l'oisiveté et créant des légions d'astres fainéants, dont les fonctions se borneraient à d'inutiles promenades à travers l'empyrée.

Pour intéresser le lecteur à ces astres dont on a si mal jugé le rôle, il faut lui faire entrevoir leurs travaux de création, lui montrer dans chaque planète un ouvrier qui nous donne l'agréable et l'utile : l'agréable, par la fidélité des tableaux de passions ; et l'utile, par les tributs dont nous sommes redevables à ses copulations aromales.

Qu'une petite maîtresse admire la belle étoile dite de Vénus, elle la trouvera plus charmante, en apprenant qu'elle doit à ce bel astre le schall de kaschmir et le bouquet de lilas dont elle est ornée. C'est Vénus qui a créé le lilas et la chèvre de Tibet ou autre. Qu'un philosophe mange des truffes noires et savoure du moka, il s'intéressera à l'étoile Sapho, qui a créé ces deux végétaux pour échauffer le corps et l'esprit des

barbouilleurs de papier ; puis il querellera les astronomes sur ce qu'ils n'ont pas encore découvert cette précieuse étoile qui a si bien deviné et donné les friandises nécessaires aux beaux esprits.

Ces astres tant dédaignés seront donc bientôt à nos yeux les plus intéressants personnages de la nature : chacun verra en eux 32 fermiers à qui il doit toutes les richesses de sa table, de son mobilier, de son vêtement. Si l'on admire de bons tableaux, on considère le peintre à qui on les doit ; dès lors une femme, en admirant la rose et l'hortensia, désirera savoir auxquels des 32 fermiers on doit ces fleurs ; elle apprendra avec intérêt que la rose, emblème de la pudeur et de la virginité, est l'ouvrage de l'étoile  *Mercure* , aromisée en titre vestalique, et que l'hortensia, emblème de la coquetterie, est l'ouvrage de l'étoile  *Cléopâtre* , 5<sup>e</sup> lune d'Herschel, et aromisée en titre de coquetterie dont toutes ses créations portent l'empreinte et peignent les effets ; de même que toutes celles de l'étoile  *Mercure* , la rose, la pêche, le pois, la fraise, nous retracent quelque propriété des vestales et vestels d'Harmonie.

Pour initier à cette nouvelle étude, il faudra commencer par les convenances de caractère et de fonctions. Un ambitieux s'intéressera aux produits donnés par Saturne et ses 7 lunes ; tous ces astres peignant dans leurs créations, telles que cheval et zèbre, poires et tulipes, les effets de l'ambition. Un enfant s'intéressera aux produits donnés par la terre et ses 5 lunes ; chien et mouton, cerise et groseille, qui sont autant de tableaux des effets d'amitié. Un père s'intéressera aux ouvrages de Jupiter et de ses 4 satellites, à qui nous devons les produits symboliques du lien familial, tels que vache et pomme, narcisse et jonquille. Enfin, une jeune femme préférera étudier les ouvrages d'Herschel et de ses satellites, comme pigeons et tourterelles, abricots et brunes, qui sont des tableaux de l'amour.

Du moment où l'on étudie l'une des branches de ce travail des astres, on est entraîné à étudier les 32, parce que leurs opérations s'engrènent en divers sens et tiennent dans tous leurs détails à un système général. D'ailleurs, ce n'est pas une immense étude que celle des attributions de 32 astres, dont les arômes dominants correspondent aux 32 fonctions sociales ou passions de 3<sup>e</sup> puissance. Indiquons-en le tableau

annexé à une modulation quelconque; celle des fruits de zone tempérée.

*Modulation sidérale en fruits de zone tempérée.*

**OCTAVE MAJEURE.**

En clavier hyper-majeur : les poires, créées par	{ SATURNE, cardinale d'ambition; ses 7 lunes; PROTÉE, ambiguë.	} 8
En clavier hypo-majeur : les fruits rouges, créés par	{ LA TERRE, cardinale d'amitié; ses 5 lunes; VÉNUS, ambiguë.	} 4

**OCTAVE MINEURE.**

En clavier hyper-mineur : abricots et prunes créés par	{ HERSCHEL, cardinale d'amour; ses 8 lunes; SAPHO, ambiguë.	} 10
En clavier hypo-mineur : les pommes, créées par	{ JUPITER, cardinale de famille; ses 4 lunes. MARS, ambiguë.	} 6

✕ **EN PIVOT DE LA BINOCTAVE :**

Fruits divers en 4 titres, créés par le SOLEIL, ou FOYER. }

**K EN TRANSITION MAJEURE :**

Les pêches, créées par l'étoile Vestale, dite de Mercure.

On classera de même une modulation créatrice en arbres, en légumes, en quadrupèdes ou animaux quelconques, ainsi qu'en minéraux; tout objet créé ne pouvant provenir que de l'un des 32 astres, ou du pivotal qui n'est pas compté en théorie de mouvement.

Examinons cette modulation dans l'un des quatre claviers, l'hypomajeur, tenu en régie par notre planète, qui n'est petite qu'en dimension et non pas en importance aromale (1).

(1) En rang aromal notre globule est l'égale de l'énorme Jupiter; chaque tourbillon sidéral ayant une cardinale miniature pour la régie du clavier d'amitié. Cette cardinale, quoique très-petite, est aussi nécessaire en mécanique aromale que chacune des trois autres. Le char a besoin de ses quatre roues. Certains arômes opérant par la qualité et non par la quantité suffisent en dose la plus exigüe.

Analysons la modulation ou série des fruits rouges, créés par la terre et par son clavier formé de 5 ordonnées ou lunes, qui sont :

*Mercuré, Junon, Cérés, Pallas et Phœbina* (dité *Vesta*); Plus, l'*ambiguë hypo-majeure*, dite *VÉNUS*.

Les planètes, étant androgynes comme les plantes, copulent avec elles-mêmes et avec les autres planètes. Ainsi la terre, par copulation avec elle-même, par fusion de ses deux arômes typiques, le masculin versé de pôle nord, et le féminin versé de pôle-sud, engendra le CERISIER, fruit sous-pivotal des fruits rouges, et accompagné de 5 fruits de gamme; savoir :

La Terre copulant avec MERCURE, son principal et 5<sup>e</sup> satellite, engendra la FRAISE.

Avec Pallas, son 4<sup>e</sup> satellite, la *groseille noire*, ou *cassis*.

Avec Cérés, son 3<sup>e</sup> satellite, la *groseille épineuse*.

Avec Junon, son 2<sup>e</sup> satellite, la *groseille en grappe*.

Avec Phœbina, son 1<sup>er</sup> satellite, RIEN, *lacune*.

Avec Vénus, son ambiguë :

En simple, la *mûre de ronce*, transition antérieure.

En composé, la *FRAMBOISE*, transition postérieure.

✕ Avec le pivot ou SOLEIL :

Y En direct, le *RAISIN*, fruit pivotant ascendant.

X En inverse, RIEN, *lacune* [cacao ?]

Négligeons ce qui touche aux variétés fournies par chaque espèce, et envisageons sommairement l'œuvre des divers fonctionnaires. Observons d'abord qu'il manque un produit dans cette série : *Phœbina* n'a rien donné en fruits rouges; c'est pourtant une de nos lunes.

En outre *Phœbé*, dite la LUNE, qui est aussi un de nos satellites, le seul conjugué sur cardinale, n'a rien fourni dans ladite série.

Trois problèmes ici se présentent et se compliquent.

1<sup>o</sup> Le seul satellite conjugué n'a point créé, tandis que les autres qui sont en orbite libre, ont fourni exactement leur contingent.

2<sup>o</sup> L'un des satellites en orbite libre, *Phœbina-Vesta*, est de même en lacune de produit.

3<sup>o</sup> Il semblerait que notre globe a six lunes au lieu de cinq,

nombre nécessaire pour compléter l'octave majeure (12 par 7 et 5).

Ces problèmes se résolvent l'un par l'autre : Phœbé n'a pu intervenir ni en modulation de fruits rouges, ni en aucune autre, et pour bonne raison : c'est qu'elle était déjà morte à l'époque de nos deux créations,

1<sup>re</sup> *Subversive ascendante composée*, en vieux continent ;

2<sup>e</sup> *Subversive ascendante simple*, en nouveau continent :  
Toutes deux sont post-diluvielles, faites après le déluge.

Or, le déluge ayant été causé par la mort de Phœbé qui, en agonie, se rua sur le globe, l'approcha fortement en périgée, et causa l'extravasation de ses mers (événement que je décrirai ailleurs), Phœbé n'a pas pu intervenir dans les deux créations sus-mentionnées dont on a remeublé notre globe.

En conséquence, dans toutes les familles ou séries animales, végétales et minérales, on trouve toujours LACUNE du produit qu'aurait dû donner Phœbé, 5<sup>e</sup> satellite qui n'a pas fonctionné.

Son remplaçant, dit VESTA, petite étoile, nouvellement introduit en plan, n'est pas non plus intervenu dans cette création. Il opérera dans les prochaines, et nous n'aurons plus de lacunes en produit de modulation aromale hypo-majeure, comme celle des fruits rouges.

A l'époque où furent faites nos deux créations actuelles, Vesta n'était peut-être pas encore entrée en ligne, ou bien n'avait pas subi la trempée. Une comète implanée ne pouvant passer à la trempée que lorsqu'elle est concentrée et incandescente.

C'est donc une perte notable pour une étoile cardinale que la mort d'une de ses *lunes* ou *ordonnées*, dites SATELLITES, n'importe le nom. L'on assure qu'Herschel n'en a que 6, quoique précédemment on lui en ait compté 8, nombre du complet d'octave mineure, car Jupiter n'en doit pas avoir plus de quatre.

Si ce déficit est réel, nous aurons en prochaines créations 2 lacunes dans toutes les séries du clavier d'amour ou *hypermineur* : nous n'aurons point de lacunes dans toutes les séries des autres claviers, les trois autres cardinales, *Jupiter*, *Saturne* et *la Terre*, étant pourvues complètement de leurs lunes ou touches aromales de gamme primaire.

Notre 2<sup>e</sup> satellite, *Pallas*, qui serait mieux nommé *Escu* :

**LAPE**, sera un fonctionnaire de haute importance, à qui nous devons la *pharmacie harmonique*. Pallas module et crée toujours en espèces pharmaceutiques, de saveur amère ou bizarre, ainsi qu'on en peut juger par la groseille noire, par la *casse* ou *cannéfi*, autre produit de Pallas, et par le *cacao*, qui est en zone torride l'arbre à fruit de Pallas, donné par copulation avec le soleil. Quand ce satellite opérera sur des arômes de bon titre, il nous donnera une infinité de remèdes agréables, en remplacement de nos drogues nau-séabondes, séné, casse et autres antidotes de création sub-versive.

Les satellites Junon et Cérés ont exactement fourni leur contingent, ainsi que Mercure (l'étoile vestale), qui, dans toute modulation, est toujours celle qui fait le plus beau présent. C'est la plus précieuse des 24 lunes ou touches aromales de gamme primaire. Ses produits, tels que

*La rose, la fraise, le pois, la pêche,*

ont toujours quelque chose d'enchanteur. La fraise a une saveur délicieuse; la pêche fine est le plus admirable des fruits; la rose tient le premier rang parmi nos fleurs, et le pois vert parmi nos légumes: son parfum donné dans le pois musqué n'est pas moins exquis que le légume. Tout ce qui vient de

**MERCURE**, 5<sup>e</sup> satellite de la terre,  
*et lune favorite ou rectrice de l'octave majeure;*  
**FLORE**, 1<sup>er</sup> satellite d'Herschel,  
*et lune favorite ou rectrice de l'octave mineure,*

est toujours de beaucoup supérieur aux produits des onze autres lunes de même octave. Mercure dans ses œuvres l'emporte en beauté sur les planètes cardinales, et semble disputer la palme au soleil. Flore n'est guère en arrière de charme; témoin ses produits, comme l'œillet et la prune Reine-Claude, qui nous ont été donnés en zone tempérée par les copulations aromales de cette étoile.

A la prochaine création, nos 5 satellites nous donneront, entre autres merveilles, les *quadrapèdes minimes agricoles*, cheval nain, bœuf nain, chameau nain, etc., qui ont avorté



dans celle-ci. Aussi est-elle loin d'avoir fourni son contingent en quadrupèdes : elle en devrait,

Sur l'ancien continent C S A comp.	405	} 540 espèces.
Sur le nouveau continent C S A simp.	135	

La planète était si affaiblie à la suite du déluge, qu'elle dut manquer de force interne pour la rumination et l'éclosion des arômes à elle versés en copulation. Beaucoup de germes avortèrent, entre autres ceux de la série des quadrupèdes miniatures. C'a été pour nous une perte incalculable : j'estime que s'ils fussent éclos, ils auraient accéléré et presque déterminé l'invention du mécanisme sériaire. Les grandes réunions d'enfants l'auraient approximé par instinct, si elles eussent été pourvues de chevaux nains, bœufs nains, chameaux nains, etc., et leurs ébauches de Série auraient mis sur la voie les pères et les observateurs de la nature.

## II. *Détail d'une création de clavier hypo-majeur.*

Ce détail est un examen critique et analogique de l'ouvrage de chacun des astres hypo-majeurs, en modulation de fruits rouges. Je commence par l'ambiguë, qui ouvre la marche en simple, et la clôt en composé.

Vénus a régulièrement fourni son contingent en fruits rouges, dans la framboise et la mûre de ronce.

En simple, LA MURE DE RONCE; *hiérog.* la vraie morale.

En composé, LA FRAMBOISÉ;       »       la fausse morale.

Il règne dans la morale sévère des intentions amicales et bénévoles pour l'enfant : mais les théories morales ne lui présentent, comme la ronce, que des épines. Rien de plus insipide que cette science qui veut nous établir en guerre avec nous-mêmes, avec la nature ou attraction. Aussi la mûre, emblème de morale pure et simple, donne-t-elle un fruit fade et bon pour amuser les enfants, mais qui n'arrive pas jusqu'aux bonnes tables et n'est pas un fruit d'homme fait.

Il en est ainsi de la morale, dont les systèmes ennemis du luxe peuvent trouver crédit chez les enfants, mais non pas chez les hommes faits : c'est par analogie que la saveur de mûre qui nous flattait dans l'enfance paraît fort insipide à l'âge viril.

Ce petit fruit, en passant du rouge au noir, de la couleur

du luxe à celle du deuil et des privations, nous peint la marche de la science morale qui est fille du luxe, car elle ne naît que dans les états opulents, et qui, oubliant son origine, arbore les couleurs de la pauvreté et nous prêche les privations. La ronce ne fleurit et ne mûrit que fort tard, par analogie à la naissance tardive des sectes morales, qui sont des fruits de civilisation avancée et parvenue au plein. Quant au rôle social de ces sectes, il est représenté par les jets qui de toutes parts vont poser des entraves, arrêtant les petits voleurs et non pas les gros. Ainsi la morale contient tout au plus les enfants et non pas les pères.

Par analogie à cette science qui veut étouffer les passions, la ronce jette de tous côtés ses rameaux épineux qui vont au loin s'enraciner et obstruer la circulation. Eh ! que reste-t-il de leur fatras de branches éparses ? Il n'en reste, comme des nombreux systèmes de morale, qu'un chaos inextricable dont les plus érudits sont réduits à dire, avec Condillac ; *Il faut oublier tout ce que nous avons appris, reprendre nos idées, à leur origine, et refaire l'entendement humain.*

Il le faut d'autant mieux que la morale ne conduit qu'à la ruine, figurée par les couleurs du fruit de ronce passant du rouge au noir, du luxe à la pauvreté. Quiconque voudra suivre les principes de morale sévère, la justice et la vérité, n'arrivera, à coup sûr, qu'à la pauvreté, et sera en peu de temps ruiné (1).

Passant du simple au composé, de la mûre à la framboise, nous trouverons dans celle-ci les emblèmes de la fausse morale, qui amalgame avec quelques momeries de bons principes les dogmes d'ambition et de rapacité. Aussi la framboise n'arrive-t-elle pas au noir, couleur de la pauvreté ; elle

(1) On en est à présent si bien convaincu, qu'on a abandonné de fait la pauvre science. Elle-même a fait abjuration, en souscrivant à de nouvelles doctrines qui prêchent le trafic, l'astuce, les hypocrisies politiques et domestiques. Mais le Créateur, et son agent l'étoile Vénus, en peignant cette branche de l'éducation, n'ont dû représenter que les résultats de la véritable morale ou pratique de la vérité et de la justice, qui conduisent le disciple à l'indigence, lorsqu'il n'a pas une fortune patrimoniale, et le ruinent sans faute, s'il en possède une.

s'en tient à la couleur du luxe, au rouge vif. Elle rejette l'épine, par allusion à la morale mondaine qui rejette les doctrines contraires au plaisir. Elle est comme la mère, divisée par petites capsules comprimées, en symbole de l'éducation civilisée qui, même chez les gens du monde, est un concours de doctrines répressives et ne produit que des enfants viciés et suspects. Aussi la framboise, qui en est l'hieroglyphe, est-elle de tous les fruits le plus vermoulu : c'est un ramas de vers petits ou grands ; ce qui la fait suspecter généralement, et, malgré sa saveur exquise, elle est peu présentable : on voit la majorité des convives s'en défier, et la dédaigner à cause des vers dont elle est si rarement exempte.

De là vient qu'elle n'est propre qu'aux emplois composés ou alliés au feu. La confiserie en tire grand parti. Les enfants et les imprudents la mangent crue et sans défiance ; de même que dans le monde les imprudents se lient facilement avec un homme imbu de mauvais principes, mais séduisant par le ton et la fortune.

La CERISE, fruit sous-pivotal de cette modulation, est créée par la terre copulant avec elle-même,

de pôle-nord, en arôme masculin,  
avec pôle-sud, en arôme féminin.

La cerise, image des goûts de l'enfance, est le premier fruit de la belle saison. Elle est dans l'ordre des récoltes ce que l'enfance est dans l'ordre des âges. Les quatre genres de fruits indiqués (243), doivent suivre la marche des quatre phases de la vie. L'amitié domine en 1<sup>re</sup> phase chez les enfants, et l'amour en 2<sup>e</sup> phase chez les adultes ; il faut, par analogie, que les fruits d'amitié (244), paraissent les premiers, et ceux d'amour en 2<sup>e</sup> ligne. De là vient que les rouges ou de titre amical sont suivis de ceux à noyau, fruits d'amour, auxquels succèdent les poires, symboles de l'ambition qui domine dans la 3<sup>e</sup> phase dite virilité : la marche est fermée par les pommes, emblème de l'amour familial qui domine en 4<sup>e</sup> phase ou caducité.

La cerise, portrait des enfants libres, heureux et badins, doit exciter en eux les effets qu'elle représente. Aussi l'apparition d'un panier de cerises met-il en joie tout le peuple enfantin, à qui ce fruit est très-salutaire. La cerise est un joujou que la nature présente à l'enfant ; il s'en forme des

guirlandes et pendants d'oreille : il s'en couronne, comme Silène se couronne de pampres. L'arbre est analogue au génie et aux travaux de l'enfance : il est peu fourni de feuilles ; ses branches vaguement distribuées donnent peu d'ombrage, ne garantissent ni de la pluie, ni du soleil : image des faibles moyens de l'enfance, il est incomplet, insuffisant à protéger et abriter l'homme.

La *fraise*, donnée par MERCURE, est le plus précieux des fruits rouges ; elle nous peint l'enfant élevé dans l'Harmonie, dans les groupes industriels : un fraisier est un ouvrier qui opère comme nos jardiniers ; ses tiges traçantes vont planter en ligne droite une file de rejetons. Il est juste que le plus précieux des enfants, celui qui exerce l'industrie combinée, ait pour emblème le fruit le plus délicat de la Série ; la feuille est trinaire, par allusion aux trois chœurs, 4, 5, 6, qui dirigent l'éducation. La fraise veut, comme la pêche, s'allier avec le vin et le sucre, emblèmes des passions amitié et unitéisme ; ainsi le travail sociétaire se soutient par l'amitié et tend à l'unité.

Les *groseilles*, données par les petites satellites, représentent les enfants civilisés de diverses classes. La plus remarquable est la groseille rouge à grappes, créée par Junon : c'est l'emblème des enfants peu cultivés et livrés à la bonne nature. Ils sont d'une franchise mordante et indiscrete, capables d'aller répéter à une femme à prétention quelque fâcheuse vérité qu'ils auront ouï dire.

Le fruit qui peint ces petits diseurs de vérité doit être d'une saveur très-piquante. Il a de la grâce, parce que la vérité est gracieuse chez l'enfant, et amuse malgré l'indiscrétion. Un tel rôle n'est pas sans utilité ; il signale les travers ; *castigat ridendo*. Aussi le fruit du groseiller rouge est-il purgatif et salubre. La plante est semblable de feuilles et de grappes à la vigne, emblème d'amitié composée ; aussi ces enfants libres, loquaces, indiscrets, sont-ils les plus adonnés à l'amitié simple. Cette sorte de groseille est un fruit bourgeois et de moyenne valeur, comme la classe d'enfants qu'elle représente : crue, elle figure peu aux bonnes tables ; on n'en tire parti que par alliage avec le sucre et travail de confiserie ; de même, les enfants trop libres et impolis n'acquièrent de prix qu'en se ralliant aux manières de la classe plus relevée.

La groseille épineuse à fruits isolés est un produit de

*Cérès.* Elle dépeint l'enfant contraint, privé de plaisirs, harcelé de morale et élevé isolément aux études. Son emblème ne donne qu'un fruit de pauvre espèce, *violet pâle*, couleur d'amitié avortée, dont on gêne l'essor chez cet élève, en isolant de ses camarades. Ces enfants boursoufflés de préceptes et d'études prématurées deviennent pour l'ordinaire de médiocres sujets. Aussi le fruit hiéroglyphique n'est-il, malgré sa belle apparence, qu'un produit de peu de valeur, gonflé de sucs fades et de graines superflues, comme les enfants qu'on surcharge d'enseignement mal digéré. Ce groseille est épineux en signe de la gêne des malheureux enfants qu'il dépeint.

La groseille noire, dite *cassis*, est donnée par *Pallas* ou *Esculape*, qui module toujours en arômes amers. La plante représente les enfants pauvres et grossiers; aussi son fruit noir, emblématique de la pauvreté, est-il d'une saveur amère et désagréable, par analogie à ces enfants du peuple qui ont le défaut de mauvais langage, mauvaises manières et souvent mauvais principes. On ne les rend supportables qu'en les raffinant par contact avec la classe riche et polie; et de même le cassis ne devient mangeable que par alliage avec l'eau-de-vie et le sucre.

Une 4<sup>e</sup> groseille nous manque; elle aurait dû être donnée par *Phœbé*. Quelles devaient être les formes, couleurs et saveurs de ce fruit? quelle classe d'enfants devait-il représenter? Des plaisants diront: Puisque nous n'avons pas le fruit, que nous importe de savoir ce qu'il aurait été? Cela importe beaucoup: si la théorie ne donnait pas le moyen de déterminer les productions des 32 astres, même les avortées, on ne saurait pas déterminer les formes et propriétés des espèces à obtenir en prochaines créations.

Souvent la perte d'un germe avorté neutralise un germe éclos et destiné à l'alliage. C'est ce qui arrive au sujet de la groseille manquante par le décès de *Phœbé*. Son absence nous ôte l'emploi de la mûre de ronce (1), en service modificatif.

---

(1) *Phœbé* devait donner pour emblème des enfants gâtés, un très-beau fruit à forte grappe, de nuance cramôisi, à peu près comme le faux raisin d'Amérique; fruit bien parfumé comme le

✕ Le RAISIN, pivot direct en fruits rouges, est le plus amical de tous les végétaux. Le vin pris en dose modérée est vraiment l'ami de l'homme; il aide à la digestion, met les convives en gaieté, en disposition amicale; il est aussi salubre pour l'homme fait que le fruit est salubre à l'enfant, pour qui les raisins bien mûrs et mangés sans excès, surtout le muscat ou pivot, sont un préservatif de maladie et souvent un remède.

La vigne, par analogie amicale, veut embrasser nos arbres, nos maisons; il faut qu'elle s'associe, qu'elle forme des liens avec tout ce qui l'entoure: aussi est-elle douée de la vaille, qui est un attribut d'amitié et d'alliance. Elle ne donne de bon fruit qu'autant qu'elle est fortement récépée; c'est une analogie avec les groupes d'amitié qui, dans l'ordre sociétaire, ne se perfectionnent en industrie que par l'exercice d'une critique badine et continue, qui émonde et retranche les vices, tout en soutenant l'émulation.

Le raisin est tardif comme l'amitié composée ou collective, qui ne peut naître que fort tard, puisqu'elle est réservée à l'état sociétaire, dont un globe n'est pas susceptible avant les longs travaux des périodes lybiques ou âge de début social et de malheur industriel; la vigne nous en donne l'image dans les pleurs qui précèdent sa feuillaison.

Le fruit représente la Série de groupes, source de l'amitié; il est formé d'une série de petites masses de raisins dis-

coïng, mais âpre et malfaisant, par analogie aux enfants gâtés, qui sont des êtres malfaisants et dangereux.

L'enfant gâté ne manque pas d'aptitude quand le jeu lui plaît, et l'on peut en former un précieux sujet, si on le sépare des pères pour le confier à d'habiles instituteurs. Ainsi la groseille Phœbé, qui devait être tardive, aurait donné par piqûre et amalgame avec le suc ou bain de mûre, un excellent mixte, comme l'épinevine passée au sucre. L'alliage à la mûre (emblème d'institution morale) aurait neutralisé son âpreté, et donné en conserve le fruit ramené à une très-bonne qualité, comme est l'enfant gâté, au retour de la pension, où on l'a morigéné et cultivé.

C'est ainsi que l'avortement d'un produit nous en fait perdre un autre, neutralise la mûre de ronce dont on n'a aucun emploi, et qui pourtant doit se lier utilement au clavier des fruits rouges, où elle aurait très-bien figuré par ce mélange.

tincts. Sa couleur est le violet emblème de l'amitié, et le blanc emblème de l'unité. Le blanc se trouve dans tous les produits où le soleil est intervenu en arôme typique (raisin) ou en appui (groseille).

Le contingent du soleil devait être composé ou double, comme celui de Vénus : on ne voit pourtant aucun fruit rouge qui forme contre-pivot de cette série. Le germe a-t-il avorté, ou est-il éclos en subversif, comme dans la Série des *Canins*, Série de haut titre en amitié et qui, hormis le chien, est éclos en subversif par le loup, le renard, le chacal, l'hyène, etc. L'état vicié où se trouvaient les arômes de la planète après le déluge a produit un grand nombre de ces éclosions subversives. On en peut juger par la monalité des deux produits raisin et chien, qui ne sont point accompagnés de leur amphi-moule ; tandis que, dans la Série des quadrupèdes d'amitié, Vénus a régulièrement donné ses deux moules, qui sont mouton et chèvre.

C'est à chaque pas qu'on reconnaît pareil désordre dans le mobilier actuel du globe : le soleil peut-il manquer à donner deux pivots, quand l'ambiguë a donné deux transitions ? Non, sans doute : mais il paraît que la corruption aromale de la planète a travesti et contre-moulé grand nombre de germes, surtout des solaires, qui sont les plus précieux. C'est une de ces éclosions contre-moulées qui nous a donné l'aimable voisin de campagne nommé LE LOUP, en place duquel nous devons avoir un chien mineur ou hypo-chien, apte à parcourir les abîmes, comme le font le chamois et le bouquetin ; et de même, en place de la loutre qui dévaste nos ruisseaux et nos viviers, nous devons avoir un castor majeur ou hyper-castor, aidant à traquer le poisson et disposer les filets.

Il convient de réitérer fréquemment ces remarques sur les désordres de nos créations presque entièrement contre-moulées, et scissionnaires avec l'homme, avec l'être pivotale d'harmonie auquel tout doit se rallier. On ne saurait trop répéter que notre globe est de tous les globes le plus mystifié en créations, et le plus intéressé à se délivrer sans délai du mobilier odieux que lui ont donné les deux créations actuelles ; mobilier dont on peut sous cinq ans obtenir le remplacement, tout en conservant le peu qu'il a fourni de bon : cheval, mouton, etc.

Ce serait pour nous une connaissance bien vaine que celle du système de la nature, si elle ne nous donnait pas les moyens de corriger le mal existant, et remplacer les produits scissionnaires, les êtres nuisibles à l'homme, par des contre-moulés ou serviteurs utiles. Que nous importerait de savoir en quel ordre chaque astre est intervenu dans la création; de savoir que le cheval et l'âne furent créés par Saturne en telle modulation; le zèbre et le quagga, par Protée (étoile non découverte et bien existante, puisqu'on voit ses ouvrages en tous genres); que dans cette modulation Jupiter donna le bœuf et le bison; et Mars, le chameau et le dromadaire? Après ces notions acquises, il nous resterait la fâcheuse certitude que ces astres, qualifiés de promeneurs oisifs, ont au contraire fait sur notre globe sept fois trop d'ouvrage, en nous donnant un mobilier dont les 7/8<sup>es</sup> sont malfaisants.

Ce qui nous sera précieux, ce sera l'art de les ramener en scène de création pour un travail contre-moulé, par lequel celui qui nous a donné le lion, nous donnera en contre-moule un superbe et docile quadrupède, un porteur élastique, l'ANTI-LION, avec des relais duquel un cavalier, partant le matin de Calais ou Bruxelles, ira déjeuner à Paris, dîner à Lyon et souper à Marseille, moins fatigué de cette journée, qu'un de nos courriers à franc étrier; car le cheval est un porteur rude et simple (solipède), qui sera à l'anti-lion ce qu'est la voiture sans soupente à la voiture suspendue. Le cheval sera laissé pour attelages et parades, quand on possédera la famille des porteurs élastiques, anti-lion, anti-tigre, anti-léopard, qui seront de dimension triple des moules actuels. Ainsi un anti-lion franchira aisément à chaque pas 4 toises par bond rasant, et le cavalier, sur le dos de ce coureur, sera aussi mollement que dans une berline suspendue. Il y aura plaisir à habiter ce monde, quand on y jouira de pareils serviteurs.

Les nouvelles créations qu'on peut voir commencer sous 5 ans donneront à profusion de telles richesses *en tous règnes*, dans les mers comme sur les terres. Au lieu de créer baleines et requins, hippopotames et crocodiles, en aurait-il plus coûté de créer des serviteurs précieux :

- Anti-baleines traînant le vaisseau dans les calmes;
- Anti-requins aidant à traquer le poisson;
- Anti-hippopotames traînant nos bateaux en rivière;



Anti-crocodiles ou coopérateurs de rivière;

Anti-phoques ou montures de mer?

Tous ces brillants produits seront les effets nécessaires d'une création en arômes contre-moulés, qui débitera par un bain aromal sphérique purgeant les mers de leurs bitumes.

Glissons sur le tableau de ces merveilles prochaines : la perspective, loin de satisfaire les lecteurs, fatigue une génération élevée à l'impiété, au doute de la Providence, et qui, dans ses travers d'esprit, s'imagine que Dieu n'a pas, pour faire le bien, autant de pouvoir qu'il en a eu pour faire le mal, dont il a dû organiser majorité septuple en créations subversives, comme il devra organiser majorité septuple de bien en créations harmoniques.

Elles commenceront par des œuvres bien peu philosophiques, donnant à profusion, à fleur de terre, les vils métaux nommés or et argent. Le 1<sup>er</sup> acte sera en dominance de règne minéral, en moyen terme d'aromal et végétal et en rareté d'animal. Cette faveur inespérée sera pour l'espèce humaine le plus intéressant et le plus précieux épisode. Mais comment tant de cosmogones qui veulent nous instruire sur l'unité de l'univers, n'ont-ils rien soupçonné de cet heureux événement, de cette successivité des créations dont je vais examiner plus en grand le système dans le 3<sup>e</sup> article de la note ?

J'ai décrit ici une modulation en clavier distinct : il faut se garder de croire que les astres opèrent constamment dans cet ordre ; ils ont cent sortes de modulations engrenées de toutes manières ; si j'ai choisi celle-ci, c'est parce qu'elle coïncide avec le petit traité d'éducation harmonienne que je donnerai dans d'autres sections.

Je n'examine ici les copulations sidérales qu'en mode simple. Elles passent au composé, lorsqu'un arôme est greffé sur les 34 autres en coadjuteur, comme il arrive de divers produits. Si la cerise nous fournit une cinquantaine de variétés, c'est parce que tous les astres sont intervenus pour mêler leurs arômes au germe qu'avait donné la copulation de la terre avec elle-même. Dans ce cas, le germe devient apte à fournir de nombreuses variétés, telles que nous les voyons dans la cerise, la poire, le raisin, etc., où l'on distingue beaucoup de nuances qu'il faudrait classer et rapporter aux divers astres qui les ont fournies, en greffant leurs arômes sur celui qui donna ce fruit. Ainsi les raisins muscats ou de

sorte pivotale sont donnés par les arômes de soleil et terre sans troisième ; les autres sortes de raisin proviennent d'un amalgame des 2 arômes de la terre avec ceux d'autres planètes. Le plus délicat de tous, le *pulsart*, est de Mercure ; le *chasselas* paraît être de Vénus ; le *malvoisie*, de Sapho, etc., en coadjutorerie.

Le but de ces détails beaucoup trop abrégés est de détromper ceux qui douteraient de l'existence d'un système de liens et rapports directs entre les planètes et les hommes, et de prouver que chaque planète est un cultivateur qui travaille pour le service des 34 autres en opérant par analogie aux effets des passions.

Qu'on ne se hâte pas d'élever des objections sur ces aperçus, puisque je n'ai pas même pu leur donner la dose de développements qu'exigerait un abrégé régulier. Mon but n'est autre que de dissiper le préjugé sur les voiles d'airain, et prouver que ces excuses d'indolents scientifiques ne sont plus recevables dès ce moment, où la nature nous dévoile enfin ses prétendus mystères, sauf à nous à en pénétrer le système entier par des études complètes dont la théorie d'attraction et d'analogie passionnelle indique les méthodes.

### III. *Entraves cosmogoniques de notre univers.*

C'est sans doute l'annonce la plus surprenante que celle des nouvelles créations qui pourront commencer prochainement à époque fixe, dès qu'il plaira à l'homme d'en donner le signal. N'est-ce pas attribuer à l'homme plus de pouvoir que les préjugés n'en attribuent à Dieu même ? car ils supposent que l'être qui a fait les créations actuelles n'en saura pas faire d'autres et de moins désastreuses.

On s'est étrangement trompé sur le rang assigné à l'homme, quand on l'a traité de chétive créature, ver de terre, etc. : c'est au contraire un être de grand poids dans la balance des destinées universelles ; et l'on va reconnaître qu'une erreur scientifique de notre globe, un retard d'intervention, peut compromettre l'univers entier, la masse des planètes et soleils de la voûte céleste, qui depuis plusieurs mille ans essuient ce dommage de la part de notre planète.

Pour expliquer ce problème, observons que le tourbillon de nos planètes est central dans l'univers ; il est donc tour-

billon foyer ou pivotale pour tous ceux de voûte : il est en mécanique aromale ce qu'est le général dans une armée, de sorte que si notre tourbillon est en retard, toute la voûte céleste se trouve en retard d'opérations. (L'on verra plus loin que cet univers n'est parvenu qu'à la distribution de 3<sup>e</sup> degré, et ne peut pas, depuis 3000 ans, s'élever au 4<sup>e</sup>., bien que tout soit prêt pour cette transition.)

Le soleil, quoique fort actif en fonctions lumineuses, est entravé en fonctions aromales par défaut de versements de notre globe, qui ne peut fournir que des arômes de faux titre, tant qu'il n'est pas organisé en Harmonie. Le soleil réduit aux versements de Saturne, Jupiter et Herschel, et obligé de refuser ceux de la terre qui sont méphitiques, se trouve dans l'état d'un char privé d'une de ses quatre roues ; il manque de son quadrille d'arômes cardinaux, levier sans lequel un soleil ne peut pas fonctionner en haute mécanique sidérale : il en résulte pour l'univers une foule de lésions en interne et externe.

**LÉSION INTERNE BORNÉE AU TOURBILLON.** La première est l'impossibilité de fixer des comètes ; retard bien préjudiciable aux planètes, car bon nombre de nos comètes sont très-mûres et aptes à entrer en plan. Le tourbillon en a besoin ; s'il est vrai qu'Herschel n'ait que six satellites, il est bien urgent de lui en procurer deux autres, pour élever son clavier au complet. Elles sont assez abondantes ; il n'est pas d'année où on n'en voie passer : mais le soleil se trouve dans l'embarras d'un chasseur sans poudre, qui verrait passer force lièvres et perdrix sans pouvoir abattre la moindre pièce. Tant que le quadrille d'arômes cardinaux est faussé, le soleil est hors d'état d'opérer sur les comètes.

Cependant j'ai dit qu'il en a fixé une depuis le déluge ; la petite lune Vesta ou Phœbina, récemment implanée pour occuper la place de Phœbé qui sera déplanée dès que notre globe aura passé à l'Harmonie. Il peut en avoir fixé d'autres encore ; et peut-être les deux premiers satellites de Saturne, récemment découverts, n'étaient-ils pas en plan il y a 2000 ans. Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que notre soleil a usé le peu d'arôme tetra-cardinal qui lui restait.

D'où vient que notre planète n'en fournit plus ? Ce n'est pas effet d'impuissance ni de vieillesse, car elle est fort jeune et infra-pubère. C'est une suspension d'exercice aromal, cau-

sée par la chute de l'astre en subversion ascendante, où il tomba environ 50 ans avant le déluge. Cette crise est inévitable sur tous les globes, excepté le soleil ; ils en souffrent tous du plus au moins, comme les enfants souffrent de la dentition.

La terre en a si prodigieusement souffert qu'une fièvre putride, résultant de cet incident, s'est communiquée au satellite Phœbé qui en est mort. Notre planète n'est pas moins un petit astre des plus vigoureux. On ne confierait pas à un astre faible et douteux le poste important de *cardinale miniature d'un foyer d'univers*.

Tel est le rôle de la terre pourvue des facultés nécessaires. Pendant trois siècles antérieurs au déluge (Eden, II, 33), elle versa en bon titre, et le soleil put s'approvisionner d'une petite masse d'arôme tetra-cardinal dont il a fait usage pour fixer et implaner Vesta. Mais la provision était déjà épuisée au temps de César, où le soleil fut affecté d'une forte maladie dont il a ressenti en 1785 une nouvelle atteinte. Il est faux qu'il ait été malade en 1846, comme on l'en soupçonna : c'était la terre seule qui était affectée, et qui l'est de plus en plus, ainsi qu'il appert par la dégradation climatérique et les dérangements des saisons. Le soleil périlite de même ; car tout astre pivotal est en souffrance dès qu'il est faussé en arôme tetra-cardinal.

Une autre lésion interne est celle qui frappe sur notre globe exclus de commerce aromal, hors d'état de se conjuguer ses cinq lunes vivantes, et réduit à un astre mort, à la lune *Phœbé*, pour son service d'absorption et résorption aromale.

Une planète, quoique morte et inhabitable, fait encore un service matériel de momie, d'aimant aromal ; mais en tenant le poste trop longtemps, elle se putréfie et nuit à celle sur qui elle est conjugée. Tel est l'effet que Phœbé produit sur notre globe frappé de double disgrâce, vicié par la corruption de son arôme typique et de celui de Phœbé dont il est obligé pourtant de faire usage ; une cardinale ne pouvant pas exister sans avoir au moins un satellite absorbant et résorbant pour élaborer les effusions de pôles nord et sud.

Les cardinales n'ont jamais qu'un satellite avant d'être parvenues à l'Harmonie composée ; jusque-là, leurs autres lunes se tiennent en orbite simple, comme Junon, Cérés,

**Pallas, Phœbina et Mercure** : il ne viendront pas se conjuguer tant que notre globe ne sera pas pourvu d'arôme de bon titre qui peut seul les attirer. Mais dès que nous serons parvenus à l'Harmonie, notre globe régénéré d'arôme reproduira son auréole lumineux ou couronne boréale, qu'il portait avant le déluge, et qui est attribut de cardinale hypomajeure (l'hyper-majeure porte la couronne en équateur); aussitôt nos cinq satellites désorberont de leurs entre-ciels, se mettront en marche et viendront se conjuguer sur nous, à peu près aux distances qui suivent :

Phœbina, environ	20000	lieues.
Junon . . . . .	40000	»
Cérés. . . . .	60000	»
Pallas. . . . .	80000	»
Mercure. . . . .	200000	»

Alors s'effectuera la fusion des glaces polaires arctiques et antarctiques simultanément (1).

C'est surtout en télescope que la nouvelle création nous servira merveilleusement, car elle doit commencer en dominance de règne minéral, qui nous donnera les pâtes de verres harmoniques, aussi supérieurs aux nôtres que les nôtres le sont à la vue simple ; c'est-à-dire que si le télescope de

(1) *Simultanément!!!* A cela on répond : en supposant que le pôle-nord doive recevoir cette couronne qui fondrait les glaces, comment pourrait-elle influencer sur celles du pôle-sud? L'objection paraît plausible ; mais je demanderai aux opposants comment il se fait que les extrémités soient partout en correspondance, et que tel exercice, comme *le patin*, qui devrait n'échauffer que les pieds, seuls agissants, échauffe en même temps les mains, à tel point qu'au bout de dix minutes on ressent une démangeaison brûlante au bout des doigts tant de mains que de pieds, quoique les mains soient restées très-oisives et que les pieds seuls aient forcé de travail.

Le contact des extrêmes est une des lois les plus connues : ici elle devient palpable par la correspondance de la colonne magnétique, rentrant au pôle-nord pour ressortir au pôle-sud ; c'est cette colonne, ce *sang du globe*, qui communiquera au pôle-sud la température qu'aura obtenue le pôle-nord, où l'on verra, comme avant le déluge, les orangers en plein champ aux rivages maritimes de

l'astronome Herschel grossit 40,000 fois, nous obtiendrons des nouveaux vers un grossissement 40,000 fois supérieur à celui que donne le télescope d'Herschel, selon la proportion,  $1 : 40,000 :: 40,000 : 1,600,000,000$ , et peut-être bien davantage ; car en thèse d'unité sidérale, il faut que la qualité des pâtes et des verres soit de nature à établir la correspondance sidérale télégraphique entre planètes.

J'ai dit ailleurs que ces verres seront composés de deux nouveaux minéraux, *diamant fusible* et *mercure fixe* à la chaleur de  $32^{\circ}$ , par opposition au mercure actuel qui n'est fixe qu'au froid de  $32^{\circ}$ .

Dès que nous serons pourvus de ces précieux minéraux, on entrera en correspondance télégraphique ; et Mercure, notre plus précieux satellite, nous apprendra A LIRE. Il nous transmettra l'alphabet, les déclinaisons, enfin toute la grammaire de la *langue harmonique unitaire*, parlée dans le soleil et les planètes harmonisées, et dans tous les soleils et tourbillons de la voûte céleste.

Nous ne pourrions pas espérer pareille notion des quatre petits satellites, qui sont étoiles simples, non pivotantes et de bas degré comme les quatre de Jupiter. Il est probable que Vesta est encore en lymbe sociale, et n'en saura pas plus que nous en langage unitaire. Ses habitants, *Lilliputiens* de

Sibérie, et les éléphants habiter la nouvelle Zemble et les terres polaires.

Leurs ossements amoncelés dans ces régions témoignent qu'ils y habitaient avant le cataclysme causé par la mort de Phœbé, à l'époque où ce pôle était revêtu de son anneau. Le facile rétablissement nous en est garanti par la fréquence des aurores boréales, ou pollutions du fluide séminal qui devra former la matière de l'anneau, comme il forme la barbe dans le corps de l'homme.

Alors commenceront les nouvelles créations, et le soleil recevant de notre globe un versement de bon titre pourra reformer son quadrille d'arômes cardinaux et opérer sur les comètes, dont 102 doivent entrer en ligne, non compris le nécessaire de notre comple actuel, entre autres les deux touches qui manquent, dit-on, au clavier d'Herschel. (Lacune douteuse, car s'il existe à ce clavier deux lunes aussi petites que Phœbina, nos télescopes ne les découvriront pas.)

taille, le sont peut-être aussi de génie social, comme nous qui sommes Lilliputiens de génie, sinon de taille.

Quant à Junon, Cérès et Pallas, on peut présumer que ces trois astres sont déjà parvenus à l'Harmonie; je l'augure de ce que leurs orbites sont engrenées. Au reste, ils ne se seront élevés qu'à l'Harmonie divergente (période); aucun satellite simple ne s'élevant à la composée convergente, période 9°.

Il n'en est pas ainsi de Mercure qui est, quoique satellite, une étoile pivotante et d'ordre composé, assimilée aux cardinales et ambiguës, à titre de Lune favorite et rectrice aromale du tourbillon (Flore n'étant pas rectrice active et ne pouvant le devenir qu'en vibration descendante du tourbillon, vu qu'elle est d'octave mineure).

Mercure par sa pivotation nous sera infiniment précieux en correspondance, et nous donnera à chaque instant, sauf réciprocité, des nouvelles de nos antipodes à intervalle de 20 ou 30 heures au plus. J'ai déjà fait mention de cet avantage vraiment inappréciable. Tel vaisseau parti de Londres arrive aujourd'hui en Bengale, en Chine, en Japon; demain, Mercure avisé des arrivages et mouvements par les astronomes d'Asie, en transmettra la liste aux astronomes de Londres, qui alors seront dégagés de leur brumeuse atmosphère; ils auront, avec le ciel de Provence, l'olivier sur les rives de la Tamise, et souvent des nuits bien plus belles que nos plus beaux jours, quand par un temps serain elles seront éclairées de 3 ou 4, et quelquefois des 5 flambeaux lunaires, à cristallin vif et lustré, comme le sont ceux des astres vivants.

La momie Phœbé qui, à raison de sa mort, est privée d'atmosphère ne peut avoir que le cristallin terne et mat. Il faut tout le mauvais goût des civilisés pour admirer ce cadavre blafard, bien plus odieux encore par ses résorptions délétères et par le fléau de lune rousse ou 2° hiver qui vient chaque année déshonorer le printemps, nous enlever non la dime ni le quint, mais souvent moitié de nos récoltes; enfin nous entraver dans le cours de l'année par des températures toujours outrées en durée, et pernicieuses à l'homme, à l'animal, au végétal, dont les besoins exigent la fréquente variété, telle que nous l'obtiendrons de l'influence alternative de nos cinq satellites, combinée avec celle de l'anneau boréal.

2° LÉSION EXTERNE ÉTENDUE A NOTRE UNIVERS. Sujet ef-

frayant pour les pygmées ! Il faut considérer notre univers comme une pomme sidérale, jouant son rôle parmi des millions d'autres univers, et sujet aux phases d'accroissement et décroissement.

Un homme est plus petit dans l'enfance que dans l'adolescence : une planète est d'égale grosseur dans l'un et l'autre âge ; un univers est plus gros dans l'enfance que dans la maturité. Ce n'est point une bizarrerie ni un contre-sens ; l'effet tient à ce que les planètes et les univers ne croissent qu'en titre d'arômes et non en dimension matérielle.

Dès qu'un univers est raffiné, parvenu au degré pubère, il se concentre ; ses tourbillons se resserrent et sont d'autant plus illuminés, plus riches et plus heureux. Les univers impubères sont aux pubères, ce qu'est la courge au melon : l'un des fruits est une masse informe, fade et sans suc ; l'autre plus petit est régulier, orné, succulent et plein, *sans désert intérieur*, comme en ont les jeunes univers, et la courge leur emblème.

Ainsi dès que notre univers entrera en puberté, les astres de vouÿe se rapprocheront, formeront des chaînes de tourbillons entre notre soleil et la masse des étoiles fixes. Nos planètes se concentreront ; Herschel dans ses oppositions ne sera pas plus éloigné de nous que ne l'est aujourd'hui Jupiter, qui dans ce cas serait parfois assez voisin de la terre pour lui former une 6<sup>e</sup> lune, Vénus et Mars une 7<sup>e</sup>, une 8<sup>e</sup>.

Lorsque les 402 comètes seront implanées, trempées et aptes à la manœuvre, le tourbillon s'élevera de 3<sup>e</sup> en 4<sup>e</sup> puissance, formant quatre tourbillons secondaires, dont chacun sera groupé sur une prosolaire à cristallin nuancé et ambeau igné, en titres majeurs. Alors le soleil, en place de la souillure fumeuse nommée lumière zodiacale, aura une auréole nuancée moirée. Saturne, Jupiter et Herschel seront promus en grade et élevés au prosolariat.

Notre globe y aurait les mêmes droits, car sur quatre prosolaires, il en faudra une miniature pour pivot du 4<sup>e</sup> tourbillon (titre d'amitié) ; mais notre planète est si affaiblie par la catastrophe diluvienne et la longue durée des lymbes sociales, que je doute fort qu'elle soit jugée apte aux fonctions de prosolaire miniature.

Après cette réorganisation, notre tourbillon sera le 2<sup>e</sup> en rang, tenant le titre d'ambition. Nos ambiguës Mars, Vénus,



Protée et Sapho seront élevés au poste de sur-ambiguës, liant le soleil aux quatre prosolaires, en gravitation sur double foyer.

Depuis plus de 3000 ans notre univers se dispose à passer en 4<sup>e</sup> puissance : les préparatifs sont fort activés depuis quelque temps ; on en voit l'indice dans les dissolutions considérables de voie lactée qu'a observées M. Herschel. C'est une preuve qu'il se fait dans le ciel de fortes levées de recrues sidérales, et qu'on prépare les opérations dont les principales seront :

1<sup>o</sup> D'élever les *nébuleuses* de 2<sup>e</sup> en 3<sup>e</sup> puissance. Elles sont soleils simples à douze touches en octave simple sans cardinales ni ambiguës. On leur donnera un cortège en binoc-tave à 32 touches, comme le nôtre, et à deux claviers, le majeur et le mineur.

2<sup>o</sup> D'élever le tourbillon foyer en 4<sup>e</sup> puissance à 434 touches et le pivot : je n'en donne pas le détail.

3<sup>o</sup> D'élever de même en 4<sup>e</sup> puissance les soleils de forte espèce ; je ne dis pas les plus gros comme Arcturus, Aldebaran et ceux de la Grande-Ourse, mais les plus forts en titre aromal ; ils ne peuvent pas être élevés en 4<sup>e</sup> degré, avant que le soleil foyer n'y soit parvenu.

4<sup>o</sup> De meubler le désert céleste ou intervalle vide qui s'étend de notre tourbillon aux étoiles fixes, dont le rapprochement formera les chaînes de correspondance aromale entre la voûte et le tourbillon de foyer qu'habite notre globe.

Toutes ces opérations sont entravées par l'influence d'un pygmée sidéral (pygmée en dimension seulement), nommé la Terre, et qui pis est, par l'influence d'un être bien moindre, c'est l'HOMME, dernier chaînon d'harmonie, et inférieur d'un degré à la planète. Quelle énorme puissance accordée à l'*infiniment petit* ! N'est-ce point une monstruosité en régime d'univers ?

Cette discussion nous engagerait dans un débat fort abstrus sur les attributs de l'infiniment petit en harmonie universelle. C'est un sujet sur lequel je prélude, tom. suiv., sect. 6<sup>e</sup>. J'avais préparé un article justificatif de cette concession, monstrueuse en apparence, que Dieu a faite à la sottise humaine ; je le supprime pour éviter les longueurs, et je me borne au 8<sup>e</sup> moyen apologétique, les *précautions supplémentaires* contre le délai outré.

Dieu prévoyant que cette complication de retards pourrait se rencontrer dans quelque univers ; qu'un globe encroûté de philosophie et rebelle aux impulsions de la nature pourrait à lui seul paralyser le mouvement, le progrès social d'un million de tourbillons, a dû pourvoir au remède, qui est une opération exigeant 20 à 24 siècles de préparatifs. On n'y a recours que dans le cas où un univers périlite par quelque fâcheux incident, comme le désordre du tourbillon foyer : ce vice ayant été constaté à l'époque de la mort de César, soit en matériel par la maladie que subit alors le soleil, soit en politique par le crétinisme avéré de la civilisation.

Elle avait déjà dévié en Grèce, et échouait une seconde fois à Rome dans l'étude de la nature, par influence des mêmes sophismes qui avaient égaré la Grèce. Il devint évident qu'on ne pouvait faire aucun fonds sur notre globe, que son organisation harmonique était retardée indéfiniment, et que le soleil allait être privé indéfiniment de son quadrille d'arômes cardinaux, hors d'état d'implanter ses comètes, et de commencer l'opération du passage en 4<sup>e</sup> puissance dont il doit prendre l'initiative. Alors on dut sans délai pourvoir à soutenir le tourbillon foyer par une colonne de secours dont la formation a pu employer un siècle, et qui, étant en marche depuis 1700 ans, doit avoir franchi plus des trois quarts du désert céleste, et n'est guère qu'à 300 ans des confins de la grande aire planétaire.

Entretiens : la hiérarchie sidérale de voûte n'a pas moins fait ses dispositions, qu'elle continue visiblement par les dissolutions de voie lactée : mais grâce à l'invention qui va tout réparer, il n'y aura eu que 1800 ans de perdus ; et dans tous les cas il n'y aurait pas eu plus de 2400 ans de délai ; car en supposant le prolongement du désordre, la restauration n'aurait pas moins eu lieu sous trois siècles à peu près, par suite des mesures arrêtées depuis 18 siècles en Conseil sidéral, et dont il est inutile de rendre un compte détaillé.

## ANALOGIES DIVERSES.

(Théorie des 4 mouv.)

1808.

Dans le règne animal l'association a pour hiéroglyphe pratique le *Castor*, et pour hiéroglyphe visuel, le *Paon*. Les yeux dont la roue es parsemée sont l'emblème de l'ordre sociétaire, de sa magnificence et de son *inégalité*. Cette série d'yeux rangés en ordre progressif dénote que l'association ne peut s'allier avec les rêves d'égalité et de nivellement de nos philosophes.

Mais, pourquoi ce cri rebutant, ce contraste de la voix la plus déplaisante avec le plus superbe plumage? C'est pour peindre l'action individuelle qui est mensongère et discordante. Le plumage attire et charme, comme emblème de l'ordre sociétaire, mais, l'animal n'ayant par lui-même aucune propriété sociale et ne s'unissant pas à nos travaux, Dieu nous peint dans son cri la fausseté de tout individu hors de l'association progressive.

Autre énigme sur la laideur extrême de ses pattes. Pourquoi ne pas les avoir ornées comme celle du pigeon ou de l'aigle, et pourquoi deux suppôts hideux pour porter tant de luxe? C'est que l'ordre sociétaire et l'opulence qui en résultera s'appuient sur deux âges de pauvreté (Voir au grand tableau les deux âges de subversion et d'incohérence).

La *Giraffe* est l'hiéroglyphe de la vérité dans le règne animal. Puisque le propre de la vérité est de surmonter les erreurs, il faut que l'animal qui la représente élève son front au dessus de tous les autres; telle est la Giraffe qui broute les branchages à 18 pieds de hauteur. « C'est, dit un vieil auteur, une bête moult belle, douce et agréable à voir. » La vérité aussi est *moult belle*, mais comme elle ne saurait s'accorder avec nos usages, il faut que la giraffe, sa hiéroglyphe, ne soit d'aucun emploi dans nos travaux. Dieu l'a donc réduite à la nullité par une démarche irrégulière qui agite et froisse le fardeau qu'on lui impose. Dès lors, on préfère la laisser dans l'inaction, comme parmi nous on écarte des emplois l'homme véridique dont le caractère heurterait les usages reçus et toute les volontés. La vérité chez

nous n'est belle que dans l'inaction, et la giraffe, par analogie, n'est admirée que lorsqu'elle est en repos ; mais dans sa démarche, elle excite les huées, comme la vérité quand elle est agissante. Qu'un homme aille dans un cercle de belle compagnie dire la bonne et franche vérité sur les fredaines des honnêtes femmes qui s'y trouvent, sur les grivelages des gens d'affaires ou autres personnes du salon, vous verrez l'indignation éclater, et l'on s'accordera à faire taire et honnir l'orateur. C'est bien pire en affaires politiques, la vérité a encore moins d'essor, et pour représenter cette compression de la vérité, cet obstacle invincible à ses développements, Dieu a tranché les bois de la giraffe à leur racine. Ils ne font que poindre et ne peuvent étendre leurs rameaux ; le ciseau de Dieu les a coupés à leur base, comme parmi nous le ciseau de l'autorité et de l'opinion abat la vérité à son apparition et lui interdit tout essor. Cependant le plus fourbe de nous veut encore paraître véridique, et quoique ennemi de la vérité, nous aimons nous affubler de son enveloppe. Par analogie, nous ne voulons de la giraffe que la peau qui est extrêmement belle. Quand nous saisissons cet animal, nous le traitons à peu près comme nous traitons la vérité ; nous lui disons : Pauvre bête, tu n'es bonne qu'à rester dans tes déserts, loin de la société des hommes ; on peut t'admirer un moment mais, il faut finir par te tuer et ne garder que ton manteau. De même, nous étouffons la vérité pour n'en garder que l'apparence.

On voit par cette explication que Dieu n'a rien créé d'inutile, même dans la giraffe qui est l'inutilité parfaite ; mais Dieu étant obligé de représenter tous les jeux de nos passions, il a fallu qu'il dépeignît dans cet animal l'inutilité complète de la vérité en Civilisation. Et si vous voulez savoir à quoi pourrait servir la vérité dans d'autres sociétés que la Civilisation, étudiez ce problème dans la *contre-giraffe* que nous nommons le *Renne*, animal dont on tire tous les services imaginables : aussi Dieu l'a-t-il exclu des climats sociaux d'où sera exclue la vérité tant que durera la Civilisation.

Et lorsque nous serons devenus par l'ordre sociétaire aptes à la pratique de la vérité et des vertus bannies d'entre nous, une nouvelle création nous donnera l'*Anti-giraffe*, un grand et magnifique serviteur qui surpassera de beaucoup les belles

propriétés du renne, objet de notre convoitise et de nos déclamations contre la nature qui nous en a privés.

Pour rendre intéressante l'explication des hiéroglyphes, il faut les expliquer par *contrastes*, comme la ruche et le guépier, comme l'éléphant et le rhinocéros; par *alliance*, comme le chien et le mouton, comme le cochon et la truffe, comme l'âne, le chardon et le chardonneret; enfin par *progression*, en analysant des familles entières, comme celle des branchus giraffe, cerf, daim, chevreuil, renne, etc., qui sont tous hiéroglyphes des divers effets de la vérité; ensuite on compare trois familles et trois règnes.

Les civilisés s'exerceraient vainement à expliquer des hiéroglyphes avant de connaître la théorie d'interprétation : car il en est qui représentent des effets de passions non existantes. Par exemple, le *diamant* et le *cochon* sont hiéroglyphes de la 13<sup>e</sup> passion (harmonisme) que les civilisés n'éprouvent pas et ne connaissent pas. D'autres hiéroglyphes peignent des effets sociaux étrangers à l'ordre civilisé, par exemple, l'*Éléphant* est hiéroglyphe de la société primitive (séries confuses) : c'était un état d'association où existait l'unité d'action industrielle représentée par la trompe. Cette unité avait pour unique appui la bonne chère ou luxe de la bouche : aussi l'éléphant n'a-t-il de luxe qu'à la bouche d'où sortent les défenses ou appuis en ivoire. Il est dans son vêtement le plus pauvre des animaux, parce que les séries confuses n'avaient aucune industrie manufacturière et presque aucune parure, quoiqu'elles aimassent éperduement la parure; c'est ce que Dieu a représenté en couvrant de boue l'animal hiéroglyphique et lui donnant un amour démesuré pour les ornements.

L'éléphant vaut mieux que nous, s'écrient tous les civilisés. C'est comme s'ils disaient : La société primitive valait mieux que la nôtre. En effet, elle avait cet honneur altier et ombrageux de l'éléphant, genre d'honneur qui ne pourrait pas sympathiser un instant avec la bassesse civilisée. La société primitive brillait par l'amitié, la fidélité, la décence, la gratitude et toutes les vertus de l'éléphant, vertus qui ne peuvent pas germer dans nos sociétés, et, par analogie, l'éléphant doit cesser de se reproduire dès qu'il entre en société avec nous.

Sur cette analogie des 3 règnes avec les passions, j'ajoute

un exemple tiré de l'anatomie du *corps humain* qui est un tableau général de l'ordre combiné. Parlons d'abord de la charpente osseuse.

Sa portion la plus saillante nous montre 12 paires de côtes qui tendent aux 3 os du sternum : c'est l'emblème des 12 passions qui, semblables chez les 2 sexes tendent aux 3 foyers d'attraction (le luxe des 5 sens), les séries, l'unité universelle). Il y a 7 côtes combinées et 5 côtes incohérentes, de même qu'il y a 7 passions spirituelles qui dominent dans l'ordre combiné et 5 passions matérielles qui dominent dans les sociétés d'ordre incohérent. Une 13<sup>e</sup> côte, la clavicule, surmonte les 7 combinées et figure la 13<sup>e</sup> passion, l'harmonisme, formée des 7 spirituelles. Cette passion devant être le principal levier de l'industrie sociétaire, il faut que la clavicule s'unisse au bras qui est levier de l'industrie corporelle.

Cette ordonnance est reproduite partiellement dans la boîte du cerveau. Etant le siège de l'âme et foyer de mouvement spirituel, il doit être logé dans une enveloppe analogue aux passions spirituelles ; aussi la boîte du crâne est-elle formée de 8 os, dont 7 recouverts ; le 8<sup>e</sup>, ou frontal, qui est le seul apparent, figure la passion harmonisme qui est d'un ordre supérieure aux 7 primitives.

D'autres pièces du squelette représentent la disposition industrielle de la Phalange : par exemple, j'ai dit qu'elle est formée en parade de 16 chœurs et 32 quadrilles ; cette disposition est représentée par les os de parade, les dents qui sont à nu et rangées en 16 paires. Les 2 dernières sont tardives, faibles et peu utiles par analogie aux 2 chœurs 1 et 16 (bambins et patriarches), qui sont les 2 chœurs sujets à l'inutilité. Il reste donc 14 chœurs et 28 quadrilles actifs et utiles : ils sont dépeints par les 14 paires d'os de la main qui est l'agent du mouvement industriel.

Ces tableaux de l'ordre combiné se répètent dans tous les solides et fluides du corps humain. Par exemple, dans les 800 muscles d'homme et femme, on trouve l'emblème des 800 caractères qui doivent former une Phalange d'attraction. Dans les 10 paires de nerfs, on trouve l'emblème des 10 chœurs pubères, dont le 10<sup>e</sup> est hors d'amour et d'équilibre passionné ; c'est pourquoi la 10<sup>e</sup> paire de nerfs s'égaré dans la marche et n'aboutit pas à un point fixe. Si les anatomistes avaient connu la loi du mouvement social, ils ne se seraient

pas arrêtés à disserter sur l'égarément de cette 10<sup>e</sup> paire, qui est un effet d'analogie nécessaire (et de même les physiiciens n'auraient pas mis en problème, si la lumière est un corps composé.)

D'autres tableaux plus intéressants sont représentés dans le cœur, le foie, les viscères, les fluides, etc. On a fort bien pressenti que le corps humain est un abrégé du mouvement de l'univers; c'est de quoi l'on se convaincra, lorsque ce système d'application sera étendu aux plus menus détails anatomique. Alors on oubliera l'horreur qu'inspire la dissection du cadavre, pour admirer dans sa construction le tableau parfait du jeu des passions et du mécanisme social.

Déjà les civilisés ont entrevu superficiellement quelques-uns de ces tableaux. Par exemple, ils ont reconnu dans le serpent un emblème de la calomnie et des perfidies civilisées; dans la rose et ses épines, un emblème de virginité. Ces peintures étaient trop frappantes pour qu'on peut s'y méprendre; elles devaient faire soupçonner que le tableau des passions s'étendait à toute la nature. La lecture de ce volume aidera à en deviner quelques autres, comme celui de la hideuse chenille changée en brillant papillon. C'est évidemment l'emblème de la dégoûtante Civilisation métamorphosée en harmonie universelle. Du reste, on se perdrait dans l'étude des hiéroglyphes, tant que je n'en aurai pas donné la théorie; on porterait dans cette étude les préjugés philosophiques d'égalité et de modération, et ce serait le moyen de ne rien concevoir au système de la nature. Par exemple, on s' imagine que la ruche représente l'égalité. Tant s'en faut, la *Reche* et le *Guépier*, son contraire, peignent l'ordre politique d'Harmonie et de Civilisation. Les abeilles figurent toutes les Phalanges du globe, réunies sous la protection du monarque fédéral, qui a pour emblème la reine-abeille correspondant avec chaque alvéole. Les bourdons figurent l'action improductive, les congrès et agences intermédiaires, qui sont subordonnées à la hiérarchie fédérale et amovibles par les Phalanges. C'est par analogie que l'abeille tue le bourdon quand elle n'a plus besoin de lui. Tout ce mécanisme est peint en renversement dans le guépier qui est hiéroglyphe de l'ordre politique de Civilisation.

Pour rendre le tableau fidèle, il faut que les 2 insectes

nous présentent les résultats opposés de l'ordre combiné et de l'ordre incohérent :

1° *L'opulence et la pauvreté.* Elles sont figurées chez l'abeille, par le miel ; chez la guêpe, par le carton inutile que donnent ses immenses travaux, image de nos prodiges industriels qui n'aboutissent qu'à l'indigence. — 2° *La lumière sociale et l'ignorance sociale.* Elles sont figurées chez l'abeille par la cire, source de lumière, et par l'association domestique avec l'homme ; chez la guêpe, on voit l'emblème d'ignorance et de discorde sociale dans l'affreuse révolution où le guépier se détruit par lui-même, par sa position souterraine et cachée à la lumière, dans les hostilités contre l'homme que la guêpe attaque sans offense, qu'elle harcèle et dépouille, en s'introduisant dans un appartement pour y souiller les mets qu'elle dévore, et en égorgeant l'abeille notre alliée. Celle-ci, au contraire, ne nous fait aucun mal sans offense et aucun larcin, car elle vit du parfum de nos fleurs, elle en double le charme par l'exemple du travail et par l'idée de l'harmonie sociale qu'elle éveille en nous quand elle vient se poser sur nos fleurs.

Quand ces tableaux de passions seront expliqués en grand détail dans les trois règnes, on verra les philosophes capituler à discrétion devant cette théorie du mouvement social qu'ils vont attaquer avant de la connaître, et l'on confessera que la nature n'était point couverte d'un voile d'airain, comme le prétendaient ces savants, mais que le préjugé avait couvert nos esprits d'un triple voile, formé par les rêveries métaphysiques, politiques et morales, que ces prestiges vont être dissipés, qu'on tient enfin le secret du système de la nature qui est représentatif des passions, et qu'on la fera déposer toute entière à l'appui de la théorie du mouvement social.



## CONFIRMATION TIRÉE DES SAINTS ÉVANGILES.

Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.

S. MATTHIEU, ch. xv.

Je leur parle en parabole, parce que selon la prophétie d'Isaïe : ils entendront de leurs oreilles et ne comprendront pas, ils regarderont de leurs yeux et ne verront pas.

*Ibid.*, ch. xiii.

(Nouv. monde Ind.)

1829.

Eh ! quelle est la cause de cet aveuglement dont les peuples civilisés sont frappés ? c'est qu'ils n'ont ni foi ni espérance en Dieu. Ceux mêmes qui nous paraissent pieux, n'ont qu'une demi-croyance en la sagesse divine ; ils s'imaginent que Dieu n'a pas pourvu à tout ; ils consultent les philosophes sur les voies de bonheur social, ils doutent de l'universalité de la providence, ils n'espèrent point en la découverte des lois de Dieu.

Que signifie ce début ascétique ? est-ce un pèlerin revenant des saints lieux ? est-ce quelque anachorète arrivant du désert ? non, c'est un homme habitué au milieu de vous, mais qui muni d'une boussole inconnue, d'une science neuve qui manque à vos esprits forts, peut vous indiquer l'issue du labyrinthe politique où vous êtes égarés depuis tant de siècles, vous désabuser sur ce titre pompeux d'esprits forts dont se parent des têtes faibles et superficielles. Bientôt on qualifiera d'*intelligence faussée*, tout siècle, tout savant qui n'a pas cru à l'universalité de la Providence.

J'ai employé un chapitre à prouver que deux vertus dédaignées et presque ridiculisées, la foi et l'espérance en Dieu, auraient conduit directement à découvrir la théorie du mécanisme sociétaire ; je continue sur le thème des destinées, et sur le défaut de foi qui nous en a fait manquer si longtemps la découverte.

Défiant comme Moïse qui frappa deux fois le rocher, les hommes pieux semblent craindre que Dieu tarde à intervenir pour les besoins de l'humanité, quand elle réclamera son appui ; ils sont encore les faibles disciples à qui Jésus-Christ

adressait ce reproche : « O hommes de peu de foi, ne vous » inquiétez point en disant : que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ? car votre père sait » que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le » royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous » seront données par surcroît. » (S. MATTH. : ch. VI.) « Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils » n'ont ni celliers ni greniers, cependant Dieu les nourrit. » Combien êtes-vous plus excellents qu'eux, » (S. LUC, ch. XII) et par conséquent plus dignes de la sollicitude de Dieu ?

Moïse, en punition d'un doute outrageant à la Providence, fut privé d'entrer dans la terre promise ; tel, le genre humain, en punition de son manque de foi, est banni de la terre promise à lui dans l'Évangile. Le royaume des cieux ou harmonie sociétaire était annoncé aux humains ; ils pouvaient y entrer sans délai, s'ils eussent voulu *voir de leurs yeux et entendre de leurs oreilles* ; voir l'absurdité du régime philosophique nommé civilisation, toujours favorable à l'injustice et à l'oppression ; ENTENDRE la parole divine qui leur promet le royaume des cieux dès ce monde, s'ils veulent le chercher ; *quærite et invenietis*, cherchez et vous trouverez.

J'essaie de dessiller leurs yeux, dans cette homélie où j'expliquerai le sens mystérieux d'une parabole non comprise jusqu'à ce jour, celle du ROYAUME DES CIEUX, que le Messie conçoit en double sens ; il annonce le royaume de justice *en l'autre monde et en celui-ci*, annonce évidente par la promesse des biens terrestres qu'il garantit formellement aux hommes, dès l'instant où ils auront trouvé *le royaume de Dieu et sa justice*, l'harmonie sociétaire, image du royaume céleste, et avant-coureur de la félicité promise aux élus dans une autre vie.

Jésus savait que dans l'autre monde nous n'aurons besoin ni de vêtements, ni de comestibles ; il ne prophétise donc pas pour la vie future, lorsqu'il nous promet ces biens terrestres ; et pour garantir de toute équivoque, il insiste en disant : « Que celui-là entende qui a des oreilles pour » entendre. » C'est assez nous avertir que la parabole est à double entente et qu'il faut la commenter pour en saisir le vrai sens.

Diverses causes qui seront expliquées dans ce discours ;

ont empêché que les hommes pussent *entendre* cette révélation allégorique du destin sociétaire, et que le Christ pût s'expliquer plus amplement sur ce sujet. Jésus annonce évidemment un royaume des cieux qui adviendra dès ce monde, indépendamment du bonheur promis dans l'autre ; il reconnaît que si nous manquions des biens temporels, Dieu serait moins généreux envers l'homme qu'envers les oiseaux du ciel. Je vais exposer le vrai sens de ces paroles du Messie, dans les deux articles suivants où j'examine 1° les erreurs en interprétation des saintes Écritures ; 2° l'impéritie en application de leurs sages préceptes sur nos études.

¶ 1<sup>er</sup> point. *Erreurs en interprétation des saintes Écritures.*

« Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. » Aucune parabole n'est plus connue, aucune n'est moins comprise. Quels sont ces pauvres d'esprit que préconise J.-C. ? ce sont les hommes qui se préservent du faux savoir nommé philosophie incertaine ; elle est l'écueil du génie, le chemin de la perdition, en ce qu'elle nous détourne de toutes les études utiles, d'où naîtrait l'harmonie sociétaire, le royaume des cieux et de justice que Jésus ordonne de chercher. Il veut nous prémunir contre l'abus de l'esprit, contre le labyrinthe de cette philosophie condamnée par ses auteurs mêmes qui disent à sa honte : « Mais quelle » épaisse nuit voile encore la nature ! « *Voltaire.* » Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, » ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. » *Anach.*

Jésus nous apprend que la vraie lumière, la découverte du mécanisme sociétaire est réservée aux esprits droits qui dédaigneront le sophisme et étudieront l'attraction ; tel est le sens de ce verset : « Je vous bénis, ô mon père, Seigneur du » ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses » aux savants, et que vous les avez révélées aux simples. » (S. MATTH. : XI.)

Il est donc des connaissances qui sont réservées aux simples, entre autres la découverte de l'harmonie sociale où les esprits philosophiques ne pouvaient pas s'élever. Ainsi en disant : heureux les pauvres d'esprit ! Jésus n'encense point

l'ignorance, comme l'insinuent les railleurs ; lui-même étonnait les docteurs par sa profonde érudition ; il n'est donc point l'apologiste de l'ignorance ; mais il témoigne du mépris pour les obscurants scientifiques obstinés à croupir dans l'ornière civilisée, et refusant de chercher les nouvelles sciences que Dieu révélera aux esprits assez droits pour se rallier à la raison divine ou attraction collective. Cette subordination doublera leur force et les conduira au but : *humilem corde suscipiet gloria.*

On ne parviendrait jamais à concevoir le langage allégorique des livres saints, tant qu'on ignore qu'il est de nouvelles sciences et de nouveaux mécanismes sociaux à découvrir. L'ignorance du calcul des destinées répand de l'obscurité sur divers passages de l'Écriture, où elles sont prédites *indirectement et allégoriquement*, prophéties que les glossateurs les plus subtils ne peuvent pas expliquer d'une manière satisfaisante, faute de connaître la métamorphose future, le royaume de justice et d'harmonie dont ces passages renferment le pronostic, par exemple :

Comment expliquer ces versets de l'Évangile où Jésus nous dit : « Croyez-vous que je sois venu pour apporter la paix » sur la terre ? Non, je vous assure ; mais au contraire, la » division ; car désormais s'il se trouve cinq personnes dans » une maison, elles seront divisées les unes contre les autres, le père contre le fils, la mère contre la fille, la belle- » mère contre la belle-fille, etc. Je suis venu pour mettre le » feu sur la terre ; et qu'est-ce que je désire sinon qu'il s'allume ? » (S. Luc, XII.)

Cependant *Dieu est un dieu de paix et non de désordre*, dit saint Paul ; il est donc étrange d'entendre l'ange de paix, le rédempteur, déclarer qu'il vient apporter au monde les discordes de toute espèce ! Combien d'autres passages de l'Écriture peuvent causer la même surprise, tant qu'on n'en connaît pas le vrai sens que je vais exposer en système général, car je ne peux pas m'engager ici dans les interprétations de détail.

Deux révélations sont nécessaires à l'humanité pour la guider : celle qui touche au salut des âmes a été faite par J.-C. et les prophètes ; elle n'est point objet d'étude, mais de *foi pure et simple*. Celle qui touche au destin des sociétés nous est faite par l'attraction ; elle est objet d'étude, objet de *foi*

*spéculative*, d'espérance en l'intervention de Dieu, et recherche méthodique de son code sociétaire.

Cette 2<sup>e</sup> révélation est conditionnelle ; le monde social peut pénétrer le système des destinées heureuses s'il veut en faire la recherche ; mais il ne s'élève pas à cette connaissance tant qu'il ne la cherche pas ; c'est pour cela que Jésus nous dit : « *Cherchez et vous trouverez, demandez et vous recevrez, » frappez à la porte et on vous ouvrira. Croyez-vous que » Dieu ait eu moins de prévoyance pour vous qu'il n'en a » pour les corbeaux, les oiseaux du ciel ? »*

A quoi servirait de chercher si on ne devait trouver d'autre sort que la civilisation, abîme de misères, et reproduisant toujours les mêmes fléaux sous diverses formes ? Il reste sans doute quelque société plus heureuse à découvrir, puisque le Sauveur nous excite si activement à la recherche : mais pourquoi ne nous a-t-il pas éclairés lui-même sur ce point ? Connaissant le passé et l'avenir, le cadre entier des destinées, selon ce verset : « Mon Père m'a mis toutes choses » entre les mains, » S. MATH. ch. XI, ne pouvait-il pas nous instruire de notre destin sociétaire, au lieu de nous soumettre à en faire l'invention que notre folle confiance aux philosophes a différée depuis tant de siècles ?

Je réponds à cette objection : chargé par son Père de la révélation religieuse, J.-C. n'avait point été chargé de la révélation sociale qui au contraire était exceptée formellement de ses attributions, comme il le dit lui-même en ces mots : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il s'isole bien positivement des fonctions dévolues soit à l'autorité, soit à la politique sociale. Il n'aurait pas pu informer les hommes de leur destinée sociétaire, sans transgresser les décrets de son Père qui avait voulu que cette découverte fût la tâche de la raison et le prix des bonnes études sur l'attraction. Jésus connaissant cette destinée heureuse sans pouvoir nous la révéler, gémit souvent sur la limite qui lui est imposée ; car, selon S. JEAN, ch. III, « Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour juger le » monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. » Sa mission se bornait donc au salut des âmes ; c'est la plus noble partie de notre destinée, c'est pour cela que Dieu confia cette fonction sublime à son fils bien-aimé, réservant pour la raison humaine, la branche subalterne, le salut politique.

des sociétés, et par suite la recherche des voies de Dieu en mécanique sociale, voies qu'on découvre par le calcul de l'attraction.

J.-C. n'ayant pas dû nous éclairer sur ce sujet, ni nous dispenser des études auxquelles son Père nous astreint, il se borne à annoncer paraboliquement la destinée sociétaire sous le nom de royaume des cieux ; elle en fait réellement partie, à titre de règne de la justice et image des harmonies célestes. C'est par allusion à cette destinée heureuse que Jésus nous dit *en substance* : je vous ouvre la voie de salut des âmes, c'est ce qui vous importe avant tout ; quant aux corps ; quant aux sociétés mondaines, elles sont encore dans l'abîme d'injustice nommé civilisation ; vous y laissez ; c'est vous apporter l'arbre de discorde, « *la dissension du père avec le fils, de la belle-mère avec la belle-fille, etc.*, » obligé de vous cacher l'issue de cet enfer social : « *Je suis venu pour mettre le feu sur la terre et qu'est-ce que je désire sinon qu'il s'allume ?* » (S. Luc, XII.)

Ce souhait, loin d'être malveillant, est de la part de J.-C. une noble impatience de voir la philosophie combler la mesure de ses erreurs, aggraver tous les maux qu'elle prétend guérir, et nous amener enfin, par honte de notre folle confiance en elle, à chercher l'issue du labyrinthe politique où elle nous a plongés.

Aussi le divin maître s'élève-t-il avec chaleur contre les sophistes qui nous détournent de cette étude ; il les maudit en disant : « *Malheur à vous scribes et pharisiens hypocrites, qui vous êtes saisis de la clé de la science, et qui n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer.* » S. Luc, XI.

Il est bien certain que les philosophes ont saisi la clé de la science, car ils ont commencé le calcul de l'attraction dans la branche inutile, et ils ne veulent pas qu'on l'achève dans la branche utile, dans celle qui nous ouvrira dès ce monde l'accès au royaume des cieux. Pour nous en fermer l'entrée, ils s'attachent à hérissier de subtilités métaphysiques l'étude de l'homme qui est la plus simple de toutes, et qui n'exige qu'une raison libre de préjugés, confiante à l'attraction, comme les enfants. C'est pour nous ramener à cette raison naturelle que J.-C. nous dit : « *laissez venir à moi les petits*

» enfants, car le royaume des sieux est pour ceux qui leur  
 » ressemblent. Je vous dis en vérité : Quiconque ne recevra  
 » point le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera  
 » point. » S. MARC, X.

En quoi consiste cette aptitude des enfants à recevoir le royaume de Dieu ? c'est qu'ils sont tout à l'attraction et point à la morale : ils ont donc le genre d'esprit convenable pour s'initier au calcul de l'attraction qui conduit à la découverte du royaume de Dieu ou régime sociétaire. Les pères au contraire, tout imbus de préjugés philosophiques, sont inhabiles aux calculs d'attraction ; et c'est un reproche que leur adressent leurs écrivains judicieux tels que Condillac disant : « Ceux qui n'auront rien étudié entendront mieux que ceux » qui ont fait de grandes études, et surtout que ceux qui ont » beaucoup écrit. » En effet ces hommes imbus de sophisme sont désorientés par la moindre nouveauté qui sort de leur étroite sphère, tandis que les simples et les enfants, moins prévenus contre l'attraction, sont plus disposés à en faire la facile étude.

Un grand obstacle à ce que les philosophes aient pu prendre le chemin des bonnes études, c'est l'égoïsme dont ils sont pétris, sous le masque de philanthropie. Jésus le leur reproche avec véhémence en ces termes : « Comment, étant » méchants comme vous l'êtes, pourriez-vous dire quelque » chose de bon ? S. Matth., chap. XII : sépulcres blanchis, » pleins d'ossements et de pourriture, au dehors vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes » remplis d'hypocrisie et d'iniquités. » *Ibid*, chap. XXIII. En effet, leur civilisation dont ils sont infatués, ne repose que sur les principes les plus odieux, tels que ceux-ci : « Il faut » beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques riches, il » faut s'étourdir sur les maux inséparables de la civilisation, etc., etc. » Imbus de ces doctrines d'égoïsme, ils ne peuvent pas s'élever aux idées primordiales de justice, telles que la garantie d'un *minimum* à concéder au peuple, concession explicitement réclamée par Jésus-Christ : car lorsque les pharisiens lui reprochent que ses disciples fônt, le jour du sabbat, ce qui n'est point permis, il répond : « N'avez- » vous jamais lu ce que fit David dans le besoin où il se » trouva, lorsque lui et ses compagnons furent pressés de la » faim ? comment il entra dans la maison de Dieu, mangea

» les pains de proposition, et en donna à ceux qui étaient  
 » avec lui, quoiqu'il n'y eût que les prêtres à qui il fût per-  
 » mis d'en manger ? » S. MARC, chap. II. Jésus, par ces paro-  
 les, consacre le droit de prendre son nécessaire où on le  
 trouve, et ce droit implique le devoir d'assurer un *minimum*  
 au peuple; tant que ce devoir n'est pas reconnu, il n'existe  
 point de pacte social. C'est le 4<sup>e</sup> précepte de la charité; la  
 philosophie se refuse obstinément à le confesser, parce qu'elle  
 ignore le moyen de procurer le *minimum* au peuple, conces-  
 sion vraiment impossible tant qu'on ne sait pas s'élever à  
 quelque-une des sociétés supérieures à la civilisation; au  
 moins à la société des garanties solidaires, qui sont l'aurore  
 du bonheur.

Connaissant les voies de félicité sociale et de régime socié-  
 taire, Jésus en admet franchement les conséquences, telles  
 que la participation du peuple au bien-être, et la pratique  
 des vertus unie à la jouissance des biens de ce monde; ils  
 nous sont annoncés dans ces paroles d'Isaïe : « L'esprit du  
 « Seigneur est sur moi, il m'a envoyé pour guérir ceux qui  
 » ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la liberté, et aux  
 » aveugles le recouvrement de la vue; et pour délivrer ceux  
 » qui sont dans l'oppression. » Or, comment pourra-t-on don-  
 ner aux captifs, aux esclaves, aux nègres, la liberté, sinon  
 par le régime d'attraction industrielle qui déterminera *spé-  
 culativement* tous les maîtres à proposer aux esclaves l'affran-  
 chissement (sauf commandite); et qui nous délivrera de tou-  
 tes les oppressions sociales et domestiques?

En toute circonstance le Messie nous excite à vivre dans  
 l'insouciance, pourvu que nous cherchions le royaume de jus-  
 tice, où sera l'abondance de tous biens. Jésus en donne un  
 avant-goût à ceux qui ont la foi; aux noces de Cana il change  
 l'eau en un vin exquis. Faut-il nourrir cinq mille hommes,  
 qui de confiance l'ont suivi dans le désert? Il fait en leur  
 faveur le miracle des pains et des poissons multipliés; c'est  
 la récompense de leur foi et de leur insouciance. Lui-même  
 se plaint de ne pas posséder les biens de ce monde; il dit :  
 « Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des  
 » nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »  
 S. MATH., ch. III. Il réprimande les Juifs sur ce qu'ils lui  
 reprochent d'aimer les bons repas; il leur dit : « Jean-Bap-  
 » tiste est venu, ne mangeant point de pain, ne buvant point



» de vin, et vous avez dit : Il est possédé du démon. Le Fils  
 » de l'homme est venu mangeant et buvant, et vous dites :  
 » C'est un homme de bonne chère, qui aime à boire. » S. LUC,  
 VII. Jésus leur répond : « La sagesse a été justifiée par tous  
 » ses enfants ; » il juge la sagesse très-compatible avec la  
 jouissance du bien-être, et, pour joindre l'exemple au pré-  
 cepte, il va s'asseoir à une table délicate, chez un pharisien  
 qui l'invite ; une courtisane vient répandre sur lui des par-  
 fums, Jésus blâme le pharisien qui la critique, et il dit à cette  
 femme : « Vos péchés vous sont remis, votre foi vous a sauvée. »  
 Compatissant pour le sexe opprimé, il pardonne à la femme  
 adultère et à Madeleine pécheresse ; aussi nous dit-il : « Mon  
 » joug est doux, et mon fardeau est léger. » S. MATH. XI.

On voit par ces paroles de l'Écriture, que le divin maître  
 ne se montre jamais ennemi des richesses ni des plaisirs ; il  
 exige seulement qu'à la jouissance de ces biens on joigne  
 une foi vive, parce que c'est la foi, qui doit nous con-  
 duire à la découverte du régime sociétaire, *du royaume de*  
*justice où tous ces biens nous seront donnés par surcroît.* Il  
 ne blâme le désir des richesses que relativement aux vices  
 qui y conduisent en civilisation. Quand il dit : « Il est plus  
 » aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à  
 » un riche d'entrer dans le royaume des cieux, » cette para-  
 bole s'entend des injustices, des violences que commettent  
 les civilisés pour atteindre à la fortune. Il se plaint de ces  
 crimes en disant : « Depuis Jean-Baptiste jusqu'à présent le  
 » royaume des cieux se prend par violence, et ce sont les vio-  
 » lents qui l'emportent. » S. MATH., ch. XI. Ici le royaume  
 des cieux est emblématique du bien-être envahi par l'ini-  
 quité ; mais pour exciter le génie à la recherche du royaume  
 de justice, pour nous garantir des suggestions de la philoso-  
 phie qui crie à l'impénétrabilité, Jésus dément ce sinistre  
 augure, en disant : « Il n'y a rien de caché qui ne puisse être  
 » découvert, ni rien de secret qui ne vienne à être connu. »  
 S. LUC, chap. XI.

En effet : tout était facile à découvrir, pourvu que dans  
 l'investigation, l'on eût apporté les deux qualités recom-  
 mandées par J. C., la simplicité des enfants en étude de l'at-  
 traction, et la foi aux promesses du Messie qui nous garan-  
 tit l'avènement au royaume de justice, pourvu que nous  
 cherchions avec une pleine confiance, avec cette foi vive

qui transporte les montagnes, allusion à la force d'intelligence que fournit la foi, pour résoudre les problèmes gigantesques de l'harmonie universelle, réputés impénétrables. Ils sont enfin résolus, mais ils ont dû être inaccessibles à des générations aveuglées, qui, selon S. MARC, ch. VII, « abandonnent la loi de Dieu (le fanal divin de l'attraction), pour s'attacher à la tradition des hommes (aux fausses lumières de la philosophie). »

J'ai prouvé que le sens des SS. Ecritures n'a pas pu être bien saisi, tant qu'on a ignoré la destinée heureuse dont elles contiennent des prédictions voilées. En vain opposerait-on à cette interprétation, certaines phrases où le Messie s'exprime en termes généraux et abrégatifs, comme celle-ci : *mon royaume n'est pas de ce monde*. S'il n'en est pas quant à présent, c'est parce que la loi divine sur le mécanisme des passions n'est ni connue ni établie ; mais ce bas monde peut s'élever à l'harmonie, ou règne des vertus ; dès lors il sera royaume de J. C., de même que le monde civilisé, barbare et sauvage, est royaume de Satan et Moloch.

Certes Jésus ne veut pas régner sur les mondes qui sont l'image de l'enfer ; mais il nous reconnaîtra pour dignes de son sceptre, lorsque dociles à sa voix nous aurons *cherché et trouvé* ce royaume de justice dont il nous annonce allégoriquement les délices, dans un parallèle dont Jean-Baptiste est l'objet : « Je vous dis en vérité que parmi ceux qui sont » nés des femmes, il n'y en a point eu de plus grand que » Jean-Baptiste ; mais celui qui est le plus petit dans le » royaume des cieus est plus grand que lui. » S. Luc, ch. VII ; et de même, le plus pauvre dans le royaume de justice et d'harmonie qui va être fondé, surpassera en bonheur le plus riche d'entre les civilisés.

Terminons cette glose en disant avec Jésus Christ aux nations civilisées : « Ne voyez-vous pas que vous êtes dans » l'erreur, parce que vous ne comprenez ni les Ecritures, » ni la puissance de Dieu ? » S. MARC, ch. XII (de Dieu dont les volontés vous sont interprétées par l'attraction ; ) aussi Jésus nous dit-il : « Si quelqu'un parle contre le Fils de » l'homme, son péché lui sera remis ; mais si quelqu'un blas- » phème contre le Saint-Esprit, il ne lui sera point remis.

» S. Luc, ch. XII. ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir. » S. MATTH. chap. XII.

Pourquoi cette indulgence accordée aux blasphèmes contre le Père et le Fils, tandis que l'offense faite au Saint-Esprit ne trouvera aucune grâce ? c'est que le Paraclet, l'Esprit Saint qui procède du Père et du Fils, étant l'organe de l'un et de l'autre (d'après l'unité des trois personnes), c'est les outrager toutes trois que de méconnaître leur organe, le S. Esprit, en résistant à son impulsion *collective* ; elle nous est communiquée par l'attraction dont il faut déterminer les développements *collectifs*, la tendance *collective* au mécanisme des séries passionnées et de l'unité universelle. (Soit dit pour réponse aux calomnieurs qui prétendent que j'admets pour bonnes les attractions individuelles déployées en civilisation, et toujours malfaisantes hors des séries passionnées.)

C'est pour nous exciter à cette étude de l'attraction, que J. C. pardonne les outrages dont il est l'objet, mais non pas l'outrage fait au S. Esprit qui par entremise de l'attraction, est révélateur permanent des décrets de la sainte Trinité sur l'harmonie sociétaire. Celui qui offense le Père ou le Fils par des blasphèmes, ne nuit qu'à lui-même et ne mérite que le dédain, peut-être l'indulgence ; mais un philosophe qui outrage l'Esprit Saint en s'opposant au calcul de l'attraction nuit à l'humanité entière, car il lui cache sa destinée, il l'éloigne du bonheur ; il ne doit trouver grâce ni en ce monde ni en l'autre.

C'est assez prouver que l'Écriture, dans certains passages mystérieux, avait besoin d'un interprète guidé par des connaissances nouvelles. Il reste à parler de notre incapacité à mettre en usage les bons préceptes dont elle est parsemée : ce sera le sujet du 2<sup>e</sup> article.

### **2<sup>e</sup> point. Impéritie en application des préceptes de l'Écriture.**

Je n'en examinerai que deux ; un contre la confiance aveugle aux sophistes, et un contre l'indifférence en matière de religion, l'apathie fardée de piété.

1<sup>o</sup> LA CONFIANCE AVEUGLE AUX SOPHISTES.

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous cou-  
 » verts de peaux de brebis, et qui au dedans sont des loups  
 » ravissants. *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits* : peut-on  
 » cueillir {des raisins sur des épines, ou des figues sur des  
 » ronces ? » S. MATTH. ch. VII.

Voilà en peu de lignes la boussole des bonnes études ; si on l'eût suivie on aurait depuis longtemps échappé à la civilisation. Pour nous abuser, la philosophie s'empare de ce précepte, et l'applique à contre-sens. Le prince des sophistes modernes, DESCARTES, s'affubla de cette peau de brebis ; il affecta de prêcher le doute subordonné à l'expérience, il parut se défier des lumières de la raison humaine ; c'était une ruse pour se mettre en scène, car il ne voulut point soumettre au doute expérimental cet arbre de mensonge qu'on nomme CIVILISATION, qui ne produit au peuple que des épines et des ronces, et au monde social que l'injustice et la fourberie. Malgré ces caractères odieux, il opina à nous engouffrer dans la civilisation au lieu d'en chercher l'issue.

Si l'on eût voulu, selon l'Évangile, juger l'arbre par son fruit, aurait-on pu hésiter un instant à condamner la civilisation, et proposer la recherche du royaume de justice promis dans l'Écriture ? mais on ne comprenait pas le sens de l'Évangile tel que je viens de l'interpréter ; de là vient que les hommes pieux sont restés PASSIFS devant le règne du mal. Cela ne suffisait point ; il eût fallu prendre le rôle ACTIF, chercher en mécanique sociale ce royaume de justice dont J. C. nous promet si expressément la découverte. C'est peu d'une piété stérile qui se borne à déclamer contre les égarements de la raison humaine ; il faut recourir franchement, activement à la raison divine, à l'étude des impulsions naturelles ou attractions et répulsions. La classe pieuse devait les étudier, par cela même que la philosophie les condamne.

L'Église n'avait-elle pas en surabondance des personnages très-doctes, qui pouvaient remplir la tâche que la philosophie moderne refusait ou n'osait tenter ; tâche étudiée astucieusement par les Voltaire et les Rousseau.

L'Église avait des hommes si capables, tels que les Bossuet,

les Fénelon, et tant d'autres ; ils n'ont excité aucune recherche sur l'attraction ; ils n'ont proposé ni concours ni prix pour cette branche d'études : Jésus les a bien définis en ces mots : « Ils disent ce qu'il faut faire et ils ne le font pas. » S. MATTH. ch. XXIII. Pieux ou impies, tous commettent même profanation, usurpant de concert les droits du Créateur en législation. La seule différence entre eux est celle du rôle actif que prennent les sophistes : Voltaire par ses railleries sur la foi, et Rousseau par ses préventions d'obscurantisme, nous conduisent au même écueil ; tous deux, en divers sens, nous enseignent l'insuffisance de la raison pour connaître Dieu et pénétrer ses décrets, chose la plus facile (on l'a pu voir ch. XL.) J. C. même nous l'assure, en disant : « Il n'y a rien de caché qui ne puisse être découvert ; cherchez et vous trouverez. » Mais les faux prophètes revêtus de la peau de brebis, étouffent toute idée d'investigation. L'un, nous persuade qu'il a cherché quand il n'en est rien, l'autre détruit l'espérance et nous détourne des recherches. Déception d'une part, impéritie de l'autre ; tels sont les caractères de ceux qui dirigent la raison humaine.

Ce protége qu'on appelle philosophie, vaincu sous une forme, en revêt un autre ; aux chimères de liberté et d'égalité bien usées, on voit succéder un nouveau sophisme fardé des noms *d'association, esprit d'association*. L'on y découvre deux sectes différentes, qui l'une et l'autre, sont *les loups ravissants convertis de peaux de brebis*. D'une part est l'esprit d'industrialisme qui, sous le masque d'association, tend à recréer l'esclavage dans des bagnes mercantiles, forme des coalitions de publicains pour brocanter le revenu des empires, pour dévorer l'avenir, etc. Cette secte n'a point d'esprit inventif ; elle n'a pas su découvrir le moyen d'envahir le fonds, le territoire ; de réduire la masse des nations en vassalité de quelques chefs mercantiles, et créer le monopole féodal qui constituerait l'entrée en 4<sup>e</sup> phase de civilisation. Alors la carrière du crime et de la fourberie serait exploitée bien plus grandement qu'en 3<sup>e</sup> phase, où nous sommes. Pourquoi a-t-on tardé à découvrir ce redoublement d'infamies sociales ? c'est que le caractère distinctif des philosophes qui nous dirigent est la petitesse, même dans le crime.

L'autre secte qui prétend fonder l'association a pour agents

de nouveaux philosophes appelés *Owénistes*, du nom de leur chef; gens qui forment, sous le nom d'association, des réunions anti-sociétaires, car ils repoussent les méthodes d'où naîtraient l'accord des passions et l'attraction industrielle, buts de l'état sociétaire.

Ces établissements ne remplissent aucune des conditions à imposer à tout fondateur sociétaire; la première est d'opérer par attraction, entraîner à l'imitation les sauvages, et surtout les propriétaires d'esclaves dont aucun n'a adhéré au régime owéniste. Ce régime est donc un leurre de plus, comme toutes les conceptions philosophiques: d'ailleurs que pouvait-on attendre d'une secte qui débutait par s'isoler de Dieu, lui refuser le culte public? Son chef, avec une grande ostentation de charité et de philanthropie, a repoussé obstinément la précaution que dictait une charité réelle; c'était de mettre au concours l'invention du procédé naturel en régime sociétaire, et prendre toutes les mesures qui pouvaient provoquer cette découverte ou les approximations.

Il recueillera de sa folle prétention le même honneur que cet Erostrate qui détruisit le temple d'Ephèse pour se faire un nom dans l'histoire. Ainsi Rob Owen, pour se donner comme G. Penn le lustre de chef de secte, n'a travaillé qu'à leurrer les sociétés industrielles, qu'à faire manquer les recherches d'où dépend leur avènement au bonheur sociétaire. Heureusement, il aura été déjoué à temps.

Le succès momentané de cette jonglerie doit rallier les hommes prudents à la boussole donnée par l'Évangile au doute expérimental, guide le plus fidèle en études sur l'association, comme sur tout autre sujet. Il faut *juger l'arbre à son fruit, et se défier des loups déguisés en brebis*: or quels sont les fruits de cette nouvelle secte? A-t-elle entraîné les sauvages et les maîtres d'esclaves? Non: si Rob Owen, avec la faculté qu'il a de fonder de grands établissements, avait quelque notion du mécanisme sociétaire, il l'aurait depuis vingt-quatre ans répandu sur le globe entier par la seule influence du bénéfice et du plaisir; il n'existerait plus ni sauvages, ni barbares, ni civilisés: il n'a au contraire abouti qu'à profaner le mor, sans rien faire pour la chose; qu'à inspirer une telle défiance pour l'idée d'association, qu'il faut aujourd'hui exclure ce mot d'une théorie qui enseigne la chose, le procédé d'association naturelle.

Tel est notre 19<sup>e</sup> siècle, vantant ses progrès en raison, et ne sachant organiser que l'anarchie scientifique d'où il sortirait à l'instant s'il voulait se rallier au précepte évangélique : *suspecter les faux savants et juger l'arbre à son fruit*. Au lieu de cette prudence, il s'engage de chimère en chimère ; il n'encourage que les inventions malfaisantes, les subtilités fiscales et les pièges d'agiotage. Entraînée par le torrent mercantile, notre philosophie ne s'aperçoit pas que le monde social court à la 4<sup>e</sup> phase de civilisation, plus scélérate encore que la 3<sup>e</sup> où nous sommes. Les philosophes modernes, dit fort bien l'Évangile, sont *les aveugles qui conduisent des aveugles*.

Cette secte de prétendus esprits forts, piquée de n'avoir que du bel esprit sans génie inventif, a formé une ligue secrète pour étouffer les découvertes qui sortent de la sphère académique. « Ils ont (dit J. C.) saisi la clé de la science « pour en fermer l'entrée. » Ils reprochent à leurs rivaux le principe *compelle intrare* ; et ils adoptent le principe encore pire, *prohibe intrare* : aussi, tout en promettant des torrents de lumières, se refusent-ils à mettre au concours les nombreuses inventions qui restent à faire, et surtout la continuation et l'achèvement du calcul de l'attraction commencé par Newton. Tel est l'état de la raison au 19<sup>e</sup> siècle ; tel est l'abîme où elle s'est plongée, par son obstination à ne pas *juger l'arbre par son fruit* ; vice dont le résultat inévitable est d'ouvrir la porte à toutes les charlataneries ; et fermer l'accès aux vraies lumières.

L'examen d'un seul des préceptes évangéliques, celui de *juger l'arbre par le fruit*, suffirait à démontrer que les civilisés ne veulent faire aucune application régulière des doctrines certaines ; je pourrais étendre la démonstration à vingt autres préceptes ; il suffira d'un second, d'où on conclura, comme de celui-ci, que notre siècle, en affectant de rechercher la vérité, ne cherche qu'à l'étouffer ; car de tous ces écrivains qui ont prôné le doute, pas un n'a voulu douter de la nécessité des deux sociétés civilisée et barbare, mettre en problème si elles sont destinées ultérieures, ou si elles sont des monstruosité temporaires, des échelons pour s'acheminer plus loin, pour s'élever à des périodes sociales moins malheureuses ?

Une remarque à faire sur les préceptes évangéliques, est

qu'ils sont la source où vont puiser leurs antagonistes mêmes. Qu'est-ce après tout que cette doctrine de Descartes, restaurateur de la philosophie moderne? C'est un exposé pompeux du précepte bien concis dans l'Évangile, *se déster des sophistes et juger l'arbre par le fruit*. Descartes a bâti sur ce principe un vaste système qu'il n'a point suivi; il s'est donné le relief de novateur, quand il n'a fait que paraphraser une idée empruntée à Jésus Christ, la torturer et l'accommoder à ses doctrines sans en faire un usage régulier, tel que l'ordonne son auteur. Toutes nos sciences philosophiques ne reposent de même que sur des plagiats, dont on retrouverait les types dans les Saintes Écritures, Genèse, Évangile, etc.; c'est ainsi que les idéologues, pour se créer une science, ont travesti le mot *âme* en une périphrase gothique, la *perception de sensation de cognition du moi humain*. La philosophie n'étant qu'une spéculation de librairie, il faut bien qu'elle complique et embrouille chaque sujet, qu'elle y mette autant de prolixité qu'il y a de concision aux sources où elle a puisé.

Redisons que les philosophes ne sont pas les seuls coupables du long délai qu'aura éprouvé l'avènement à l'harmonie : faisons à chacun sa part des torts. Ceci nous conduit à l'examen d'un 2<sup>e</sup> précepte, *cherchez et vous trouverez*; et des égarements où sont tombés les hommes pieux, par leur mépris pour cet avis répété en triple sens par le Sauveur qui nous dit : **CHERCHEZ, DEMANDEZ, FRAPPEZ A LA PORTE.**

Si la classe qui se dit pieuse avait eu quelque dose de foi et d'espérance, elle aurait essayé de prendre à la lettre les pronostics de Jésus-Christ qui nous fait augurer sans cesse la découverte du code divin, *si nous voulons le chercher*; et qui nous fait sentir combien il serait injurieux à nous, de soupçonner son père d'un manque de prévoyance en quelque point, le soupçonner d'avoir eu pour nous moins de sollicitude qu'il n'en a pour des êtres méprisables tels que les corbeaux. Jésus nous dit au contraire que Dieu entre dans l'examen de nos besoins jusqu'au point de *compter tous les cheveux de notre tête* (allusion à l'extrême prévoyance de Dieu); comment donc aurait-il omis de pourvoir au besoin le plus pressant des sociétés humaines, celui d'un code régulateur de nos relations industrielles, garant de la justice? Je



l'ai dit ailleurs : Dieu fait des lois d'harmonie sociale pour les créatures les plus immenses comme les mondes planétaires, et pour les plus petites, les abeilles, les fourmis; aurait-il pu manquer à en faire pour l'homme, ainsi qu'il le dit lui-même ?

Tel est le problème principal qui devait occuper les classes pourvues de foi et d'espérance. Que de discussions importantes seraient nées de cette question, que de lumières elle pouvait répandre, que d'ardeur elle aurait inspirée pour procéder enfin aux recherches selon le précepte, *cherchez et vous trouverez !*

Si c'est à l'humanité à se donner des lois, s'il n'est pas besoin que Dieu intervienne, il aura donc jugé notre raison supérieure à la sienne en conceptions législatives. De deux choses l'une : ou il n'a pas su, ou il n'a pas voulu nous donner un code social favorable à l'équité : *s'il n'a pas su*, comment a-t-il pu croire que notre raison réussirait dans une tâche où il aurait craint d'échouer lui-même ? *s'il n'a pas voulu*, comment nos législateurs peuvent-ils espérer de construire l'édifice dont Dieu aurait voulu nous priver ?

Prétendra-t-on que Dieu a voulu laisser à la raison une portion de régie, une carrière en mouvement social ; qu'il nous a départi les fonctions législatives, quoique pouvant mieux les exercer lui-même ; qu'il a voulu laisser cette chance à notre génie politique ? mais nos essais de 3000 ans prouvent assez que le génie civilisé est insuffisant, inférieur à la tâche ; Dieu a dû prévoir que tous nos législateurs, depuis Minos jusqu'à Robespierre, ne sauraient qu'enraciner les fléaux connus, indigence, fourberie, oppression, carnage.

Connaissant, avant même de nous créer, cette impéritie et ces résultats déplorables de la législation humaine, Dieu nous aurait donc donné à plaisir une tâche au-dessus de nos forces, et qui aurait été si légère pour les siennes ! quels motifs aurait-il eus pour se refuser à nous donner un code étayé d'attraction ? il y a sur cette lacune, sextuple alternative :

1° *Ou il n'a pas su* nous donner un code garant de justice, vérité, attraction industrielle ; dans ce cas il est injuste à lui de nous créer ce besoin, sans avoir les moyens de nous satisfaire, comme les animaux, pour qui il compose des codes sociaux attrayants et régulateurs du système industriel. —  
2° *Ou il n'a pas voulu* nous donner ce code ; dans ce cas il

est persécuteur avec préméditation, nous créant à plaisir des besoins qu'il nous est impossible de contenter, puisque aucun de nos codes ne peut extirper les fléaux connus. — 3° *Ou il a su et n'a pas voulu* : dans ce cas il est l'émule du démon, sachant faire le bien et préférant faire le mal. — 4° *Ou il a voulu et n'a pas su* : dans ce cas il est incapable de nous régir, connaissant et voulant le bien qu'il ne saura pas faire, et que nous saurons encore moins opérer. — 5° *Ou il n'a ni su ni voulu* : dans ce cas il est au-dessous du démon qu'on peut bien accuser de scélératesse, mais non pas de bêtise. — 6° *Ou il a su et il a voulu* : dans ce cas le code existe, et il a dû nous le révéler, car à quoi servirait ce code, s'il devait rester caché aux humains à qui il est destiné ?

La conclusion sur les six alternatives est que le code existe ; on devait donc le chercher, puisque J. C. nous dit que nous ne trouverons qu'autant que nous chercherons, *quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis*.

On n'aurait pas douté un seul instant de ce code, si l'on eût observé combien il est aisé à Dieu de nous accorder cette faveur. En effet : pour nous délivrer du fléau des fausses lumières, pour nous donner un code propre à harmoniser nos relations domestiques, industrielles et sociales, qu'en coûte-t-il à Dieu ? RIEN : oui, *rien du tout*. Il n'a pas même besoin de génie dont sans doute il est bien pourvu ; il lui suffit de vous LOIR ; car d'après la faculté que lui seul possède, d'après son *pouvoir d'imprimer attraction*, le plus mauvais code composé par lui, et étayé d'attraction, se soutiendrait de soi-même, et s'étendrait à tout le genre humain par l'appât du plaisir ; tandis que le meilleur code composé par les hommes, ayant besoin d'être étayé de contrainte et de supplices, devient une source de discordes et de malheurs, par la seule absence d'attraction pour l'exécution des lois. Aussi toutes les constitutions des hommes s'écrouleraient-elles à l'instant, si on cessait de les soutenir de sbires et de gibets.

On peut de là tirer une conclusion bizarre mais fort juste ; c'est que notre bonheur ne peut naître que des lois divines, lors même que Dieu serait moins habile en législation que les philosophes : que sera-ce donc si Dieu est leur égal en génie, ce qu'on peut présumer sans leur faire injure. Son code, ne fût-il que l'égal des leurs en sagesse,

aura toujours un titre de supériorité inappréciable, en ce qu'il sera soutenu de l'attraction passionnée, seul gage de bonheur pour ceux qui obéissent. L'homme est plus heureux d'obéir à une maîtresse que de commander à un esclave. Ce n'est pas de la liberté seule que naît le contentement, mais aussi de la convenance d'une fonction avec les goûts de celui qui l'exerce.

Ainsi Dieu serait assuré de faire notre bonheur par un code *attrayant*, fût-il inférieur en sagesse à ceux des hommes; et d'autre part, Dieu est assuré de nous voir tomber dans le malheur sous tous les codes venant de la raison humaine, par cela seul qu'ils ne seront pas *attrayants*; car le législateur *homme* n'a pas la faculté de nous imprimer attraction pour ses percepteurs, sbires, garnisaires, conscriptions et autres perfectibilités de chartes civilisées, qu'on dit libérales.

Ces considérations qui n'ont pas pu échapper à la sagesse divine, ont dû la déterminer à nous donner un code social quelconque, étayé du ressort d'attraction passionnée. Ces mêmes considérations devaient stimuler les hommes à rechercher si ce code divin qui régirait tout par attraction, n'est pas existant et ignoré par suite des méthodes vicieuses de la science, qui n'aura su ni le découvrir, ni même le chercher. Il fallait donc mettre en question par quelles voies on devait procéder à la recherche et à la détermination de ce code. Tout raisonnement sur ce sujet eût conduit à mettre au concours *l'étude analytique et synthétique de l'attraction passionnée*, facile étude qui est l'épouvantail des philosophes, et qui est pourtant la seule voie directe et méthodique pour s'élever à l'invention du calcul de l'harmonie sociétaire.

Si nous en étions au coup d'essai, aux premiers âges de civilisation, nous serions peut-être excusables de fonder quelque espoir de bien social sur nos propres lumières, sur ces constitutions philosophiques qui ont tant pullulé depuis un demi siècle. Mais nous sommes amplement désabusés par une longue expérience, nous n'avons évidemment rien de bon à espérer de nos quatre sciences, Morale, Métaphysique, Politique et Économisme. Vingt-cinq siècles d'épreuve ont prouvé qu'elles sont autant de cercles vicieux qui, loin de remplir aucune de leurs promesses, ne donnent que des fantômes de garantie et ne savent que faire éclore de nou-

velles calamités, aggraver tous les fléaux qu'elles promettaient d'extirper.

Il faut le redire : dans cette Angleterre, foyer de l'industrialisme, la capitale, à elle seule, contient deux cent trente mille indigents; les provinces en proportion; et le secours annuel de deux cents millions aux pauvres, ne sert qu'à y perpétuer une misère et un esclavage dont les tableaux font horreur. Voilà les fruits de la nouvelle chimère d'industrialisme, et le sceau de réprobation pour ce siècle qui, rétif aux instructions de l'Évangile, ne veut point *juger l'arbre à son fruit, se défier des faux savants, espérer en Dieu seul et chercher son code si on veut le découvrir.* (Voyez I, 197, le tableau des absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, s'il eût manqué à la composition et révélation d'un code social attrayant.)

D'après cet aperçu des égarements de l'esprit humain en calcul des destinées, il est bien évident que la saine partie des civilisés, la classe qui se dit et se croit pieuse, est tombée dans la même erreur que les impies, dans la défiance de la providence, et surtout de l'*universalité* de cette providence. Le plus grand outrage à lui faire, est de la croire limitée, partielle, insuffisante, selon l'opinion civilisée. Ceux même qui écrivent contre l'indifférence en matière de religion, sont coupables de cette apathie qu'ils dénoncent; coupables de manque de foi et d'espérance, puisqu'ils ont refusé de chercher le code social divin, et qu'ils ont *par le fait*, secondé les philosophes tous ligués pour empêcher l'étude des sciences vierges et négligées, conduisant à l'invention de ce code.

Jésus-Christ nous dit de la secte philosophique : ce *sont des aveugles qui conduisent des aveugles* : mais quel redoublement de déraison ! Ces aveugles qui reconnaissent que la philosophie les a conduits en fausse route, ce siècle qui déclame contre l'irréligion, soutient la prétention sacrilège des philosophes à dépouiller Dieu de la législation; il doute encore de l'intervention de Dieu, quand il est évident que Dieu, par l'attraction, dicte des lois sociales à tout l'univers. La théorie newtonienne dont notre siècle s'enorgueillit, lui a révélé cette vérité, et il persiste à la méconnaître, il repousse le code divin qui lui est apporté : c'est donc pour notre siècle

que l'évangéliste a dit : « Et la lumière est venue dans les » ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. » S. Jean, ch. I.

J'ai pu leur paraître bizarre, lorsque j'ai dit, au début de cette homélie : *Les nations modernes se sont perdues par défaut de foi et d'espérance en Dieu*; langage ridicule aux yeux d'une génération habituée à railler sur ce qu'elle ne comprend pas de prime abord. Quand Voltaire plaisante sur ce que la nouvelle Jérusalem aura 500 lieues de haut, il ignore que c'est une allusion aux 500,000 phalanges que formera, dans son début, l'harmonie sociétaire ou nouvelle Jérusalem.

Combien citerait-on de ces allégories qui, par leur style oriental, semblent risibles à nos esprits forts, et qui seront des tableaux aussi gracieux que fidèles, dès que l'esprit humain aura quitté le sentier des fausses lumières ! par exemple, nous voyons que J. C. n'adopte que les nombres XII et VII; qu'il choisit 12 apôtres, et leur promet 12 trônes au jour de la régénération; c'est un emblème de l'harmonie qui reposera sur le règne des 12 passions. Par analogie, J. C. a dû choisir douze colonnes de sa doctrine, et admettre parmi les douze, un traître, un Judas, image de la passion dite *lien de famille*, qui est source du mal; germe de l'industrie morcelée et de la fausseté en relations sociales.

Négligeons ces détails qui sont hors de notre sujet; bornons-nous à signaler les torts intelligibles selon les lumières actuelles : il est évident que sous un vernis de sentiments religieux, nos hommes pieux ne sont que des philosophes mitigés, des sceptiques niant les propriétés primordiales de Dieu. Ce sont des fauteurs de l'incrédulité, doutant de la suffisance de Dieu, sanctionnant la prétention des hommes à faire des lois sociales, comme si Dieu avait pu oublier d'en faire.

Les voilà confondus par la découverte du code social divin. S'ils persistent à soutenir cette philosophie qui veut ravir à Dieu la prérogative de législation, il faut se borner à leur répondre, *juges l'arbre à son fruit*. Voyez quels fruits a produits la législation humaine, INDIGENCE, FOURBERIE, OPPRESSION, CARNAGE, et tant d'autres fléaux inséparables du régime civilisé et barbare; concluez-en qu'il eût fallu depuis longtemps chercher l'issue du labyrinthe où la raison est égarée, *quarite et invenietis*.

Lorsqu'enfin un homme a cherché et trouvé le code dont vous désespérez, quelle conduite devez-vous tenir à l'égard de cette invention? Êtes-vous sensés si vous la diffamez avant qu'elle n'ait subi un examen régulier? Vous accordez aux chimères d'athéisme de la secte OWEN, vingt épreuves dans autant d'établissements qui trouvent des fondateurs en Europe et en Amérique, et vous ne voulez pas même permettre accès à la véritable théorie sociétaire! Rougissez de cet acte de vandalisme: c'est pour vous que l'évangéliste a dit: *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres, parce que leurs actions étaient mauvaises.* S. JEAN, ch. III; parce que leurs sciences trompeuses dites morale et politique, ne pouvaient supporter aucun parallèle avec la science de vérité, avec l'oracle des décrets divins, le calcul mathématique de l'attraction passionnée.

**HOMMES** qui prétendez à la piété, et qui ne croyez pas à l'universalité de la Providence, à la transmission de son code, vous êtes dans l'erreur, voulez-vous y persévérer?

*Errare humanum est, perseverare autem diabolicum.* Vous pratiquez l'égoïsme et non la piété. Vous ajoutez, au défaut de foi et d'espérance, le défaut de charité; vice dont S. Paul nous dit: « quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité je ne suis rien. » (Ép. aux Cor.)

Vous deviez, pour l'amour du prochain, un tribut d'études, une exploration *active* des lois sociales de Dieu; vous deviez au moins mettre au concours cette recherche; et vous avez, par indolence, éludé la tâche, laissé le champ libre aux philosophes, en vous bornant à quelques déclamations contre leur malfaisance, à quelques simulacres d'esprit religieux: vous êtes les pervers dont J.-C. a dit: « Ce peuple » m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi: et le » culte qu'ils me rendent est vain et frivole, puisqu'ils enseignent des maximes et des ordonnances humaines. » S. MATH., chap. XV.

Voilà, en termes précis, la condamnation des lois des hommes, et de ceux qui croient à la sagesse de ces lois.

Puisqu'enfin le code social de Dieu vous est apporté, n'hé-

sitez point à abjurer vos erreurs : voulez-vous renouveler le scandale donné par les siècles d'obscurantisme qui persécutèrent les Colomb, les Galilée?

Votre capitale du sophisme a hérité de cet esprit satanique, de ce vandalisme du XV<sup>e</sup> siècle. C'est pour toi, moderne Babylone, pour toi, ville de Paris, que J. C. a dit : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi. » Tes docteurs sont une légion de Zoïles que Jésus, a démasqués, en disant : « Malheur à vous, scribes et pharisiens qui bâtissez des tombeaux beaux aux prophètes, et qui dites : si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fussions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. » S. Luc, XI. S. MATTH. XXIII.

Tel est aujourd'hui votre langage, sophistes qui pervertissez l'opinion, vous déclamez contre les générations qui ont persécuté de vrais savants, et vous êtes plus iniques encore contre les inventeurs que la providence vous envoie. Pour les traverser, vous vous affublez d'un manteau de raison qui n'est que manteau de vandalisme, pire qu'au siècle des Colomb, des Galilée.

Et vous, hommes pleux, qui croyez servir Dieu en soutenant le parti des philosophes ennemis de toute découverte, faisant commerce de sophismes, vous prétendez bâtir la maison du Seigneur, et vous ne bâtissez que pour Béalzébuth, car vous favorisez la philosophie, en étouffant la théorie d'attraction passionnée, interprète du code divin.

Vous avez depuis vingt siècles servi Dieu en vaines paroles, en stériles holocaustes ; faites enfin quelque chose pour la foi et la charité ; fondez la maison de Dieu, la phalange d'essai en harmonie sociétaire, essai qui ralliera subitement le globe entier sous la bannière divine, et comblera de richesse et de gloire tous les fondateurs, même les coopérateurs secondaires.

Que sont vos entreprises actuelles ? des raffinemens de barbarie pour river les fers des peuples par la réduction du salaire, et par l'emprisonnement de la classe pauvre dans les bagnes industriels nommés grandes manufactures, qui ne lui assurent ni bien-être ni retraite. Ces vexations mercantiles sont réprouvées de J. C. et des Pères de l'Église. S. Chrysostôme nous dit *qu'un marchand ne saurait être agréable à*

Dieu, et Jésus battait de verges les marchands, il les chassait du temple en leur disant : *Vous faites de ma maison une caverne de voleurs.*

Jusqu'ici, il a pu vous sembler difficile de lutter contre le protégé qu'on appelle commerce. Vous ne saviez par quel point l'attaquer, car il maîtrise les gouvernements mêmes devenus ses vassaux. Enfin la Providence vous envoie un guide qui connaît les côtés faibles de l'hydre mercantile, et qui, par inauguration du régime véridique, vous délivrera de ce veau d'or, idole digne d'une secte d'aveugles qui conduisent des aveugles, idole digne des philosophes modernes.

« Et toi, Capharnaüm (toi, philosophie), t'élèveras-tu tous jours jusqu'aux cieux? Non, tu seras précipitée jusqu'au fond des enfers. » (S. Luc, ch. X.) Voilà votre arrêt, sophistes ennemis de l'attraction, ennemis des richesses et de l'harmonie. Jésus vous l'a dit : « Vous êtes des sépulcres blanchis, qui au dedans sont pleins de pourriture. Serpents, race de vipères, comment pourrez-vous éviter d'être condamnés au feu éternel? » S. MATH., ch. XXIII. « Quelle secte a plus mérité d'être plongée dans la géhenne, où n'y a que pleurs et grincements de dents? »

Laissons à Dieu le soin de vous juger et de discerner s'il en est parmi vous quelques-uns dignes de sa clémence : jusque-là couvrez-vous de cendre; hâtez-vous, comme l'hérésiarque GENTILIS, de faire abjuration publique, et de déchirer vos livres. Votre châtement, dès ce monde, sera de voir les nations s'élever au bonheur et à l'opulence, en foulant aux pieds vos doctrines perfides. Vous-mêmes livrez aux flammes *ces bibliothèques, dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs*; tandis que que les nations, délivrées de leurs chaînes, s'introniseront dans la nouvelle Jérusalem, en disant avec Siméon : « Seigneur, nous avons assez vécu, puisque nous avons vu l'œuvre de votre sagesse, le code sociétaire que vous avez préparé pour le bonheur de tous les peuples. »

Alors le monde entier retentira des malédictions contre les lois des hommes, et contre les infâmes sociétés civilisée et barbare : alors les peuples, comblés de richesses, de délices, et trouvant les voies de fortune dans la pratique de la vérité, s'écrieront dans une sainte ivresse : « Voici venir les jours de miséricorde promis par le Rédempteur disant : Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassas-



» siés. (S. MATTH., ch. V.) C'est vraiment par l'harmonie  
 » sociétaire que Dieu nous manifeste l'immensité de sa provi-  
 » dence, et que le sauveur, selon sa prophétie, vient à nous  
 » dans toute la gloire de son père. C'est le règne du Christ ; il  
 » triomphe, il est vainqueur : CHRISTUS REGNAT, VINCIT, IM-  
 » PERAT.

» Pénétrons-nous de l'esprit qu'il faut apporter dans cette  
 » étude. Le disciple échouera en attraction comme en poésie,  
 » s'il n'a la première disposition exigée par un grand maître  
 » de l'art,

S'il n'a reçu du siècle l'influence secrète.

» Eh ! quelle est cette influence du ciel en étude d'attrac-  
 » tion ? C'est le penchant aux passions nobles et libérales ;  
 » s'est la persuasion que le GENRE NOBLE ou PLAISIR DE  
 » L'ÂME, est au-dessus du GENRE IGNOBLE ou PLAISIR DES  
 » SENS, autant que Dieu est au-dessus de la matière, quoi-  
 » que celle-ci intervienne concurremment avec lui dans le  
 » mécanisme de l'Univers.

» Ceux qui seront bien imbus des maximes de la philo-  
 » sophie moderne, ceux qui pensent avec les entrepreneurs de  
 » perfectibilité qu'il n'y a point de Dieu, point d'âme, qu'il  
 » faut mépriser l'esprit religieux, l'esprit céladonique et  
 » tous les liens purement spirituels, qu'il faut n'admirer que  
 » le commerce, le mensonge et l'agiotage, ceux-là, dis-je,  
 » doivent fermer le livre plutôt que de continuer une étude  
 » qui les rappellerait à chaque page au respect de la Divi-  
 » nité, de la liberté et des impulsions libérales qui doivent  
 » présider à toutes les relations d'harmonie. »

... Eh ! si l'on savait que cela fût possible, on ne demande-  
 rait pas mieux, répliquent-ils ! chacun serait assez empressé  
 de tripler son revenu ; mais on ne comprend rien à ce plan  
 d'association ; on ne voit pas comment concilier les passions,  
 les antipathies, les intérêts, les inégalités, etc.

ON NE VOIT PAS !!! Comment pourriez-vous voir et com-  
 prendre en vingt-quatre heures de lecture, un mécanisme

dont l'invention m'a coûté vingt-quatre ans de recherches ? Il faut, je le répète, une étude suivie : on aurait même besoin d'un maître qui donnât leçon, tant que le traité ne sera pas au complet de huit tomes avec les répertoires ; vous employez une année entière à étudier la musique ou la danse, l'économisme ou l'idéologie, et vous craindriez de donner un mois à l'étude du régime sociétaire qui va tripler la fortune individuelle de tout propriétaire, assurer le bien-être à quiconque n'en jouit pas, restaurer les climatures, élever toute industrie à la perfection, éteindre à époque fixe les dettes publiques, indemniser de toutes lésions révolutionnaires, etc. : bienfaits qui seraient peu de chose encore, sans l'inestimable résultat d'échapper à l'état civilisé et barbare, et élever le genre humain à l'harmonie des passions, à l'unité universelle.

Lorsque tant de biens tiennent à une très-petite et très-faible opération, dont l'étude est plus aisée que celle d'aucune science connue, comment ose-t-on se plaindre qu'elle exige un mois de travail ? Comment un siècle qui se vante d'avoir perfectionné la raison a-t-il amené les esprits à cet excès de déraison !

L'on a souvent observé que plus un peuple accumule de théories morales, moins il a de mœurs ; et de même, plus un siècle amoncelle de systèmes sur la logique et l'idéologie ; moins il est apte à penser et raisonner sainement.

FIN DE LA 5<sup>e</sup> PARTIE.

## TABLE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

### COSMOGONIE, ANALOGIE, MÉLANGE.

<b>SUR LES PASSES DU NORD ET LA TRIPLE RÉCOLTE.</b>	
(1822.).....	283
Table complémentaire du futur bénéfice climatérique...	297
<b>AUX AMIS DU PLAISIR. — Les trois souhaits. (1822.).....</b>	<b>306</b>
<i>Pivot inverse.</i> — Unité de l'homme avec l'univers, ou psychologie comparée et analogie universelle. (1822).....	313
Mosaïque et tableaux en règne végétal.....	321
<i>Esquisse sur la note E. — SUR LA COSMOGONIE appliquée,</i> sur les créations scissionnaires et contremoulées.....	
I. Notions générales sur les créations.....	336
II. Détails d'une création de clavier hypo-majeur.....	342
III. Entraves cosmogoniques de notre univers.....	351
<b>ANALOGIES DIVERSES (1808).....</b>	<b>360</b>
<b>CONFIRMATION TIRÉE DES SAINTS ÉVANGILES (1829)..</b>	<b>366</b>
1 <sup>er</sup> Point. Erreur en interprétation des saintes Écritures.	368
2 <sup>e</sup> point. Impéritie en application des préceptes de l'Écriture.....	376







